
FONDO PIZZOFALCONE


4914
BIBLIOTECA PROVINCIALE
Armadio XX
Palchetto
Num.° d' ordine
30-A-15

HISTOIRE GÉNÉRALE

DE L'ARTILLERIE.

IMPRIMERIE DE COSSE ET G.-LAGUIONIE,
rue Christine, 2.

HISTOIRE GÉNÉRALE

DE

L'ARTILLERIE

PAR M. J. BRUNET,
Capitaine d'Artillerie,
ancien Élève de l'École Polytechnique.

TOME PREMIER.

PARIS,
IMPRIMERIE ET LIBRAIRIE MILITAIRE DE GAULTIER-LAGUIONIE
(MAISON ANSELIN),
Rue et passage Dauphine, 36.

1842.





PRÉFACE.

L'histoire générale de l'artillerie est un sujet vaste et entièrement nouveau. Pour le traiter, il a fallu fouiller dans l'histoire de tous les peuples et de tous les temps; il a fallu descendre des considérations politiques les plus générales aux minutieux détails de la spécialité; enfin il a fallu, après avoir débrouillé une multitude d'éléments divers, lier ces éléments de manière à en former un tout homogène.

Cet ouvrage s'adresse non-seulement aux artilleurs de tous les pays, et aux militaires en général, mais aussi aux historiens, qui ont trop négligé l'influence de l'artillerie sur la marche de la civilisation et sur l'état politique des nations.

En traitant des rapports de l'artillerie avec les autres armes, en appréciant sa marche chez toutes

les puissances, nous espérons n'avoir cédé à aucun préjugé d'arme, ni à aucun entraînement de nationalité. Si un grand rôle est assigné à l'artillerie, si celle française occupe le rang le plus élevé, c'est que l'évidence des faits parle trop haut pour qu'il en soit autrement.

Probablement bien des critiques seront faites. Nous n'en repoussons d'avance aucune ; nous donnerons pour excuse de nos fautes, que nous marchions dans un pays extrêmement accidenté, sans route frayée, et sans guide ; que notre travail a été fait au milieu d'un service très compliqué et fatigant.

Notre intention était de publier beaucoup de plans; mais la dépense eut beaucoup augmenté celle déjà trop forte, qu'ont nécessité le travail et la publication de cet ouvrage. Nous ne donnons que les principales batailles dessinées le plus nettement que nous avons pu, d'après les meilleurs plans connus et les relations écrites.

Nous ne citons pas toujours les sources auxquelles nous avons puisé. Dans un ouvrage de cette nature, pour lequel nous avons consulté des

milliers de volumes et de rapports, ces citations seraient trop volumineuses ; d'ailleurs, la masse des lecteurs s'occupe peu d'en vérifier l'exactitude. Nous espérons que la manière dont les faits sont présentés, convaincra les plus difficiles de la conscience apportée dans nos recherches. Du reste, nous accueillerons avec reconnaissance les critiques sérieuses qui nous seront adressées et nous ferons notre possible pour y répondre.

Les deux volumes que nous publions ne sont que la première partie de l'ouvrage. Les deux volumes suivants paraîtront avant peu, si notre position de service le permet.

AVERTISSEMENT.

La langue militaire est très confuse, peu avancée ; elle abonde en superfluités pour exprimer certaines choses ; elle est d'une pauvreté déplorable pour beaucoup d'autres ; elle manque d'ordre et de logique. La cause de cette confusion est dans l'immensité d'idées, d'individus, de choses et de circonstances qui concourent à composer l'ensemble militaire. Cette confusion résulte aussi de la manière arbitraire dont ont été faites les créations et les applications des termes. La langue militaire a dû se former dans le tourbillon des guerres, pendant lesquelles les instruments et leur mode d'action, les hommes et leur état social, les idées et les positions militaires et politiques, les influences étrangères, celles des études antiques amenaient des bouleversements continuels.

Avant le quatorzième siècle, l'état militaire employant toutes les populations libres et se réduisant à un petit nombre de faits pratiques, la langue militaire était d'une abondance extrême. Plus tard, l'état militaire étant devenu de plus en plus exceptionnel et temporaire, l'étendue de création pour les termes dut diminuer considérablement ; en même temps les armes changeaient, de nouveaux modes d'action s'établissaient, l'art de la guerre

s'étendait considérablement, se compliquait d'une foule d'idées morales, métaphysiques, scientifiques, politiques, etc..., les combinaisons se raffinaient. Ces nouveaux éléments, extrêmement complexes et bien plus difficiles à apprécier que de simples faits pratiques, ne purent être convenablement exprimés, parce qu'ils s'élevaient au-dessus de l'intelligence de la foule combattante, et parce que l'état militaire, surtout la position de guerre, était trop précaire pour mettre de la suite dans l'étude et l'application des nouveaux termes; parce qu'enfin une direction centrale et éclairée manquait à ce grand travail. De cette position et aussi de la difficulté croissante avec le temps de créer dans les langues rigoureusement établies, résulta la nécessité d'employer pour les nouvelles choses des termes déjà existants. Ces termes se trouvèrent alors exprimer plusieurs choses et plusieurs idées.

La confusion de la langue militaire affecte surtout l'artillerie, ensemble excessivement complexe et essentiellement moderne, puissance intimement liée à toutes les parties militaires, à toutes les sciences mathématiques et naturelles, aux industries et organisations de toutes sortes. Des recherches étendues, dans les histoires et les traités spéciaux des différents peuples, peuvent seules donner une idée de la complication et de la confusion qui règnent dans les termes. Débrouiller ce cahos, faire une lexicographie historique et

générale de l'artillerie, serait un travail immense devant lequel ont reculé les plus intrépides travailleurs : nous ne nous sentons nullement la force d'entreprendre un tel travail; nous regardons, du reste, son utilité comme assez secondaire. Nous ne nous attachons qu'aux choses et aux idées, déduites de l'étude et de la comparaison d'un grand nombre de faits bien établis : nous nous abstenons, autant que possible, des termes techniques, de ceux dont l'usage ne s'est pas maintenu, de ceux enfin que l'on serait souvent tenté d'introduire.

Ainsi, nous n'employons guerre que les termes consacrés, en supposant que les lecteurs en connaissent les différentes acceptions. Nous croyons seulement devoir donner quelques explications sur trois mots très complexes, qui reviennent souvent dans le courant de l'ouvrage.

Artillerie. Ce terme est un des plus compliqué qui existe. Il a cinq grandes acceptions principales et bien diverses. Il indique une science, un matériel, un personnel, un ensemble militaire résultant de la réunion de ces trois éléments, une partie intégrante et une combinaison savante de la puissance armée. Chacune de ces cinq acceptions embrasse un ensemble complexe, qui se subdivise en parties complexes aussi, lesquelles conservent souvent l'appellation d'artillerie. Enfin, l'immense ensemble qui embrasse toutes ces parties, prend encore le nom d'artillerie.

Parc. Ce terme ne considère qu'une masse d'ar-

tillerie préparée pour une armée agissante dans les opérations militaires. Tantôt le parc est l'ensemble de tout le matériel d'artillerie, des approvisionnements en armes et munitions pour l'armée, du personnel destiné au service de cette masse : tantôt ce terme n'exprime que les approvisionnements, puis une partie du matériel et du personnel de l'artillerie, les autres parties étant distribuées parmi les troupes : tantôt, surtout dans les temps modernes, le mot parc n'indique que la partie inerte du matériel, c'est-à-dire les approvisionnements, munitions, rechanges, etc., et le personnel destiné à ce service : tantôt enfin ce terme exprime une espèce de campement du matériel d'artillerie.

Batterie. Ce mot indique, soit une réunion de bouches à feu agissantes, soit les constructions qui servent à l'établissement de ces pièces dans les diverses circonstances, soit un élément régulier du matériel d'artillerie et d'armement de l'armée, soit un élément du personnel destiné au service de cet élément de matériel, soit l'ensemble de ces deux élements, personnel et matériel. Suivant les buts à remplir, suivant la nature du matériel et du personnel, ces diverses acceptions se subdivisent en espèces.

APERÇU GÉNÉRAL

SUR L'ARTILLERIE.



§ 1.—Position générale.—Création et organisation du matériel, établissements divers, direction générale.—Service, nature, organisation du personnel de l'artillerie, écoles; régiments.

§ 2.—Service général de l'artillerie en temps de paix;—dans les guerres défensives.—Service dans les guerres offensives; organisation.—Guerres de siége.—Grandes guerres d'invasion.—Marches, batailles, passages de rivières; positions retranchées; opérations secondaires.

§ 3.—Influences de l'artillerie.—Influence civilisatrice et industrielle du personnel et du matériel.—Influence militaire, sur le système général de guerre et sur les diverses opérations.—Influence politique.

§ 4.—Classement de l'histoire générale de l'artillerie.—Nature de l'ouvrage.

§ 1.

L'artillerie est une des branches les plus compliquées des connaissances humaines; elle s'appuie sur presque toutes les sciences mathématiques et physiques; sur les industries les plus difficiles et les plus variées; sur des connaissances militaires étendues et profondes; sur l'appréciation exacte de la puissance politique des États.

Intimement liée à tant de branches diverses, présente dans toutes les parties du royaume, soit à l'intérieur, soit à l'extérieur, l'artillerie est inféodée à la nature des Etats; elle peut paraître comme l'expression la plus exacte des connaissances organisatrices, militaires, industrielles et scientifiques de chaque nation.

L'aperçu suivant peut donner une idée de la position générale de cette force compliquée et puissante.

Le matériel de l'artillerie est une réunion de mille objets divers. Ces objets sont créés et organisés dans beaucoup d'établissements, dont les plus remarquables sont: les poudreries, les fonderies, les grandes forges, les manufactures d'armes, les arsenaux de construc-

tion, les magasins, les ateliers, etc. Dans ces établissements il y a des bâtiments, des usines, des machines, des exploitations de toute sorte. La création, la direction, l'inspection de ces choses diverses appartiennent à l'artillerie, et nécessitent dans ce corps les connaissances les plus étendues en science et en industrie.

Les poudreries fournissent à la guerre et au commerce, ces agents complexes et variés, dangereux à étudier et à manier, qui constituent le plus puissant des moteurs. La conduite de ces établissements est très pénible (1); l'étude complète de la poudre comme agent chimique, industriel, moteur et militaire, a exercé et exercera longtemps les recherches les plus savantes. Aux poudreries se rattachent, comme établissements secondaires, les raffineries de salpêtre, celles de soufre, les magasins, les dépôts de matières brutes, etc.

Les fonderies produisent les bouches à feu diverses et rigoureuses dans leurs formes bien calculées. Là sont travaillées les matières composantes de cuivre et d'étain, matières qui sont le but de recherches et d'études continuelles. Là sont fondues, forées, travaillées et éprouvées ces masses énormes de métal, destinées à résister à tant de causes de destruction mécaniques et chimiques. Les fonderies fournissent encore les objets en bronze employés dans l'artillerie.

Les forges les plus habiles et les plus vastes du royaume travaillent pour la guerre; dans ces établissements, l'artillerie a besoin de connaissances étendues dans la métallurgie du fer, pour présider à la confection et à la réception des masses de projectiles divers, boulets, obus et bombes de tous calibres; des essieux et flasques; des nombreux objets en fonte, en fer, en acier, en tôle qui entrent dans le matériel général.

Dans les arsenaux de construction l'artillerie préside au choix, à la réception, à la conservation et au travail des bois et métaux de toute espèce. Dans ces vastes ateliers, les matières brutes sont mises en œuvre et prennent mille formes rigoureusement déterminées, pour composer les affûts, les caissons, les voitures diverses, les bateaux les machines et agrès de toute sorte... En outre, ces ateliers fournissent achevées les machines en bois et en fer employées par l'artillerie, machines complexes et remarquables par leur solidité, par la précision rigoureuse (2) de toutes les parties.

Les manufactures d'armes confectionnent, pour les troupes diverses de l'armée, une multitude d'armes offensives et défensives de toute sorte. Ces immenses ateliers occupent des masses d'ouvriers qui travaillent

(1) Surtout avec la complication et les embarras qu'entraîne en France l'administration inutile et dispendieuse des commissaires des poudres.

(2) Il est peut-être nécessaire de dire, pour quelques lecteurs, que l'artillerie a des tables de construction, les mêmes pour tout le royaume, et dans lesquelles toutes les dimensions, même celles du moindre clou, sont rigoureusement déterminées.

de mille manières les métaux, et leur donnent ces formes précises et multipliées qu'exigent les armes de guerre. La conduite de ces manufactures exige de l'artillerie un grand travail, des connaissances techniques, variées et profondes.

Les ateliers d'artifice préparent les matières à feu et projectiles de toute sorte, que les armées emploient en si grand nombre; travaillent et combinent de toutes manières, les terribles mélanges de poudre.

Enfin, l'artillerie conserve et classe dans ses nombreux arsenaux les milles objets fournis par les établissements précédents; elle les dispose, les met en rapport, les combine de manière à en former un tout susceptible d'action, de manière à rendre cet ensemble disponible au premier ordre donné.

Dans tous ces établissements, il y a un très grand nombre de bâtiments, d'usines, de machines de toute sorte qui en constituent la partie matérielle. L'artillerie, chargée d'établir et de conserver l'ensemble et les détails de cette partie matérielle, a besoin des connaissances les plus variées dans la science des ingénieurs et constructeurs.

Vient ensuite la partie industrielle de ces établissements, c'est-à-dire les rapports établis entre la partie matérielle, les matières brutes qui sont reçues et transformées, les matières fabriquées qui sortent, enfin le personnel chargé d'opérer ce roulement général. L'organisation et la direction de cette partie industrielle, présentent presque toujours les plus grandes difficultés, là surtout où n'est pas encore complétement établie l'organisation militaire.

Après ces parties matérielles et industrielles, vient celle administrative; la complication sans cesse croissante de l'administration générale du royaume se fait surtout sentir dans des établissements où l'on opère sur une multitude d'objets personnels et matériels.

L'artillerie préside à tous ces établissements; elle en a la direction, l'inspection permanente, depuis l'ensemble général jusqu'aux plus petits détails de l'exécution; elle doit en combiner le nombre, l'importance, et la position avec l'état commercial, industriel et géographique des localités, avec les circonstances militaires et politiques.

Pour centraliser le service de tous ces établissements, l'artillerie réunit tous ceux de même nature, sous une direction particulière, de manière à en former des spécialités séparées, dont le service et la direction générale présentent unité et rapidité. Ces spécialités d'établissements viennent ensuite concourir à un centre commun qui établit les rapports nécessaires entre elles, qui organise ainsi l'ensemble du matériel, partie qui forme une spécialité de l'ensemble général de l'arme.

Tous ces éléments matériels créés et organisés par l'artillerie ont pour but de servir à la guerre. Pour diriger ce matériel au milieu des opérations sans nombre, il faut une grande réunion d'agents animés; cette réunion forme le personnel de l'artillerie. L'instruction et l'or-

ganisation de ce corps présentent des complications et des difficultés extrêmement grandes : l'aperçu suivant des buts à remplir, peut en donner une idée.

Les officiers constituent la principale force du personnel de l'artillerie; leur formation dans les écoles théoriques et pratiques, forme une des branches les plus importantes et les plus élevées du service; c'est ce qu'ont senti toutes les puissances, aussi font-elles les plus grands efforts pour organiser les écoles d'artillerie destinées à former les officiers, qui à leur tour instruisent les troupes (1).

Le personnel de l'artillerie doit fournir au service de tous les établissements dont chacun nécessite une organisation particulière : de là résultent les salpêtriers, poudriers, raffineurs, fondeurs, forgerons, armuriers, artificiers, ouvriers de toute sorte, en bois et en fer, contrôleurs, gardes, etc. etc.

Le personnel de l'artillerie doit exister dans toutes les places pour présider à leur armement, pour entretenir cet armement au moyen des services extérieurs ou des ressources intérieures, pour diriger cet armement général, dans le cas d'un siége à soutenir, pour organiser les envois à l'extérieur.

Pour l'attaque des places, le matériel d'artillerie se présente en masses monstrueuses dont l'action est très compliquée. Dans ces vastes opérations, une partie du personnel doit réunir, classer, organiser les masses d'artillerie, assurer les immenses convois. Une autre partie de ce personnel doit mettre ce matériel en action, le combiner avec les fortifications, les troupes, les circonstances locales, les époques du siége, les efforts des ennemis; doit faire les mouvements de terre et les constructions nécessités par l'approche et la mise en jeu du matériel. Enfin l'artillerie a besoin de forces nombreuses en hommes et en chevaux pour transporter les pesantes machines et leurs énormes approvisionnements.

Pour les grandes armées destinées aux opérations actives et rapides des guerres d'invasion, le personnel de l'artillerie doit organiser l'armement général de l'armée, non-seulement pour les bouches à feu, mais aussi pour toutes les troupes. Une partie du personnel restée dans l'intérieur, envoie les éléments du matériel et du personnel dans les arsenaux, lesquels conduisent les parties organisées au rendez-vous indiqué; là, un autre personnel classe et organise les éléments complets d'artillerie et les introduit dans les corps de troupes; un autre

(1) On sait qu'en France ces écoles, toutes dirigées par des généraux, sont : celle Polytechnique qui, depuis sa fondation, a versé dans l'artillerie près des deux tiers de ses élèves. — Celle d'application de Metz, école supérieure et complète, la première école du monde, peut-être, et dont les Français ne connaissent pas assez la valeur. — Enfin les *écoles d'artillerie* établies dans les grands centres militaires, et qui ont pour but de développer l'instruction des élèves sortis des écoles précédentes, de former les sous-officiers destinés à devenir officiers.

personnel entretient l'alimentation de toute l'armée, en armes et en munitions, soit au moyen des ressources nationales, soit au moyen de celles trouvées dans les pays ennemis.

Un nombreux et varié personnel ayant réuni, classé et organisé les masses du matériel, il faut un autre personnel qui choisisse dans ces masses de matériel les parties les plus actives, pour les conduire contre l'ennemi et frapper de grands coups. C'est pour ce rôle qu'il faut à l'artillerie des hommes choisis, parfaitement instruits, excellents; l'activité, les soins, le courage, l'instruction militaire et scientifique doivent être des plus hautes, pour organiser et maintenir une arme compliquée, pour manœuvrer sous le feu, pour se précipiter contre les masses ennemies, pour précéder et soutenir l'action de l'infanterie, pour charger avec la cavalerie, pour organiser la défense ou l'attaque des positions retranchées..., pour jeter, en quelques heures, sur les fleuves larges et impétueux, ces ponts mobiles qui permettent aux armées les plus pesantes de traverser les plus grands obstacles, malgré le feu terrible des ennemis.

Ce court aperçu peut faire entrevoir combien doit être difficile et complexe l'organisation générale du personnel de l'artillerie.

Le personnel régimentaire présente à lui seul un corps complet, qui a son infanterie, sa cavalerie, son service spécial de matériel, ses charrois.

Comme infanterie, ce personnel doit être soumis à l'instruction élémentaire qui donne l'aplomb militaire; il doit savoir le maniement des différentes armes, fusils, sabres, pistolets; les manœuvres élémentaires, les évolutions de ligne.

Comme cavalerie, une grande partie du personnel de l'artillerie doit être à cheval, et a besoin d'une instruction individuelle très perfectionnée; car les artilleurs à cheval, souvent isolés ou réunis en petites troupes, doivent savoir manœuvrer dans des circonstances extrêmement difficiles, au milieu des occupations et embarras sans sans nombre qu'offre la mise du matériel en position et en action. L'artilleur à cheval doit être rompu à l'instruction individuelle et aux manœuvres des pelotons et escadrons; l'officier doit connaître les évolutions de ligne.

Comme service spécial d'artillerie, le personnel doit être instruit dans les manœuvres variées des pièces et projectiles de toute sorte, dans toutes les circonstances de la guerre; il doit être habitué à construire les retranchements et batteries diverses, dans les siéges et en campagne; il doit être instruit dans les écoles de tir, dans les arsenaux, etc.

Pour transporter les machines et munitions de l'artillerie, il faut un corps du train qui se partage en deux parties distinctes : l'une a pour destination de transporter derrière l'armée des énormes convois d'artillerie employés dans les siéges, ou bien la portion inerte des parcs de campagne; l'autre partie du train, intimement liée à l'ensemble de l'artillerie de campagne, doit être active, combattante; doit savoir précipiter ses voitures contre l'ennemi, faire des manœu-

vres rapides et compliquées au milieu de terrains difficiles, et de masses de troupes, sous un feu souvent terrible.

Ainsi, le personnel régimentaire de l'artillerie est une réunion de fantassins, de cavaliers, d'hommes du train, de canonniers instruits dans une foule de spécialités. A ces hommes, qui forment la grande masse du personnel, viennent se joindre, outre les ouvriers ordinaires employés dans les régiments de cavalerie, les ouvriers en bois et en fer chargés de faire au matériel les réparations immédiates; les artificiers, qui préparent les munitions à employer; les pontonniers, troupes dont les services multipliés constituent une spécialité complète.

Combiner, diriger, administrer une réunion d'éléments aussi nombreux et hétérogènes, présentent de grandes difficultés. Une organisation bonne et complète, ne peut résulter que de longues expériences et de hautes capacités. Une application active et éclairée des principes établis, un travail continuel peuvent seuls maintenir celle admise. Malheureusement, rien n'est encore solidement arrêté. L'organisation générale et sa mise en pratique marchent, il est vrai, mais lentement, au milieu de flatteries et de reproches exagérés, au milieu d'incertitudes, de changements, de bouleversements continuels.

Diriger l'organisation de l'artillerie est une mission difficile. Nos régiments, avec leurs masses d'hommes de toute sorte, de chevaux et de matériel, avec leur administration extrêmement compliquée, avec la multitude de leurs services, soit militaires, soit scientifiques, soit d'établissements, présentent une masse de travail, une complication et une difficulté de conduite que ne sauraient apprécier ceux qui n'ont pas vécu dans l'intérieur des corps.

§ 2.

Le matériel et le personnel de l'artillerie étant établis séparément, il faut les combiner ensemble, de manière à agir efficacement dans toutes les circonstances de la guerre. De ces combinaisons, résultent de nouvelles complications pour l'artillerie. Cette arme entre dès lors en rapports intimes avec tous les éléments militaires et politiques des États.

Tous les établissements d'artillerie, soit ceux du personnel, comme les écoles, les garnisons, etc..., soit ceux producteurs du matériel, comme les poudreries, fonderies, forges, manufactures d'armes, etc.; soit ceux organisateurs et conservateurs, comme les arsenaux et les places; soit ceux d'armement militaire, comme les forts, les grandes places fortifiées, les batteries de côtes, etc. Tous ces établissements, disons-nous, qui absorbent de très grandes ressources financières, doivent être combinés dans leurs dispositions et leur roulement, de manière à satisfaire aux conditions de solidité, de défense et d'attaque pour le royaume.

En temps de paix, l'artillerie forme, instruit, perfectionne les éléments matériels et personnels; établit entre eux les rapports néces-

sités par le but de la guerre, et par les changements résultant des progrès de toute sorte; elle organise entre tous les établissements, le roulement nécessaire pour créer les approvisionnements, pour suffire à la consommation et à l'usure.

Quand les grandes guerres éclatent, tous ces établissements d'artillerie déploient une activité extrême: ils envoient de tous côtés les éléments nécessaires pour armer les côtes, les places, les armées, pour hérisser d'artillerie la vaste étendue du royaume, et aussi les forces extérieures de ce royaume. C'est alors qu'a lieu dans le personnel, un remuement considérable: tous les éléments se partagent, se classent, s'organisent pour former l'artillerie et la mettre en jeu.

L'organisation matérielle et personnelle étant assurée, il faut la suivre au milieu de la complication qui affecte la conduite générale des opérations militaires. L'artillerie prend une part importante à tous les événements, depuis les plus vastes combinaisons de la stratégie jusqu'aux plus faibles détails de la tactique.

Dans les grandes guerres défensives, appuyée sur tous les établissements intérieurs, et solidement organisée pendant la paix, l'artillerie joue le rôle le plus important: soit que, répandue sur les côtes, elle arme les batteries fixes, dont les gros boulets et les bombes tiennent éloignées les flottes d'invasion, ou qu'elle accoure, légère et rapide, pour culbuter les débarquements; soit que, renfermée dans les places, elle travaille et combatte constamment sous le feu dévorant des attaques; qu'elle bouleverse toute marche audacieuse et à découvert, qu'elle écrase de mitraille les colonnes d'assaut, soit que cette artillerie hérisse les positions retranchées contre lesquelles se brisent souvent les armées d'invasions; soit enfin, qu'elle manœuvre avec ces braves troupes qui courent sur le sol sacré de la patrie, pour arrêter et combattre les ennemis, en s'appuyant sur les postes hérissés de gros canons. Dans presque toutes ces opérations défensives, l'artillerie joue le principal rôle; du reste, sa position y est plus avantageuse que dans les armées attaquantes; car dans cette défensive, l'artillerie agit appuyée sur les établissements qui peuvent pourvoir immédiatement à ses besoins.

Pour les grandes guerres offensives, la position de l'artillerie présente beaucoup plus de difficulté; il faut qu'elle transporte au loin tous ses éléments, qu'elle assure leur conservation et leur alimentation, au milieu de la rapidité entraînante d'opérations qui consomment énormément.

Quand le but des opérations est le siége d'une grande place, l'artillerie, principal instrument d'action, forme une masse composée d'un grand nombre de lourdes pièces, d'amas de poudre et de gros projectiles, d'approvisionnements considérables en bois et métaux, d'agrès, de machines, d'armements, d'ateliers de toute espèce, etc., enfin, d'une multitude de chevaux et d'hommes de tout métier. L'organisation de cette masse d'artillerie, le transport qui se trouve

intimement lié à la nature des voies de communication, présentent de bien grandes difficultés.

Quand l'armée est arrivée devant la place, la masse d'artillerie s'établit à distance et forme comme une grande ville industrielle, où sont créés, organisées, soit au moyen des éléments transportés, soit au moyen des ressources recueillies dans les forêts et les villes environnantes, ces forces diverses que l'artillerie emploie successivement, et dont la conduite pénible offre une grande variété pendant la durée du siége. La place se présente comme une masse inabordable, à cause des boulets qui frappent tout ce qui approche; l'artillerie peut seule détruire cette défense. Les troupes attaquantes reconnaissant leur impuissance, se tiennent à distance et se couvrent le plus possible, tout en travaillant à creuser les chemins pour leur artillerie. Cette dernière, combinant sa conduite avec les ressources dont elle dispose, avec les circonstances locales, l'état de la place, avance peu à peu ses lourdes masses en les protégeant contre les boulets ennemis; elle entoure constamment la partie attaquée, par des feux nombreux et concentrés : depuis les premiers coups de canons, qui ont pour but de refouler les défenseurs dans leur place, jusqu'aux coups qui doivent écraser les feux des remparts, faire sauter les établissements, briser les murailles, balayer les brèches.

Lorsque les grandes armées offensives ont pour but d'envahir et d'occuper des pays étendus, d'en détruire les armées, l'artillerie joue un rôle immense dans toutes les opérations, et a besoin de l'entente parfaite de tous les mouvements de la guerre.

Avec les grandes armées qui paraissent devoir figurer désormais dans les luttes européennes; avec le principe d'employer une forte proportion de pièces grandement approvisionnées, l'artillerie des armées envahissantes forme une masse énorme qui ne peut rester réunie; car cette masse manquerait de rapidité de marche et d'action, rapidité si indispensable pour les grandes guerres établies par Napoléon. Il faut que la masse d'artillerie, composée d'éléments lourds et compliqués, soit organisée, distribuée, et conduite de manière à ne retarder ou gêner aucune opération, à agir puissamment au moment voulu et dans les circonstances les plus variées. Pour parvenir à ce but, l'artillerie doit employer ses éléments les plus perfectionnés, appeler constamment chez elle les progrès des sciences physiques, industrielles et militaires; elle doit déployer les plus grands efforts pour jouer le rôle qui lui appartient dans la conduite générale des opérations, dans les marches, les positions, les batailles, les passages de rivière, les détachements de toute sorte, etc.; les soumissions rapides de postes dont la résistance pourrait empêcher les opérations importantes des armées.

Dans les marches, ces mouvements rapides et combinés qui constituent aujourd'hui la base des grandes opérations militaires, l'artillerie demande les plus grands efforts. Il faut qu'elle combine ses

dispositions, avec les troupes, avec les circonstances géographiques et le but stratégique. Il faut qu'elle déploie la plus grande activité et le génie de ressources le plus varié, pour racheter la lourdeur et les embarras de son matériel, pour surmonter les grands obstacles des terrains, pour soigner ses attelages. Dans ces marches, l'artillerie couvre l'armée, se partage en plusieures masses séparées, quoique soumises à une direction centrale. Dans chaque corps, l'artillerie est formée en plusieurs parties agissantes; parmi ces parties, les unes éclairent la marche du corps, les autres accompaguent les troupes pour les aider dans toutes les circonstances, d'autres s'avancent comme force indépendante et destinée à agir suivant les circonstances de la marche, d'autres enfin composées de la partie inerte des parcs, se traînent lentement à la suite de l'armée, s'appuyant de place en place, se mettant le plus possible sous la protection des masses agissantes.

L'artillerie joue le principal rôle dans les grandes batailles modernes, combats immenses entre des masses énormes, sur une étendue de terrain vaste et variée... lutte suprême qui décide souvent du sort des empires. L'imagination s'effraie au récit de ces gigantesques batailles, où tonnaient quinze cents bouches à feu, au milieu de masses de 500,000 hommes. Quand on pense aux circonstances et aux mille éléments de toute sorte qui doivent concourir à la mise en action de cette masse d'artillerie, on comprend qu'il faut une intelligence, une science et une activité très grandes, pour présider à la conduite d'une telle force.

Les armées sont en présence, leur front est couvert par de nombreuses batteries, dont la position est combinée avec les circonstances locales, l'emplacement des troupes et les buts tactiques à remplir. En arrière de cette première ligne d'artillerie, sont établies les lignes étendues ou les masses profondes de troupes. Dans les intervalles des brigades et des divisions sont les batteries attachées à ces corps, et destinées à les accompagner dans toutes les circonstances. En arrière de ces dispositions, sont tenues disponibles des petites masses d'artillerie attelées et organisées pour une action immédiate: ces réserves partielles doivent accourir, au moment voulu, sur les points indiqués par les circonstances de la bataille. Enfin, en arrière de toute l'armée, se tient une masse centrale d'artillerie, force terrible qui n'obéit qu'à la direction des commandants en chef, qui n'agit que vers la fin de la bataille. Aux premiers ordres, cette masse doit se précipiter tout à coup et entraîner la victoire, en frappant comme l'instrument de mort sur le point décisif.

En arrière de ces nombreuses dispositions de troupes et d'artillerie destinées à se précipiter dans le feu des combats, voyez cette multitude de petites masses qui paraissent immobiles, mais au milieu desquelles règnent une activité et un mouvement continuels: ce sont les parcs d'artillerie. Ils doivent alimenter de munitions toutes les troupes de l'armée, entretenir les batteries combattantes, de poudre, de projectiles, d'artifices, de chevaux et d'hommes; ils doivent

guérir sur le terrain ces blessures que l'artillerie reçoit en si grand nombre, et dont la plus légère peut paralyser entièrement des machines compliquées. Chaque batterie combattante a son parc; l'ensemble de tous ces dépôts forme une ligne irrégulière et mobile qui s'étend sur toute l'armée et se combine avec les circonstances partielles du terrain et de la bataille. Cette ligne est alimentée par des parcs moins nombreux plus forts et placés plus loin..... enfin voyez, en arrière de toute l'armée, cette masse énorme et centrale qui forme le grand parc et nourrit l'armée de munitions et d'armes, de même que dans un arbre vigoureux la sève nourricière est répandue du tronc aux fortes branches, aux branchages et aux feuillages. Derrière le grand parc, voyez ces convois continuels d'hommes, de chevaux et d'éléments matériels de toute sorte qui se traînent comme les racines du grand arbre; les unes aboutissent aux places, centres d'industrie du pays occupé; les autres se prolongent jusqu'au sol de la patrie et s'épanouissent dans ce terrain fertile, en mille petits filets qui aboutissent à tous les établissements créateurs et organisateurs.

Les armées sont en présence; tout est préparé et disposé pour l'action... les troupes ne distinguent que leurs masses et restent immobiles... les voitures d'artillerie prennent leurs dernières dispositions, leur roulement sourd et prolongé vient seul interrompre le silence qui commence à s'établir. Enfin toutes les dispositions sont finies... un silence de mort règne sur toute l'étendue du champ de bataille.

Tout à coup un immense éclair illumine le front des armées... des nuages de fumée s'élèvent, des bruits terribles retentissent, la terre tremble. Les hommes ont tressailli, les chevaux s'agitent... la bataille est commencée.

Longtemps l'artillerie agit seule, cette action première est quelquefois des plus variées et des plus importantes. Tantôt la canonnade doit simuler une fausse attaque et couvrir des mouvements étendus, des manœuvres préparatoires; tantôt elle a pour but principal de soutenir le moral des troupes ébranlées par le feu ennemi, ou de profiter de quelques circonstances avantageuses pour faire souffrir les batteries et les troupes opposées; tantôt enfin cette artillerie de position doit, dès le commencement de la bataille, concentrer son feu sur les points importants pour ouvrir les voies à l'attaque. Pendant ces canonnades qui durent longtemps, qui sur plusieurs points constituent toute l'action, qui quelquefois composent toute la lutte de grandes armées, les boulets traversent l'intervalle entre les deux partis, tombent d'abord dans les batteries qui sont toujours le principal but de l'artillerie ennemie, ravagent les lignes de troupes, portent leurs nombreux ricochets jusqu'aux convois établis sur les derrières de l'armée. Cependant les troupes ébranlées par les détonations et les ravages de l'artillerie, restent immobiles; mais elles perdent de plus en plus leur moral, leur assurance; souvent même les armées peu aguerries sont balayées par cette seule action de l'artillerie.

Pendant la canonnade et d'après son résultat, les chefs d'armées

ont pris leurs dispositions; les troupes forment leurs colonnes d'attaques et se portent en avant; l'artillerie attachée à ces troupes les précède ou les accompagne. Parmi les batteries de position, qui ont agi pendant la canonnade, les unes se portent en avant pour appuyer les troupes, les autres s'établissent de manière à flanquer les attaques ou à soutenir les retraites en cas d'échec. Alors les trois armes, infanterie, cavalerie et artillerie, commencent la lutte immédiate contre l'ennemi; alors, sous un feu terrible, au milieu des accidents du terrain et des dispositions des troupes amies et ennemies, l'artillerie doit manœuvrer, faire agir ses machines compliquées qu'un seul coup peut paralyser; alors cette artillerie doit se battre corps à corps avec les forces ennemies, manœuvrer et agir, tantôt comme arme indépendante, tantôt comme partie intégrante des corps, partie destinée surtout à soutenir les troupes.

Cependant les luttes acharnées durent depuis longtemps au milieu des circonstances les plus variées, l'artillerie continue ses mouvements et ses décharges; une activité continuelle règne dans toutes les parties de cet immense ensemble; des batteries sont épuisées de munitions, ou paralysées par leurs nombreuses blessures; d'autres ne se soutiennent que par les plus grands efforts...; les troupes sont écrasées de fatigues, elles saignent de tous côtés; quelques corps sont mutilés, d'autres complétement anéantis...; tout à coup, au milieu de cette lutte sanglante et indécise entre des éléments harassés, résonne un roulement sourd et prolongé, les troupes s'entr'ouvrent et par leurs intervalles débouchent, sous le feu de l'ennemi, de profondes colonnes d'artillerie; ces colonnes déploient leur immense ligne avec une vitesse effrayante, s'établissent suivant les accidents du terrain et de la bataille, mettent rapidement en action leurs nombreux éléments, commencent un feu rapide et concentré; alors les dernières masses ennemies qui opposaient une résistance inébranlable, ou celles qui poursuivaient une pressante victoire, tombent écrasées sous les projectiles arrivant de tous côtés; alors le coup décisif est frappé.

A ce moment solennel où les armées sont ébranlées dans toutes leurs parties, où l'une chancelle et travaille à retirer ses débris de la sanglante mêlée, où l'autre s'efforce de réunir ses éléments victorieux, mais harassés, pour poursuivre l'ennemi, arrêter, entourer, anéantir les débris... à ce moment solennel, disons-nous, l'artillerie doit déployer une activité extrême; tantôt victorieuse, elle se précipite avec la cavalerie pour rompre la résistance des carrés d'infanterie, pour augmenter le désordre et précipiter la fuite de la cavalerie, pour aller canonner les corps ennemis que les troupes harassées ne peuvent plus poursuivre, pour réduire les postes dont le vaincu voudrait appuyer sa retraite; tantôt appartenant à l'armée vaincue, l'artillerie doit faire les plus grands efforts, se sacrifier souvent pour dégager les débris entourés d'ennemis; elle doit manœuvrer ou occuper les positions successives, de manière à former toujours un cercle de feu, qui repousse toutes les poursuites de l'armée victo-

rieuse, et derrière lequel se reforment les débris de l'armée vaincue.

Tels sont les principaux traits de la conduite de l'artillerie sur le champ de bataille. Pour agir ainsi au milieu d'une multitude de circonstances diverses, il faut que la direction de cette arme, soit telle que, tout en restant indépendante sous ses chefs particuliers, afin d'éviter l'ignorance et le gaspillement d'emploi, l'artillerie soit cependant susceptible d'être employée et commandée par les chefs de corps, de manière à soutenir efficacement les troupes, à concourir puissamment au but tactique recherché. De cette double direction de l'artillerie, celle des chefs spéciaux et en même temps celle accidentelle des officiers généraux de l'armée, résulte une organisation compliquée; mais qui a l'avantage d'étendre considérablement le cercle des combinaisons, de mettre l'artillerie à hauteur de toutes les circonstances. Mais cette direction très difficile à mettre en jeu, ne peut exister que dans les armées, grandes par leur science et leur puissante organisation.

La bataille est finie, et cependant l'artillerie, quoique écrasée de fatigues et criblée de blessures, ne peut avoir un instant de repos. Sur l'immense champ de bataille, au milieu des morts et des mourants, au milieu des obstacles et des débris de toute sorte, il faut que l'artillerie rassemble ses éléments souvent rompus, qu'elle recueille les chevaux, les projectiles, les voitures, les munitions, les pièces ennemies, etc., tous ces objets qui servent de trophée de victoires, qui offrent souvent des ressources précieuses pour continuer les opérations. Ces dépouilles recueillies sont envoyées dans les parcs, immenses ateliers où tout est réparé, transformé, organisé avec rapidité, et de la manière la plus avantageuse pour une action immédiate. Et c'est en prenant une part active aux opérations courantes, que l'artillerie doit faire cet immense travail, doit réorganiser les approvisionnements, et, en grande partie, l'armement de l'armée; car, les batailles modernes dépensent énormément, et les ressources régulières et naturelles d'alimentation sont le plus souvent trop éloignées.

Telle est la position de l'artillerie dans les grandes marches et batailles. Pour toutes les autres opérations importantes, cette arme exerce une action puissante, indispensable.

Quand une armée arrive sur les bords d'un grand fleuve et trouve les ennemis sur l'autre rive, qui lui permettra de passer? Les troupes seules seraient bientôt écrasées par les projectiles ennemis. Ainsi, les passages de vive force seraient impossibles, et les opérations des plus grandes armées se trouveraient arrêtées. C'est alors que l'artillerie déploie ses batteries sur la rive, et embrasse, dans un vaste demi-cercle de feu, la position de l'armée défensive. C'est alors qu'après une longue canonnade, cette dernière est obligée de s'éloigner. Alors la rive ennemie se trouvant balayée, l'artillerie construit les grands ponts sous le feu des boulets ennemis. Les premières troupes passent avec quelques pièces légères et se tiennent rassemblées près du fleuve de manière à être flanquées par les feux croisés des batte-

ries de la rive. Tous les efforts de l'ennemi se brisent contre les dispositions bien combinées de l'artillerie. Sous cette protection, les corps continuent leur passage, s'étendent de plus en plus sur la rive ennemie. Bientôt l'armée entière a passé avec tous ses bagages et se porte en avant. Tel est le grand rôle que joue l'artillerie pour forcer les passage de rivières. Pour résister à ces passages de vive force, quelle armée oserait le tenter sans artillerie? Les troupes défensives ne peuvent rester sur la rive, traversées qu'elles seraient par les boulets de l'attaque. Elles ne peuvent aussi, sous peine d'être écharpées, venir attaquer les premières troupes passées. Alors, évidemment, cette armée défensive ne pourra agir que par des batteries.

Ainsi, l'artillerie est indispensable pour les passages de rivières, ou, en général, de défilés découverts. L'action de cette arme n'est pas moins importante dans la défense et l'attaque des positions retranchées. Que seraient ces positions et tous ces ouvrages en terre construits avec tant de peines et de soins, sans l'artillerie qui les borde dans toute leur étendue? Elle tient éloignées les attaques ou les insultes de l'ennemi; elle met en désordre par les ravages de ses boulets les troupes attaquantes; elle écrase de mitraille les colonnes d'assaut; elle bat le front et les flancs des masses victorieuses, les poursuit à coups de mitraille et de boulets quand elles sont repoussées... Et lorsqu'une armée veut attaquer une position, que ferait-elle sans artillerie? Dès que l'attaque est résolue, cette arme déploie ses batteries et les combine pour les différents buts à remplir; elles doivent empêcher les attaques ou les mouvements de la défensive; maintenir ou éteindre l'artillerie des points attaqués; inonder de projectiles creux les ouvrages d'un difficile accès; ouvrir les retranchements aux colonnes d'assaut; manœuvrer sur le front et les flancs des colonnes d'attaque pour maintenir les efforts de la défensive, pour répondre aux derniers coups de l'artillerie, pour frapper à bout portant les derniers efforts de cette défensive, l'anéantir sous des décharges à mitraille.

Dans les opérations secondaires, qui souvent exercent une grande influence, l'artillerie, toujours présente, procure les plus grands avantages. Ainsi, le plus souvent, l'importance des postes, soit pour la défense, soit pour l'attaque, ne résulte que de l'action de cette arme.

Ainsi, l'artillerie, arme d'une complication extrême, présente dans toutes les opérations de la guerre, depuis les plus vastes combinaisons de la stratégie jusqu'aux plus petites actions de la tactique, joue un rôle des plus importants, des plus difficiles et des plus variés.

§ 3.

L'artillerie, avec ses établissements, son personnel, ses organisations multipliées, son action militaire, se trouve depuis des siècles

attachée à toutes les forces, soit intérieures, soit extérieures des États : dès lors, elle a dû exercer une grande influence industrielle, militaire et politique.

L'influence industrielle exercée par l'artillerie est très grande; chaque année voit entrer dans le corps une masse d'officiers instruits par les écoles supérieures, dans les parties les plus élevées des sciences chimiques, physiques et mathématiques, dans l'art des ingénieurs et constructeurs de bâtiments et de machines ; dans la science d'organisation du travail que développe bientôt la pratique de l'organisation militaire, généralement admise comme la plus parfaite (1). Ces officiers, possédant une telle instruction, forment une des parties les plus éclairées de la nation ; ils sont aptes à un grand nombre d'emplois les plus variés, donnent l'instruction théorique et pratique à une foule d'hommes qui plus tard parviennent eux-mêmes à des positions publiques, ou qui sont versés par la libération annuelle dans le torrent de la population.

Qui a jamais songé à apprécier l'influence civilisatrice de l'armée ? Cette force immense, silencieuse et grave, qui accomplit avec tant de régularité le travail immense de la conduite des hommes, dans toutes les circonstances possibles ; de cette armée qui instruit ces hommes, depuis les soins les plus minutieux de la vie animale jusqu'aux études les plus hautes et l'abnégation la plus profonde, jusqu'aux élans les plus sublimes qui entraînent à mourir pour la puissance et la gloire de la patrie.

O vous ! hommes de paroles, de plume et d'écus, qui criez tant contre l'armée que vous ne connaissez pas, qui, ne voyant pas dans son silence le calme imposant d'une force irrésistible, redoublez contre elle vos reproches, vos fureurs et vos injures ; ouvrez les yeux, et voyez dans cet immense ensemble le jeu régulier de toutes les connaissances et de toutes les choses humaines. Admirez cette organisation qui détermine rigoureusement toutes choses ; cette entente, cette rapidité d'exécution pour les entreprises les plus difficiles ; ce dévouement sévère au devoir ; cette noble et courageuse misère au milieu d'un siècle flétri par la passion de l'or, et les aises de la vie matérielle. Admirez cet entraînement vers la gloire de la patrie ; les atroces souffrances que l'on supporte pour elle, et souvent l'injustice ou la mort obscure qui terminent une pénible vie. Admirez l'immense intelligence qui préside à la conduite de la multitude de ces éléments humains et matériels ; voyez... et convenez que l'armée est la plus grande école pour le cœur, l'esprit et le caractère ; comprenez

(1) Cette perfection de l'organisation militaire est généralement admise, non-seulement par les hommes pratiques, mais aussi par les plus grands théoriciens.—Elle sert de modèle aujourd'hui aux efforts d'organisation que font toutes les administrations publiques. Elle est le type extérieur de l'organisation sociale de Fourrier.

pourquoi l'histoire et les peuples placent si haut les grands militaires, pourquoi les grands capitaines sont les plus grands hommes du monde.

L'artillerie est la représentation la plus complète de cette influence civilisatrice de l'armée, car elle est la plus variée et la plus complète de toutes les armes : plus que toutes les autres, elle présente une réunion immense d'éléments personnels et matériels dont la conduite, soit en paix, soit en guerre, est des plus compliquées. Voyez ces jeunes paysans qui arrivent chaque année, hommes bons, mais incultes sous le rapport physique et moral; assujettis désormais à une école sévère et continuelle de tenue, de morale, d'instruction et de travaux, ils s'habituent peu à peu à cette vie régulière, progressive et fortifiante; voyez leur corps se développer et prendre cette aisance, cette tenue noble et ferme, qui relèvent la dignité humaine; voyez-les se former peu à peu à l'ordre, à la propreté, à la régularité et à la sobriété de vie, à la sainteté du devoir; voyez leur intelligence s'ouvrir, leur caractère s'asseoir par la vue de toutes les choses, par les leçons de toutes sortes, par la fréquentation des hommes; voyez chaque année sortir de l'artillerie ces hommes robustes et à belle tenue, façonnés à la vie pratique et morale, instruits dans une foule de choses usuelles, d'arts et d'industries; voyez-les rentrer dans la vie civile, et y porter leur force, leur instruction, leurs habitudes de discipline; composer la partie la plus solide et la plus morale de la population.

Admirez encore dans l'armée ces hommes qui, arrivés sans la moindre instruction, se forment au milieu des fatigues et des ennuis du service matériel, parviennent peu à peu aux postes les plus élevés. O vous! apôtres de liberté, qui prêchez tant les progrès de l'humanité, l'émancipation des classes inférieures, l'accès de tous les postes, pour les capacités; regardez l'armée, voyez les fils de paysans y devenir généraux, et reconnaissez que cette armée tant décriée est la principale base civilisatrice pour les grandes nations libérales.

L'artillerie, avec ses nombreuses écoles et ses établissements de toute sorte, contribue puissamment à cette influence civilisatrice exercée par l'armée; la première, elle fut une institution libérale, parce qu'elle fut toujours une arme de science, de travail et d'abnégation, que ne pouvaient aborder la légèreté et l'ignorance des classes privilégiées. La première, elle a donné à l'armée l'exemple des organisations libérales; et en France, elle a toujours été un modèle de probité, de travail, de science, de courage, de fermeté, d'indépendance et de dévouement à la patrie. Outre l'influence civilisatrice qu'elle exerce, en procurant une instruction positive et variée à une partie des populations, l'artillerie exerce encore une grande influence industrielle par le roulement général de ses établissements. Construisant et conservant une foule de bâtiments, d'usines et de machines de toute sorte; travaillant beaucoup de matières et les suivant dans leurs transformations successives, depuis l'état brut jusqu'au travail perfectionné, après lequel ces matières forment les

armements qui remplissent les arsenaux; employant des sommes très grandes et bien administrées; en rapports continuels avec l'état géographique du pays, le commerce et l'industrie particulière; employant un grand nombre d'hommes dans ses établissements divers, l'artillerie doit exercer une forte influence intérieure, et ses principes d'organisation pourraient, dans beaucoup de circonstances, servir de modèle aux industries principales.

L'artillerie, depuis des siècles, dans toutes les armées, a dû exercer une grande influence militaire. Si les armes étaient réduites à l'action immédiate des individus animés, hommes ou chevaux, l'art de la guerre se trouverait extrêmement borné, ne consisterait guère que dans la marche et le choc de quelques masses profondes, choc qui entraînerait la destruction presque complète de l'armée vaincue. Avec l'artillerie, au contraire, l'étendue et la puissance des moyens d'action se trouvant considérablement augmentées, l'art de la guerre s'étend et se complique de plus en plus; l'empire de la force brutale et de la barbarie disparaît pour faire place à celui de l'intelligence et de la civilisation; les invasions de masses d'hommes sont impossibles; les batailles ne sont plus une affreuse boucherie, où le vainqueur égorge les masses de vaincus; les pertes des armées deviennent moindres et se répartissent plus également.

Indispensable aux armées; dispendieuse et embarrassante à cause de ses énormes masses d'hommes, de chevaux et de matériel; exigeante à cause de la complication de sa nature et de son organisation, à cause de ses établissements et de son travail continuel au milieu des opérations; moyen d'action terrible, soit pour défendre les points d'appui dans les bases et les lignes d'opérations, soit pour enlever ces points à l'ennemi, soit pour constituer la plus puissante action des armées; l'artillerie exerce une haute influence sur la partie stratégique de la guerre. Créer et organiser son artillerie, en assurer l'alimentation, en combiner l'état et la conduite avec les circonstances géographiques du théâtre de la guerre, avec l'état des troupes amies et ennemies, avec les buts à remplir, offrent autant de considérations majeures dont l'appréciation difficile peut influer considérablement sur la conduite de la guerre. L'artillerie se prête à tous les systèmes d'opération que peuvent comporter les circonstances politiques et militaires, ou le génie des chefs. Partout, elle peut agir puissamment; l'appréciation exacte de son action et des embarras qu'elle entraîne, peut amener de grands résultats. Les considérations suivantes montreront l'influence qu'elle exerce dans les diverses circonstances de la guerre.

La puissance défensive de l'artillerie est manifestée dans toutes les opérations. Supprimez cette arme; que deviendra la position militaire des États? Voyez les places fortes, où les positions retranchées, défendues seulement par la masse inerte des murailles et l'action immédiate des troupes; ces postes pourront être abordés, jusqu'à bout portant par l'armée attaquante; ils pourront, dès les

premiers jours, être battus par l'artillerie ennemie et enlevés par des assauts vigoureux. Voyez les armées défensives composées des troupes les plus braves, être éloignées ou brisées par les boulets de l'attaque qui peut rester à l'abri de tout danger. Si, au contraire, la défensive dispose d'une nombreuse artillerie contre une attaque privée de cette arme, les masses les plus braves de troupes attaquantes resteront impuissantes devant les obstacles de la défensive, se briseront contre le feu de ces obstacles, lorsqu'elles voudront les surmonter. Qui n'a été frappé à la vue de ces immenses armées de barbares, arrêtées des années entières devant des positions garnies d'artillerie? qui n'a admiré ces tourbillons de cavalerie et de peuples, se brisant contre un petit corps hérissé de canons? Longtemps l'action terrible de l'artillerie, dans la défensive, a entraîné la nature du système de guerre; longtemps les opérations sont restées lentes et timides, parce que l'artillerie trop lourde ne pouvait réaliser l'audace et la rapidité d'action, qualités indispensables pour l'attaque et moins nécessaires à la défensive.

Pour apprécier l'influence militaire de l'artillerie dans l'offensive, voyez ces armées immenses de barbares, troupes valeureuses d'infanterie et de cavalerie, qui inondent un pays, elles ravageront les campagnes, mais ne pourront s'emparer d'aucun poste pour asseoir leurs conquêtes; la moindre ville garnie d'artillerie arrêtera ou brisera les efforts de ces armées envahissantes. Les masses ont donc besoin d'artillerie; et si cette arme est nombreuse et forte, les points d'appui des pays envahis seront rapidement soumis, toute résistance sera balayée : on verra les troupes les moins nombreuses oser s'aventurer au milieu des masses ennemies, et les disperser par le feu (1).

Mais pour se lancer ainsi à travers les pays ennemis dans un cercle d'opérations rapides et variées, l'artillerie a besoin d'une mobilité, d'une force et d'une rapidité d'action, qui tiennent à un état avancé. Aussi cette arme n'a pu exercer sa puissance offensive que par la mise en œuvre de nombreux progrès; la grande supériorité attribuée aujourd'hui aux opérations offensives, résulte des perfectionnements immenses qu'a réalisés l'artillerie.

Ainsi, pour la marche générale de l'offensive et de la défensive, la présence et l'état de l'artillerie exercent une immense influence. Désormais, aucune armée ne saurait, sous peine de destruction, engager la lutte sans bouches à feu. Quand les deux armées, celle offensive et celle défensive, possèdent toutes deux de l'artillerie, l'influence de cette arme devient moins dominante, mais plus difficile à

(1) C'est ce qu'ont montré les Espagnols, les Portugais, les Français et les Anglais, en Amérique, en Afrique, dans l'Inde et en Chine; les Allemands, les Suédois, les Polonais, les Russes et les Turcs dans l'Europe orientale, l'Asie et l'Afrique.

apprécier; cette influence dépend d'une foule de circonstances et de combinaisons diverses : comme dans la lutte de toutes forces homogènes, le nombre et l'état de perfection des éléments, la science directrice, doivent amener la victoire.

L'influence militaire de l'artillerie est encore des plus grandes dans les diverses actions qui font partie du plan général.

Quelle est la cause de la lenteur, de la difficulté et des dépenses énormes que nécessitent les siéges des grandes places? N'est-ce pas l'artillerie qui, garnissant les remparts, écrase toute attaque découverte, force les armées immenses à travailler des mois entiers avant de pouvoir envoyer un seul boulet pour faire brèche? Et dans les attaques de grandes places, que pourraient faire les armées de troupes les plus nombreuses et les plus valeureuses, sans cette action continuelle et combinée de l'artillerie qui s'avance pas à pas en chassant et détruisant l'artillerie de la place, qui s'approche jusqu'à bout portant pour briser les masses de pierres et de terre, derrière lesquelles se cachent les défenseurs?

Dans les opérations de campagne, quelle influence n'exerce pas cette arme? Les milliers de voitures qu'elle emploie présentent des embarras qui ont longtemps imposé la lenteur et la timidité aux opérations militaires. Mais les progrès en matériel et en organisation, détruisant de plus en plus ces embarras, ont augmenté les avantages de l'artillerie dans les marches, et ont permis de donner aux grandes guerres modernes, l'étendue et la rapidité d'opérations. Ces qualités résultent surtout de la possibilité de partager les plus grandes armées, en corps agissant séparément et devant concourir au même but. Sans l'artillerie qui accompagne constamment ces corps et détruit les obstacles de troupes ou de postes, quelle grande combinaison serait assurée?

Dans les grandes batailles, pourquoi ces révolutions arrivées dans les dispositions de troupes? Pourquoi à la place des masses profondes et concentrées employées dans les premiers temps, pourquoi ces lignes minces et étendues qui ôtent toute solidité et toute rapidité à l'action des troupes? C'est que l'artillerie faisait trop de ravages dans les masses profondes; c'est que les troupes les plus héroïques ont vu leur masses écrasées par les boulets. Alors sont venues les lignes de plus en plus étendues, et toute la complication suite de cette extension. Si, plus tard, pour remédier à l'inertie de ces lignes sans solidité, on revint aux dispositions profondes dans quelques circonstances, qui a pu le permettre? N'est-ce pas une artillerie nombreuse et manœuvrière, capable d'entourer et de flanquer ces masses, d'employer les batteries, comme liens entre les corps de troupes, qui sans elle seraient isolés?

Dans les grandes batailles, l'artillerie est la seule arme qui agisse constamment; elle frappe les premiers et les derniers coups; elle est présente au milieu de toutes les circonstances. Dans certains points elle est la seule arme agissante. Dans d'autres, elle combine constamment son action avec celle des troupes; dans d'autres enfin, elle se maintient comme arme indépendante, pour frapper les coups

décisifs. Dans ces actions continuelles et variées, l'artillerie exerce une influence dont l'importance frappe les imaginations et fait dire souvent, qu'aujourd'hui cette arme décide les grandes batailles. Le fait est que l'artillerie entraîne, par ses ravages, la plus grande partie des pertes éprouvées. Le fait est qu'elle a amené dans les batailles moins de carnage, et plus de science, qu'elle assure le triomphe des armées civilisées sur les masses ignorantes.

Les positions retranchées proviennent de l'action de l'artillerie: ce fut pour se mettre à l'abri des boulets, pour garantir ses pièces des coups ennemis, que la défensive employa les retranchements. A une époque, où l'artillerie lourde et grossière ne pouvait se mouvoir pour l'attaque, ces positions acquirent une importance exagérée; mais cette dernière dut diminuer quand l'artillerie acquit les projectiles creux et la grande mobilité qui lui permirent d'inonder les retranchements de la défensive ou d'en éteindre le feu par des coups concentrés. Alors, la guerre de position, entraînée dans le tourbillon de la nouveauté, disparut presque complétement; mais les avantages de ce système de guerre, dans certaines circonstances, sont trop évidents pour qu'il ne reparaisse pas. L'artillerie est l'arme agissante, la principale base d'action pour l'attaque et la défense de ces lignes retranchées. De même que pour la défense et l'attaque des postes. Dans les passages et les défenses de rivières, cette arme exerce, nous avons vu, une influence dominante, paralyse les efforts ennemis et ouvre la route aux armées.

Ainsi l'artillerie, répandue dans toutes les parties de l'armée, fournissant toutes les armes et les munitions, formant une masse considérable d'hommes, de chevaux et de matériel, agissant dans toutes les circonstances des opérations, exerce une grande influence militaire. Cette arme renferme, en elle-même, les ressources d'action les plus nombreuses. L'appréciation de ces ressources, leur mise en jeu, demandent des connaissances et des talents supérieurs. En raison même des grandes difficultés que présente l'appréciation et l'emploi de l'artillerie, cette arme est restée un moyen réservé aux grands génies qui dominent l'histoire militaire et politique des temps modernes : Gustave-Adolphe, Frédéric, Napoléon.

Gustave-Adolphe, ne disposant que d'un petit nombre d'hommes, mit la principale force de son armée dans l'emploi des masses perfectionnées d'artillerie.

Frédéric, qui négligea souvent cette arme, vit ses plus braves armées écrasées par le feu des Russes et des Autrichiens. Instruit par son génie et par l'expérience, il s'entoura de masses énormes de bouches à feu pour répondre à celles ennemies, pour suppléer à la faiblesse numérique et morale des troupes. Enfin, Frédéric donna à l'emploi de l'artillerie une extension immense, se servit de cette arme pour frapper de grands coups.

Napoléon était appelé le dieu du feu, et l'artillerie devait être son principal moyen d'action, au milieu des luttes gigantesques contre les masses européennes. Cette arme difficile et peu connue offrait de grands avantages à ce génie novateur et profond. Napoléon connais-

2

sait l'artillerie dans ses moindres détails, aussi sut-il l'employer dans toutes les circonstances et étendre immensément le cercle de l'influence qu'elle pouvait exercer. Plus d'une fois, les armées européennes tombèrent sous les coups rapidement combinés des masses d'artillerie française.

De la puissance industrielle et militaire de l'artillerie, résulte une grande influence politique exercée par cette arme. Sans l'artillerie, l'intérieur d'un royaume est trop soumis aux invasions. Les villes les plus florissantes, quelque solides que soient leurs remparts, sont bientôt forcées ou incendiées par l'artillerie attaquante, qui peut impunément les approcher; les faibles corps défensifs, n'étant plus flanqués ni appuyés par l'artillerie, sont balayés par le feu ennemi. Sans artillerie les plus grandes armées d'invasion seront arrêtées par le passage des obstacles faiblement défendus, seront impuissantes contre les villes fortifiées, se briseront contre les troupes défensives hérissées de bouches à feu. Ainsi, sans l'artillerie, pas de grande résistance intérieure, pas de puissance offensive à l'extérieur, par suite, pas de grande nation.

Les États peu avancés en civilisation et disposant de peu de ressources, ne sauraient employer une nombreuse et solide artillerie; ainsi toutes les petites puissances qui s'étaient établies sur le sol, dans leurs villes et leurs châteaux fortifiés, ont dû disparaître sous les coups de l'artillerie des puissances supérieures; ainsi, la possession du monde s'est trouvée concentrée et assurée entre les mains des grandes nations.

Ces avantages de domination, présentés par l'artillerie, ont été appréciés de tous temps par les pouvoirs ambitieux de conquête, et par ceux qui ont voulu s'établir solidement. Ces avantages sont encore sentis par tous les grands pouvoirs; tous ont travaillé et travaillent sans cesse à s'assurer le monopole de l'artillerie. Cette arme appartient exclusivement aux gouvernements; c'est le grand instrument qui manque toujours aux mouvements insurrectionnels, qui finit par briser leurs succès, qui effraie les populations et maintient alors l'unité de commandement. Ainsi, l'artillerie, en détruisant le morcellement et l'anarchie de pouvoir, en assurant la tranquillité intérieure et extérieure des États, exerce une influence politique des plus puissantes.

L'artillerie est non-seulement l'arme des grands pouvoirs, mais encore celle de la civilisation contre la barbarie, celle qui permet d'ouvrir les voies à travers les masses rebelles des peuples. Cette arme compliquée, et intimement liée à l'état scientifique, industriel et militaire du pays, marche constamment au milieu des progrès de toutes sortes, et devient ainsi la représentation la plus exacte de la civilisation pratique des royaumes.

L'artillerie absorbant de grandes sommes, se trouve intimement liée à la position financière des États. Cette arme entraîne des dépenses et des embarras immenses; cependant elle est le plus

économique et le plus facile moyen d'action militaire pour les grandes puissances civilisées; car elle substitue, en grande partie, les agents matériels à ceux animés; car elle économise les hommes, dont la valeur est si précieuse dans l'organisation de nos sociétés modernes.

§ 4.

Telles sont les considérations générales qui doivent être la base d'une histoire générale de l'artillerie. Suivre la marche de cette arme à travers les siècles, dans tous les Etats, et au milieu des complications militaires et politiques de toutes sortes, tel a été notre but.

Etudier de front toutes les parties qui composent le vaste ensemble de l'artillerie, et qui ont entre elles des rapports intimes, serait la marche la plus rationnelle; mais, malheureusement, la complication et la multitude des détails ôteraient à l'histoire toute unité et toute suite. La grande variété des spécialités dont il faudrait suivre la marche détaillée; les organisations et combinaisons diverses dont l'artillerie est affectée, suivant les circonstances; la multitude d'événements politiques et militaires; l'étude de chaque nation amèneraient forcément le partage de l'histoire générale en un grand nombre de petits fragments; les rapports échapperaient au milieu d'une multitude de détails, cette histoire générale paraîtrait une confusion presqu'inextricable.

Ayant la conviction intime de l'impossibilité d'étudier de front l'ensemble de l'artillerie avec tous les détails, nous avons partagé l'histoire générale de cette arme en trois parties qui, bien qu'ayant entre elles des rapports intimes et nombreux, présentent cependant de grandes différences dans leur nature, leur organisation et leur service. Ces trois histoires seront celles des artilleries de campagne, de siége, d'établissement et de service intérieur.

Ces trois histoires ayant beaucoup de points communs, reposant sur la même étude de la marche industrielle, militaire et politique des Etats, ont les mêmes bases et grandes divisions, de sorte que chacune d'elles vient à son tour, avec sa multitude de détails et de faits divers, se disposer sur le même canevas.

La plus importante de ces histoires, la plus difficile par la complication et la perfection nécessaire de toutes ses parties, par son intime liaison avec l'histoire des peuples, est celle de l'artillerie de campagne; elle s'appuie sur tous les éléments d'artillerie que nous avons considérés; elle est donc plus que toutes les autres à même de servir de base à l'histoire générale de l'arme.

Par artillerie de campagne, nous n'entendons pas cette arme essentiellement mobile et rapide dans son action, qui forme aujourd'hui une spécialité bien tranchée de l'artillerie générale; nous entendons l'artillerie, quelle que fût sa nature, que les armées ont menée avec elles dans toutes les opérations autres que les longs siéges des grandes places, siéges qui depuis longues années nécessitent une artille-

rie et une suite d'actions différentes de celles appartenant aux armées de campagne.

Pendant longtemps un assez grand désordre a régné dans l'intérieur des Etats : rien n'était classé et organisé; de sorte que les mêmes choses, surtout en artillerie, étaient employées par les armées dans toutes les opérations. Pendant ces premiers temps, sur lesquels nous passons naturellement avec rapidité, l'histoire de l'artillerie de campagne est à peu près l'histoire générale et complète de l'artillerie; mais plus tard, quand tout s'organise, se classe, dans les Etats et dans les armées, les spécialités deviennent trop tranchées pour pousser de front toutes les parties. C'est alors que l'histoire de l'artillerie de campagne, tout en s'occupant d'une manière générale de l'histoire des deux autres artilleries, à cause des rapports communs, constitue une histoire particulière, une immense spécialité.

Ainsi, l'histoire que nous publions est la partie la plus importante, la plus complexe de l'histoire générale de l'artillerie; elle contient le canevas de cette dernière; elle s'occupe de tous les peuples d'Europe; elle considère l'artillerie depuis les premiers temps jusqu'à nos jours. Cette partie sera terminée par un traité général d'organisation et de conduite de l'artillerie de campagne.

L'histoire de l'artillerie de siége ne sera qu'une spécialité détachée, à cause de ses nombreux et particuliers détails, du grand cadre de l'histoire précédente. En conservant les mêmes bases, elle s'occupera surtout des détails spéciaux de l'artillerie de siége, de l'organisation de cette artillerie, de sa conduite dans l'attaque ou la défense des places, de son influence particulière. Cette histoire sera terminée par un traité général sur l'organisation et la conduite de l'arme dans les opérations ayant les villes pour objet.

L'histoire intérieure de l'artillerie s'occupera surtout de la partie scientifique, industrielle et organisatrice : elle dira la marche sommaire de tous les établissements, les principes théoriques et pratiques pour la fabrication et la conservation des mille objets divers du matériel; les principes de position, de construction, d'organisation et de direction auxquels doivent être soumis tous ces établissements matériels. Cette histoire s'occupera encore de la formation des éléments personnels, dans les écoles et les régiments. Enfin, elle établira la distribution de tous ces établissements dans l'intérieur du royaume, de manière à les mettre en rapport avec la position scientifique, commerciale, industrielle et militaire.

Telles seront les trois grandes parties dont l'ensemble peut seul former une histoire générale de l'artillerie; cette histoire générale sera terminée par un aperçu complet sur l'état et l'influence actuelle de l'artillerie, sur ses tendances dans l'avenir.

HISTOIRE GÉNÉRALE

DE L'ARTILLERIE.

GRANDES DIVISIONS PAR ÉPOQUES.

L'histoire générale de l'artillerie est partagée en deux parties séparées par l'année 1789. Ce partage est justifié par l'immense bouleversement que la révolution française amena dans l'état politique et militaire de toute l'Europe, et par les grands changements en artillerie qui eurent lieu vers cette époque.

Quelques années avant 1789, l'artillerie française, dirigée par le génie de Gribeauval, résuma les progrès réalisés pendant des siècles, se présenta dans un état de perfection et d'unité admirables, posa les principes des grands progrès à venir. Ce fut après 1789 que cette artillerie française, se précipitant hardiment dans le tourbillon des luttes européennes, développa immensément la capacité militaire de l'arme. Après les gigantesques guerres de la révolution, toutes les artilleries européennes, éclairées ou formées par celle de France, parvinrent après de grands travaux à l'état de perfection qui les distingue aujourd'hui.

Chacune des parties de cette histoire se partage en époques déterminées par les grands événements politiques et militaires, avec lesquels concordent toujours les grands événements en artillerie. Chaque époque présentant une masse trop grande, est partagée en livres dont la séparation est justifiée par les faits dominants qui agitent les masses européennes, ou par le passage de l'histoire de l'Occident à celle de l'Orient. Les livres sont partagés en chapitres déterminés par les grands incidents de chaque masse européenne. Les chapitres sont divisés par sections nécessitées par les considérations diverses que doit embrasser l'histoire générale, ou par le récit des faits politiques et militaires. Enfin chaque section est composée de plusieurs articles partagés eux-mêmes en paragraphes; ces divisions secondaires sont justifiées par le grand nombre d'objets divers à traiter, et par les différentes phases dans l'histoire des événements.

I. — La première époque traite rapidement de la position des armes et de l'artillerie, depuis les premiers temps jusqu'au XVe siècle.

Dans l'origine, les peuples armés n'agirent que par le choc; les progrès de la civilisation introduisirent et développèrent de plus en plus l'action par le trait. L'artillerie est l'expression perfectionnée de cette dernière. Cette arme, exigeant, pour exister et pour être employée, le concours d'une foule d'éléments produits seule-

ment par la civilisation, a paru tard, et n'a pu prendre de grands développements que dans les États puissants et avancés.

Les peuples d'Asie et d'Afrique furent naturellement les premiers à employer l'artillerie; ils la transmirent aux Grecs, qui étaient le peuple d'Europe le plus civilisé, mais les Grecs ne purent donner une grande extension à cette arme à cause de la faiblesse de leur état politique.—Les Romains, qui résumèrent tous les progrès faits avant eux, qui avaient un état politique et militaire solide et étendu, les Romains, disons-nous, purent employer d'une manière générale et complète l'artillerie ancienne. Instruits surtout par les Grecs et les Carthaginois, ils développèrent de plus en plus cette arme; elle devint la force la plus importante de leurs dernières armées. L'artillerie protégea longtemps le colosse romain contre les invasions des Barbares.

Dans la grande invasion des peuples du Nord et de l'Orient, l'artillerie, comme toutes les autres institutions avancées de la civilisation romaine, fut balayée et ne trouva de refuge que dans l'empire grec et dans les grandes villes. Cette artillerie ne dut accompagner les armées des sauvages vainqueurs, que lorsque de puissants génies, comme Charlemagne, s'efforcèrent d'imposer la civilisation romaine; que lorsque, après de longs siècles d'anarchie et de travaux intérieurs, les villes conquirent une grande influence politique et militaire. Vers la même époque, les croisades en Orient, qui multiplièrent les relations et les connaissances, les efforts de la royauté qui cherchait à se procurer un instrument de domination, tendirent aussi à ramener l'artillerie. Partout cette arme reparut en grand nombre. Vers ce moment, les bouches à feu commencèrent à être employées. Mélangées d'abord avec les machines anciennes, elles finirent par les chasser complètement.

II. — La poudre connue depuis longtemps en Chine, se répandit en Europe pendant le XIIIe siècle. Les bouches à feu parurent seulement dans le XIVe. L'artillerie à feu ne s'établit que lentement et peu à peu, à cause des difficultés qu'elle présentait, des dépenses qu'elle entraînait, des préjugés qui la condamnaient. Toutes les parties de cette artillerie étaient un objet d'industrie et de commerce laissé à l'arbitraire des particuliers : de là résultait une confusion inextricable, que venait encore augmenter le mode de formation des armées; ces dernières n'étaient que la réunion précaire de contingents irréguliers et arrivant de tous côtés.

L'artillerie à feu ne fut bien établie qu'à partir des premières années du XVe siècle. Dès lors elle agit avec puissance contre les villes et dans les batailles. Employée en quantités énormes, elle devint un des principaux moyens d'action et de prépondérance pour les grandes puissances: elle agit fortement pour obtenir l'intégrité des États, pour établir les pouvoirs absolus.

Dans l'Europe occidentale, l'Italie et principalement les républiques de Venise et de Gênes, l'Angleterre, les grandes villes de Flandre, les Maures en Espagne, l'Allemagne plongée dans des luttes continuelles entre ses divers États, les États de Bourgogne, la France..., employèrent presque en même temps l'artillerie, et en retirèrent de grands avantages.

Dans l'Europe orientale, l'artillerie, développée surtout par importation, exerça partout une grande influence. Les Turcs l'employèrent en masses pour leurs vastes conquêtes. L'empire Grec et

les Etats chrétiens environnants s'en servirent pour appuyer leur résistance; les Polonais, pour établir leur prépondérance dans le Nord; les Russes, pour arrêter les Tartares; les villes hanséatiques et les chevaliers Teutoniques, pour repousser les Barbares qui les entouraient; le Danemarck, pour dominer dans la Scandinavie.

Pendant la seconde moitié du xve siècle, les grandes puissances s'établirent dans l'Europe occidentale. Partout les masses d'artillerie agirent puissamment, pour chasser les étrangers, pour écraser les résistances intérieures à la domination. Tous les souverains, Charles VII et Louis XI en France, Philippe et Charles dans l'Etat de Bourgogne, Ferdinand en Espagne, le roi d'Angleterre, les archiducs d'Autriche, mirent leur orgueil et leur puissance dans l'emploi des masses énormes d'artillerie; partout on commençait à vouloir réduire et classer ces masses. L'artillerie de France, objet de soins et de travaux continuels sous Charles VII et Louis XI, était de beaucoup la plus perfectionnée de l'Europe.

L'espace compris entre la connaissance de l'artillerie à feu et l'emploi de masses énormes de cette arme, forme la seconde époque de cette histoire.

III La troisième époque va depuis la fin du xve siècle jusqu'au commencement du xviie.

La France étant devenue la plus forte puissance d'Occident, entreprit la première les conquêtes extérieures. Charles VIII envahit l'Italie, avec une formidable artillerie qui excita partout l'admiration et la terreur, qui rendit rapide la soumission de vastes contrées. Le champ était ouvert aux grandes guerres européennes, presque toutes les puissances occidentales s'y précipitèrent. Dans ces luttes générales, dont l'étendue augmenta de plus en plus, se développèrent la civilisation, l'état militaire et politique de l'Europe occidentale.

Des chocs continuels et multipliés entre les divers Etats, résultèrent l'absorption des petites puissances et la domination croissante des plus fortes. Ainsi la Suisse, la Flandre, les divers Etats d'Italie perdirent toute force d'indépendance. Les grands Etats, au contraire, augmentèrent en étendue et en unité. La France, sous Louis XII, François Ier et Henri II, joua le rôle le plus important dans ces grandes luttes. Presque toujours seule contre des ennemis nombreux qui l'attaquaient de tous côtés, elle parvint, au milieu d'une agitation extrême, à étendre sa prépondérance extérieure, à asseoir son unité politique et militaire, à développer sa civilisation générale.

L'Espagne, sous Ferdinand et Charles-Quint, s'éleva à une grande puissance; ses conquêtes s'étendirent en Amérique et sur les côtes d'Afrique, dans l'Italie, les Pays-Bas. Charles-Quint réunit sous sa domination l'Espagne et ses colonies, l'Italie, les Pays-Bas et l'empire d'Allemagne. Ce fut à la tête de ces immenses forces, appuyées presque toujours par l'Angleterre, qu'il attaqua constamment la France isolée. Cette dernière se maintint à force d'énergie, et le traité de Cateau-Cambrésis mit fin aux luttes européennes.

Ces luttes amenèrent de grandes révolutions dans toutes les parties des armées. Un système de guerre moyen s'établit : l'artillerie, toujours présente et constituant la force essentiellement nationale pour les fortes puissances, exerça une grande influence.

A la fin de la guerre, tous les Etats commencèrent à posséder des armées nationales complètes. L'infanterie qui s'était présentée en

masses profondes agissant surtout par le choc, avait été brisée en petits corps de moins en moins massifs, et recherchait l'action par le feu. La cavalerie, qui s'était presentée chargée de fer et n'agissant que par le choc en lignes minces et étendues, finissait par quitter ses armures, et se formait en escadrons profonds agissant principalement par le feu. Les ordres de bataille s'étendaient de plus en plus, et se prêtaient à une foule de combinaisons. La multitude de postes qui couvraient le sol des Etats, avait éte rapidement balayée par l'artillerie; il n'en restait plus qu'un petit nombre; mais c'étaient les plus grands et les plus solides; désormais la prise de ces postes entraînait beaucoup de difficultés. Les batailles, autrefois seul mode d'action des armées, étaient devenues extrêmement rares. Les guerres de position, d'observation et de siége étaient les seules employées; l'élément défensif entraînalt l'etat militaire.

L'artillerie avait exercé une influence dominante pour tous ces changements Mais à son tour elle fut fortement influencée par eux, et subit de grandes révolutions. Cette arme, toujours nationale, mais laissée longtemps aux particuliers comme un objet de commerce et d'industrie, devenait un monopole pour les gouvernements établis, et travaillait dès lors à introduire dans toutes les parties. l'ordre et la simplicité. A la place de la quantité énorme de bouches à feu de toute espèce dispersées autrefois dans toute l'armée, l'artillerie n'employait plus qu'un petit nombre de pièces longues et de calibres moyens; elle réunissait toutes ses parties dans une masse, separée du reste de l'armée, et conduite par un personnel spécial.

Après les grandes luttes générales, la réaction eut lieu dans chaque Etat contre les efforts du pouvoir absolu. L'Allemagne fut ravagée par des guerres continuelles, mais peu importantes, entre ses États nombreux et confus. Les Pays-Bas dirigés par les princes de Nassau, parvinrent, après cinquante ans de lutte, à s'affranchir de la domination espagnole; la France fut, pendant quarante ans, ravagée par les guerres de religion, luttes impétueuses et acharnées qui surgirent de toutes parts, et que vinrent attiser les Espagnols, les Anglais, les Allemands et les Italiens, etc. Mais Henri IV finit par écraser ou chasser les ennemis, retablit partout l'ordre et l'autorité, réorganisa la puissance de la France.

Pendant ces luttes, les Espagnols, les Hollandais, les Allemands conservèrent et augmentèrent le système de guerre lourd et timide, ayant pour objet les positions retranchées et les siéges. Les Français, au contraire, établirent d'abord un nouveau système de guerre, ayant pour base l'audace et la rapidité d'action; mais ensuite, les relations avec les étrangers, ramenèrent les opérations lourdes et prudentes. Henri IV devait déduire de cette double position un système de guerre, le plus complet de l'Occident.

L'artillerie destinée surtout aux positions retranchées et aux siéges augmenta en nombre, mais s'alourdit, devint de plus en plus incapable pour les opérations de campagne, et pour les batailles. Dans ces dernières, les pièces étaient lourdes et peu nombreuses; elles ne pouvaient exercer quelque influence, que par l'à-propos et la combinaison d'action. L'artillerie de France, réorganisée par Sully, était sous tous les rapports la plus perfectionnée de l'Occident.

Depuis la fin du XVe siècle jusqu'au commencement du XVIIe, de grands bouleversements agitèrent l'Europe orientale. Les peuples de

cette contrée ne se civilisaient que par l'importation des institutions occidentales. L'artillerie fut la plus importante de ces institutions et exerça une haute influence. Ce fut principalement au moyen des masses de cette arme, que les Turcs, sous Mahomet, Sélim, Soliman étendirent si loin leurs conquêtes dans l'empire grec et les Etats environnants, dans la Hongrie, l'Afrique, l'Asie, etc. D'un autre côté, ce fut au moyen des masses d'artillerie que l'Europe chrétienne, ayant en tête l'Autriche, arrêta les invasions des terribles conquérants. Ce fut avec cette arme que l'empire russe repoussa les Tartares, et jeta ainsi les bases de sa puissance. La Pologne, sous les Sigismond; la Suède, sous Gustave Wasa, Erick, Charles IX et Gustave-Adolphe, se partagèrent l'influence dominante dans le nord; toutes deux portèrent les plus grands soins à l'organisation et à l'emploi d'une nombreuse artillerie.

Toutes ces artilleries orientales provenant d'importation devaient manquer de tradition et de science. Mais elles avaient un état matériel assez perfectionné, parce que les masses de ce matériel étaient créées rapidement sous une même direction. Dans ces contrées orientales, les postes fortifiés et solides étaient rares; les troupes ne se composaient presque que de corps énormes de cavalerie; les guerres étaient d'invasion et n'avaient le plus souvent pour but que les grandes batailles, après des marches extrêmement longues, à travers des pays difficiles. Aussi l'artillerie légère de campagne était la plus nombreuse et la plus importante dans ces Etats d'Orient.

IV. Au commencement du XVII[e] siècle, l'Europe était en paix; mais une grande fermentation régnait dans tous les Etats. Bientôt éclata la guerre de Trente Ans, lutte européenne plus étendue que toutes les précédentes. La guerre commença en Allemagne; d'un côté étaient les Etats protestants, de l'autre les Etats catholiques et l'ambitieuse maison d'Autriche. Des corps espagnols, hollandais et français, des armées danoises et hongroises parurent aussi dans ces luttes qui furent très confuses, et dans lesquelles l'artillerie fut généralement peu nombreuse, lourde et misérable.

A la suite de ces guerres, les catholiques et l'Autriche dominaient dans toute l'Allemagne, quand apparut Gustave-Adolphe, avec une armée peu nombreuse, mais solide par la nouveauté et la perfection de ses éléments et de son organisation. Gustave-Adolphe mettait sa principale force dans l'action par le feu; il sentit que l'artillerie, trop négligée par ses ennemis, était le plus puissant de ces moyens d'action; aussi il porta les plus grands soins à cette arme, l'employa toujours extrêmement nombreuse, légère et à feu rapide, s'efforça de l'attacher à toutes les parties de l'armée. L'artillerie fut la principale cause des étonnants succès de Gustave-Adolphe contre les armées et les villes d'Allemagne, dans la course rapide de ce grand capitaine.

Gustave avait porté des coups terribles aux dominateurs de l'Allemagne, mais une mort subite vint le frapper. Alors la France, conduite par le génie de Richelieu, se précipita hardiment dans la lutte; alliée aux Suédois, elle attaqua de tous côtés la maison d'Autriche. Les efforts de la France se portèrent principalement contre l'Espagne; une lutte à mort s'engagea sur toutes les frontières entre les deux puissances; l'Espagne fut vaincue. Les Suédois, soutenus presque toujours par des armées françaises, parcoururent l'Allemagne, et frappèrent de grands coups. Ces guerres amenèrent les

traités de Westphalie et des Pyrénées, qui arrêtèrent et abaissèrent la maison d'Autriche, établirent l'influence dominante de la France.

Ces longues luttes avaient beaucoup étendu le cercle des relations politiques et militaires. L'influence du Nord-Est s'était introduite avec les Suédois dans l'Europe occidentale, et y avait porté de nouveaux éléments qui, combinés avec ceux préexistants et ceux résultant de l'expérience et du génie des chefs, occasionnèrent d'abord une assez grande confusion. Cependant tous ces éléments combinés donnèrent naissance à un système de guerre plus complet et mieux établi. L'artillerie reçut la plus vive impulsion de cet état général; elle déduisit de toutes les influences diverses, une position moyenne qui constituait un progrès lent, mais bien raisonné et assuré. L'influence française dominait cette nouvelle position.

Louis XIV concentra dans sa main toutes les forces de la France, soumit à une puissante unité leur organisation et leur conduite. Tout fut prévu et classé dans les choses militaires; les armées se présentèrent dans un état de perfection, qui fixa l'admiration de l'Europe; et servit de modèle général. La France étant devenue pleine de force, Louis XIV voulut commander à toute l'Europe. Alors commencèrent des luttes terribles, pendant lesquelles la France, toujours seule, eut à lutter contre les masses d'Espagnols, de Hollandais, d'Anglais, d'Italiens, d'Autrichiens, de Prussiens, d'Allemands de toute espèce, etc. Les luttes durèrent plus de trente ans, et les armées françaises en sortirent victorieuses, malgré les efforts opiniâtres et haineux de Guillaume d'Orange, qui conduisait la coalition générale.

La succession d'Espagne augmenta la prépondérance effrayante de la France, mais épuisa, en les répandant sur un trop grand espace, les ressources militaires, affaiblies déjà par la vieillesse. L'Europe en profita pour prendre sa revanche; les armées étrangères, formées à l'école des Français, furent plus nombreuses et mieux conduites que jamais. Les théâtres de la guerre prirent une extension immense. Partout la France lutta avec un admirable courage; de belles victoires vinrent encore l'illustrer, d'épouvantables désastres l'épuisèrent sans pouvoir l'abattre. Enfin elle arracha aux étrangers le traité d'Utrecht.

Pendant ces luttes de cinquante ans, la France dominait l'état militaire de l'Europe. Le mode de recrutement, d'organisation, de formation des troupes avait changé. les armées étaient énormes et traînaient à leur suite un nombre immense de charrois. Le classement se faisait dans toutes les choses de la guerre. Les armées et les opérations de siége devenaient distinctes de celles de campagne. L'orgueilleux Louis XIV, excité par Louvois et Vauban, avait une haute estime pour ces grands siéges lents, mais presque assurés pour les puissants. Aussi il arriva que les guerres de siége absorbèrent les plus grandes ressources et les plus grands soins, impressionnèrent vivement le système général de guerre. Les opérations de campagne, quoique réduites par le monarque à un rôle secondaire, brillèrent d'un vif éclat, sous les Turenne, Condé, de Créquy, Luxembourg, Catinat, Vendôme, Villars, etc.; elles avaient alors pour objet les batailles et les manœuvres. Mais les armées étant devenues extrêmement nombreuses, lourdes, difficiles à conduire; les opérations rapides et hardies devinrent extrêmement rares, presque

impossibles ; aussi vers la fin des grandes luttes, le système timide de guerres de position et d'observation, était celui prévalant.

De toutes les institutions militaires, l'artillerie fut celle qui retira les plus grands avantages du génie d'ordre et d'organisation qui présidait à l'état de la France. D'immenses quantités de matériel furent créées, un personnel militaire fut établi et composé d'hommes d'élite; de tous côtes l'artillerie travailla à mettre l'ordre et l'unité dans son vaste ensemble; elle organisa des masses énormes pour agir dans les siéges des grandes places; des masses particulières pour agir avec les armées de campagne.

De cette destination spéciale, résultèrent beaucoup plus de soins et de forces pour l'artillerie de campagne. Toutes les parties concentrées sous les ordres des chefs de l'artillerie, furent travaillées, organisées de manière à former un ensemble régulier, facile à administrer, à conduire et à faire agir avec solidité. Pendant presque toute la durée de la guerre, la force numérique de ces parcs fut de 3 pièces pour 2,000 hommes. Les deux tiers des pièces avaient des petits calibres qui offraient de grands avantages, à cause de l'économie, de la mobilité qu'ils procuraient, et aussi à cause de l'ordonnance peu profonde des troupes. Les pièces étaient longues ; longtemps on s'efforça d'en employer de courtes, mais on y renonça dans les dernières années de la guerre. Après la paix, le lieutenant général de la Vallière réorganisa l'artillerie française, qui était presque épuisée; il en fit un système complet, remarquable par l'unité, la simplicité et la solidité de l'ensemble, par la convenance avec le système de guerre adopté.

Cependant l'artillerie de toutes les autres puissances était ballottée entre les vieilles traditions, celles amenées par les Suédois et les Turcs, celles françaises qui dominaient de plus en plus en Occident; aussi ces artilleries étrangères présentaient beaucoup de confusion, éprouvaient de grands changements, chez les diverses puissances et aux diverses époques. Ces artilleries se distinguaient de celle française, par moins d'unité et de valeur, par un plus grand nombre de bouches à feu, un emploi plus étendu des pièces à projectiles creux, enfin par des pièces de troupes attachées irrégulièrement à des brigades d'infanterie. En général, après la paix, ces artilleries étrangères restèrent dans une grande negligence.

Dès la fin du XVIIe siècle de grandes révolutions arrivèrent dans l'Europe orientale. Au Sud, l'immense empire Turc paralysé par l'inertie, s'affaissait sous les attaques générales de la chrétienté, ayant en tête l'Autriche, la Pologne, les Vénitiens, la Russie, etc. L'Autriche s'élevait sur les dépouilles ottomanes, devenait la puissance dominante dans le Sud-Est.

Dans le Nord, la Suède tombait épuisée par les excès en expéditions militaires de Charles-Gustave et de Charles XII. Le Danemark restait toujours dans une position secondaire. La Pologne, un instant brillante sous Sobieski, achevait de se ruiner par les guerres, et par son anarchie politique. La Prusse s'appuyant sur une solide armée, s'élevait sur les débris suédois et polonais, commençait à influer puissamment dans le Nord. Enfin à l'extrémité de l'Europe, depuis la mer Noire jusqu'à la Baltique, Pierre le Grand construisait la puissance formidable de la Russie.

Pendant les luttes qui amenèrent ces révolutions politiques, la civilisation et les institutions militaires se développèrent rapidement dans ces États d'Orient. Mais, toute cette civilisation était importée

par les hommes d'Occident. La Russie offrit le plus frappant exemple de ces institutions incrustées par la violence dans un peuple grossier. La position militaire fut bouleversée et réalisa de grands progrès. L'augmentation dans le nombre et la force des villes et postes fortifiés, l'emploi d'une infanterie de plus en plus nombreuse, la présence d'une multitude d'artillerie, donnèrent beaucoup plus de solidité et de lourdeur aux opérations militaires. Ces opérations ne furent plus seulement des invasions immenses et rapides. La souveraineté de l'action par le feu, proclamée par les Occidentaux, et mise en pratique principalement par les Suédois, les Prussiens et les Autrichiens, fut désormais reconnue. Toutes les puissances firent les plus grands efforts, pour développer cette action. Partout l'artillerie fut employée en très grand nombre; elle faisait un usage excessif des projectiles creux et de la mitraille. Les pièces étaient assez légères, et distribuées en grande partie parmi les troupes. Ainsi, dans la plupart des opérations, ces armées orientales se présentaient hérissées d'artillerie.

V.—Jusqu'au XVIII[e] siècle l'Europe formait deux grandes masses séparées par leur nature, leur état militaire et leur politique. Après de terribles luttes, la masse orientale se trouva contenir des États solides et ambitieux, qui commencèrent à influer sur la position militaire et politique de l'Occident. Alors les relations et les luttes européennes devinrent de plus en plus étendues et compliquées.

La vaste succession d'Autriche amena l'ébranlement général. Marie-Thérèse se vit attaquée de tous côtés : elle fit les plus grands efforts pour tenir tête à l'orage. Ses alliés étaient la Russie, qui agit peu, l'Allemagne, la Hollande, le Piémont, l'Angleterre qui agit par ses troupes et par son or, qui profita des guerres continentales pour écraser la marine française. Les ennemis de l'Autriche manquèrent d'ensemble. Les Turcs restèrent inactifs; Frédéric II, à la tête d'une puissante armée de Prussiens, attaqua par le Nord-Est, il frappa des coups brillants mais discontinus : conduit seulement par l'intérêt personnel il abandonnait sans scrupule ses alliés. La France entraînée dans cette guerre, ne put éviter sa destinée dans les luttes européennes, et se trouva bientôt seule à combattre l'Autriche, l'Angleterre et les autres alliés. Trois armées françaises agirent constamment : l'une en Flandre; d'autres sur le Rhin et en Allemagne; d'autres en Italie, où elles étaient appuyées par les Espagnols. Les brillantes victoires remportées par les grandes armées de Flandre, sous le maréchal de Saxe, illustrèrent encore la France et amenèrent la paix générale.

L'extension donnée aux relations et aux luttes européennes, amena des changements dans l'état des choses militaires.

Frédéric II établit un nouveau système de guerre, dont les bases furent : les marches longues, rapides et bien combinées; les grandes batailles; l'armée organisée en une seule masse, régulièrement formée et instruite dans toutes ses parties; les manœuvres et l'action des troupes, par lignes roides et étendues; la multiplicité des feux rapides et d'ensemble.

Cependant, la France quoique paralysée par son étendue et sa complication militaire, par l'inertie de son gouvernement, s'efforçait d'amener une révolution plus complète. Le maréchal de Saxe, que Frédéric appelait le professeur des généraux, fut celui qui influa le plus sur cette révolution militaire, dont la base était : le partage des

lourdes armées, des minces et roides lignes de bataille, en parties mobiles, séparées souvent pour concourir rapidement à l'action générale; ce nouveau système, exigeant la perfection des éléments et surtout de l'artillerie, ne pouvait être établi solidement qu'après de longues et diverses expériences. Outre cette révolution fondamentale, les Français protestaient contre le développement excessif donné à l'action par le feu, contre l'extension extrême des lignes roides et sans solidité. Une foule de dispositions étaient proposées; mais toutes ces tendances nouvelles jointes à l'influence de Frédéric, à l'existence des institutions et des traditions précédentes, à l'incapacité du gouvernement, devaient maintenir une grande anarchie dans les choses militaires.

L'artillerie, soumise à tant d'influences diverses, dut éprouver de grands changements. Tous les novateurs militaires demandaient une artillerie légère, à feu rapide, capable de suivre partout les troupes. Frédéric, convaincu de cette nécessité, changea hardiment le système de pièces employées, et s'efforça d'augmenter la puissance du feu. Malheureusement, tous ces changements furent mal dirigés, mal appliqués, à cause de la négligence du roi, et de l'ignorance de l'artillerie prussienne.

Comme tous les monarques ambitieux, Frédéric employait une artillerie extrêmement nombreuse. Les pièces étaient courtes et légères, à mitraille de fonte, à feu très rapide. Cette masse d'artillerie était partagée en deux portions : l'une, comprenant seulement des pièces de très petits calibres, faisait partie intégrante de chaque bataillon; l'autre composée de calibres assez forts, et contenant beaucoup de pièces à projectiles creux, composait la masse du parc qui fut partagé, comme ceux français de l'époque précédente, en batteries de dix pièces. La plupart des autres puissances s'efforcèrent d'imiter les institutions prussiennes.

L'artillerie française était trop avancée et solidement établie pour céder à un tel entraînement. Dominée quelque-temps par les chefs d'armées, elle admit des pièces légères, destinées aux troupes; mais elle finit par faire proscrire les innovations, et s'efforça toujours d'éviter la funeste institution des pièces de bataillon. Quant à l'artillerie de parc, elle augmenta le nombre et le calibre des pièces; régulièrement organisée et dirigée, elle se partagea en petits parcs détachés, pour les différentes opérations, auprès des grandes parties de l'armée, ou conservés comme réserves; ces portions d'artillerie solide, durent alors combiner leur action avec les différents buts à remplir. L'artillerie s'introduisit ainsi dans toutes les parties et dans toutes les opérations de l'armée; dirigée par un personnel habile, elle parvint à un haut degré de puissance.

L'Angleterre voulant écraser la marine renaissante de la France, amena une conflagration générale en Europe. La France, gouvernée sans vigueur et sans habileté, se lança dans des guerres continentales où elle n'avait rien à gagner, et qui, en absorbant des ressources énormes, paralysèrent les efforts maritimes.

Les guerres continentales se partagèrent en deux systèmes. L'un, celui du Nord-Est, avait pour acteur principal Frédéric, luttant à force de génie contre les armées d'Autriche et de Russie, quelquefois aussi contre celles de l'empire, de la France et de la Suède. L'autre système de guerres avait pour théâtre le Nord-Ouest; les armées combattantes étaient, d'un côté, les Français mal dirigés, de l'autre, les Hanovriens, les Anglais, les Brunswickois, etc.; une

foule de petits contingents maintenus et conduits par le prince Ferdinand.

Les deux systèmes, quoique faisant partie du même ensemble, restèrent séparés, et par le théâtre et par la nature de la guerre. — Dans le Nord-Est, les opérations soumises à l'impulsion vigoureuse de Frédéric, consistaient surtout en manœuvres et en grandes batailles, étaient rapides, énergiques, importantes; les armées formaient une masse toujours réunie. — Dans le Nord-Ouest, au contraire, les armées étaient morcelées en beaucoup de petits corps qui s'étudiaient à raffiner leurs actions, les luttes étaient sans vigueur et indécises.

Les guerres continentales durèrent sept ans, et furent les plus sanglantes depuis l'emploi de l artillerie. Cette arme, qui avait réalisé de grands progrès, et dont la quantité fut portée à l'excès, exerça une puissance terrible; souvent des armées furent écrasées par le feu.

Frédéric avait donné le signal d'une grande révolution en artillerie, mais les soins et la science manquèrent à la Prusse pour appliquer et continuer ces progrès Frédéric commença la guerre avec les pièces impuissantes de bataillons, et un parc faible et négligé; aussi les armées prussiennes tombèrent écrasées par les artilleries autrichiennes et russes. Instruit par l'expérience, Frédéric porta plus d'attention à son artillerie, augmenta la quantité, allongea les pièces, étendit l'emploi des obusiers, créa quelques batteries à cheval, modifia l'organisation et la conduite du parc, en vint à le partager entre les troupes. Pendant toute cette guerre, l'artillerie prussienne offrit, dans son état et son action, une incertitude et une irrégularité frappantes. Elle fit de belles choses et des fautes grossières; elle montra une arme médiocre, négligée, sans direction supérieure, et que le génie de Frédéric parvenait à faire briller de temps à autre.

La Russie apparut, avec de nombreuses armées, dans ces luttes européennes. Son artillerie offrait des caractères particuliers, qui étaient: une grande quantité de bouches à feu, un emploi multiplié de pièces à projectils creux, des voitures légères, un personnel nombreux et haut placé, la distribution de toute l artillerie par petites portions dans toute l'armée. L'artillerie était la principale force des Russes, et brisa souvent les armées prussiennes.

Pendant la paix qui suivit le traité d'Aix-la-Chapelle, le prince de Lichtenstein parvint à établir, en Autriche, un système d'artillerie admirablement simple, et alliant une grande légèreté à la solidité suffisante; toutes les parties de cette artillerie, matériel et personnel, étaient établies et dirigées avec le plus grand soin. Dans les armées, les pièces étaient réunies en petites batteries de bataillons et de brigades, en parcs formant réserve. — Cette artillerie, dirigée souvent par le général français Gribeauval, fut la plus parfaite de l'Europe pendant cette époque, et forma la principale force des armées autrichiennes Elle exerça sa puissance, surtout dans la défensive.

Dans les guerres du Nord-Ouest, la position de l'artillerie était différente.

La France combattait avec des armées démoralisées et mal conduites, dont l'artillerie était le principal et souvent l'unique moyen d'action. Malheureusement, l'incapacité du gouvernement et l'influence dominante de certains chefs d'artillerie trop vieux, rendi-

rent le matériel peu favorable pour un si grand but à remplir.—L'artillerie de bataillons, étant devenue une nécessité, fut adoptée et employée, mais irrégulièrement. L'artillerie de parc se renforça en nombre, en calibres et en rapidité d'action; mais elle manqua toujours d'une bonne mitraille et d'obusiers convenables. Les pièces étant trop lourdes pour le système de guerre employé, on chercha à les alléger au moyen de modifications et de créations précipitées; il en résulta une assez grande imperfection dans le matériel de l'artillerie française. Les avantages de cette artillerie consistaient dans la valeur du personnel, bien que déchu, et dans l'organisation.—L'armée étant composée de corps capables d'agir isolement, l'artillerie fut partagée en petits parcs soumis à la fois à la direction des chefs de l'artillerie, et à celle des commandants généraux des corps de troupes. Une telle organisation permettait à l'artillerie d'agir partout et en force.

Le prince Ferdinand donnait de grands soins à son artillerie, laquelle était, du reste, très mélangée et composée de divers contingents. — Parmi ces derniers, se faisaient remarquer les pièces anglaises, type perfectionné du système léger, poussé à ses dernières limites, et celles hanovriennes qui se rapprochaient des sages dispositions autrichiennes. Les artilleries agissant dans les guerres du Nord-Ouest, furent généralement mieux conduites que celles agissant dans l'Est, montrèrent plus d'habileté, et poussèrent moins loin l'abus de la quantité.

La sanglante guerre de Sept-Ans ne fut avantageuse qu'à l'Angleterre, qui en profita pour écraser la marine et les colonies françaises. A partir de ce moment, la puissance britannique prit une extension immense dans les Indes, au milieu de peuplades impuissantes. — Les guerres générales cessèrent pour longtemps en Europe, chaque État n'eut plus que des guerrres particulières.

La France, épuisée, démoralisée, travailla longtemps à recréer ses forces, reprit un peu de gloire dans la guerre pour l'indépendance de l'Amérique, mais acheva de s'épuiser. — L'Angleterre reçut un coup terrible par le soulèvement et l'indépendance des États-Unis. — La Russie, gagnant toujours en science et en réputation militaires s'étendit vers le Sud-Est, en dévorant la Pologne et en attaquant la vaste et inerte Turquie. — L'Autriche, affermie sous Marie-Thérèse, s'augmenta au moyen des dépouilles polonaises et turques, réalisa de grands progrès. — La Prusse devint de plus en plus puissante, sous Frédéric, l'instigateur de l'assassinat de la Pologne. Vers 1778, les grandes guerres furent sur le point de recommencer contre l'Autriche; mais les opérations se réduisirent à des démonstrations de forces énormes. La Prusse, à son tour, tomba dans l'inertie militaire, que ne put chasser entièrement la courte expédition de Hollande, en 1787. — La Suède, dominée par l'influence russe, se rétablissait sous Gustave III. Le Danemark restait sans influence. — L'Allemagne était morcelée, sans force militaire. — La Turquie, soutenue par la France, qui s'efforçait en vain de la faire marcher avec l'Europe, se débattait contre de nombreux ennemis, perdait sans cesse quelques lambeaux. — Au sud-ouest de l'Europe, l'Espagne, réorganisée par les Bourbons, était redevenue forte. L'Italie, trop morcelée, était plongée dans l'inertie et l'impuissance militaire.

Des grandes batailles de la guerre de Sept-Ans, était résultée

l'opinion générale que l'artillerie constituait la principale force des armées ; partout on s'efforça d'augmenter cette arme.

Frédéric, manquant de principes sur l'artillerie, était entraîné par les circonstances, par l'influence des étrangers et de ses artilleurs routiniers. Il augmenta, jusqu'à l'abus, la quantité des pièces et l'emploi des obusiers; il laissa sans développement l'artillerie à cheval; il négligea le personnel; il éparpilla les pièces parmi les troupes; enfin, il fit de son artillerie une masse extrêmement confuse et embarrassante. La triste campagne de Bohême (1778) fut la conséquence de cet abus.

L'Autriche conserva généralement ses bonnes et sages institutions d'artillerie. Cependant, cédant aux influences étrangères, elle fit quelques pas rétrogrades. — Pour la guerre contre les Turcs, elle employa beaucoup l'artillerie montée, destinée à tenir lieu de celle à cheval.

L'artillerie russe retira de ses communications avec celles autrichienne et prussienne, une plus grande régularité, un matériel plus rationnel mais plus lourd. — Elle diminua la quantité des pièces, augmenta la proportion des canons, concentra davantage l'organisation.

Ainsi, l'artillerie de ces puissances, et celle d'autres, telles que l'Angleterre, qui avaient embrassé avec trop d'ardeur les innovations de Frédéric, manifestaient une réaction vers la solidité et la lourdeur. — Généralement les artilleries méridionales étaient soumises à l'influence française.

A la fin de la malheureuse guerre de Sept-Ans, l'artillerie de France était dans un état d'épuisement et de confusion extrêmes. — Le duc de Choiseul, qui travaillait à réorganiser les forces militaires de la France, sentit que le plus grand avantage à obtenir était une artillerie supérieure à celle des autres puissances. Heureusement, pour établir cette arme, se présenta Gribeauval, génie de science, d'invention et d'organisation; il embrassa l'immense ensemble de l'artillerie, depuis les plus hautes opérations jusqu'aux plus petits détails, posa et appliqua les principes, établit la discussion et l'expérience comme bases de toute chose existante.

Le matériel de l'artillerie fut rigoureusement déterminé et organisé; les pièces furent rendues solides et légères; des perfectionnements de toute sorte dans les munitions, les instruments, le service, rendirent le tir le plus solide et le plus rapide possible; les boîtes régulières de balles en fer, firent de la mitraille une arme terrible et presque nouvelle.— Les projectiles creux furent plus répandus, quoiqu'encore trop peu appréciés. — Un système général d'affût et de voitures fut créé, de manière à allier la simplicité avec les mille détails du transport et du service.—Une uniformité et une précision admirables furent portées dans l'immense ensemble du matériel.—Tout fut assuré par des établissements, des règlements, des travaux, des inspections continuelles, enfin, par des tables générales de constructions, monument éternel du génie et des travaux de Gribeauval.

Le personnel, que commençait à envahir l'esprit de routine et d'inertie, fut complètement réorganisé sur de nouvelles bases, beaucoup plus étendues et rationnelles, tant pour le service que pour l'instruction.

L'organisation de l'artillerie dans l'armée fut régularisée et perfectionnée. Les pièces de bataillons, indispensables pour les troupes

démoralisées, furent organisées de manière à avoir l'action la plus efficace possible. Les autres pièces, composées de calibres assez forts, furent réunies en trois ou quatre parcs, distribués aux grandes parties de l'armée, et qui chacun se partageaient en batteries régulières. — Une telle organisation permettait à l'artillerie de mélanger toutes ses parties avec les troupes, et aussi de combiner et concentrer son action suivant des buts indiqués. — De là devaient résulter de grands progrès tactiques. Gribeauval et les tacticiens français, tels que Guibert, avaient établi que l'artillerie devait manœuvrer, galoper, pour se plier rapidement à toutes les circonstances de la bataille.

Ainsi l'artillerie française était parvenue à une haute valeur ; tout y était discuté, classé, organisé, indiqué, pendant que presque toutes les autres artilleries étaient plongées dans l'incertitude, la confusion et l'ignorance.

La supériorité de l'artillerie française était plus sensible que jamais ; aussi, à cette époque où les étrangers affectaient de mépriser les troupes de France, ils s'empressèrent d'admirer et d'imiter l'artillerie de ce royaume. — La Prusse, l'Autriche, la Russie, l'Angleterre, les Etats-Unis, en adoptèrent plusieurs imitations, s'efforcèrent d'en attirer les officiers, pour leur confier la direction supérieure de l'arme. L'Espagne, l'Italie, la Turquie et beaucoup de petits Etats, adoptèrent le système complet. — Ainsi, l'artillerie préludait à cette haute domination que la France allait faire déborder sur toute l'Europe.

HISTOIRE GÉNÉRALE

DE L'ARTILLERIE.

PREMIÈRE ÉPOQUE.

Depuis les premiers temps historiques jusqu'à l'emploi général des bouches à feu.

Premiers temps à 1400.

Cette époque se partage en deux livres. La séparation est déterminée par le bouleversement qu'amena en Europe la grande invasion barbare qui détruisit l'empire romain d'occident.

Le premier livre montre la marche progressive de l'art de la guerre et de l'artillerie chez les anciens, en Asie, en Afrique, chez les Grecs : mais surtout chez les Romains, qui réunirent sous leur pouvoir presque toute l'Europe civilisée.

Le deuxième livre dit la position politique et militaire de l'Europe, l'état et l'influence de l'ar-

tillerie pendant l'invasion et l'établissement des barbares, pendant la féodalité et les croisades. Il dit la renaissance de l'artillerie pour toutes les opérations de la guerre; sa marche progressive, son influence pour la concentration du pouvoir.

Ce deuxième livre s'arrête au moment où l'artillerie ancienne disparaît, chassée par l'artillerie à poudre, très supérieure.

LIVRE PREMIER.

PREMIERS TEMPS A 500.

Artillerie en Asie, en Afrique, en Grèce et chez les Romains.

Section I. — § 1. Armes de choc. — Armes de jet. — § 2. Machines de choc. — Cavalerie. — Chars de guerre. — Éléphants.
Section II. — § 1. Machines de jet, ou artillerie névro-balistique. — Balistes. — Catapultes. — Service et puissance de ces machines.
Section III. — § 1. Artillerie en Asie, en Afrique, en Grèce. — § 2. Artillerie et système de guerre des Romains jusqu'à César. — § 3. Empereurs romains. — Artillerie légionnaire; son développement et son emploi. — § 4. État, organisation et conduite de l'artillerie à partir de Vespasien. — Abus de cette arme. — Chute de l'empire romain d'occident.

SECTION I.

§ 1.

Chez les peuples sauvages, les premiers combats furent un choc d'adversaires exaspérés. D'abord, la vigueur individuelle agit seule, et les membres furent les seules armes employées; ensuite, pour augmenter la force et le danger des coups, les hommes frappèrent avec des corps solides et durs. De la différence dans la nature et l'emploi de ces corps, résultèrent trois espèces d'armes de choc, savoir : les armes contondantes, comme les massues; celles de pointe, comme les piques et les épées; celles de taille, comme les sabres et les haches.

Avec ces seules armes, les combats furent un choc d'individus chez les peuples barbares, un choc de masses d'hommes

chez les peuples plus avancés en organisation. La phalange grecque, profonde, serrée casques contre casques, boucliers contre boucliers, hérissée de piques et s'avançant comme un bloc, fut longtemps la disposition la plus forte; mais l'ordonnance romaine par manipules, permettant le choc des masses et la lutte corps à corps des individus, se montra supérieure, et fut la plus parfaite.

La sphère d'action des armes de choc étant très limitée, la tactique resta bornée pendant que ces armes furent les seules en usage. Choquer et résister au choc constituaient toute l'action. Avant d'en venir là, les plus grosses masses pouvaient s'avancer, s'arrêter, reculer sans être entamées par l'ennemi. Ces combats par le choc seul donnaient trop d'empire à la force brutale.

Frapper son adversaire avant qu'il pût faire usage de son arme de choc, fut une idée immense dans son développement et ses conséquences. Elle tendit à faire disparaître des combats l'influence trop absolue de la force physique, à faire dominer celle de l'adresse.

Les premières armes de jet furent les bras, puis les frondes, qui augmentèrent beaucoup la force d'impulsion. L'arc, arme compliquée, d'un effet étendu et plus sûr, fut employé plus tard, et devint très redoutable entre les mains de plusieurs peuples. L'arbalète, supérieure à toutes les armes précédentes, apparut longtemps après.

Les armées, habituées à n'agir que par le choc, sentirent bientôt les grands avantages des armes de jet, soit pour écarter les traits des ennemis, soit pour accabler les masses attaquantes, soit pour ébranler d'avance les masses à attaquer. Ces armes de jet étendirent beaucoup l'action des troupes, et, par suite, le théâtre de cette action; dévelop-

pèrent et compliquèrent l'art des combats. Ces armes se répandirent de plus en plus à mesure que les hommes devinrent plus civilisés, et, par suite, plus énervés. Vers la fin de l'empire romain, elles étaient presque le seul moyen d'action des troupes.

§ 2.

Les peuples, gagnant en expérience et en lumières, cherchèrent à augmenter la puissance des moyens destructeurs. L'action des armes précédentes, reposant seulement sur les qualités physiques de l'homme, était bornée sous beaucoup de rapports. Alors, on dut rechercher des agents qui, possédant des qualités physiques supérieures, pussent donner une plus grande quantité d'action. De là résultèrent les machines de guerre.

Pour augmenter, par la masse et la vitesse, la force du choc contre les masses ennemies, pour arriver tout à coup devant ces masses et les accabler de traits, on imagina la cavalerie, les chars de guerre et les éléphants, machines de choc qui, naturellement, durent être les premières employées (1).

L'homme à cheval, pouvant agir par le choc et par le trait, avec différentes vitesses qu'il dirige à sa volonté, pouvant se ployer à la plupart des circonstances et des terrains, agir en masse et isolé, fut la pemière, la plus simple et la plus parfaite des machines de choc.

---

(1) Nous n'avons pas à nous occuper des machines d'ébranlement, telles que les béliers, réservées uniquement pour l'action contre les murailles.

Homère ne parle jamais de la cavalerie; cependant, elle était connue de son temps. Jusqu'aux guerres contre Xercès, les Grecs connurent à peine cette arme; mais après ces guerres, ils lui donnèrent un grand développement. Sous Alexandre, la cavalerie était le sixième de l'infanterie et formait une arme indépendante : elle agissait par le choc et par le trait. Les Romains morcelèrent longtemps leur cavalerie en petites troupes servant de soutien à l'infanterie; mais ils furent instruits par les victoires d'Annibal; et, après les guerres Puniques, Scipion créa une forte cavalerie romaine, en conservant celle légionnaire et en organisant celle en masse pour agir comme arme indépendante. A dater de Marius, la cavalerie légionnaire disparut; les masses de cavalerie indépendantes et n'agissant que par le trait, augmentèrent de plus en plus. Le même abus régnait en Asie, en Afrique, et dans presque toute l'Europe.

Les chars de guerre étaient une arme beaucoup plus puissante dans ses effets que la cavalerie. Quand ils pénétraient avec force au milieu des masses de troupes, ils y faisaient des ravages terribles. Les chevaux bardés de fer foulaient sous leurs pieds, les roues écrasaient, les faux tranchaient. Mais, les chars ne pouvaient impunément charger l'ennemi. Bien des circonstances embarrassaient ou arrêtaient la course de ces machines compliquées, et souvent, comme à Arbelles, la plupart restaient empêchées au milieu du champ de bataille. De plus, on forçait difficilement les chevaux à charger une ligne hérissée de fer; l'instinct les entraînait vers les vides de la ligne. Cependant, les chars produisirent souvent de grands effets, surtout contre la cavalerie; ils eurent des dispositions tactiques assez développées; ils obligèrent les lignes de troupes à se

briser, à manœuvrer pour ouvrir des passages et pour les refermer.

Du temps d'Homère, les chars étaient montés par l'élite des guerriers, et n'avaient qu'une action individuelle. Plus tard, les Grecs en oublièrent à peu près l'emploi. Les peuples d'Asie, au contraire, donnèrent une grande importance à ces machines. Cyrus en augmenta le nombre, en perfectionna beaucoup toutes les parties, en fit une véritable arme. Elle avait son organisation, sa place, sa disposition tactique; elle combinait son action avec celle des troupes.

A Thymbrée, cette immense bataille qui décida du sort de l'Asie, Cyrus s'avança contre le centre de la ligne de Crésus, avec son armée disposée en une masse profonde, dont le front et les flancs étaient couverts chacun par une ligne de cent chars. La nombreuse cavalerie ennemie se détacha de la ligne pour charger les flancs de Cyrus. Lui, resta immobile; mais au moment venu, il lança les lignes latérales de chars, en leur ordonnant d'attaquer de front les cavaliers de Crésus, pendant que la cavalerie de réserve les chargeait de revers. Sous ces charges combinées, la cavalerie ennemie fut renversée et écrasée. Au même instant, la ligne des cent chars du front se précipita droit contre les profonds carrés d'infanterie égyptienne, qui formaient le centre de l'armée ennemie, et les détruisit presque complétement.

Cyrus employait les chars dans toutes les opérations de campagne. Il les faisait agir de concert avec la cavalerie, les envoyait escarmoucher avec elle. Après ce grand capitaine l'usage de ces machines s'étendit de plus en plus en Asie. Porus, apprenant qu'Alexandre avait passé l'Hydaspe, envoya en hâte, pour le culbuter, deux mille chevaux et

cent vingt chars. Les Romains n'eurent d'abord à lutter que contre les chars des Gaulois, qui agissaient individuellement. De plus, l'ordonnance romaine, avec les nombreuses rues entre les manipules, était la plus favorable pour éviter l'action de ces machines. Aussi, les Romains ne purent apprécier les avantages des chars de guerre agissant en masses combinées; ils n'employèrent jamais ces machines, et tournèrent en risée celles de Mithridate.

Les éléphants, surmontés d'une tour remplie d'archers, étaient une terrible machine. Ces masses énormes, que ne pouvaient entamer les traits lancés par les troupes légères, effrayaient par leurs cris et leur aspect. Animées d'une grande vitesse, elles enfonçaient les troupes, les foulaient aux pieds, frappaient avec leur trompe et leurs défenses pendant que les soldats de la tour faisaient pleuvoir de tous côtés une grêle de traits.

Les éléphants étaient donc terribles quand ils agissaient : mais, animaux indociles, accessibles à la peur et à la fureur, ils étaient difficiles à diriger, impossibles à maîtriser, souvent ils se retournaient contre les troupes de leur parti, et les foulaient aux pieds. On évitait l'attaque de ces masses, soit en les effrayant par des cris et les harcelant par des traits, comme fit César à Thapsus; soit en les attirant dans des passages pratiqués dans la ligne d'où on les conduisait derrière l'armée. Ainsi voulut faire Régulus à la bataille de Tunis, ainsi fit Scipion, à celle de Zama. Le flanc de ces animaux étant leur partie faible, ils ne produisaient un grand effet qu'en chargeant ensemble et en lignes serrées.

La rareté des éléphants et la difficulté de leur transport limitaient l'usage de ces machines, et même le rendaient

impossible pour certaines contrées. Les peuples d'Asie et d'Afrique furent naturellement les premiers à les employer. Les éléphants de Porus firent de grands ravages dans les phalanges d'Alexandre. A partir de cette époque, ces animaux parurent dans quelques armées grecques, et ceux de Pyrrhus jetèrent la terreur dans les légions romaines. Pendant les guerres puniques, les grandes armées carthaginoises eurent beaucoup d'éléphants. A Tunis, ils écrasèrent l'armée de Régulus. Annibal, pour son expédition d'Italie, partit d'Espagne avec des éléphants : ils traversèrent la France, passèrent le Rhône sur des radeaux, furent transportés au delà des Alpes, et contribuèrent beaucoup à la victoire de la Trebbia. A Zama, Annibal avait quatre-vingts éléphants. Les autres généraux carthaginois, Amilcar et Asdrubal employaient aussi ces animaux en grand nombre. Après les guerres avec Carthage, les Romains, si judicieux pour adopter ce qu'ils trouvaient de bien chez leurs ennemis vaincus, eurent des éléphants dans leurs armées en Asie et en Afrique. Mais bientôt l'artillerie, dont un seul coup pouvait détruire ces puissants animaux, les força de disparaître (1).

Ainsi, dans les premiers temps, le choc immédiat fut le plus important et souvent le seul mode d'action des troupes : les luttes entraînaient alors la destruction presque complète de l'armée vaincue. Les premières machines de guerre durent être des machines de choc. Les unes, trop compli-

(1) Les éléphants d'Amilcar, avançant trop près des murs de Palerme, et bien plus tard ceux de Sapor, devant Nisibée, furent détruits par les machines de jet.

quées, sujettes à trop d'inconvénients, sont devenues impossibles à cause de l'artillerie. La cavalerie, la plus simple, la moins saisissable de ces machines de choc, est seule restée; mais sa conservation exige qu'elle soit éloignée le plus possible de l'action de l'artillerie.

SECTION II.

§ 1.

Les machines de choc, nécessitant le contact avec l'objet à frapper, étaient impuissantes ou impossibles dans bien des circonstances. On songea à faire des machines de jet pour agir fortement et de loin, pour renverser les obstacles dont l'ennemi pouvait se couvrir, pour fouiller derrière ces obstacles, enfin, pour suppléer un grand nombre d'hommes et d'animaux.

Quel moteur donner à ces machines de jet? Les connaissances en physique étaient peu étendues; mais l'expérience journalière avait fait connaître la force d'élasticité et celle de torsion qui en est un cas particulier. On adopta ces forces pour moteurs; mais comme elles étaient très difficiles à apprécier, comme elles n'étaient qu'une réaction rapide d'efforts primitifs exercés généralement à bras d'hommes, il en résulta, pour l'artillerie ancienne, incertitude, faiblesse d'effets, service fatigant. Ces moteurs, une fois admis, on s'y habitua, on ne songea plus à les modifier, ni à les remplacer par d'autres plus puissants.

Sans tenir compte des dénominations diverses et confuses qui fourmillent dans les différents auteurs, nous dirons que

l'artillerie ancienne avait trois espèces de machines : 1° la baliste ; 2° la catapulte ; 3° les machines composées.

La baliste, consacrée au tir horizontal, servait de canon aux anciens. C'était une grande arbalète. L'arc en était formé par deux bras légèrement recourbés et engagés par une de leurs extrémités dans un écheveau dont la torsion remplaçait l'élasticité de l'arc ordinaire. Pour tirer cette machine, on bandait l'arc en saisissant le milieu de la corde avec une griffe en fer attachée à un câble. Ce dernier s'enroulait sur un treuil placé en arrière, et auquel manœuvraient les servants. Le coup partait au moyen d'un déclic. Les projectiles lancés par cette machine étaient ordinairement un pieu ou une poutrelle armés de fer à une de leurs extrémités, et empennés avec des ailerons de planches. Souvent aussi on lançait un faisceau de flèches enfermées dans une enveloppe, et appuyant contre un culot en bois. Quelquefois, mais rarement, les balistes tiraient des boulets en plomb, en fonte de fer ou en bronze ; mais alors, la corde de l'arc était remplacée par une courroie plate.

La catapulte, destinée au tir horizontal, consistait en ceci : entre deux montants verticaux, était disposé horizontalement un écheveau entortillé. Au milieu de cet écheveau était placée l'extrémité d'un bras en bois, dont l'autre bout était terminé par un cuilleron. Dans la position de repos, le bras s'appuyait contre une traverse recevant la partie supérieure des deux montants. Pour mettre en jeu cette machine, des hommes, manœuvrant à un treuil, abaissaient le bras horizontalement, et plaçaient un projectile dans le cuilleron. Pour tirer, on lâchait un déclic. Alors, le bras revenait avec force ; mais, dans sa course, il frappait contre la traverse supérieure, et se trouvait arrêté. Cependant, le projectile, en vertu de la vitesse acquise,

abandonnait le cuilleron, et décrivait sa trajectoire. Les projectiles lancés par la catapulte étaient des blocs de bois, de pierre, de métal, taillés rarement en boulets. Quelquefois, on remplissait le cuilleron de cailloux et de petites pierres, qui produisaient une véritable mitraille. En général, ces machines lançaient toute espèce de corps solides, des liquides enfermés dans des enveloppes, des traits enflammés servant de projectiles incendiaires.

La troisième espèce de machines était la catapulte modifiée de manière à obtenir le tir horizontal. A cet effet, un auget perpendiculaire à la traverse supérieure, servait de canal directeur. Le projectile était placé dans ce canal, de manière à déborder un peu la surface postérieure de la traverse. Il était frappé par le bras, quand on lâchait le déclic, et se trouvait chassé au loin par cette impulsion subite. L'emploi de cette machine fut toujours peu étendu.

Telles étaient les machines anciennes; elles comprenaient une foule de calibres que les Grecs et les Romains désignaient par le poids et quelquefois par la longueur des projectiles.

La puissance de ces machines était, indépendamment de quelques circonstances de constructions, dans la force de torsion. Cette dernière dépendait de la nature, de la grosseur, et de la tension de l'écheveau, toutes choses diverses, incertaines et difficiles à apprécier. La forme irrégulière du projectile, son manque d'homogénéité, son peu de densité, sa faible vitesse, le soumettaient à une foule d'influences étrangères. Aussi, la trajectoire était indéterminée, les portées étaient limitées, et ne paraissent pas avoir jamais dépassé six cents pas pour les machines de campagne. Les moyens employés pour transmettre la direction au

projectile, étaient imparfaits. Dans la catapulte, rien n'était fixe pour cet objet. Dans la baliste, l'impulsion passait rarement par le centre de gravité du projectile, et comme les battements supérieurs, et une partie de ceux latéraux, étaient impossibles dans le demi-cylindre directeur, le projectile partait souvent sans suivre la direction du canal. Le pointage, surtout pour la catapulte, était lent, pénible, indéterminé. Il fallait aux servants beaucoup d'expérience et d'habileté pour tirer de bons effets de ces machines imparfaites. Aussi, chez les Romains, les balistaires étaient des hommes choisis dans les légions, leurs chefs étaient assimilés aux *Equites*.

Ces machines étaient, de leur nature, lourdes, difficiles à manier et à établir. La faiblesse de leur portée exigeait de les rapprocher de l'ennemi. Alors on dut rester longtemps avant de songer à s'en servir sur les champs de bataille. Mais, quand par la suite des temps et des circonstances, quand par l'extension des idées militaires et des connaissances industrielles, on sentit la nécessité et la possibilité de leur action, ces machines furent rendues assez mobiles, et parurent en grande quantité à la suite des armées.

SECTION III.

§ 1.

Les machines de jet furent inventées pour servir dans les siéges. Les peuples d'Asie, les premiers, les employèrent. Nabuchodonosor avait une grande quantité de balistes aux siéges de Tyr et de Jérusalem. Les Hébreux les connaissaient longtemps avant cette époque. Cyrus s'en

servit pour réduire les places : il traînait toujours à sa suite plusieurs machines démontées.

Les peuples d'Europe ignorèrent longtemps l'artillerie, et ce fut seulement quelque temps avant Périclès, que l'usage en fut importé d'Asie en Grèce. Jusqu'à cette époque, l'état trop primitif de l'art de la guerre, les faibles ressources dont disposaient les petits Etats grecs, s'étaient opposés à l'introduction de cette arme. Après les guerres contre Xercès, et celles du Péloponèse, Philippe et Alexandre, qui possédaient de vastes ressources, perfectionnèrent l'organisation militaire, et donnèrent une attention sérieuse et appliquée à l'artillerie. Tous deux employèrent pour les siéges, des parcs considérables, qui furent construits et dirigés par Polydus et Diodès son disciple. L'artillerie était encore trop nouvelle en Grèce pour paraître dans les opérations de campagne. Cependant, Alexandre fit un essai en ce genre, et employa des machines au passage d'une rivière, défendue par les Thraces.

Après Alexandre, l'art des combats se maintint, se perfectionna même dans la Grèce. L'attention, éveillée sur les machines, fit faire de grands progrès à leurs constructions. Le génie grec se complut à en raffiner, à en calculer les moindres parties, et l'usage vint d'utiliser ces machines en campagne.

A la dernière bataille de Mantinée, les Spartiates avaient une assez nombreuse artillerie. Philopœmen était établi dans une forte position, entre deux hauteurs, et derrière un ravin à pente douce. Machanidas, roi de Sparte, marcha contre lui en trois colonnes, suivies chacune d'un train considérable de catapultes, balistes et chariots chargés de

traits. Voulant surprendre et écraser l'ennemi par l'action de ses machines, Machanidas les cacha d'abord derrière les lignes de troupes; puis, tout à coup les sections de son armée s'entr'ouvrirent, les machines et leurs servants débouchèrent et travaillèrent à s'établir devant le front. Philopœmen vit le danger qui le menaçait s'il restait sur la défensive, et aussitôt, prompt comme l'éclair, il lança toutes ses troupes légères contre les machines, se précipita avec sa cavalerie contre les flancs des Spartiates, les culbuta, bouleversa les batteries qui n'étaient pas encore établies et n'avaient pu agir. En peu de temps Philopœmen remporta une victoire complète.

Le résultat de cette bataille était peu favorable à l'usage des machines pour les combats. Désormais, elles parurent à peine dans les opérations de campagne. C'est que les Grecs ne faisaient pas usage de retranchements; c'est que la Grèce, ne pouvant réaliser l'unité politique, se trouva morcelée en petits Etats assez faibles dont les combats n'étaient presque que des escarmouches. Cependant le génie grec améliora de plus en plus la construction de ces machines et les transmit, ainsi que la tradition de leur emploi, aux armées romaines.

§ 2.

Les Romains absorbèrent par la conquête les peuples les plus avancés en civilisation. Ils en étudièrent les institutions, puis mettant à profit, avec une sagacité remarquable, leurs propres lumières et celles des autres, ils donnèrent à l'ensemble de la guerre un développement inconnu jusqu'alors. Cette position, ces progrès de l'art, l'habitude des camps retranchés, la forte organisation politique

et militaire, étaient des circonstances les plus favorables pour l'adoption de l'artillerie dans les armées. Aussi, les Romains furent les plus grands artilleurs de l'antiquité.

Les guerres puniques développèrent beaucoup les idées des Romains sur l'artillerie, et amenèrent, dans les siéges, des parcs considérables; mais ce ne fut qu'après la guerre de Macédoine, quand les romains eurent étudié les institutions grecques, qu'ils employèrent des équipages pour les opérations de campagne. Alors, quelques machines furent conduites toutes confectionnées; mais la plupart étaient construites, sur les lieux, par les nombreux ouvriers à la suite de l'armée.

César donna à l'emploi de l'artillerie, borné encore à bien peu d'opérations, une assez grande importance. Il augmenta beaucoup les parcs, surtout pour ses opérations contre les impétueux Gaulois.

A cette époque, le système de guerre des Romains était fort et très simple. Les cohortes de César étaient disposées sur trois lignes ayant chacune dix hommes de profondeur. Le front des armées avait donc une très faible étendue; de là résultaient des opérations fort simples en présence de l'ennemi. L'armée, marchant réunie, campait toutes les nuits sur un terrain favorable, et se couvrait en peu d'heures d'un retranchement que l'on bordait de machines. Quand l'ennemi était en présence, et qu'on voulait l'attaquer, les troupes laissaient dans le camp les machines et leurs servants. Si elles étaient repoussées, elles se repliaient sous la protection de cette artillerie et rentraient dans le camp. Là, elles résistaient tant qu'elles pouvaient, augmentaient la force de leurs retranchements et le nombre de leurs machines, attendaient patiemment l'occasion favorable. Marius, contre les Cimbres, César contre les Gaulois, agirent souvent de cette

manière. Ce système de guerre n'était possible que par l'absence de machines chez les ennemis ; car les troupes, massées dans un petit espace, eussent été écrasées de traits.

Cette artillerie romaine resta longtemps avant de s'aventurer à découvert sur un champ de bataille. César, dans la campagne de 57 (avant J. C.), lui fit faire un premier pas. Préparant un champ de bataille en avant de son camp, et craignant d'être tourné, il construisit à droite et à gauche des redoutes garnies de machines, et s'établit entre ces points d'appui. Les Belges n'osèrent attaquer cette position.

L'artillerie servait beaucoup pour les passages de rivières ; celle du plus gros calibre était établie sur la rive, et chassait l'ennemi. Souvent, quand la rivière était large, des batteries flottantes protégeaient le passage des troupes. L'emploi des machines était devenu habituel et indispensable dans les retranchements. Les batteries de catapultes étaient établies comme nos batteries de mortiers ; les balistes étaient disposées comme nos canons, à barbette, ou à embrasure.

César, admirable dans le choix des positions pour camper et pour combattre, fit toujours un grand usage de l'artillerie. A Alesia, il entoura l'armée gauloise par de vastes lignes garnies de machines. Les coups de cette artillerie repoussèrent les terribles assauts des masses gauloises, qui vinrent pour délivrer l'armée assiégée. Cette armée fut obligée de se rendre, et la Gaule fut conquise complétement.

§ 3.

Après César, Rome avait cessé de conquérir, et ne cher-

plus qu'à conserver. Auguste rendit l'armée permanente, et distribua ses légions, dans des camps, sur les vastes frontières de l'empire. L'artillerie fut employée en grande quantité pour la défense de ces camps, et rendit d'importants services. Les troupes apprécièrent les avantages de cette arme et s'habituèrent insensiblement à être secondées par son action. Elle accompagna d'abord les expéditions peu éloignées des camps; ensuite, elle fut rendue assez mobile pour suivre partout les troupes, et devint partie intégrante de la légion.

La baliste formait la base de cette artillerie légionnaire. Le tir horizontal de cette machine offrait plus de justesse et d'avantages que celui courbe de la catapulte; de plus, la baliste, n'ayant à résister qu'à une faible réaction, pouvait être rendue légère et mobile. Elle était transportée et servie sur des affûts roulants et traînés par deux ou trois ânes ou mulets. Elle pouvait tirer en marchant. Les calibres de ces balistes de campagne, étaient assez indéterminés. On sait seulement que leurs traits brisaient les cuirasses et les boucliers, renversaient les hommes, allaient trois fois plus loin que les traits lancés par les troupes légères.

Outre les balistes, chaque légion avait à sa suite quelques catapultes ou onagres, destinés surtout à l'attaque et à la défense des retranchements. La catapulte, devant résister par sa masse au choc du bras contre la traverse, ne pouvait être rendue aussi mobile que la baliste. Placée ordinairement sur des chariots traînés souvent par des bœufs, elle était déposée au point où elle devait agir. Le calibre de cette machine était généralement compris entre dix et soixante-quinze livres romaines.

Les traits de cette artillerie étant lourds et volumineux, le transport, à la suite des armées, d'un approvisionnement

complet de campagne, eût été trop embarrassant et dispendieux. Alors, on confectionnait ces traits dans les forêts ou dans les camps près des champs de bataille, et on les transportait sur des chariots à la suite des machines. Cette facilité de se procurer les munitions était un immense avantage de l'artillerie ancienne sur celle moderne.

La masse du matériel était partagée en portions attachées aux légions, et en un grand parc contenant surtout les matériaux, outils et munitions. Ce matériel exigeait, pour son service et ses constructions, un personnel très nombreux. Ce dernier comprenait des balistaires, attachés au service des machines, et répandus dans la légion; des ouvriers destinés aux constructions, et attachés surtout au grand parc; des pionniers, etc. Ce personnel était militairement et régulièrement organisé. Ses chefs étaient nombreux et haut placés. L'ensemble de l'artillerie était sous la direction supérieure du préfet du camp, choisi toujours parmi les officiers du plus grand mérite.

Les ennemis des Romains étaient trop ignorants dans l'art de la guerre pour faire usage de l'artillerie. Cependant, quelques-uns sentirent la nécessité de cette arme, et cherchèrent à se la procurer. Mais, peu industrieux, ils furent obligés d'avoir recours à des transfuges romains qui leur en apprirent la construction et l'emploi. Du reste, ils furent toujours bien inférieurs dans cet art, et Tacite déclare que l'artillerie est la partie de la guerre où les Romains excellent (1).

L'importance de l'artillerie augmenta à mesure que les

(1) Civilis, qui voulut reconquérir l'indépendance des Gaules, assiégeait quelques légions romaines avec ses masses de Bataves et de Germains sou-

troupes s'habituaient à son action, et que les circonstances montraient la nécessité de son emploi. En Germanie, les légions romaines voulant forcer un défilé fortement retranché, s'avancèrent audacieusement à l'attaque; mais elles furent accablées de traits, et mises en désordre. Alors Germanicus retira les troupes, et fit avancer ses machines. Ces dernières firent pleuvoir dans les retranchements, une grêle de pierres, de traits et de javelots. Les Germains ne purent tenir, et la position fut enlevée.

L'artillerie devint la force essentielle des armées romaines dans beaucoup d'opérations. Sabinus, en Thrace, Vitellius, en Syrie, réduisirent les positions ennemies par un blocus progressivement resserré au moyen de retranchements garnis de machines; dans l'intérieur de ces retranchements, ils élevaient des cavaliers du haut desquels de fortes batteries ravageaient la position ennemie. Pour le passage des rivières, on vit Corbulon jeter un pont sur l'Euphrate, sous la protection de batteries de gros calibre et de batteries flottantes, puis construire sur la rive ennemie une tête de pont armée de machines.

L'artillerie parut désormais dans toutes les batailles. La légion formait toujours trois lignes. Les balistes étaient

---

tenus par des machines. Dans l'attaque, les traits, partant de trop loin, expiraient impuissants contre le camp romain dont les machines faisaient au contraire un ravage terrible. Civilis fit rapprocher ses batteries; mais elles furent renversées ou brûlées par les quartiers de roche et les javelots enflammés que lançaient les machines romaines. Plus tard, Civilis entreprit une attaque pendant la nuit: mais, par une funeste maladresse, les Germains allumèrent de grands feux dans le camp, de sorte que les machines romaines purent faire de grands ravages, tandis que les traits ennemis se perdaient dans l'obscurité. Civilis, constamment repoussé, se contenta de bloquer le camp.

placées sur les flancs de la première de ces lignes, et les catapultes derrière la troisième. L'action de cette artillerie commençait et cessait en même temps que celle des troupes légères. Les ordres de bataille étaient alors si peu étendus, que rarement ces machines avaient besoin de se déplacer : cependant, quand l'occasion l'exigeait, elles savaient le faire.

Ainsi, à la bataille de Bedriac, les balistes de Vitellius, établies à leur place habituelle, se trouvaient dans un bois dont les arbres arrêtaient presque tous les traits avant qu'ils arrivassent à l'ennemi. Alors, les Vitelliens les transportèrent au centre sur une chaussée où l'espace était entièrement découvert. De là, ces machines firent des ravages terribles dans les légions d'Antonius (1).

§ 4.

La quantité d'artillerie dut augmenter dans les armées romaines à mesure que la valeur des troupes diminuait. Vespasien et Titus, qui s'efforcèrent de réorganiser les forces militaires de l'empire, donnèrent un grand développement à l'emploi des machines. Ces empereurs traînaient toujours avec eux une nombreuse artillerie légionnaire et des parcs énormes destinés surtout aux siéges et à la défense des positions. Josèphe raconte, avec grande admiration, la

(1) Tacite dit que parmi ces machines était une grande baliste appartenant à la quinzième légion, et dont les traits énormes écrasaient des rangs entiers. Deux soldats d'Antonius, profitant de la nuit, se glissèrent jusqu'à cette machine, en coupèrent les écheveaux et les courroies, et parvinrent ainsi à la paralyser.

force, l'organisation et la régularité de ces parcs (1).

Après ces grands empereurs, les légions se dégradèrent de plus en plus. Cependant, les ennemis les entouraient de tous côtés. Il fallait protéger ces troupes dégénérées dont on ne pouvait plus réveiller l'ardeur. L'artillerie se présenta naturellement comme le moyen le plus efficace : aussi tous les chefs qui s'occupèrent d'améliorer les forces militaires, Adrien entre autres, la perfectionnèrent et l'augmentèrent beaucoup.

A la fin du IV[e] siècle, Végèce, qui voulait ramener aux vrais principes de la guerre, et qui s'élevait contre l'abus de l'artillerie, établissait que cette arme était pour beaucoup dans la force de la légion. Il admettait, dans l'organisation de l'armée, une baliste sur affût roulant par centurie, et une catapulte de calibre assez fort par cohorte. Chaque cohorte, composée de cinq centuries, avait ainsi six machines, et la légion, composée de dix cohortes, dont une milliaire, et de 400 chevaux, avait, pour un total de 6,000 hommes, cinquante cinq balistes et onze catapultes! Onze machines par 1,000 hommes!!!

L'entretien, la construction et le service de ces machines, leur approvisionnement et celui de l'armée, nécessitaient un nombre considérable d'hommes. Les soldats attachés à leur service, étaient choisis dans les centuries, mais ils étaient instruits et commandés dans le service par des officiers d'artillerie. Un centurion commandait l'artillerie de la cohorte; un tribun, celle de la légion. Enfin, le préfet du camp, commandant en chef de l'artille-

(1) Au siége de Jérusalem, Titus avait 300 balistes et 40 catapultes dont la moindre lançait un poids de 100 livres.

rie, avait sous ses ordres, pour centraliser le service, un état-major de tribuns et de centurions. Le commandement de tous ces officiers s'étendait sur la construction, l'entretien, l'approvisionnement et l'action du matériel; sur la conduite du personnel.

Cette organisation régulière du personnel annonçait l'idée de concentration dans l'emploi de l'artillerie, malgré le partage des machines entre les plus petites fractions des armées. Dans les batailles, les troupes s'abordant pour le choc, et la cohorte formant une ligne sans intervalles, les balistes étaient disposées en avant des intervalles entre les cohortes de première ligne. Comme le front de la cohorte était de 150 pas, à peu près, ces batteries de balistes formaient une ligne presque continue. Les catapultes étaient placées tantôt derrière les cohortes de première ligne, tantôt dans une position avantageuse pour faire souffrir les ennemis. Quand les troupes allaient s'aborder, les balistes se retiraient par les intervalles, soit pour se mettre en sûreté, soit pour occuper des positions en arrière. Cette retraite de l'artillerie était d'autant plus habituelle, que souvent les troupes ne s'abordaient que lorsque les machines avaient épuisé tous leurs traits.

Du grand nombre de l'artillerie, de son apparition dans les armées ennemies, résultèrent de grands changements dans le système de guerre. La légion ne forma plus que deux lignes, et l'épaisseur de chaque ligne diminua de telle sorte que la profondeur de formation fut de quatre à six rangs. La plus grande étendue du front jointe aux effets des machines ennemies, rendit beaucoup plus difficile le campement des armées romaines; aussi, les légions ne se retranchèrent plus. Les marches se trouvèrent alourdies, embarrassées par la multitude des charois. Le système

de guerre devint de plus en plus difficile, et malheureusement le talent des généraux, la valeur des troupes, n'étaient plus à la hauteur nécessaire pour développer ce système, pour rendre, par de bonnes dispositions, la force de concentration que l'on perdait. Alors, les opérations devinrent plus timides, se réduisirent souvent à une position de défensive et d'observation. Les batailles devinrent rares. Elles commençaient par des décharges générales de toutes les machines; ces décharges duraient fort longtemps, et quelquefois constituaient toute l'action. Les combats avaient perdu leur énergie; mais les pertes étaient moindres et se répartissaient plus également entre les deux armées.

Depuis longtemps, l'empire romain ne grandissait plus. Cet immense colosse avait perdu sa vigueur dans l'anarchie et la torpeur de la paix. Tous les ressorts de l'autorité étaient usés; les forces militaires, tombées dans la négligence, étaient réunies sur l'immense chaine de frontières, depuis l'Euphrate jusqu'à l'embouchure du Rhin, et se trouvaient constamment menacées par des masses de barbares. Ces forces défensives consistaient en retranchements garnis de machines; puis en quelques légions, composées de troupes dont la valeur avait beaucoup diminué, et qui mettaient leur principal espoir dans une multitude d'artillerie attachée continuellement à leur suite. Longtemps les barbares furent arrêtés par ces dispositions militaires. Leurs masses se brisèrent souvent contre les retranchements, furent souvent dispersées par l'artillerie; mais, vers l'an 260, comme l'empire se débattait dans les guerres civiles, s'épuisait dans une anarchie déplorable, les barbares envahirent de tous côtés. Les Goths franchirent le Danube; les Francs passèrent le Rhin, ravagèrent la Gaule et une

partie de l'Espagne, jusqu'en Manritanie. Les Allemands et les Vandales traversèrent les Alpes, envahirent l'Italie; mais se brisèrent contre les retranchements garnis d'artillerie qne le sénat romain fit dresser à la hâte. Les efforts de Claude, Aurélien et Probus, repoussèrent au delà des frontières tous ces peuples barbares. Probus, surtout, agit avec une vigueur admirable contre les Allemands, les Bourguignons et les Francs : après les avoir refoulés, il augmenta la force des frontières en traçant des retranchements de soixante lieues entre le Rhin et le Dannbe, et en bordant cette ligne d'une nombreuse et forte artillerie.

Aurélien et Probus avaient sauvé l'empire. Pour maintenir leur onvrage, Dioclétien s'associa un second empereur et deux césars. Ces quatre souverains veillèrent, chacun à la tête d'une forte armée, ponr la défense des frontières. Alors, les barbares furent maintenus pendant longtemps. Sous le lâche Constance, les Francs et les Allemands envahirent de nouveau et ravagèrent la Gaule; mais Jnlien, et après lui Valentinien, les repoussèrent : ce dernier couvrit les bords dn Rhin, depuis sa source jusqu'à son embouchure, d'nne ligne continue de forteresses armées d'une quantité énorme de machines.

Telle était la position de l'empire romain vers la fin du ɪvᵉ siècle. L'intérieur était en dissolution; toutes les forces restantes, composées surtout d'agents matériels, formaient une ligne immense sur les frontières. Des masses énormes de barbares se rassemblaient en face de cette ligne; elles allaient bientôt la rompre, et inonder toute l'étendne de l'empire romain.

LIVRE DEUXIÈME.

400 à 1400.

Artillerie européenne. — Empire grec; Italie; France; Espagne; Angleterre; Flandre; Allemagne.

Section Ire. — § 1. Des barbares qui envahirent l'empire romain, leur état militaire; ressources des Romains contre l'invasion; développement extrême de l'artillerie. — § 2. Grande invasion des barbares; défense de l'empire, par Stilicon; ravages des vainqueurs, Attila. — § 3. Etablissements des barbares; état de l'Europe et de l'artillerie jusqu'à Charlemage; feux grégeois.
Section II. — § 1. Féodalité; état militaire de l'Europe; artillerie. — Croisades en Asie et en Afrique; machines à feu des Sarrasins. — Puissance des villes, de leur milices et de leur artillerie. — § 2. Formation des grandes armées nationales, à partir du onzième siècle; infanterie; cavalerie. — Artillerie, ses progrès; Ribauldequins. — Conduite générale des armées; marches; batailles. — § 3. Etat de l'artillerie en Europe, depuis Charlemagne jusqu'au quinzième siècle; Empire grec; Italie; Allemagne. Flandre. — Angleterre; Espagne. — France.
Section III. — § 1. Influence politique et militaire de l'artillerie dans l'antiquité, et principalement chez les Romains. — § 2. Influence de l'artillerie après l'invasion des barbares; sa puissance contre la féodalité.

SECTION I.

§ 1.

La partie de l'Europe non occupée par les Romains, depuis le Rhin jusqu'à l'embouchure du Danube, contenait une foule de peuples sauvages. Le nombre, la jeunesse et l'énergie de ces barbares, menaçaient de tous côtés la décrépitude de l'empire romain. Parmi ces peuples les plus remarquables, étaient : à l'est, les Goths, dont le

territoire s'étendait depuis les extrémités de la Baltique jusqu'à la mer Noire; les Vandales, placés au nord-ouest des Goths, et habitant entre l'Oder et l'Elbe; les Alains, venus d'Asie, et placés au sud des Goths. Dans l'ouest, on remarquait les Allemands, peuple nombreux, composé des débris de plusieurs autres peuples, et qui s'étendait depuis les Alpes jusqu'au centre de la Germanie. Au nord, le long du Rhin, était le royaume des Francs, remarquables par leur audace. Plus au nord, étaient les Saxons, peuple guerrier et entreprenant qui, maintenu par les Francs, et ne pouvant envahir les frontières de l'empire, montait sur des vaisseaux et ravageait les côtes.

Tous ces peuples étaient sauvages; ils ne bâtissaient pas de villes, et n'avaient pas d'habitations réunies : chaque famille s'établissait à son choix dans les montagnes ou les plaines, dans les forêts, les marais, les souterrains. Ces peuples étaient organisés en tribus, et de temps à autre, ils détachaient de fortes bandes de jeunes hommes pour les expéditions guerrières.

Comme à l'origine de tous les peuples énergiques, les combats de ces barbares étaient un choc terrible d'hommes à pied, une affreuse mêlée, une lutte acharnée corps à corps. Les armes de choc étaient presque les seules employées, surtout par les peuples de l'ouest. Ces armes étaient des massues, des maillets, des marteaux, des piques, de longues épées, des haches à deux tranchants. Les armes de jet étaient rares, excepté chez les peuples venus d'Asie, elles ne consistaient guère qu'en frondes et en arcs. L'infanterie était la force de ces armées barbares; elle agissait en masses profondes, ayant ordinairement la forme de coin. La cavalerie était très peu nombreuse et peu solide : les barbares d'Asie l'employaient seuls en assez grande

quantité. Les machines étaient presque entièrement inconnues, n'apparaissaient jamais dans les combats. Ainsi, la force de ces barbares était dans leur nombre et leur sauvage intrépidité.

En face de ces masses vigoureuses, l'empire romain gisait comme un immense corps sans vigueur. Pour résister aux invasions, il présentait une ligne immense de frontières défendue par des fleuves, des montagnes, des forteresses sans nombre garnies d'une immense artillerie : quelques faibles armées étaient chargées de surveiller cette ligne, d'en mettre en jeu la puissance, de refouler les invasions. Depuis la translation du siége de l'empire à Bysance, la faiblesse et la décrépitude avaient de plus en plus envahi la partie occidentale de l'empire, toutes les forces vives s'étaient concentrées dans l'Orient, autour de la nouvelle capitale. C'était là que menaçaient les barbares les plus redoutables, par leur nombre et leur cavalerie.

La valeur des troupes romaines avait considérablement diminué. Les véritables Romains n'existaient plus; les étrangers, les barbares formaient la majorité des chefs et des légionnaires. La discipline et l'instruction étaient relâchées; les hommes étaient amollis, sans audace. Pour soutenir ces troupes, peu nombreuses et démoralisées, l'artillerie devint le moyen le plus efficace. Elle suppléait à la force numérique; elle protégeait les troupes, les garantissait des atteintes ennemies, en maintenant éloignées les masses de barbares. Les légions dégénérées apprécièrent de plus en plus cette action de l'artillerie; aussi cette arme augmenta considérablement en quantité et en variété; elle fut distribuée dans toutes les parties de l'armée et dut rester constamment auprès des troupes.

Dès lors, ces machines furent rendues plus mobiles, de manière à pouvoir être conduites et facilement manœuvrées en face des ennemis, au moyen d'un ou deux chevaux couverts de caparaçon en mailles de fer. On commença d'employer beaucoup les monobalistes et les arcobalistes, armes intermédiaires entre les machines de l'artillerie et les armes de jet de l'infanterie. La portée supérieure de ces petites machines devait puissamment contribuer à maintenir au loin les barbares, dont les armes avaient une action moins étendue.

Cette nombreuse artillerie rendit les plus grands services aux troupes, prolongea leur résistance, et souvent repoussa seule les efforts de l'ennemi. Mais, que pouvait cette action matérielle en présence de la multitude de causes qui minaient les forces de l'empire romain ? Ce vaste colosse devait tomber sous les coups des barbares, et l'artillerie ne pouvait que contribuer à retarder sa chute. Les troupes romaines, devenues de plus en plus faibles et craintives devant leurs ennemis, nombreux et audacieux, n'osaient s'étendre; elles se groupaient dans le plus petit espace possible, s'entouraient d'obstacles et d'artillerie pour empêcher l'ennemi de les approcher et d'agir contre elles.

La tactique dégénéra en système, ne consista plus que dans une disposition plus ou moins ingénieuse pour éloigner l'ennemi et pour éviter ses traits. Nous rapporterons seulement le système qu'Urbicius proposait à l'empereur Anastase dans le v[e] siècle. La légion devait être formée en carré, couvert par des gens de traits et des arcobalistes. De fortes batteries de machines devaient être établies devant le front et les angles du carré. Des lignes de chevaux de frise devaient être placées parallèlement aux faces, et au delà de la

portée des traits de main. Les barbares, arrêtés par cet obstacle, devaient, disait Urbicius, être écrasés par les traits des machines, ou forcés de battre en retraite sans avoir pu faire de mal à la légion.

§ 2.

A la fin du IVe siècle, commença la grande invasion qui devait engloutir l'empire romain. Les Goths chassés par les Huns venus d'Asie, passèrent le Danube. D'abord, alliés de l'empire, ils finirent par se soulever. Réunis aux Huns et aux Alains, ils surprirent et entourèrent par leurs masses les légions de Lupicinius et de Valens, les détruisirent, puis ravagèrent tout le pays, jusque sous le murs d'Andrinople et de Bysance; mais, faute d'artillerie et de capacité pour la construire, ces barbares ne purent s'emparer des villes, et l'empire resta debout. Théodose rassembla des troupes, les tint longtemps enfermées dans des camps garnis d'une forte artillerie, les façonna à une discipline et à une instruction solides, puis les conduisit contre les Goths, qui furent battus.

Après la mort de ce grand empereur, l'empire tomba entre les mains de ses indignes fils. Le Vandale Stilicon, tuteur du jeune empereur d'Occident, arrêta les barbares en augmentant les fortifications, l'artillerie et les troupes sur les frontières de la Gaule. Mais, dans l'empire d'Orient, les Goths, sous la conduite d'Alaric, envahirent et ravagèrent toutes les contrées jusqu'à la mer Adriatique. Stilicon accourut pour les arrêter, avec la plus grande partie des forces occidentales. Par d'habiles manœuvres, il bloqua les Goths dans les forêts de l'Arcadie et occupa tous les passages par

des retranchements garnis d'une forte artillerie, construite en grande partie sur les lieux. Les Goths allaient être forcés à se rendre, quand la négligence et l'indiscipline de quelques troupes leur laissèrent un passage. Alaric s'échappa, envahit et ravagea l'Italie : tout fuyait sur son passage; mais plusieurs villes résistaient, et Alaric, faute d'artillerie, ne pouvait les réduire. Depuis longtemps, il bloquait Asti, où était enfermé l'empereur, quand Stilicon arriva avec toutes les forces d'Occident. L'habile Vandale s'avança pied à pied contre les ennemis au moyen de retranchements et de forts garnis d'artillerie. Les Goths, sur le point d'être enfermés dans leurs retranchements, se retirèrent, et l'Italie fut sauvée. Mais les frontières occidentales de l'empire avaient été dégarnies, une masse énorme de Germains, sous Radagaise, put traverser les Alpes et envahir l'Italie. Ces barbares désiraient surtout s'emparer des villes qui renfermaient les richesses tant convoitées; mais, faute d'artillerie, ils ne pouvaient les réduire, et se ruinaient à les bloquer. Radagaise était depuis longtemps devant Florence, quand Stilicon s'avança avec une armée énorme, et le tint bloqué par son artillerie dans les montagnes de Fesule. La grande invasion germaine périt là de faim et de misère. Les armées barbares n'étaient arrêtées, on le voit, que par les obstacles artificiels et l'artillerie, employés soit comme moyen de défense, soit comme moyen d'attaque.

Mais les succès même épuisaient les forces romaines. Les frontières étaient dégarnies, et, à travers les trouées, se précipitaient constamment des armées de barbares. Tout l'empire fut envahi, ravagé; les faibles armées romaines se trouvèrent comme perdues au milieu de cet immense débor-

dement. Ravennes, où avait été transporté le siége de l'empire d'Occident, tenait seule, grâce à sa position formidable, et représentait le dernier réduit de la puissance romaine en Occident.

Au milieu de tous ces peuples, les Visigoths, qui occupaient l'Italie, le midi de la Gaule et une partie de l'Espagne, avaient été frappés du spectacle de la civilisation romaine, et l'avaient prise sous leur protection. Les Bourguignons agissaient de même, et ces deux peuples formèrent désormais la principale force des armées dites romaines. Mais les autres barbares ravageaient, détruisaient le plus possible. Les Vandales se faisaient surtout remarquer par leur fureur de destruction; ils passèrent en Afrique, entourèrent et écrasèrent dans les plaines les faibles troupes romaines; ils détruisirent les villes, car ils savaient que là résidait la force de la civilisation romaine.

Tous ces peuples commençaient à s'établir dans les contrées conquises de l'empire, quand apparut tout à coup le gigantesque Attila à la tête de l'accouplement monstrueux de toutes les hordes de l'Asie et de la Germanie. Attila voulait balayer les restes de la civilisation romaine, et les établissements des barbares possesseurs de l'empire : bien des villes furent détruites, bien des contrées furent ravagées. Mais les efforts du furieux dévastateur vinrent échouer contre la résistance d'Orléans, et contre l'armée gauloise, dans les plaines de Châlons. Attila rentra dans l'orient de l'Europe en ravageant sur son passage une partie de la Gaule et de l'Italie. Débarrassés de ce terrible conquérant, les peuples possesseurs de l'empire travaillèrent à se maintenir et à s'étendre. Les uns, comme les Goths, s'efforcèrent de rétablir la civilisation romaine, mais la puissance de ces peuples assise sur des débris confus, ne pouvait être qu'éphémère; elle

dut céder sous les attaques impétueuses des autres barbares qui, méprisant les lambeaux d'une civilisation décrépite, se précipitaient énergiquement vers les conquêtes, et laissaient au temps le soin de former peu à peu une civilisation nouvelle.

§ 3.

Depuis deux siècles les flots de barbares venus de l'Asie et du nord se succédaient dans toutes les parties de l'Europe et la ravageaient dans tous les sens. Au milieu de ce bouleversement et de ces ruines, commençaient à se maintenir ou à s'établir plusieurs grands pouvoirs.

L'empire romain était détruit, un seul débris se maintenait, c'était l'empire grec, ayant pour siége Constantinople. Cet Etat resserré de plus en plus en Europe et en Asie par les attaques continuelles des barbares était devenu le refuge de toutes les traditions de la vieille civilisation grecque et romaine. Les Grecs, sans énergie, combinaient, raffinaient tous les progrès de la civilisation pour suppléer au courage et aux hommes, pour prolonger la résistance contre les masses attaquantes. L'artillerie constituait la grande supériorité des armées impériales; elle augmentait toujours en quantité et en importance dans la défense des villes et dans les batailles en plaines contre la tourbillonnante cavalerie. Vers la fin du VIIe siècle, cette artillerie grecque fit un progrès immense en acquérant de l'Asie la connaissance des feux grégeois, matières enflammées que l'on lançait à l'état solide ou liquide, qui consumaient les corps sur lesquels elles étaient précipitées, qui brûlaient même dans l'eau. Le génie grec s'étant emparé de ce nouveau moyen d'action, en travailla, sous toutes les formes, la nature

et le service; perfectionna, modifia les machines existantes; en créa de nouvelles. L'emploi de ces feux grégeois prit une extension immense, dans les places, sur les flottes et dans les armées; sauva souvent l'empire des attaques ennemies, prolongea pendant un grand nombre de siècles la résistance des Grecs à la conquête. L'empereur Léon, qui rendit quelque éclat à l'empire d'Orient, travailla constamment à perfectionner ses forces militaires, et surtout ces feux terribles. Il les faisait lancer non-seulement par les machines de l'artillerie, mais encore par chaque soldat d'infanterie, qui portait dans son bouclier un instrument destiné à cet usage. Ainsi, grâce à sa nombreuse et puissante artillerie, l'empire grec repoussait les masses de barbares et se maintenait, pendant que toutes les autres parties du colosse romain étaient conquises et ravagées, changeaient plusieurs fois de maîtres.

L'Italie avait été le but principal des invasions barbares. Plusieurs fois elle avait été ravagée dans toute son étendue par les Visigoths, les Allemands, les Huns, les Vendales, les Ostrogoths, etc... Cependant les éléments de civilisation étaient trop fortement empreints sur le sol pour être entièrement détruits; et après chaque invasion, ils commençaient à reparaître. Théodoric, le roi des Ostrogoths, s'était voué à faire renaître de la civilisation en Italie; il en avait rassemblé les débris, s'était efforcé de les appliquer aux choses existantes; il avait réparé les villes, en avait construit de nouvelles. Après lui, l'Italie conquise par Bélisaire et Narsès revint sous la puissance impériale. Ces longues paix dont l'Italie avait joui, les efforts de Théodoric et ceux des généraux de l'empereur, les relations avec les Grecs avaient ramené un peu la civilisation. Sous ce rapport,

l'Italie était à la tête de tout l'Occident; l'artillerie reparaissait en grand nombre dans les villes, et bientôt les relations avec les Grecs allaient faire connaître l'usage des feux terribles.

Tel était l'état de l'Italie, quand les Lombards appelés par Narsès accoururent du nord de l'Allemagne avec d'autres barbares. L'Italie fut inondée; les grandes villes seules, à cause de leurs murailles et de leur nombreuse artillerie, firent une résistance des plus vigoureuses. Pour s'emparer de Pavie, les Lombards durent le bloquer pendant trois ans. Les grandes villes de Rome, Ravennes, Gênes, fortement pourvues et alimentées par les secours des Grecs, ne purent être soumises. Les Lombards s'établirent dans les pays conquis au nord de l'Italie. Rome fut le centre de la puissance papale, et Ravennes resta le siége des débris de la puissance impériale. Pendant près de deux siècles, ces trois possesseurs de l'Italie restèrent en présence. Les efforts des Lombards étaient impuissants contre Ravennes et contre Rome. Mais bientôt les forces impériales paralysées en Orient s'épuisèrent. Ravennes fut presque abandonné; les Lombards s'en emparèrent, ensuite, réunis aux Vénitiens et aux Grecs de l'empereur Léon, ils marchèrent contre Rome avec des troupes nombreuses, beaucoup d'artillerie et les terribles feux grégeois. Mais la mort de l'empereur, du pape et du roi des Lombards suspendit l'attaque. Plus tard, les Lombards seuls vinrent plusieurs fois assiéger Rome; mais les Francs, sous Pépin ou Charlemagne, les battirent constamment. Bientôt toute l'Italie fut conquise par les Francs, et Charlemagne s'efforça d'y faire refleurir les institutions romaines.

L'Espagne avait été la contrée romaine la moins ravagée

par les barbares; refuge d'un grand nombre de Gaulois et d'Italiens, elle s'était maintenue dans un état assez prospère. Cet état fut conservé par les Visigoths et les Ostrogoths qui, après avoir assouvi leur passion de ravages sur l'Italie, s'étaient établis les conservateurs de la civilisation. Mais les Goths avaient perdu toute énergie dans la jouissance des conquêtes. Leurs efforts ignorants pour conserver la civilisation, n'amenèrent que l'anarchie et la décrépitude. Alors arrivèrent tout à coup les Arabes, dont l'envahissante activité embrassait l'immense ligne continentale depuis la mer Noire jusqu'à la pointe occidentale d'Afrique. Les Goths ne firent aucune résistance; les villes épouvantées se rendirent spontanément. Les Espagnols et les premiers barbares se réfugièrent dans le nord, vers les Asturies. Le reste de l'Espagne fut occupé par les Arabes qui détruisirent peu, s'étendirent constamment, passèrent les Pyrénées, envahirent la Gaule, mais furent refoulés par Charles Martel. Maîtres de presque toute l'Espagne, les Arabes appliquèrent tous leurs soins à s'établir, et bientôt, sous les Abdérames, la contrée parvint à un état de prospérité inouïe.

Parmi les barbares qui envahirent l'empire, les Francs furent les plus remarquables par leur impétueux courage, l'étendue de leurs conquêtes et de leurs établissements.

Dès les premiers temps de l'invasion, les bandes armées de Francs avaient passé le Rhin et ravagé le nord et l'ouest de la Gaule. Guerriers indomptables, mais presque sauvages, ils n'étaient qu'une infanterie armée de la terrible francisque, de l'épée et du javelot. Leurs combats étaient un choc impétueux, une affreuse mêlée. Cette impétuosité des Francs resta impuissante contre les villes de la Gaule défendues par de l'artillerie; quelquefois même elle fut

brisée sur les champs de bataille par les traits des machines et des troupes légionnaires; aussi les Francs ne purent d'abord occuper les villes, ne fondèrent pas d'établissement, n'occupèrent que les campagnes et maîtrisèrent le pays par des ravages et des expéditions continuelles. Chaque tribu s'était approprié une partie de la contrée envahie.

Quand parut Clovis, la Gaule était très diversement occupée : dans la partie, entre le Rhin et la Loire, étaient : la presqu'île armoricaine peuplée par les Bretons chassés d'Angleterre et formés en confédération de cités libres; quelques provinces régies par des gouverneurs romains isolés; enfin plusieurs tribus de Francs séparées: Clovis était chef d'une de ces tribus. La partie comprise entre la Loire et les Pyrénées était occupée par les Visigoths, le reste de la Gaule par les Bourguignons: ces deux peuples étaient, nous avons vu, conservateurs, s'étudiaient à maintenir les débris de la civilisation romaine. De cette position des Gaules résultait que l'artillerie qui avait disparu des batailles où les troupes barbares étaient incapables de l'employer, avait dû être conservée dans beaucoup de villes.

Clovis, grand prince et grand guerrier, réunit sous son autorité toutes les tribus de Francs, marcha contre les troupes romaines qui avaient eu le tort de sortir de leurs villes, et les détruisit par ses charges impétueuses. Vainqueur des Romains, Clovis repoussa une invasion d'Allemands qui voulaient partager les dépouilles, puis concentra sous son pouvoir toute la partie de la Gaule située au nord de la Loire; ensuite il attaqua les Bourguignons et conquit une partie de leur royaume; plus tard, il passa la Loire, défit à la bataille de Vouglé l'armée des Visigoths, et conquit toute la partie de la Gaule, depuis la Loire jusqu'aux Pyrénées. Alors Clovis eut dans son pouvoir

presque toute la Gaule; il travailla à y établir solidement les Francs, leur partagea les terres, puis les força à pénétrer dans les villes. De ces communications continuelles avec les débris romains, les Gaulois, les Visigoths et les Bourguignons, résultèrent pour les sauvages vainqueurs un commencement de civilisation, des institutions militaires moins grossières. L'infanterie devint plus régulière, la cavalerie commença de paraître, enfin des machines assez grossières encore furent employées pour la prise des villes. L'artillerie gauloise fut conservée dans les places, avec la population gallo-romaine.

Les fils de Clovis étendirent encore les conquêtes des Francs en Allemagne et dans le sud-est de la Gaule. Pendant trois siècles la nation française travailla à se former au milieu de luttes sanglantes entre ses éléments divers et de guerres générales contre les barbares du nord, dont la sauvage ignorance tendait à retarder l'influence civilisatrice du midi de la Gaule. Pendant ces longues luttes, les institutions militaires éprouvèrent beaucoup de changements. L'infanterie perdit tous les jours en nombre, en valeur et en considération. La cavalerie composée de nobles orgueilleux et enrichis par l'établissement des fiefs militaires, augmenta en nombre, accapara l'influence dans les combats. Avec un tel état de troupes, l'artillerie était de plus en plus impossible sur les champs de bataille, mais elle commençait à être employée en grand nombre pour la prise des villes et la défense des postes. Ces tendances militaires allèrent augmentant de plus en plus sous Charles Martel, Pepin, Charlemagne, ces grands génies qui travaillèrent si énergiquement à développer la puissance et l'unité de la nation française.

Pendant son long règne, Charlemagne, à la tête des Francs, augmenta considérablement l'étendue du royaume, et concentra sous sa puissante main la multitude de peuples qui couvraient presque tout le territoire de l'ancien empire d'Occident. Par des guerres continuelles et terribles, qui durèrent plus de quarante ans, il conquit une partie de l'Espagne; toute la Gaule, l'Italie, poussa dans la Germanie et vers l'Orient, depuis l'Elbe jusqu'au Danube en Bulgarie.

Charlemagne voulut lier solidement la vieille Europe des Romains à la sauvage Europe des barbares; soumettre à la même organisation, aux mêmes lois, à la même direction centrale, la multitude d'éléments hétérogènes et sauvages qui composaient ces peuples. La civilisation romaine servait de guide à ces efforts. Charlemagne l'étudia et la fit étudier dans toutes ses parties; il la transporta, depuis les bords de la Méditerranée, jusque dans le nord de la Gaule et de la Germanie, il s'efforça enfin de la répandre et de l'imposer partout. Dans une telle position, l'état militaire gagna considérablement en étendue et en solidité; l'artillerie, de plus en plus étudiée, apparut en grand nombre dans les opérations contre les villes.

Charlemagne avait vu, dans l'étude de l'histoire et des institutions romaines, dans les faits de l'invasion barbare, la puissance des postes retranchés et armés d'artillerie; aussi, dans les terribles guerres qui occupèrent constamment ses armées, depuis le nord jusqu'au midi, depuis l'ouest jusqu'à l'est de l'Europe; il fit un grand usage des campements et des forts retranchés. Ainsi, pour mettre fin à la sanglante lutte contre les Saxons, et les maintenir dans l'obéissance, Charlemagne enferma ces peuples dans une ceinture de forts retranchés qu'il poussa peu à peu jus-

qu'au centre des forêts. Ainsi, encore dans la guerre contre les Esclavons (789), il construisit un grand camp retranché sur la rive gauche de l'Elbe, jeta deux ponts, couvrit leur tête sur la rive droite par de forts retranchements; puis passa avec la plus grande partie de son armée, et alla ravager le pays. A la fin de ses nombreuses expéditions contre ces barbares du nord, Charlemagne, pour les maintenir, fit construire des lignes de forteresses le long de l'Elbe. Enfin les retranchements garnis d'artillerie furent encore employés en grand nombre dans les guerres contre les Avares et les Huns, peuples qui se trouvèrent presque entièrement refoulés et dépouillés.

Les efforts pour organiser l'Europe furent immenses; mais ils étaient trop hâtés peut-être. Charlemagne devançait trop son époque; son génie et sa puissance de caractère pouvaient imposer et maintenir cette civilisation superficielle; cependant la liaison et l'homogénéité manquaient aux éléments, la sauvagerie des vainqueurs dominait trop en Europe. Aussi, après le grand empereur devait crouler l'édifice immense de son empire. Mais ses efforts ne furent pas perdus, et dans la suite des siècles, Charlemagne apparut aux peuples morcelés et déchirés par l'anarchie, comme un monument colossal, symbole de la civilisation, de l'ordre et de l'unité.

SECTION II.

§ 1.

Pendant quelque temps, les intrépides Francs défendirent sur toutes les frontières, l'immense empire de Charlemagne. Mais cet empire n'étant pas en rapport avec la nature des

élements, n'ayant pas de base solide, s'écroula rapidement. La faiblesse et l'humilité indigne de Louis le Débonnaire, les partages entre les fils d'empereurs, les séparations déterminées par la nature des frontières, amenèrent le déchirement de l'empire en grandes masses de nations diverses. Bientôt les mêmes causes de succession et de localités, celles d'origine différente pour les parties d'une même nation, la création des gouvernements et des fiefs militaires, les empiétements continuels de l'aristocratie et du clergé, amenèrent le fractionnement de chaque royaume en parties hétérogénes et de plus en plus faibles. Les mêmes causes agissant dans la position de ces petites masses, la dissolution alla toujours augmentant, jusqu'à l'isolement des seigneurs avec leurs serfs, et des villes avec leurs bourgeois. Alors, presque toute l'Europe se trouva morcelée en une foule de petits Etats visant à l'indépendance et à l'agrandissement.

En Italie, le morcellement fut extrême. Ce fait provenait de ce que les parties avaient plus de consistance individuelle par suite de l'existence de nombreuses et anciennes villes, par suite, aussi, de la civilisation plus avancée. Ce fait provenait encore du grand nombre de peuples et de maîtres divers qui avaient passé sur cette contrée, de la faiblesse et de l'éloignement de l'autorité dominante. L'Espagne partagée entre les Arabes et les Espagnols, se fractionna en une foule de petits royaumes; sa richesse intérieure, les différences de race, les accidents de contrées amenèrent ce partage. Le morcellement de la France provenait surtout de l'anarchie et de la nécessité d'une fusion complète entre les divers éléments de la nation française. Il ne devait évidemment être que temporaire, et cesser quand une autorité royale assez forte se présenterait. La conquête im-

posa la division féodale à l'Angleterre. L'Allemagne créée tout d'un coup, par le génie puissant de Charlemagne, n'était que l'assemblage de contrées habitées par des peuples divers et organisés séparément : cette séparation de peuples et l'établissement des fiefs militaires, pour résister aux attaques des Slaves et des Hongrois furent les premières causes du morcellement qui, tenant à la nature même des choses, devait avoir une longue durée.

De cette division extrême résulta que les grandes invasions extérieures cessèrent. Tout le travail des peuples, soit pacifique, soit guerrier, fut plus concentré dans l'intérieur; alors les petits Etats purent se reconstruire avec des éléments plus homogènes, plus solidement liés entre eux; d'un côté, chaque seigneur s'entoura de soldats, et assura sa puissance par la possession d'un château fort, autour duquel vinrent se grouper les populations; d'un autre côté, les villes pour assurer leur tranquillité, et défendre leurs richesses s'entourèrent de remparts; la défense et l'attaque de ces châteaux, mais surtout de ces villes développèrent beaucoup l'emploi de l'artillerie; les machines appelées alors engins étaient de deux espèces; les unes agissant par contre-poids, étaient appelées pierrières; les autres, appelées mangonneaux, comprenaient les balistes et les catapultes.

Les luttes continuelles entre toutes les petites puissances, amenèrent la prépondérance des plus fortes. Dans chaque royaume, le pouvoir se trouva plus concentré entre les mains des rois, des ducs et des comtes. Alors, les moyens militaires acquirent plus d'étendue; l'emploi de l'artillerie se développa surtout sous le rapport offensif. Mais la présence de cette arme était devenue de plus en plus impos-

sible sur les champs de bataille, parce que l'infanterie, mal équipée, mal armée, était tombée de plus en plus dans le mépris, parce que le seigneur à cheval, et agissant isolément, était le souverain sur le champ de bataille.

Les rois n'étaient qu'une des puissances partielles de chaque royaume; cependant, leur titre qui, dans les grandes manifestations nationales, les mettait à la tête de toutes les forces, jouissait toujours d'une grande influence morale et légale. Aussi, en France, quand les Capétiens se furent emparés de ce titre, ils s'en servirent avec une persévérance et une habileté admirables pour concentrer dans leurs mains la force et l'unité de la nation. Les principaux appuis des puissances dominantes pour s'élever, furent les croisades, et l'établissement des communes des villes. Ces deux événements ramenèrent la considération et l'importance pour les masses d'infanterie agissant par le trait, développèrent beaucoup les idées sur la nature et l'emploi de l'artillerie. Cette dernière arme commença à devenir le principal instrument des grandes puissances pour établir leur domination.

L'Église, qui réunissait sous son pouvoir toutes les forces chrétiennes de l'Europe, les précipita dans les croisades en Orient. La France, l'Italie, l'Allemagne, l'Angleterre et les Grecs se réunirent dans un but commun contre les Turcs et les Arabes. La France, pays d'élan et de sympathie, joua le premier rôle dans ces entreprises guerrières et religieuses.

Les premières armées chrétiennes ne furent que des masses immenses, sans organisation, sans discipline, manquant le plus souvent des armes nécessaires. Elles se traînèrent à travers l'Allemagne, furent exterminées par la misère, les

Hongrois et les Bulgares, avant de voir Constantinople. Ces troupes furent suivies d'une masse de plus de 500,000 hommes groupés autour d'une armée de brillants et solides cavaliers. Cette armée parvenue à Constantinople se trouva en contact avec la civilisation et les arts des Grecs, avec leur artillerie nombreuse et diverse dans sa nature. Réunis à une armée grecque commandée par l'empereur Alexis, et munis d'une grande quantité de machines de toutes sortes, les croisés passèrent en Asie et protégèrent le siége de Nicée; là ils s'instruisirent en voyant agir l'artillerie grecque habilement dirigée. Ensuite abandonnés par leurs perfides auxiliaires et décimés par la misère, ils poussèrent jusqu'à Jérusalem. Emportés par leur impétuosité, les croisés voulurent enlever la ville d'assaut, mais ils furent repoussès après de grandes pertes. Alors ils se décidérent à attendre que les Gascons et les Génois, dirigés par le comte de Béarn, eussent construit et mis en jeu des machines de jet et d'approche. Pour le second assaut, ces machines furent distribuées à chaque troupe d'attaque, et la ville sainte fut enlevée.

Pour les croisades suivantes, les armées furent moins nombreuses et plus solidement organisées. Celles qui vinrent en Orient en traversant toute l'Europe, ne pouvaient évidemment s'embarrasser d'un train considérable de machines; seulement sur l'invitation des papes, elles menaient avec elles le plus grand nombre possible d'ouvriers habiles dans les arts mécaniques, de telle sorte que l'on pût construire l'artillerie sur les lieux. Mais bientôt on sentit les inconvénients et l'incertitude d'un tel mode de création, et on chercha à procurer aux armées croisées des parcs d'artillerie solidement préparés d'avance et facilement transportés. Les riches républiques italiennes de Ve-

nise, Gênes et Pise furent chargées de fournir cette artillerie et de la transporter sur leurs flottes. Pour la quatrième croisade, Venise dut fournir un parc de 300 pierrières et mangonneaux.

Pendant les croisades, l'importance de l'infanterie commença à renaître. Cette arme combina son action avec celle de la cavalerie; quelquefois même, comme à Antioche, elle agit seule; encore peu audacieuse et entraînée par l'exemple des Sarrasins, elle fit naturellement usage du trait. Ce retour à l'infanterie, la nécessité de camper et de tenir éloignées les masses de cavalerie musulmane, les longs siéges qui nécessitaient la construction de lignes, la lutte contre des ennemis qui faisaient usage de machines, la fréquentation des Grecs, étendirent beaucoup la nature et l'emploi de l'artillerie.

En Orient, et principalement chez les Grecs, les machines de guerre étaient, nous avons vu, très répandues, et l'attention se portait principalement sur celles dont les projectils étaient des feux solides ou liquides. Ces dernières machines produisirent souvent des effets terribles contre les armées de Croisés. En 1249, Louis IX, marchant sur le Caire, voulut passer en face des Sarrasins, une branche du Nil; à cet effet, il fit pousser peu à peu une digue dans l'intérieur du fleuve, et disposa sur la rive des tours et galeries en bois, garnies de gens de trait pour soutenir les travailleurs. Mais à mesure que la digue avançait, les Sarrasins creusaient la rive de leur côté et entouraient de traits la tête du travail en disposant contre elle seize machines qui firent merveille, dit Joinville. Louis IX fit répondre par dix-huit machines construites sur les lieux, par Jousselin de Courvan, son maître d'artillerie. Mais un soir les Sarrasins amenèrent en face du travail « un terrible engin à mal faire, qui lan-

« çait feux grégeois..., qui venait bien devant aussi gros « qu'un tonneau... avec une longue queue de feux..., et « faisait tel bruit à venir, qu'il semblait que ce fût foudre « qui tombât du ciel.... Trois fois, pendant la nuit, les Sar- « rasins lancèrent le feu avec cette machine, et quatre fois « avec les balistes des tours. » (Joinville.) Les chrétiens impuissants contre ces terribles feux, imploraient la protection de Dieu, mais leurs machines furent incendiées. Ils en construisirent de nouvelles avec le bois des vaisseaux; mais elles furent encore consumées par le feu des Sarrasins. Après cinquante jours d'efforts qui épuisèrent l'armée, Louis IX dut renoncer au passage : bientôt, retiré dans un camp, près du Caire, il vit les palissades, les chevaux, les hommes détruits par les terribles feux que les Sarrasins lançaient de tous côtés, et que l'on ne pouvait éteindre.

Ainsi, les croisades, qui exercèrent une si grande influence sur le développement général de l'Europe, par les relations qu'elles établirent entre le Nord et le Midi, entre l'Orient et l'Occident, eurent aussi une grande influence sur le développement de l'artillerie. Les républiques italiennes, les Grecs et les Sarrasins furent les principaux moteurs pour cette renaissance de l'artillerie.

Pendant l'anarchie féodale, les villes, à l'abri derrière leurs murailles, formaient une masse compacte de population, au milieu de laquelle se développaient les arts industriels et les richesses. La plupart de ces villes étaient anciennes, avaient servi de refuge aux débris de la civilisation fuyant devant l'invasion des barbares : ces anciennes villes avaient conservé les institutions romaines, et, dès lors, l'artillerie avait été multipliée pour la défense des remparts

que menaçaient continuellement les barbares ou les guerres féodales. Les villes nouvelles, dont l'importance allait toujours augmentant, suivirent l'exemple des anciennes. Bientôt, toutes ces villes formèrent par l'établissement des communes, de petites puissances indépendantes, qui cherchèrent à s'assurer une force militaire suffisante pour se défendre. Elles établirent des milices assez régulièrement organisées et équipées, consistant principalement en infanterie agissant par le trait. Cette milice et une nombreuse artillerie, formèrent bientôt une force militaire solide qui augmenta de plus en plus vers la fin des croisades, et dont les rois se servirent habilement pour réduire l'aristocratie, et pour former les armées nationales. Alors, les milices des villes commencèrent à se présenter sur les champs de bataille; elles y ramenèrent l'importance de l'infanterie et l'artillerie à laquelle elles s'étaient accoutumées derrière leurs remparts.

§ 2.

La féodalité, les croisades et la puissance croissante des communes, furent les trois grands faits qui dominèrent l'état militaire de l'Europe et occasionnèrent les divers changements opérés pendant quatre siècles.

L'empire d'Orient était la seule puissance qui entretînt une armée permanente. Tous les autres Etats d'Europe n'avaient qu'une force militaire confuse, précaire, accidentelle en quelque sorte. Les peuples qui envahirent l'Europe étaient tous guerriers; ils accouraient avec empressement au premier appel. Mais quand ces barbares se furent mélangés avec les peuples vaincus, quand ils eurent commencé à se civiliser, cet élan général pour les guerres dut disparaître, et

il fallut établir des ordonnances pour régler la formation et le service des armées.

Dans le principe, les vainqueurs qui s'étaient partagé le pays, formèrent seuls la force militaire. La féodalité ayant réuni le sol et ses petits possesseurs dans les mains d'un grand nombre de seigneurs, rendit ainsi ces derniers dépositaires de la force du royaume. Alors les armées résultèrent des troupes conduites par ces seigneurs. Chacun d'eux ayant intérêt à diminuer la force de son contingent et la durée du service, il en résulta que les armées nationales diminuèrent en nombre, ne purent se maintenir que très peu de temps, et ne se composèrent que de nobles trop fiers pour servir à pied. Plus tard, la féodalité ayant perdu en nombre et en puissance, les villes qui avaient constamment gagné, qui désormais étaient partie intégrante de la nation, durent contribuer dans les armées nationales et envoyèrent surtout de l'infanterie et de l'artillerie. Ces contingents des seigneurs et des villes, offrant beaucoup d'incertitude et de dépendance, les chefs des Etats commencèrent à prendre à leur solde des mercenaires, et à préparer eux-mêmes de l'artillerie. Ainsi, à partir du XII[e] siècle, trois pouvoirs concouraient à la formation des armées : 1° La royauté, qui contribuait par ses domaines particuliers, par les mercenaires et l'artillerie rassemblés au moyen de ressources provenant de revenus, de rachats de service ou de contributions de guerre. 2° Les seigneurs, qui donnaient une masse de cavalerie, principale force des armées, et une mauvaise infanterie. 3° Les villes, qui fournissaient une infanterie assez bonne et accompagnée presque toujours d'artillerie.

Ces armées résultant de la réunion de tant d'éléments et de contingents divers, présentaient une confusion extrême.

Chaque individu devait pourvoir à son armement, à son habillement et à son entretien.

Les masses d'infanterie agissant par le choc, constituaient, nous avons vu, la force militaire des armées barbares sorties de la Germanie. Le partage des terres et la féodalité amenèrent un grand nombre de chefs qui ne voulurent servir qu'à cheval, et l'infanterie ne fut plus qu'une troupe de vassaux ou de serfs que ces seigneurs traînaient à leur suite pour payer leur contribution. Ces serfs étaient armés irrégulièrement, avec des massues, des épées, des haches, des javelots, des piques, etc. Ils formaient une troupe mal ordonnée, mal armée, mal commandée, laquelle présentait sur le champ de bataille une masse confuse que ravageaient ou dispersaient facilement les cavaliers bardés de fer. La puissance des villes, les croisades, les mercenaires, les efforts de la royauté, ramenèrent en partie l'importance de l'infanterie. Reconnaissant leur impuissance contre les masses de fer à cheval, les hommes de pied avaient généralement renoncé à l'action par le choc et adopté celle par le trait, qui permettait d'agir contre les terribles cavaliers sans être obligé de les approcher. Les armes de trait le plus employées étaient la fronde aux traits de plomb, l'arc et l'arbalète. Les arcs étaient les plus simples et les plus répandues de ces armes de jet. Quelques-uns, très grands et lançant de longues et pesantes flèches, avaient une assez grande puissance. Les peuples d'Asie, les Grecs, les Italiens et les Anglais, faisaient un grand usage de cette arme; en France, elle était peu employée. L'arbalète, ou baliste portative, se répandit beaucoup dans l'Europe occidentale vers le xe siècle. Lançant avec plus de justesse des traits courts, gros et pe-

sants, elle était d'une simplicité de service et d'une puissance d'action supérieure à celle de l'arc. Cette arme fut encore perfectionnée dans le XIIe siècle par l'emploi d'un tube cylindrique en remplacement du canal directeur, et par l'usage des projectils sphériques. Ainsi modifiée, l'arbalète prit généralement le nom d'arquebuse; elle devint tellement efficace, et redonna une telle importance à l'infanterie, que, vers 1140, le concile de Latran en proscrivit l'usage comme trop meurtrier et déplaisant à Dieu. Cependant cet usage, suspendu momentanément en France, alla toujours augmentant, et bientôt les arbalétriers composèrent la plus grande partie de l'infanterie en France et en Espagne.

Tous ces gens de trait, archers ou arbalétriers, formaient des corps particuliers déterminés par la nature du contingent. Dans les combats, ils arrivaient en troupes qui, généralement, se dispersaient en tirailleurs pour l'action. Souvent chaque archer avait un bouclier soit d'osier, soit de bois recouvert de métal ou de peaux. Les arbalétriers se mettaient à couvert derrière de grands paniers portatifs. Quelquefois, surtout chez les Italiens, ces gens de traits agissaient en lignes composées de plusieurs rangs.

La cavalerie était devenue l'arme principale des armées; elle était de différentes espèces, agissait par le choc ou par le trait. Le seignenr ne voulait servir qu'à cheval et consacrait presque toutes ses ressources militaires à s'organiser une suite de cavaliers. Plein d'orgueil et de courage, il n'avait de confiance que dans son action individuelle. Seul il poussait en avant à la rencontre des cavaliers ennemis, ou au milieu des masses à pied. Dans son isolement, entouré souvent de tous côtés, il dut

chercher à se mettre à l'abri des coups, et alors il couvrit entièrement de fer sa personne et son cheval. Armé d'une massue, d'une longue épée et d'une forte lance, l'homme d'armes portait des coups terribles, ravageait les masses de troupes, au milieu desquelles il arrivait impunément sous une grêle de traits qui tombaient émoussés contre ses solides armures. En raison de l'étendue et de la solidité de ces armures, le chevalier était une machine roide, sans vitesse et sans mobilité. Désarçonné, il était obligé de rester à terre, emprisonné dans les ferrures qui l'empêchaient de se relever. Sa position devenait alors des plus critiques, les masses d'ennemis l'entouraient, s'efforçaient de briser son armure à grands coups de hache et de massue. Sentant la faiblesse de son isolement, le cavalier se fit accompagner d'un certain nombre d'aides à cheval, qui formaient ses satellites, qui devaient préparer et soutenir ses coups, qui devaient le secourir dans la détresse. Le nombre de ces satellites et leur nature varièrent beaucoup; les uns étaient couverts de fer; et, sous le nom d'écuyers, agissaient par le choc ils suivaient constamment leurs seigneurs. D'autres, sous le nom d'archers ou d'arbalétriers à cheval, avaient peu d'armures, flanquaient, éclairaient la marche et l'action de leur homme d'arme. Dans les premiers temps, chaque chevalier, avec ses satellites, formait un groupe séparé. Mais bientôt l'expérience de la guerre, et la puissance croissante de l'infanterie, firent sentir la nécessité d'agir avec plus de concentration. Alors, les chevaliers se réunirent sur une ligne à intervalles, s'avançant et chargeant avec ensemble; leurs satellites suivaient, formant en arrière des lignes parallèles; cet ordre de combat, appelé *en haie*, augmenta beaucoup la puissance de charge. Les croisades répan-

dirent dans la cavalerie l'action par le trait. Les cavaliers turcs et arabes, ceux de presque toute l'Asie n'en employaient pas d'autres. Les milices à cheval des villes puissantes répandirent encore ce mode d'action. Généralement ces cavaliers, quoique formant dans les ordres de bataille de petites troupes séparées et disposées sur plusieurs rangs, se présentaient à l'ennemi en ordre dispersé.

Ainsi, à partir du XIe siècle, l'influence dominante des seigneurs et celle de l'action par le choc diminuaient de plus en plus. Les influences des villes, du peuple, de la royauté, de la civilisation, croissaient constamment et s'accordaient à ramener l'action par le trait. L'artillerie devait être l'expression la plus perfectionnée de cette dernière tendance.

Les croisades, qui établirent des communications fréquentes et intimes entre les divers peuples d'Europe et d'Asie, l'influence croissante des villes, ramenèrent les idées militaires vers la création et l'emploi de l'artillerie. On commençait à comprendre l'importance et la puissance de cette arme; on s'attachait à l'augmenter et à la perfectionner. La féodalité s'effraya du retour de ce terrible agent, en sentit la toute-puissance contre sa domination; aussi s'empressa-t-elle de faire déclarer par le concile de Latran qu'on punissait d'anathème, quiconque emploierait contre les chrétiens l'art impie et meurtrier des machines qui lançaient au loin des masses énormes ou un grand nombre de projectiles à la fois. Les chevaliers déclarèrent, de leur côté, que l'emploi de cet art était déloyal, et digne de mépris. De telles proscriptions, de tels préjugés, joints à l'anarchie politique, à l'ignorance militaire et industrielle, devaient retarder les progrès de l'artillerie,

mais ne pouvaient les détruire. Car le développement de la civilisation et de la force militaire en Europe nécessitait ces progrès.

Les machines anciennes étaient restées dans la plupart des villes européennes, et servirent de modèle aux nouveaux Etats. Ainsi l'artillerie renaissante fut névrobalistique, et eut pour base la baliste et le catapulte. Des modifications résultèrent cependant de la suite des siècles, et des nouvelles positions politiques et militaires. Ainsi la catapulte fut souvent remplacée par les pierrières ou machines à contre-poids, qui projetaient toute espèce de corps. Ainsi, vers les derniers temps, les balistes furent quelquefois modifiées de la même manière que l'arbalète transformée en arquebuse. Elles eurent de grands cylindres directeurs, en bois avec cercles en fer, et tirèrent de gros boulets de pierre. Par suite de ces modifications, elles prirent souvent le nom de bombardes. Généralement les projectiles de l'artillerie devinrent pesants et à masse concentrée. Un fait remarquable, c'est que les machines lançant les feux, étaient très peu employées en Europe. Les anathèmes du clergé, la terreur et les préjugés des populations influaient beaucoup sur cette absence; en même temps que la nouveauté de ces feux, et le secret conservé sur leur nature et leur emploi. Cependant, partout des hommes studieux et instruits travaillaient sur ces nouvelles matières, et beaucoup d'expériences étaient faites.

L'artillerie appartenait presque toute aux villes, et était surtout employée pour la défense ou la prise des postes. Destinée d'abord à un rôle purement défensif, cette artillerie ne dut sortir que lorsque les forces des villes se répandirent au dehors, lorsque les rois appelèrent ces forces dans les armées. Les chefs d'États sentirent rapidement les grands

avantages de l'artillerie, pour la concentration et le maintien du pouvoir, aussi portèrent-ils rapidement tous leurs soins à s'assurer la possession et la bonté de cette arme. Des corps d'artilleurs ou ingénieurs furent créés, pour construire, conserver et diriger les machines. La royauté en vint peu à peu à se ménager des approvisionnements d'artillerie dans toutes les parties du royaume.

Indépendamment du service dans les opérations offensives ou défensives, ayant les villes pour objet, l'artillerie commença d'apparaître dans les opérations de campagne et dans les batailles. La royauté, mais surtout la milice des villes l'y conduisirent, comme le plus puissant agent contre les terribles chevaliers. Le but principal des traits de l'artillerie devait être de percer ou briser les fortes armures contre lesquelles s'émoussaient les traits de l'infanterie. Alors on employa beaucoup de balistes de petit calibre appelées ribauldequins. Ces machines avaient des arcs de douze à quinze pieds de corde, lançaient avec une assez grande vitesse des javelots longs de six pieds, ou des balles de plomb de une à deux livres. Traînées par un seul cheval ou transportées par plusieurs valets, elles constituaient une petite artillerie de campagne qui était employée, en très grand nombre, par plusieurs Etats. Indépendamment de ces ribauldequins, les milices des grandes villes conduisaient quelquefois sur le champ de bataille un grand nombre de machines telles que balistes, catapultes, grosses arquebuses ou bombardes de calibre assez fort.

Telle était la position des trois armes combattantes dans ces armées européennes. Chacune d'elles était, on le voit, une réunion extrêmement confuse d'éléments divers et faibles en valeur absolue. Tous ces éléments étaient groupés

en petits corps; mais la composition de ces corps dépendant de la diversité de nations, de l'organisation féodale, de l'état intérieur des villes, des ressources destinées aux mercenaires, des caprices des chefs, etc., cette composition, disons-nous, était extrêmement variable en nombre, en armement, en instruction, en organisation intérieure. Ces corps hétérogènes, faiblement liés entre eux, étaient très difficiles à maintenir et à diriger régulièrement dans les opérations. Grand nombre de chefs de corps ou même de simples individus n'agissaient que suivant leur volonté; on ne pouvait guère qu'indiquer les projets et la direction à suivre, entraîner par l'exemple.

Le mode de réunion, de composition et d'entretien des armées, le peu de temps du service militaire, temps au bout duquel les troupes avaient le droit de se débander, même au milieu de l'opération la plus importante, rendaient presque impossible toute grande opération bien combinée et bien conduite. L'art militaire était tombé dans l'enfance. Les deux armées ennemies n'avaient qu'un but : aller l'une à l'autre pour se combattre.

Pour les marches, chaque armée était précédée d'un petit corps chargé de tenir tête aux premiers efforts de l'ennemi; tout le reste de la masse, infanterie, cavalerie, artillerie, bagages, se traînait dans une confusion extrême à la suite de cette avant-garde. Arrivée sur le champ de bataille, l'armée mettait longtemps à se débrouiller et à former son ordre de combat. Dans cet ordre, la cavalerie était partagée en plusieurs corps placés sur les ailes et dans les intervalles de l'infanterie. Cette dernière formait un petit nombre de corps; les uns, destinés à agir par le choc, étaient en masses profondes, les autres, agissant par le trait, étaient en lignes assez étendues, ou se dispersaient en tirailleurs.

Les ribauldequins combattaient isolément dans les tirailleries ou formaient des lignes autour des masses d'infanterie, qu'ils protégeaient ainsi, très efficacement. Les grosses machines, agissaient rarement sur les champs de bataille, et dans les positions défensives seulement, on les établissait en des points particuliers, généralement sur des hauteurs.

La bataille commençait par de nombreuses décharges de tous les gens de traits et des ribauldequins; ensuite les lignes de cavalerie s'avançaient à la charge; la mêlée devenait alors terrible et confuse. Les batailles étaient sanglantes surtout pour la malheureuse infanterie et pour les hommes de l'artillerie qui la couvraient: tous ces gens tombaient sous des grêles de traits, ou sous les coups des chevaliers. Ces derniers, grâce à la solidité de leurs armures, se retiraient souvent sains et saufs des plus affreuses mêlées. Quelque choc terrible ou quelque trait de ribauldequins pouvait seul les abattre.

La bataille étant perdue ou gagnée, les deux armées se retiraient et chacun rentrait chez soi; car le temps du service était écoulé. Alors les plus grandes victoires avaient peu de suite; les grandes conquêtes étaient impossibles.

§ 3.

Les progrès, l'importance et l'emploi des machines durent varier dans les différents États de l'Europe, suivant la position politique et militaire.

Constantinople, un moment possédée par les occidentaux, puis retombée sous le pouvoir des Grecs, était toujours la ville la plus importante d'Europe; le siége de la civilisation, des sciences et des arts; la source à laquelle venaient puiser les puissances occidentales. Mais l'empire était usé par les

jouissances de la civilisation; les peuples et le gouvernement manquaient d'activité et d'énergie. Dans cette position, Constantinople, constamment menacée par les barbares, dut confier sa défense et sa puissance d'action aux agents matériels. Aussi, les Grecs employèrent l'artillerie en très grand nombre jusqu'à la chu e de leur empire.

L'Italie, à cause des traditions romaines, des relations fréquentes avec les Grecs, de son grand nombre de petits Etats indépendants, villes, royaumes, principautés, républiques, avait les forces militaires les plus perfectionnées de l'occident, employait beaucoup l'artillerie. Parmi tous ces Etats d'Italie, brillaient les républiques de Pise, Gênes et Venise, développées par un commerce immense dans la Méditerranée. Pise et Gênes étaient devenues, grâce à l'étendue et à la force de leurs remparts, un refuge contre les invasions barbares. Venise s'était élevée rapidement au fond des lagunes de l'Adriatique. Les menaces continuelles des ennemis extérieurs, l'état de brigandage général en Europe, avaient forcé ces républiques à organiser avec force leur puissance militaire. Comme toujours chez les peuples civilisés, peu nombreux et appelés à un immense développement extérieur, l'artillerie fut pour ces républiques un appui, un grand moyen d'action et de supériorité; elle rendit inattaquables les possessions territoriales; elle couvrit les vaisseaux qui protégeaient les grands convois du commerce; elle maintint les positions prises dans les pays étrangers. Les relations fréquentes avec les Grecs, et les croisades furent des causes de développement pour cette artillerie. Les républiques italiennes furent, nous avons vu, chargées de fournir les machines nécessaires aux armées croisées; Ainsi leurs vastes arsenaux étaient destinés non-seulement à l'armement national, mais encore, au commerce exté-

rieur. Ces républiques jouèrent un grand rôle dans les luttes intérieures de l'Italie, amenées par les empereurs d'Allemagne et par l'ambition des papes. Elles employèrent de fortes armées, bien composées en cavalerie, infanterie, artillerie, et qui se présentèrent comme les plus perfectionnées de l'Europe en art militaire : Pise tomba victime de ces sanglantes luttes et de sa mauvaise position géographique; Gênes accapara la puissance commerciale de Pise, et conserva longtemps une grande supériorité dans toute l'Europe; mais elle devait bientôt tomber sous les coups de Venise, qui marchait toujours avec prudence, persévérance et solidité, qui allait toujours s'agrandissant. Pendant la longue lutte entre ces deux puissantes républiques, l'artillerie joua un grand rôle dans toutes les opérations maritimes et militaires : Venise fut victorieuse et domina sur les mers.

Pendant les XIIe et XIIIe siècles, tous les autres petits Etats d'Italie prirent une part très active aux sanglantes guerres entre les Guelfes et les Gibelins, pour ou contre les grandes armées conduites par les empereurs d'Allemagne. Dans ces luttes, l'art militaire se perfectionnait, l'artillerie se développait. L'Italie fut victorieuse, et repoussa les Allemands. Mais au milieu d'une longue paix extérieure, et de quelques escarmouches insignifiantes entre les petits Etats, les progrès militaires s'arrêtèrent, les armées et l'artillerie tombèrent dans la négligence.

L'Allemagne était une contrée nouvelle pour la civilisation. La conquête romaine n'avait fait que passer dans son intérieur sans s'y arrêter, que camper sur les frontières du Rhin et du Danube. Ainsi la civilisation s'était arrêtée à l'ouest et au sud de ces fleuves; les lignes de retranchements

l'avaient défendue contre les barbares. Dans la partie anciennement possédée par les Romains, les villes étaient nombreuses et fortes; mais dans l'Allemagne nouvelle créée par Charlemagne, et occupée par des peuplades barbares; elles étaient rares et ne se formèrent que peu à peu par l'accroissement des bourgades, par l'établissement des forts et des remparts. Pour se développer, pour se défendre contre les seigneurs, contre les invasions continuelles des Danois, des Suédois, des Prussiens, des Slaves, des Polonais et des Hongrois; ces villes nouvelles cherchèrent à imiter le plus possible les institutions des anciennes et fortes villes d'origine romaine.

L'Italie fut la principale école militaire et civilisatrice des Allemands. Dès le milieu du xe siècle, Othon Ier envahit cette contrée et se fit couronner roi et empereur. Pendant trois siècles la lutte dura entre les armées grossières d'Allemagne et les petits Etats d'Italie solidement constitués et avancés en civilisation; bien souvent les efforts des Allemands se brisèrent contre les murs et l'artillerie des villes, bien souvent leur cavalerie échoua contre les milices italiennes, qui agissaient puissamment par des traits de toute sorte. Cependant, à cause des relations continuelles, les institutions italiennes se répandirent de plus en plus en Allemagne, et la civilisèrent. Ces progrès furent surtout développés sous Frédéric II, empereur grand, mais bizarre, que l'Allemagne rejetait parce qu'il protégeait trop les étrangers. L'influence italienne fut des plus favorables au développement de l'artillerie. Cette arme augmentait considérablement à mesure que les villes gagnaient en puissance; elle paraissait en grande quantité pour les siéges; elle commençait à accompagner partout les armées. A la bataille de Bouvines (1215), quelques parties de l'in-

fanterie allemande avaient des ribauldequins qui tiraient des javelots longs et pesants. Les croisades, bien que l'Allemagne n'y prît qu'une part secondaire, contribuèrent encore à ce développement de l'artillerie. La nécessité continuelle de maintenir les Saxons, et de repousser les peuples de la frontière orientale, amena l'établissement des margraviats, des forts, des villes et châteaux retranchés, qui tiraient leur principale force de l'emploi des machines. Ainsi l'artillerie se répandait de plus en plus dans toute l'étendue de l'Allemagne, mais peu à peu, par transmission en quelque sorte.

Après la mort de Frédéric II (1250), l'Allemagne fut ravagée par des brigandages affreux. Une multitude de petits Etats, affichant l'indépendance, se faisaient une guerre continuelle. Le sol se couvrait de châteaux fortifiés. Le désordre devint tel, que l'on sentit la nécessité de se donner un chef unique. Rodolphe de Halsbourg, grand guerrier, grand politique, fut élu empereur. A la tête d'une armée bien pourvue de bagages et de machines, il parcourut l'Allemagne, rétablit partout l'ordre et la sécurité, fit tomber et rasa plus de quatre-vingts châteaux, vrais repaires de brigands; ensuite, réunissant dans sa main la plus grande partie des forces impériales, Rodolphe conquit presque tous les États du roi de Bohême, guerroya heureusement contre la Savoie, la Suisse, la Bourgogne. Enfin, il rendit l'Allemagne plus prospère, plus unie et plus civilisée que jamais (1292). Après Rodolphe, Adolphe de Nassau laissa tout retomber dans l'anarchie. Albert de Halsbourg prit sa place : guerrier actif et ambitieux, il développa les forces militaires de l'Allemagne; mais, par sa dureté, il souleva les peuples.

Après Albert, l'Allemagne resta plongée dans une

longue anarchie. L'autorité suprême était morcelée entre plusieurs concurrents, les guerres particulières s'élevaient de tous côtés; cependant, au milieu de ce désordre, chaque petit Etat, visant à l'indépendance, organisa le plus solidement possible ses forces militaires, et chercha dès lors à augmenter l'artillerie, pour défendre les villes et les châteaux, pour soutenir les troupes dans les opérations de campagne.

L'artillerie névrobalistique ayant apparu tard dans plusieurs parties de l'Allemagne, à l'est et au nord, dut y être conservée plus tard. Aussi, dans la terrible guerre des Hussites, vers 1425, les armées Bohémiennes employerent les balistes et catapultes dans les siéges et les batailles, quoique les bouches à feu fussent depuis longtemps connues et employées. Les machines névrobalistiques se montrèrent quelquefois encore jusque vers 1500.

Après la conquête des Gaules, les Bataves avaient adopté l'artillerie, et étaient parvenus à une assez grande habileté dans l'emploi de cette arme. Les longs séjours et les grands efforts des armées romaines dans cette partie des frontières, le grand nombre de villes et d'anciens camps, avaient conservé la possession et les traditions de ces machines. Pendant le moyen âge, les grandes villes de Flandre, principaux centres du commerce européen dans le nord, parvinrent à un haut degré de richesse et de puissance. Elles employèrent une nombreuse artillerie pour la défense de leurs murailles. Bientôt, leurs fortes milices, aguerries dans des luttes intestines, osèrent braver en champ découvert les armées de chevaliers. Ces milices, composées principalement d'une assez médiocre infanterie, cherchèrent à se renforcer en employant, en grand nombre, les ribaulde-

quins et autres machines de toutes sortes, surtout celles de l'espèce des bombardes. Désormais elles ne marchèrent plus sans l'artillerie, et cette arme devint ainsi la principale cause de leurs succès, le point d'appui des premières victoires du peuple contre les armées nobles. L'artillerie flamande prolongea les luttes contre les ducs de Bourgogne, força les armées ennemies à l'employer en grandes masses. Longtemps les machines névrobalistiques furent conservées dans les villes de Flandre. En 1590, l'arsenal de Bruxelles en contenait un grand nombre, et l'on vit même Alexandre Farnèse, un des plus grands capitaines qu'ait eus l'Espagne, employer huit catapultes au siége de l'Ecluse. (1587.)

L'île de la Grande-Bretagne avait vu peu d'invasions étrangères à cause de son isolement. Les Saxons la conquirent rapidement, et s'y établirent. Pendant trois siècles, la nation anglo-saxonne se forma dans la paix, les luttes intestines et quelques efforts généraux contre les Danois qui venaient souvent menacer les côtes. Le roi Alfred, prenant Charlemagne pour modèle, essaya de tout ordonner et régulariser dans son petit royaume; de développer les villes, d'assurer la marine et les milices pour défendre les côtes. L'infanterie agissant par le trait était presque la seule troupe militaire des Anglo-Saxons. Une telle position politique et militaire était favorable à l'emploi de l'artillerie; cette arme devait être vivement appréciée pour défendre les côtes et les villes, pour renforcer le trait de l'infanterie sur les champs de bataille. Généralement des machines soutenaient les troupes. Ainsi, à la fameuse bataille de Hastings, qui fit passer l'Angleterre sous le joug des seigneurs normands et français, Harold avait établi sur les hauteurs, devant ses ailes,

deux batteries de huit machines chacune. Trois fois Guillaume, à la tête de ses cavaliers couverts de fer, s'avança contre cette position, et trois fois il fut repoussé par une grêle de traits. Alors il simula une fuite. Les Anglais sortirent pour le poursuivre ; mais ils masquèrent leur artillerie, et Guillaume se retournant, les culbuta. Toute l'Angleterre fut rapidement conquise. (1066.)

Guillaume, pour assurer sa conquête, partagea tout le royaume entre les chevaliers, et institua une féodalité régulière dans laquelle, les seigneurs tout-puissants dans leurs comtés, et protégés par la possession de châteaux forts, étaient trop faibles pour lutter avec avantage contre la royauté. Sous les fils de Guillaume, l'Angleterre profita des croisades pour acheter ou usurper des portions du territoire français. Et vers la fin du XIIe siècle, Henri II, maître de l'Angleterre, de la Normandie, de la Bretagne, de la Guienne, etc., devint le plus puissant roi de l'Europe. Il travailla fortement à établir la suprématie royale, à maintenir les seigneurs turbulents; il fit raser plus de 150 châteaux pris de vive force, se fit payer en argent le service militaire féodal, et commença d'entretenir une nombreuse armée de mercenaires. Après ce grand roi, Richard Cœur-de-Lion gaspilla la richesse de l'Angleterre, et mena perdre dans les croisades la plus grande partie de sa noblesse. Ensuite vint Jean-sans-Terre, prince lâche et mauvais, sous lequel l'Angleterre perdit ses possessions continentales, eut ses contrées ravagées par des armées de Brabançons, fut occupée momentanément par les Français.

De tous ces événements résultèrent la déconsidération et l'affaiblissement de la royauté et des seigneurs. Quand les Anglais furent refoulés dans leur île, le roi et l'aristocratie se trouvèrent très faibles en présence des villes qui,

toujours attachées au sol national, avaient acquis de grandes richesses par le commerce et l'industrie, une grande indépendance par le maintien de leurs franchises. Ces communes constituaient la principale force de la nation; aussi elles furent recherchées avec empressement par les rois et par l'aristocratie; dès la fin du XIIIe siècle, elles devinrent partie constituante et dominante dans le gouvernement. De ce fait résulta pour l'Angleterre une position particulière et très avantageuse à cette époque d'anarchie générale. Les guerres de ce royaume devinrent rares, et ne furent entreprises que dans des buts avantageux, lorsque les circonstances étaient favorables; les ressources nécessaires pour organiser les forces militaires furent tenues disponibles, l'infanterie et l'artillerie formèrent la base des armées.

Pendant près de dix siècles, l'Espagne fut absorbée par des guerres intérieures, et resta isolée du reste de l'Europe. Au commencement du IXe siècle, les Maures étaient possesseurs de la plus grande partie de la péninsule; ils en développèrent à un point inouï les richesses agricoles, industrielles, commerciales, scientifiques, artistiques, pendant une longue paix. Les traditions romaines fortement empreintes sur le sol, la vive imagination mauresque, les relations multipliées de commerce, furent les principales bases de cette prospérité si grande. L'art militaire en profita, les armées furent brillantes, nombreuses et agissant par le trait, l'artillerie fut perfectionnée. Bientôt les partages de succession, l'ambition des chefs, amenèrent la séparation du grand royaume maure, en petits royaumes de plus en plus nombreux. Pendant ce temps, les Espagnols, refoulés dans le nord, se déchiraient par des luttes affreuses, se morcelaient en une foule d'Etats qui étaient toujours en guerre,

soit entre eux, soit contre les Maures. Au commencement du XIe siècle, on voyait dans cette partie de la péninsule les royaumes de Léon, de Castille, de Navarre, de Portugal, d'Aragon, etc., et chacun de ces royaumes se fractionnait souvent. Tous ces petits Etats maures et espagnols, forcés de se défendre contre des attaques continuelles, augmentèrent considérablement le nombre des villes et châteaux garnis de machines. Ainsi l'Espagne, parsemée de fleuves, de montagnes nombreuses et difficiles, se trouva hérissée de postes et d'artillerie: de là, résulta que les guerres, soit intérieures, soit nationales, furent extrêmement longues et difficiles. Les conquêtes ne pouvaient être qu'une suite de siéges; les armées devaient être fortes et surtout bien pourvues d'artillerie. Les troupes agissaient principalement par le trait; les arbalètes étaient très employées et perfectionnées; celles de gros calibres ou ribauldequins accompagnaient l'infanterie sur les champs de bataille.

En France, la féodalité avait pris racine dans le sol. D'abord morcelée, elle s'était concentrée dans quelques puissantes mains, et tenait en échec le pouvoir de la royauté. Les seigneurs dominaient partout, dans le gouvernement et dans les armées. Les croisades et les efforts persévérants des rois qui s'appuyaient sur les communes, portèrent de grands coups à cette domination; cependant les seigneurs retranchés dans leurs châteaux forts comme dernier réduit de défense, bravaient souvent les attaques de la royauté, et se maintenaient. On vit Louis le Gros, dont l'incessante activité s'exerça dans des guerres continuelles contre ses vassaux, en être réduit à marier son fils avec l'héritière du seigneur de Montlhéry, pour posséder la tour qui fermait le passage entre Paris et Orléans.

L'artillerie devenait indispensable pour soumettre ces appuis de la féodalité. Ramenée par les croisades et l'influence des communes, cette arme prit un développement de plus en plus grand. Les rois sentirent de suite qu'elle devait être un moyen de domination réservé pour les puissances supérieures; ils firent les plus grands efforts pour assurer son établissement dans leurs possessions. De leur côté, les grands vassaux qui prétendaient à la domination, suivirent l'exemple de la royauté.

Philippe-Auguste, ce grand roi, qui travailla pendant toute sa vie à développer la puissance royale, qui, dans les croisades, s'était trouvé en relation avec les Grecs et les Italiens, apprécia beaucoup l'importance de l'artillerie; il employa cette arme à réduire une partie de la féodalité, à maintenir les conquêtes faites sur les seigneurs; il s'efforça de l'établir solidement dans le royaume. A cette époque où l'artillerie, d'une nature simple et assez grossière, pouvait être souvent construite sur les lieux, la possession d'un bon personnel était plus importante que celle du matériel; c'est ce que sentit Philippe-Auguste; aussi s'attacha-t-il d'abord à créer le corps des artilleurs et ingénieurs chargés de la construction, de l'entretien et du service des machines. Les officiers et les hommes de ce corps entretenus par l'Etat, furent répandus dans tout le royaume.

Louis IX continua et développa les institutions de Philippe-Auguste. L'artillerie alla toujours augmentant, et fut placée sous le commandement suprême du grand maître de l'artillerie qui commandait aussi tous les arbalétriers de l'armée (1). Le royaume étant devenu le plus concentré et

(1) Ce fut vers cette époque que le système général des machines prit en France le nom d'artillerie.

Ce chef suprême, appelé le plus souvent grand maître des arbalétriers, se

le plus puissant de toute l'Europe, se garnit partout d'artillerie. Cette arme servait en grande quantité dans la défense et dans la prise des villes : en campagne, quelques ribauldequins seulement paraissaient à la suite des armées. Cependant le grand maître, avec beaucoup d'officiers et d'hommes de l'artillerie, accompagnait ces armées, et faisait construire les machines sur les lieux quand les circonstances exigeaient de les employer.

Du reste, malgré l'influence croissante des communes et de la royauté, les seigneurs et leurs préjugés chevaleresques étaient toujours dominants en France. Souvent, sur les champs de bataille, l'orgueilleuse cavalerie féodale victima l'infanterie et l'artillerie appelées à la protéger ; de grands désastres devaient résulter de cette faute. Souvent la gendarmerie française devait tomber sous les coups réunis de l'infanterie et de l'artillerie ennemie. C'est ce qui arriva à la bataille de Courtrai (1302), gagnée par l'infanterie et l'artillerie flamande, et qui fut la première grande victoire du peuple contre les seigneurs. Les habiles généraux sentaient cette puissance formidable du trait ; aussi, à Mons-en-Puelles (1304), Châtillon, qui commandait l'armée française, maintint sa terrible gendarmerie, et ne l'envoya à la charge que lorsque l'infanterie et l'artillerie flamande eurent épuisé leurs traits contre les tirailleries des ribauldequins et des chariots remplis de gens de traits. Une brillante victoire couronna cette sage conduite.

---

trouvait avoir un commandement immense ; ainsi, il y eut des moments où le nombre des arbalétriers alla jusqu'à 60,000. Sous Philippe-le-Bel, cette charge de grand-maître venait immédiatement après celle de connétable.

Philippe-le-Bel développa considérablement les forces militaires de la France ; mais il finit par épuiser le royaume. Sous Louis X, la pénurie des finances ralentit les progrès de l'artillerie. La bonne administration de Philippe-de-Valois rétablit les ressources et les forces militaires. Châtillon réorganisa ces forces ; une grande quantité de troupes fut soldée et disciplinée. L'infanterie régulière fut presque établie ; la cavalerie moins nombreuse fut mieux équipée ; l'artillerie, sous les ordres de son grand maître, augmenta et se perfectionna beaucoup. Des parcs, des approvisionnements furent organisés et suivirent les armées ; le roi eut, dans les principales villes, de l'artillerie conservée disponible et envoyée pour les expéditions, quand c'était nécessaire (1).

A mont Cassel, la belle armée de France avait un fort attirail de machines, et Châtillon se servit de cette artillerie pour armer les lignes avec lesquelles il bloqua la position des Flamands. Aux batailles de Crécy et de Poitiers, les armées françaises avaient beaucoup de ribauldequins, et probablement aussi quelques machines plus fortes. Mais la téméraire impétuosité des chevaliers paralysa l'action de ces machines, ainsi que toutes les autres dispositions convenables.

---

(1) Robert, commandant de la Gascogne, voulant marcher contre les Anglais qui ravageaient la Guienne, demande à la sénéchaussée de Carcassonne de lui envoyer *toute l'artillerie royale conservée dans la ville*, avec toutes choses nécessaires pour la mettre en jeu..... La même année, le duc de Normandie, réunissant une nombreuse armée à Toulouse, ordonne d'y envoyer le tiers de *l'artillerie royale conservée* dans les châteaux des sénéchaussées de Carcassonne et de Beaucaire (histoire du Languedoc.)

Les forces de la France furent presque épuisées après ces derniers désastres, l'Anglais possédait la plus grande partie du royaume. Charles V répara peu à peu les ressources; il évitait les grandes opérations et les grandes armées, recommandait aux généraux les petits combats et les escarmouches. La continuité et la vigueur de ces actions partielles finirent par ruiner l'Anglais, qui fut chassé de France. Dans ce système de guerre, les ribauldequins apparaissaient quelquefois dans les combats. Les autres machines étaient employées en petit nombre pour les siéges. Par la sagesse de Charles V, et les exploits de Duguesclin, les forces de la France se réorganisèrent. Les armées redevinrent nombreuses, l'artillerie augmenta de plus en plus. Mais, à cette époque, les bouches à feu commençaient à se répandre. Les machines névrobalistiques se trouvèrent mélangées avec elles; mais comme l'infériorité des anciennes machines fut rendue manifeste, on y renonça peu à peu.

Généralement cette artillerie névrobalistique disparut des armées européennes d'occident, au commencement du xvᵉ siècle. L'Italie, la France, l'Angleterre furent les premières à la supprimer; l'Espagne, et surtout l'Allemagne, l'employèrent plus longtemps. Depuis cette époque ces machines ont été presque complétement abandonnées. Mais cette négligence n'exclut pas l'utilité dont elles pourraient être dans quelques circonstances où l'artillerie à poudre manquerait.

SECTION III.

§ 1.

A l'origine des peuples, les armées mettant toute leur

puissance d'action dans le choc des individus, puis des masses d'hommes ou d'animaux, s'entassaient en dispositions profondes. Les batailles étaient presque les seules opérations, le seul but de la guerre; elles étaient horriblement meurtrières, entraînaient la destruction presque complète de l'armée vaincue.

Les armées de jet devinrent le premier recours de la faiblesse contre la force brutale, de l'adresse contre la témérité. Augmentant beaucoup la sphère d'action de l'homme, elles étendirent et compliquèrent l'art des combats, substituèrent l'action individuelle à celle massive, les fronts étendus aux dispositions profondes.

Ces modes d'action dont les hommes ou les animaux formaient la base, étaient suffisants pour des peuples presque sauvages, portés à exposer continuellement leur vie, à placer leur force dans le nombre d'hommes. Mais quand les sociétés se furent organisées, ces moyens devinrent insuffisants. Les hommes perdirent leur sauvage énergie, leur vie devint plus précieuse, ils cherchèrent les moyens de la garantir et d'agir contre leurs ennemis sans la compromettre; alors ils employèrent les moyens d'action artificiels; ils protégèrent les villes, dépôts des richesses et de la civilisation, par des obstacles matériels capables d'arrêter les masses d'hommes les plus sauvages et les plus nombreuses. Ainsi, les peuples durent rechercher des agents pour frapper de loin, pour défendre ou briser les grands obstacles matériels, pour suppléer par leur action un grand nombre d'hommes.

En même temps que ces nécessités amenées, par la civilisation, se présentèrent des arts perfectionnés qui permirent de combiner un ensemble mécanique susceptible d'action, et qui donnèrent naissance à l'artillerie, la plus compliquée de toutes les armes; partout elle fut employée en dernier lieu

et seulement par les puissances qui possédaient de grandes ressources, et étaient avancées en civilisation et en science militaire.

§ 2.

L'artillerie était indispensable pour la prise et la défense des villes; aussi ce fut par son action dans ces opérations, qu'elle exerça une immense influence. Elle devint un des éléments les plus importants de conservation et de conquêtes. Dans les premiers temps de l'antiquité, la science militaire étant peu avancée, l'emploi de l'artillerie fut limité aux opérations de siéges. Toute l'Asie, presque toute la Grèce, et pendant longtemps les Romains, ne lui donnèrent pas d'autre usage.

L'artillerie de campagne était moins une nécessité que le résultat de grands progrès dans les idées militaires et industrielles. Elle vint quand on transporta dans les opérations de campagne la prudence et la solidité des opérations de siége, au moyen des camps retranchés.

Les Romains qui résumèrent les connaissances militaires et industrielles de tous les autres peuples, qui firent déborder leur puissance sur le monde entier, qui le conservèrent longtemps sous leur domination, donnèrent les premiers un développement immense à l'artillerie. Elle soumit les villes, bases de résistance des peuples à la conquête; en campagne elle défendit les continuels camps retranchés contre lesquels se brisèrent les masses de troupes ennemies. Sous le rapport défensif elle fut la principale force des villes et des postes qui maintinrent dans l'obéissance les populations conquises. Enfin cette artillerie, devenue presque la propriété spéciale des Romains, constitua le plus important des moyens d'action

de leurs armées, leur permit de conquérir et de conserver au moyen de troupes peu nombreuses.

Bientôt le gigantesque empire des Romains fut attaqué de tous côtés par des ennemis nombreux, mais ignorants. Contre ces masses, les armées impériales étaient faibles; elles auraient été bientôt balayées si elles n'eussent appelé à leur aide l'artillerie, pour border les obstacles derrière lesquels elles se plaçaient, pour remédier au manque d'hommes, pour garantir les troupes en brisant les masses ennemies avant qu'elles pussent faire du mal. Les immenses services rendus par l'artillerie dans toutes ces circonstances, la firent introduire parmi les troupes et mélanger avec elles; firent augmenter de plus en plus sa quantité.

La présence de cette nombreuse artillerie amena de grands changements dans les armées et dans le système de guerre. Son service absorba un personnel nombreux, organisé séparément, et composé de l'élite des troupes. La masse des convois embarrassa, alourdit les marches; la position des machines dans l'ordre de bataille nécessita de grands intervalles entre les éléments de troupes, et étendit beaucoup les fronts. La présence de l'artillerie dans les armées ennemies contribua beaucoup à la diminution de profondeur dans les dispositions, soit de troupes, soit de campements. De ces faits résultèrent une augmentation considérable dans l'étendue des fronts, par suite une bien plus grande difficulté dans le choix des champs de bataille, dans la conduite des armées au combat, dans les campements, dont la durée d'exécution se trouva beaucoup augmentée. Les lignes de bataille agissant de loin par les gens de traits et par les machines, furent difficilement abordables; les masses attaquantes en devinrent beaucoup plus timides. L'usage général s'établit de commencer la lutte entre les armées par des décharges

de machines et de gens de traits; souvent les batailles se réduisirent à cette action. Les pertes furent plus également réparties entre les armées, et les batailles devinrent moins meurtrières que du temps où régnait le choc. Enfin de tous ces changements amenés par l'artillerie, de l'excès de son importance, résulta un système de guerre beaucoup plus compliqué et timide; puis la démoralisation des troupes.

La trop grande confiance dans l'artillerie influait sur cette dégradation morale. Mais de plus grandes causes tenant à l'état politique de l'empire romain avaient amené ce résultat. Les troupes étaient dégénérées, incapables d'action et de résistance par elles-mêmes. L'artillerie devint leur unique appui, elle fut une des principales causes de la longue résistance du colossal empire romain, qui menaça ruine pendant si longtemps avant de s'écrouler sous les coups des barbares.

§ 3.

Les peuplades du nord, guerrières et sauvages, qui inondèrent l'empire romain d'occident, n'agissaient dans les combats que par le choc des masses d'infanterie; ravageaient par des expéditions continuelles les campagnes et les populations. Mais toutes ces luttes ne décidaient rien, les vainqueurs ne s'établissaient nulle part, faute d'artillerie pour conquérir et défendre les forts points d'appui. Les institutions romaines et surtout l'artillerie s'étaient réfugiées dans les villes; ce ne fut qu'après de longues, sanglantes et indécises luttes, lorsque les vainqueurs sentirent la nécessité de posséder les villes, que les machines reparurent en grande quantité pour les siéges. Cependant l'instinct guerrier et sauvage dominait toujours dans les combats. Le choc était

toujours l'action principale, sa puissance était passée aux cavaliers couverts de fer. L'emploi du trait tombait dans le mépris ; d'un autre côté, le morcellement de puissances détruisait les grandes ressources et les fortes armées. Un tel état de choses repoussait bien loin l'emploi de l'artillerie. Forte de cette absence, la féodalité s'établit sur le sol au moyen de forts et de châteaux sans nombre, s'enferma dans ces réduits presque imprenables, et régna longtemps en souveraine.

Cependant les rois s'appuyant sur le peuple, commencèrent à lutter contre les seigneurs, et s'efforcèrent de reconstruire la puissance et l'unité de la nation en brisant les indépendances partielles. Leurs grands moyens d'action dans la lutte furent les masses d'infanterie agissant par le trait, mais surtout l'artillerie. Les longues croisades en Orient et l'influence croissante des communes, ramenèrent ces modes d'action qui se répandirent de plus en plus. Les rois et les grands vassaux ambitieux comprirent l'influence décisive de l'artillerie pour abattre les forteresses de la féodalité, pour conserver les conquêtes et pour les défendre contre toute nouvelle attaque. Tous ces puissants s'efforcèrent de donner à l'artillerie un développement de plus en plus étendu et régulier ; elle commença à faire partie de toutes les grandes opérations : quelquefois même elle agit sur les champs de bataille, et devint le plus solide appui de la mauvaise infanterie, de la résistance du peuple à la tyrannie des nobles. Ainsi l'artillerie névrobalistique avait fait de grandes brèches dans la féodalité qui allait bientôt s'écrouler entièrement sous les coups de l'artillerie à feu.

HISTOIRE GÉNÉRALE

DE L'ARTILLERIE.

DEUXIÈME ÉPOQUE.

Depuis la connaissance de la poudre en occident, jusqu'à l'emploi des masses énormes d'artillerie à feu par toutes les grandes puissances.

1250 à 1494.

Cette époque se partage en deux livres, séparés par 1440. Cette année correspond au rétablissement de la France comme puissance indépendante et bientôt prépondérante en Europe; à la création des armées permanentes; à l'organisation première des grandes masses d'artillerie à feu.

Le livre premier dit la connaissance et le développement de la poudre et des bouches à feu dans toute l'Europe; le mode de formation et d'emploi

de cette nouvelle artillerie; sa supériorité reconnue; son accroissement continuel; son influence dans les divers Etats de l'Europe.

Le deuxième livre dit l'état de l'artillerie dans l'Europe occidentale pendant la seconde moitié du xve siècle. A cette époque, la France se place solidement à la tête de l'Europe. Son artillerie fait des progrès immenses, et devient le modèle de toutes les autres. La France et la Bourgogne étant alors les Etats les plus puissants, les plus avancés et les plus agissants de l'Europe, ce deuxième livre s'occupe surtout de ces deux Etats. Il traite aussi de l'artillerie en Suisse, en Espagne, en Allemagne, en Angleterre. Vers la fin du xve siècle, les Etats européens sont devenus forts, et emploient tous des masses énormes d'artillerie. Ce deuxième livre est terminé par l'appréciation de l'influence politique et militaire de l'artillerie pendant le xve siècle.

LIVRE PREMIER.

1250 à 1440.

Connaissance, emploi et développement de l'artillerie à poudre dans toute l'Europe.

Section Ire. — § 1. De la poudre. — Sa connaissance et son emploi en Orient et chez les Grecs. — Connaissance de la poudre en occident. — Premier emploi des bouches à feu. — § 2. Diverses espèces de bouches à feu. — Serpentines. — Bombardes, progrès successifs. — Coulevrines, leur importance. — § 3. Formation des masses d'artillerie employée par les grandes armées.

Section II. — § 1. Connaissance, progrès et influence de l'artillerie dans l'Europe occidentale. — § 2. Italie, Venise, Gênes. — Espagne. — Allemagne, Berthold-Schwarz. — Guerre des Hussites. — § 3 Villes de Flandre, bataille de Rosebecque. — Angleterre, bataille de Crécy, expéditions en France. — § 4. France. Etat militaire sous Philippe de Valois, Charles V et Charles VI, ducs de Bourgogne. — Charles VII, combats près d'Orléans, victoires sur les Anglais.

Section III. — § 1. Position générale de l'artillerie dans l'Europe orientale. — § 2. Turquie. Amurath Ier, bataille de Kossova. Bajazet Ier. — Etats chrétiens de Transylvanie, Valachie, Servie, Bulgarie, etc... Hongrie. — § 3. Nord. — Chevaliers Teutoniques en Prusse. — Pologne, Casimir le Grand, Jagellon. — Russie, Dmitri-Ivanowitsch. — Scandinavie, Danemarck, Suède, Norwège.

SECTION I.

§ 1.

La poudre est un mélange de salpêtre, charbon et soufre. Au contact du feu, ce mélange s'enflamme et détone, en donnant une masse énorme de gaz et de vapeurs. Les proportions des trois matières composantes peuvent varier à

l'infini; quelques-unes de ces matières peuvent même être supprimées, et le mélange conserver toujours, quoiqu'à des degrés très différents, les propriétés précédentes. Le salpêtre est la base essentielle de toutes ces poudres; de là résulte qu'elles n'ont pu être confectionnées dans l'Europe avant le VIIe siècle, époque généralement attribuée à la connaissance du salpêtre. En Asie, au contraire, les poudres ont été connues bien avant cette époque. Dans l'Inde, le salpêtre se trouve à la surface du sol. Les habitants de cette contrée durent remarquer bientôt les propriétés de ce sel mis en contact avec le feu. Ils cherchèrent à augmenter ses propriétés en mélangeant le salpêtre avec le plus ordinaire des corps inflammables, le charbon; dès lors ils eurent des mélanges de poudre que l'adjonction du soufre dut considérablement améliorer plus tard (1).

Les Chinois paraissent avoir employé ces mélanges de poudre plusieurs siècles avant notre ère. La connaissance de ces agents se transmit peu à peu aux peuples d'Asie, puis aux Arabes, qui les communiquèrent aux Grecs du Bas-Empire. Les invasions des Arabes, mais princialement les croisades en Orient et en Afrique, initièrent presque tous les autres peuples d'Europe à la connaissance de ces mélanges de poudre.

Les Chinois et, comme eux, les autres peuples, n'employèrent d'abord la poudre que comme matière d'artifice et d'incendie. Elle devint la base de ces feux liquides ou solides dont l'emploi prit une si grande extension chez les

---

(1) On peut employer de la poudre sans soufre. Ses inconvénients sont d'être moins forte, plus altérable, plus *crassante* que la poudre ordinaire.

Grecs à partir du VIIIe siècle. Le plus souvent ces feux étaient lancés par les anciennes machines de jet; la poudre agissait alors plutôt par ses qualités comburantes que par celles explosives. Cependant, ces dernières commençaient à être utilisées par l'emploi des carcasses qui, venant à s'enflammer, éclataient avec un bruit de tonnerre, et incendiaient tous les alentours. Ces qualités explosives de la poudre étaient encore mises en jeu dans les artifices et fusées employés à la guerre. Des tubes et siphons, quelquefois en bronze, étaient remplis de pulvérin fortement pressé qui brûlait en dardant la flamme et en projetant des matières incendiaires ou feux solides dont la poudre formait la base. Une foule de faits tirés de l'histoire des Chinois, des Arabes et des Grecs, établissent l'existence de ces emplois divers des matières de feu.

Toutes ces combinaisons de poudre étaient, à cause de leur puissance, et aussi à cause de l'ignorance superstitieuse de l'époque, regardées comme un secret d'une grande importance morale, militaire et politique. Cette discrétion générale, jointe à la difficulté et au danger des manipulations, à la puissance de l'esprit de tradition et de recette, retarda considérablement les progrès de ces nouveaux agents. Aussi, la poudre se borna pendant longtemps aux emplois indiqués plus haut. Cependant, le génie grec s'étudiait toujours à les développer.

Tel était l'état des choses en Orient, quand les États d'occident parvinrent à surprendre la connaissance des combinaisons de la poudre. Soumis alors à une impulsion vigoureuse vers les sciences et les découvertes de toutes sortes, l'occident s'empara de ces nouveaux agents; les hommes habiles et instruits de cette contrée les étudièrent et les com-

binèrent de toutes les manières ; perfectionnèrent beaucoup la poudre considérée isolément, et découvrirent quelques-unes de ses propriétés. Vers cette époque, les écrits étaient rares et énigmatiques, les nouvelles inventions étaient l'objet d'un très grand secret ; de là résulte que les documents historiques sont extrêmement rares et confus, pour indiquer les progrès de la poudre dans l'Europe occidentale ; de là résulte aussi, que l'on a voulu attribuer l'invention de cet agent et la découverte de ses propriétés, aux hommes qui ont écrit, et dont les ouvrages sont venus jusqu'à nous. Parmi ces hommes, trois sont remarquables, et parurent à peu près à la même époque, de 1230 à 1270, ce sont, Albert le Grand, Roger Bâcon et l'Arabe Al Marco.

Albert le Grand était profondément instruit dans les sciences physiques. Ses études l'avaient fait passer pour sorcier. Il parcourut la Hollande, l'Allemagne, l'Italie. Dans quelques-uns des écrits attribués à ce savant, il est parlé de la fabrication et des propriétés de quelques mélanges de poudre. Roger Bâcon, moine d'un esprit et d'une science supérieurs, expert dans les études physiques et chimiques, était instruit, par de longs voyages en Orient, sur les institutions grecques et arabes; il vint se fixer en Angleterre, fit à Oxfort de nombreuses expériences, et publia dans plusieurs ouvrages la nature, la fabrication et les propriétés explosives de quelques mélanges de poudre (1). L'Arabe

(1) Beaucoup de personnes tiennent à regarder Roger Bâcon comme l'inventeur de la poudre. Une telle opinion est insoutenable. D'ailleurs, dans ses écrits, Bâcon dit que les pétards *étaient un jeu d'enfants fort connu*. Pour qu'il en fût ainsi, la poudre devait être évidemment répandue depuis longtemps.

Al Marco, était très instruit et secrétaire du souverain de l'Egypte; il a décrit les machines de guerre en usage de son temps chez les Arabes : il parle beaucoup des matières incendiaires, des carcasses qui éclatent avec fracas, et font jaillir du feu de tous côtés.

Ces divers auteurs parlent de la poudre comme faisant explosion avec éclair et bruit de tonnerre, mais aucun d'eux n'en dit la force motrice pour lancer les corps durs à de grandes distances. De ce fait on peut conclure, que les Arabes et l'Europe occidentale n'ont pas connu les bouches à feu avant la fin du XIIe siècle.

La force de projection de la poudre, et par suite les bouches à feu, ne pouvaient tarder à être connues. Les fusées employées depuis longtemps par les Grecs, et qui projetaient quelquefois des feux solides, étaient une première indication. Dès le IXe siècle, ces feux étaient projetés par des tubes de bronze; de là aux bouches à feu d'artillerie, lançant des corps solides, il n'y avait qu'un pas à faire; probablement les Grecs le firent; ils furent des premiers à employer les bouches à feu de l'artillerie moderne.

Cependant la poudre considérée soit comme agent isolé, soit comme élément des compositions incendiaires, se répandait de plus en plus dans l'occident. Partout les études, les expériences se multipliaient; de là résultèrent naturellement les découvertes de la force motrice de cette matière. Une explosion accidentelle en projetant des corps solides, devait faire venir l'idée d'employer le nouvel agent à lancer au loin des projectiles déterminés. Ainsi la connaissance de la puissance motrice de la poudre dut suivre rapidement, en occident, l'emploi de la poudre comme agent isolé; de la connaissance de ce pouvoir moteur et des relations avec

les Grecs durent résulter les bouches à feu pour toutes les puissances de l'Europe assez avancées en organisation.

Cette conclusion est confirmée par les faits résultant de nombreuses recherches dans l'histoire de tous les peuples. Ainsi, de 1320 à 1350, les bouches à feu ont été employées dans plusieurs endroits et dans plusieurs circonstances. En Grèce, en Italie, en France, en Espagne, en Angleterre, en Flandre, en Allemagne, en Danemarck, en Pologne, dans les armées arabes... Rechercher quelle est la nation qui, la première, a employé les bouches à feu, nous paraît une question vaine et impossible à résoudre. Aussi laisserons-nous chacun des Etats ci-dessus soutenir ses prétentions à la priorité d'emploi (1).

---

(1) Dans le cas où un choix serait ordonné, nous pencherions en faveur de l'empire grec d'orient, qui était alors le centre des lumières, des sciences et des arts, qui, depuis plus de cinq siècles, travaillait et employait constamment les matières de poudre, qui, plusieurs fois, avait dû la délivrance de sa capitale à la terrible action de ces matières, lancées par des tubes en bronze.

Les prétentions de la Chine, à cette priorité d'emploi des bouches à feu, sont inadmissibles. Les Chinois employaient beaucoup les matières de poudre, mais toujours comme corps d'artifices et d'incendie que lançaient ordinairement les machines névrobalistiques. Marco-Polo, qui visita la Chine vers 1250, et assista au siége de Sian-Fu, qui dura trois ans, ne parle pas de bouches à feu. La ville ne se rendit que lorsque Marco et ses compagnons eurent construit pour les Chinois trois grandes catapultes qui lançaient des pierres de 300 livres. Duhalde dit, dans son histoire générale de la Chine, que ce fut en 1621 que les Chinois eurent connaissance des canons, par trois pièces de marine que les Portugais envoyèrent de Macao avec leurs servants. Les décharges de ces pièces jetèrent une grande frayeur dans les Chinois et les Tatars ennemis. Le jésuite Adam Scheel coula pour les Chinois des canons massifs et lourds semblables à ceux portugais. En 1691, le père Verbiest fondit une artillerie de campagne pour aller

§ 2.

Les terribles effets de la poudre, sa puissance pour lancer les projectils, durent frapper tous les esprits. Mais les préjugés religieux qui traitaient cette force de diabolique, ceux chevaleresques qui la méprisaient comme déloyale, les finances délabrées qui ne permettaient pas de donner un grand développement à des machines dispendieuses; l'ignorance militaire, industrielle et physique de l'époque; durent ralentir beaucoup les progrès de l'artillerie à feu. Cependant cette nouvelle invention ne pouvait tomber; elle avait trop de puissance dans ses moyens, puis elle arrivait dans un moment favorable. Après de longs siècles d'anarchie et d'ignorance, de forts pouvoirs parvenaient à s'établir en Europe, ramenaient les progrès de toute sorte,

---

dans les montagnes. Les pièces assez grossières étaient petites, légères, entourées de madriers cerclés en fer. Depuis cette époque, les Chinois ont considérablement augmenté leur artillerie au moyen des Européens; mais ils sont toujours restés dans une ignorance grossière sur cette arme. C'est ce qu'ont montré avec la dernière évidence les opérations des Anglais en 1841.

Des prétentions, en face de tels faits, n'ont plus besoin d'être discutées. Du reste, toute l'Asie resta dans une ignorance complète sur les bouches à feu, et fut obligée d'avoir recours aux Européens, toutes les fois qu'elle voulut de l'artillerie.

Quant aux autres prétentions, elles sont injustifiables. Les plus fortes, sont celles de l'Allemagne et de l'Italie. Dans un mémoire publié récemment (*Spectateur militaire*, 15 août et 15 septembre 1841), on trouve cités à peu près 25 auteurs en faveur des prétentions allemandes, et 15 en faveur de celles italiennes, sans compter un très grand nombre d'auteurs dont il n'est pas fait mention. A choisir entre les deux opinions, nous pencherions pour cette italienne. L'Italie était l'état militaire le plus avancé de l'occident, pendant la première moitié du XIVe siècle.

poussaient les idées militaires vers l'emploi de l'infanterie et d'une forte artillerie dans toutes les opérations de la guerre. Les bouches à feu n'eurent qu'à remplacer les anciennes machines et à continuer l'influence de ces dernières sans amener d'abord de grands changements. Ce remplacement ne put avoir lieu que peu à peu, et longtemps les deux artilleries durent être employées ensemble dans les opérations de la guerre (1).

Dès l'origine, deux espèces de bouches à feu furent employées par la nouvelle artillerie.

Au commencement du XIVe siècle, l'infanterie renaissait

(1) A l'apparition de cette artillerie nouvelle, il eût fallu trouver de nouveaux noms pour tout désigner. Beaucoup d'écrivains évitèrent la difficulté en appelant du nom général de *Tormenta* les anciennes et les nouvelles machines, de sorte que la distinction entre les deux artilleries devint souvent impossible. D'autres auteurs appliquèrent aux nouvelles machines les dénominations particulières des anciennes. M. Omodeï, colonel d'artillerie piémontaise, qui a fait récemment de grandes recherches sur l'origine de la poudre et des bouches à feu, pense que cette application avait souvent lieu. M. le colonel Tortel, qui a étendu et commenté le travail du colonel piémontais, soutient en s'appuyant sur les autorités de Daniel et des mémoires de Boucleault, que des noms considérés comme affectés seulement aux nouvelles machines, étaient depuis quelque temps donnés aux anciennes. Indépendamment de ces rapports communs entre les noms des machines, les mêmes termes étaient employés pour les projectiles et pour des opérations des deux artilleries.

A la confusion résultant de cette communauté d'expressions, vint se joindre celle des nouvelles dénominations Chaque langue donna un nom particulier aux nouvelles armes et aux différentes parties de leur service. Dans chaque État, les individus, constructeurs, militaires ou écrivains, firent varier ces dénominations, de sorte que l'artillerie présenta un désordre inextricable de dénominations. Ce désordre, qui rendit extrêmement difficiles les recherches à faire, a encore été augmenté par les sup-

nombreuse et forte, plaçant sa puissance dans les tirailleries des armes de jet. Parmi ces dernières, la plus importante et la plus appréciée était l'arquebuse. Toutes les idées de perfectionnement étaient alors dirigées vers cette arme; la poudre se présenta naturellement comme un moteur avantageux et d'un emploi facile, la seule modification à faire à l'arquebuse consistait dans le remplacement de la force d'élasticité de l'arc par la force explosive de la poudre enfermée dans une boîte (1). Les armes qui en résultèrent tiraient des balles de plomb, et étaient en fer assez grossièrement travaillé. L'épaisseur que l'on crut devoir donner aux tubes pour avoir la solidité nécessaire, rendit ces armes trop lourdes pour être portées et tirées à bras par un seul homme. Alors on les établit soit sur des trépieds à roulettes, soit sur un affût roulant et à flasques que des hommes conduisaient comme une brouette, soit enfin sur une voiture où ces pièces étaient réunies en forme d'orgues, et traînées par un ou plusieurs chevaux. Généralement deux ou trois hommes au plus étaient attachés à la conduite et au service de ces armes.

---

positions, commentaires, discussions d'une foule d'écrivains de toute sorte. Nous avons rejeté autant que possible cette multitude de dénominations qui, le plus souvent, ne servent qu'à engendrer des discussions oiseuses sur les mots, qui rendent les relations confuses et fatigantes. Nous avons toujours cherché à nous attacher aux choses et non aux mots, à saisir les caractères et les rapports principaux, à ordonner et classer en suivant la marche générale de l'histoire.

(1) Cette boîte était assujettie de différentes manières au moyen de coins, de vis; et cela donna naissance à différents noms pour ces pièces. Les noms les plus employés étaient ceux de *canons*, *serpentines*, *arquebuses*, etc... Nous désignerons l'ensemble de ces armes sous le nom de *petite artillerie*.

Les calibres étaient très divers ; ils furent d'abord faibles à cause de la difficulté de construire des enveloppes assez résistantes. Mais à mesure que les procédés de fabrication se perfectionnèrent par l'expérience, lorsque surtout les matières fusibles, et particulièrement le bronze, furent employées pour la confection de ces armes (1370), on put augmenter de plus en plus les calibres. Bientôt on vit des petites pièces dont le poids dépassait cinq cents livres, et dont le projectile en plomb pesait de trois à quatre livres. A cette époque, où les troupes, infanterie et cavalerie, avaient des dispositions peu profondes, ces petites pièces constituaient une assez bonne artillerie de combats ; tel était le but de leur origine et de leur développement.

En même temps que ces petites pièces de combat, apparut la grosse artillerie ou artillerie de bombardes ; elle était destinée surtout à agir contre les villes, et accapara toute la puissance morale. Cette artillerie devait résulter naturellement des bombardes névrobalistiques modifiées de la même manière que l'arquebuse de l'infanterie : jusqu'à présent on s'est plu à ne donner pour origine à cette artillerie qu'un accident très probable, du reste. Un mélange de poudre ayant pris feu dans un vase recouvert d'une pierre, cette dernière fut lancée au loin, et le vase resta intact. On chercha à reproduire le phénomène en l'utilisant. Les premières bouches à feu construites dans cette intention, furent un vase composé de lames de fer assemblées ensemble, et fixées sur de lourdes charpentes. Le vase était rempli de poudre, et sur sa bouche reposait le projectile en pierre. Ces pièces, courtes et assez lourdes, espèces de mortiers, furent en usage dans la première moitié du XIVe siècle.

L'expérience, et surtout l'emploi des fontes pour la fa-

brication, permirent bientôt de perfectionner ces pièces trop grossières. D'abord on donna à l'âme la forme conique, et on l'allongea pour recevoir le projectile; plus tard, on partagea cette âme en deux parties cylindriques destinées, l'une à la poudre, et l'autre au projectile. Pour donner à la poudre d'une combustion fort lente le temps de produire tout son effet, on augmenta beaucoup la longueur de l'âme. Comme on avait remarqué d'un autre côté, que la portée et la justesse du tir croissaient rapidement avec la force du calibre, on augmenta considérablement le poids des projectiles. Les boulets étant en pierre, il en résulta pour eux et pour les bombardes de grands diamètres. Alors ces bouches à feu eurent des dimensions énormes (1).

La puissance morale de ces monstrueuses machines était immense. A leur aspect, au récit de l'effet prodigieux de leur tir, les populations étaient dans l'admiration et la terreur. Bientôt dans ces temps d'anarchie, surtout en Allemagne, la considération dont jouit un prince, la crainte qu'inspirèrent ses armes, furent en raison du nombre et du calibre de ses bombardes. Aussi, des villes et des princes employèrent leurs faibles ressources à acquérir une ou deux énormes pièces au lieu d'une plus nombreuse et meilleure artillerie de calibres plus faibles. Ces raisons morales et ma-

(1) On en vit dont le boulet de pierre pesait jusqu'à 1500 livres.

En 1382, les Gantois avaient, devant Oudenarde, une bombarde de cinquante-trois pieds de bec qui, lorsqu'elle déclicquait, s'entendait la nuit à dix lieues. (Froissart.) Ces gigantesques bombardes, qui excitent l'admiration de tous les chroniqueurs, n'étaient, il est vrai, que des exceptions; cependant elles influençaient beaucoup tout le système de grosse artillerie.

térielles apportèrent beaucoup d'entraves aux perfectionnements de la véritable artillerie, aux principes sur son effet utile, et enfin à son influence dans les opérations de campagne.

Les bombardes étaient invariablement fixées sur leurs fûtages composés d'énormes pièces de bois. Tantôt ces fûtages servaient eux-mêmes de voitures, tantôt ils étaient transportés sur des chariots d'où on les descendait avec beaucoup de peine, et à grands renforts de machines. Le service de ces grosses pièces était extrêmement lent, tous les détails de la charge étaient manipulés par un même homme, le bombardier, espèce d'artiste très recherché et très estimé. L'emploi de ces pièces immobiles et tirant à peine un coup dans deux heures, était presque impossible pour les opérations de campagne.

Ainsi, dans le XIVe siècle, l'artillerie était de deux espèces. L'une, généralement en fer, comprenait des petites pièces pesant de quarante à cinq cents livres, et tirant ordinairement des boulets de plomb; destinée à agir dans les combats, elle était d'un transport facile, d'un service assez rapide. L'autre espèce d'artillerie lançait de gros boulets de pierre; ses pièces étaient souvent des masses énormes d'un transport et d'un service extrêmement pénibles et lents; elles étaient destinées à agir contre les villes et accaparaient toute la puissance morale de l'artillerie.

Vers 1400, se répandirent en Europe et surtout dans les armées françaises, des petites pièces nommées coulevrines, qui devaient exercer une grande influence sur le système général des armes à feu. Ces coulevrines furent d'abord fondues en bronze d'une seule pièce et pesèrent de dix-huit à vingt-quatre livres. Pouvant être servies par un seul

homme, elles devinrent la véritable arme à feu de l'infanterie; leur emploi prit un très grand développement, et commença à trancher la séparation entre les armes de l'infanterie et celles de l'artillerie.

La construction plus simple et plus précise de ces armes d'une seule pièce, leurs avantages pour la rapidité et la justesse du tir, firent songer à appliquer le même système de construction à des calibres de plus en plus forts. On obtint ainsi des coulevrines qui remplacèrent les pièces en fer des plus forts calibres, tirèrent à boulet de plomb ou de fer, et furent placées sur des affûts roulants. Vers la même époque, l'expérience de la guerre diminua le calibre des bombardes, un grand nombre de ces pièces dont le boulet de pierre pesait moins de quinze livres furent réunies aux fortes coulevrines, et constituèrent une artillerie capable de suivre les armées dans les opérations de campagne. Outre cette artillerie moyenne, les armées avaient toujours un grand nombre de petites pièces en fer dispersées parmi les troupes, et de grosses bombardes pour agir contre les villes.

§ 3.

Les princes puissants commençaient à traîner à leur suite des masses d'artillerie, et employaient leurs ressources à acheter le plus possible de ce nouvel agent. Comme tous les autres éléments de force militaire, l'artillerie était, dans les premiers temps, un objet de commerce et d'industrie. Les pièces n'ayant d'autres principes de construction que le caprice des particuliers, présentaient une confusion inextricable. La composition et le mode de réunion de

l'artillerie rendaient le désordre commun à toutes les parties de ce vaste ensemble.

Le triste état des finances ne permettait pas, même aux princes les plus puissants, d'avoir des parcs permanents. Aussi quand une expédition était décidée, il était mandé aux communes, sénéchaussées, bailliages, commandants de châteaux, etc., d'envoyer tel jour, à tel endroit, toute l'artillerie possible. Alors les uns envoyaient des machines anciennes; d'autres, des bouches à feu, des bombardes plus ou moins diverses, des petites pièces en fer ou des coulevrines; celui-ci de la poudre, celui-là des projectiles; les uns des chariots, d'autres des chevaux et des bœufs, d'autres des ouvriers en tous genres, d'autres un maître canonnier, objet très précieux et très rare, etc... Toutes ces choses diverses arrivaient pêle-mêle à l'endroit indiqué. Là des ouvriers en tout genre travaillaient continuellement, les uns aux charrois, d'autres aux fûtages, d'autres aux pièces, d'autres à la confection des projectiles. Généralement la plus grande partie des objets envoyés ne pouvait être utilisée faute des moyens de construction ou de transport. Très souvent aussi le long temps nécessaire pour organiser ces parcs, retardait les opérations militaires ou bien les compromettait. Quels progrès étaient possibles dans ce désordre de toutes choses?...

Pendant près d'un siècle, l'ensemble de l'artillerie constitua une confusion monstrueuse. Dans tous les coins du monde, on construisait ou on achetait des fragments, lesquels étaient soumis dans leur nature aux caprices de chaque individu; partout figurait l'artillerie nouvelle à côté de celle ancienne; partout les premiers essais grossiers

paraissaient en même temps que des perfectionnements et des nouveautés de toute sorte.

A côté des balistes, des catapultes, des grosses arquebuses et ribauldequins, on voyait des pièces en fer ou en bois construites comme des tonneaux, des pièces en bronze de toute espèce, en fonte de fer, en fer forgé; les unes coniques, d'autres cylindriques, d'autres à chambre, d'autres à boîte; les unes tirant des boulets de pierre, d'autres des boulets de fer, d'autres des boulets de plomb; les unes monstrueuses et tirant des projectiles monstrueux, d'autres très petites et ne tirant que de petites balles. Les affûts étaient de mille espèces, depuis les masses énormes d'échafaudage, sur lesquelles étaient fixées quelques bombardes, jusqu'à de petites brouettes traînées par un homme. Les moyens de transport étaient les plus divers. Le mode d'action, le service variaient pour chaque bouche à feu et suivant le caprice de chaque individu servant de l'artillerie. Le personnel destiné à ce service était ramassé, acheté partout; sans règle, sans tradition, il s'instruisait au hasard et agissait de même. Les poudres recueillies de tous côtés et fabriquées par une foule de particuliers dont chacun avait sa recette, offraient encore une confusion extrême. Généralement, toutes avaient une trop faible proportion de salpêtre, et étaient réduites à l'état de pulvérin, de sorte qu'elles étaient faibles. En résumé, l'artillerie était une confusion extrême, son action était lente et très faible, sa grande quantité compensait un peu ces défauts.

Cependant, malgré cet état de confusion et de faiblesse, l'artillerie à feu montra sa supériorité sur les machines névro balistiques perfectionnées, et finit par les chasser entièrement.

SECTION II.

§ 1.

Pendant le xive siècle, les grandes puissances travaillaient à s'établir dans toute l'Europe par l'absorption des petits pouvoirs partiels, dans lesquels était morcelé l'intérieur de chaque nation. L'artillerie était, nous avons vu, un moyen indispensable et des plus efficaces pour amener cette domination. L'artillerie à feu avec son action plus énergique, sa nature plus dispendieuse, augmenta cette efficacité; elle devint bientôt l'instrument principal de tous les prétendants à la domination.

L'espèce et l'emploi de cette artillerie à feu durent varier chez les différents peuples d'Europe; car elles dépendaient de la nature des contrées, du caractère et de l'état de civilisation des peuples, des ressources et du but des nombreuses puissances, des accidents politiques, des communications étrangères.

Pour suivre avec ordre l'état, le développement et l'emploi de l'artillerie dans toute l'Europe, nous supposerons toute cette partie du monde, partagée en deux grandes masses : l'une orientale, l'autre occidentale, séparées par une ligne courbe qui passerait par Hambourg, Dresde, Vienne et Trieste. Ce partage très favorable pour étudier l'histoire de l'artillerie, l'est aussi pour l'histoire militaire et politique de toute l'Europe, histoire qui, nous l'avons dit, sert de base à l'histoire générale de l'artillerie.

Nous nous occupons d'abord de la partie occidentale de l'Europe, qui comprend l'Espagne, la France, l'Italie, la Suisse, la Flandre, l'Angleterre et l'Allemagne. Cette

dernière contrée si diverse, servant de point de liaison entre les deux masses européennes, doit participer à l'étude de chacune d'elles.

§ 2.

Au commencement du xive siècle, l'Europe occidentale était partagée en Etats dont la puissance augmentait de plus en plus. Partout l'infanterie agissant par le trait, reparaissait en grand nombre; partout l'artillerie renaissait, devenait l'objet d'une grande attention, se répandait dans toutes les opérations de la guerre; à ce moment, les bouches à feu parurent et furent employées dans toutes les parties de l'Europe occidentale. Ces pièces, d'abord peu nombreuses au milieu des machines névrobalistiques, augmentèrent à mesure qu'elles montrèrent leur supériorité. Les Etats les plus avancés en organisation et en science militaires, ceux dont l'état politique présenta le plus de solidité, ceux qui disposèrent des plus grandes ressources, durent évidemment contribuer le plus au développement de cette artillerie nouvelle.

Vers la fin du xiiie siècle, l'Italie avec ses fortes et glorieuses villes, avait lutté victorieusement contre les nombreuses armées allemandes, s'était placée en Europe à la tête de la civilisation et de la science militaire; après ces grandes guerres, l'Italie abandonnée à elle-même se débattit dans des guerres continuelles entre une foule de petits seigneurs et de villes : dans ces luttes, les bandes d'infanterie mercenaire et l'artillerie étaient les principales forces agissantes; cette dernière arme avait pris une extension de plus en plus grande. L'état de guerre continuelle et l'instruction

avancée devaient faire adopter de bonne heure les progrès réalisés. Les bombardes furent employées souvent en Italie avant le xve siècle (1). Dans la plupart des circonstances, ces bombardes étaient probablement des machines névrobalistiques; mais, rien ne dit que parmi elles ne se trouvaient pas quelques bombardes à poudre; enfin il est certain que les bouches à feu furent connues en Italie dès les premières années du xiv siècle. Un ouvrage écrit en 1303 parle des *scopetti* ou petites pièces en fer; en 1331, on employa contre Cividale des *vasi* ou mortiers, origine nous avons vu des bombardes à poudre. Pétrarque, qui écrivait en 1342, parle comme d'une chose très connue, des bombardes en bois qui lançaient avec un bruit horrible des flammes et des globes d'airain. Après cette époque, l'artillerie à feu parut plusieurs fois en Italie. Vers 1360, les papes avaient une fonderie de canons à San-Archangelo.

Parmi tous les Etats d'Italie, les républiques de Gênes et de Venise étaient les plus puissants; leurs grandes ressources leurs grandes guerres sur mer et sur terre avaient procuré des armées respectables, des arsenaux bien fournis. Ces républiques connurent de bonne heure l'artillerie, et mirent leur orgueil à faire parade de quelques bombardes à feu de dimensions monstrueuses; du reste, elles avaient un grand nombre de pièces de toute espèce et de toute forme; des petits canons en fer, des bombardes, des bombardelles de

(1) Ainsi, en 1216 devant St-Archangelo, en 1259 devant le château de Vignoles, les Bolonais les employèrent. A partir de cette époque, on voit l'emploi répété des bombardes, par les Florentins vers 1253; par le comte de Navello, par le roi Charles; vers 1262, etc... Enfin, en 1311, Brescia, assiégée par l'empereur Henri VI, se défendit avec beaucoup de machines parmi lesquelles des bombardes.

tous calibres. On employait même des pièces très légères et d'une construction particulière ; elles consistaient en un tuyau de cuivre très mince, et entouré d'un étui en bois recouvert de cuir. Une paire de bœufs traînait ces pièces assez légères, et une autre paire les charrettes chargées des boulets de pierre. Pendant la grande lutte entre les deux fortes républiques, l'artillerie fut employée dans toutes les opérations sur mer, dans les siéges et dans les combats. Elle était de toute sorte, et produisit de grands effets surtout au siége de la Chiozza 1378 (1). Après cette guerre, Gênes vaincue perdit considérablement de son importance. Venise, plus puissante que jamais, ne s'occupa que de développer son commerce pendant la paix, eut toujours des arsenaux bien fournis, mais laissa inactives ses forces militaires. Enfin, tout le reste de l'Italie, placé sous la direction de petits princes, s'engourdit dans les plaisirs et les intrigues d'une longue paix ; les forces militaires et surtout l'artillerie tombèrent dans la négligence.

L'Espagne, partagée toujours entre les Maures et les Espagnols, morcelée en un grand nombre de petits Etats, était dans un état continuel de guerre intérieure, et d'anarchie. Les siéges de villes et de châteaux étaient les principales opérations militaires ; l'artillerie y jouait un grand rôle. Les bouches à feu furent introduites par les Maures, dont la civilisation était supérieure à celle des Espagnols, qui par leurs relations de commerce, leurs communications fréquen-

(1) Il paraîtrait, d'après plusieurs auteurs, que Berthold Schwartz, que quelques opinions veulent bien regarder comme l'inventeur des bouches à feu, vint auprès des Vénitiens pour améliorer leur artillerie. Les Vénitiens le récompensèrent en le mettant en prison.

tes avec l'Orient, étaient au courant des inventions nouvelles; enfin ces Maures étaient exempts des préjugés religieux et militaires contre l'artillerie. En 1247, Séville se défendit avec des machines à feu dont les projectiles brisaient les armes des chevaliers. En 1330, au siége d'Alicante, le roi de Grenade employa beaucoup de boulets de fer lancés par le feu. Enfin, en 1343, au siége d'Algésiras, l'armée espagnole d'Alphonse de Castille souffrit considérablement des gros boulets de fer lancés par les bombardes à poudre des Maures (1). Les bouches à feu furent ensuite employées sur mer et dans les siéges par les Maures et les Espagnols; mais elles restèrent très longtemps sans paraître dans les opérations de campagne. L'infanterie agissait beaucoup par le trait, et faisait usage de quelques petites pièces en fer.

La plus grande partie des auteurs regardent l'Allemagne comme le berceau de l'artillerie; cette opinion n'est justifiée par aucun fait connu, elle est venue de l'ignorance où était généralement l'Europe sur l'état de l'Allemagne. On ne savait de cette contrée que son immensité, sa multitude d'Etats et de villes, son mouvement continuel, ses grandes armées qui apparaissaient de temps à autre; on était frappé par l'ensemble de ce mouvement, sans faire attention qu'il avait lieu entre des éléments peu avancés; que l'Allemagne

---

(1) Mariana dit (*Histoire générale d'Espagne*) que les chrétiens avaient, à ce siége, de nombreuses batteries d'anciennes machines, tandis que les Maures se servaient de canons qui désolaient les assiégeants en ruinant leurs ouvrages avec un feu terrible et une surprise très grande. *C'est là*, dit-il, *que les canons apparurent pour la première fois en Espagne; et il est étonnant que ce soit les Maures qui en aient fait usage, car les bouches à feu ont été inventées par les chrétiens d'Allemagne.*

était une contrée nouvelle, maintenue longtemps dans la grossiereté par le contact avec les barbares; qu'elle ne se développait que par les communications avec les parties occidentales et méridionales de l'Europe. L'Allemagne était un pays presque mystérieux; les écrivains durent se complaire à y placerl 'origine des bouchesà feu, de ces instruments qui frappaient vivement les imaginations, qui étaient presque regardés comme surnaturels.

Les traditions populaires aiment à attribuer la découverte des bouches à feu à Berthold Schwartz, moine très instruit dans les sciences naturelles. Sans contester l'existence de ce moine, dont la Suisse, l'Allemagne et le Danemark revendiquent l'origine, sans mettre en doute l'accident qui, dit-on, lui fit découvrir les bouches à feu, nous observerons qu'on le fait mourir d'une mort violente, après un très long voyage et un emprisonnement à Venise, en 1380 seulement (1). En admettant ces faits, on voit que Berthold n'aurait pu faire sa découverteavant 1340, et aucun fait ne dit que les bouches à feu aient parudans l'Allemagne, la Suisse ou le Danemark avant cette époque. Berthold peut avoir existé, ses connaissances en artillerie peuvent avoir été très grandes, et il peut avoir inventé de nouvelles bouches à feu; il peut avoir parcouru le Danemark, l'Allemagne, la Suisse, l'Italie, et contribué beaucoup à répandre, à perfectionner l'artillerie; mais il ne peut être regardé comme l'inventeur des bouches à feu. Notre opinion est que l'Allemagne, loin d'être le berceau de l'artillerie à feu, fut

(1) On dit que l'empereur Winceslas le fit sauter en l'air au moyen d'un baril de poudre.

une des dernières puissances de l'Europe occidentale à connaître et à employer ces nouvelles machines ; et que les communications avec l'Italie et la Flandre furent pour ce pays la principale source d'artillerie. Quelques faits peuvent justifier cette opinion; ainsi, en 1314, Nuremberg, une des villes les plus importantes et les plus avancées de l'Allemagne, ne connaissait même pas la poudre. Ainsi, une des premières citations de l'artillerie, dans les États allemands, est celle de douze bombardes achetées en Flandre en 1356.

Une fois connue en Allemagne, l'artillerie dut se répandre avec une très grande rapidité. Sous le vénal Charles IV et sous le féroce Winceslas, l'empire était tombé dans une anarchie épouvantable; le commandement suprême était sans force, sans influence; l'Allemagne était morcelée en une foule de puissances diverses, empereurs, rois, princes, ducs, seigneurs de toute espèce, évêques, républiques, villes, etc... Tous ces Etats, affichant l'indépendance, étaient en guerres continuelles, mettaient tous leurs efforts à se procurer de bons remparts et à se munir le plus possible d'artillerie; chacun de ces petits pouvoirs dut rechercher la nouvelle force, afin de s'assurer la supériorité sur ses adversaires; alors on acheta de tous côtés de l'artillerie, on s'efforça d'attirer chez soi les hommes instruits dans cette nouveauté, on leur fit créer une foule d'établissements. L'artillerie se trouva ainsi répandue sur presque tout le sol de l'Allemagne, dans la dernière moitié du XIVe siècle; cette arme devait nécessairement présenter une confusion épouvantable de toutes choses.

L'anarchie générale était très favorable à l'accroissement des villes; elles se développaient de plus en plus comme puissances militaires; elles formaient des ligues puissantes qui pouvaient mettre sur pied de solides arme-

ments; elles se pourvoyaient grandement et grossement de toute espèce d'artillerie. Dès 1355, les villes anséatiques employèrent les bouches à feu contre les peuples du nord. A partir de cette époque, les grandes villes du Rhin, Strasbourg entre autres, eurent beaucoup d'artillerie. Dans les actions de guerre, les bouches à feu furent employées par tous les Etats, et principalement par les plus puissants. Vers 1364, le duc d'Autriche avait plusieurs petits canons dans une escarmouche contre les Vénitiens, près de Trieste. Le duc de Brunswick soumit des châteaux et des petites villes en promenant à sa suite une énorme bombarde qui effrayait les populations. En 1372, le duc de Bavière employa contre les Wurtembergeois vingt pièces de bronze venues d'Augsbourg. Cette dernière ville devint célèbre dans l'histoire des bouches à feu. Dès 1372, on y coula de belles bombardes en bronze; en 1378, on y construisit des canons à boulets de fer pleins et creux, qui furent employés en 1388 contre Ratisbonne.

L'anarchie de l'Allemagne alla toujours augmentant, surtout quand Winceslas, ayant été déposé en 1400, conserva le pouvoir, et se trouva empereur en même temps que Robert, l'électeur palatin.

Enfin Sigismond, élu empereur (1410), travailla vigoureusement à rétablir l'ordre et le calme; bientôt il conduisit presque toutes les forces impériales contre la Bohême soulevée par son antipathie contre les Allemands, et par les opinions de Jean Huss. La guerre fut longue et terrible. Les Bohémiens, sous la conduite de Ziska, formaient une masse confuse et assez mal armée, qui était incapable de résister ouvertement aux solides armées de Sigismond, remarquables par leurs nombreux chevaliers et surtout par leur artillerie de toute sorte. Aussi Ziska mit sa principale force

dans l'audace et la rapidité d'opération contre la lourde armée allemande, qui se traînait péniblement au milieu des terrains difficiles de la Bohême. Pour les batailles, il se présentait entouré de chariots défendus par des traits de toute espèce. Généralement, il se mettait à l'abri de toute attaque ouverte, en se retranchant dans de fortes positions défendues par une assez forte artillerie, composée surtout de machines névrobalistiques. Peu avancés en art militaire, disposant de peu de ressources, les Bohémiens connaissaient peu l'artillerie à feu; le plus souvent, ils n'employèrent que celle enlevée aux Allemands.

En 1420, Sigismond, à la tête d'une magnifique armée, dans laquelle la Saxe, le Brandebourg, la Bavière, l'Autriche, etc., avaient mené leurs principales forces, envahit la Bohême et vint assiéger Prague; son artillerie était formidable, et comprenait beaucoup de bombardes énormes; mais les efforts de cette armée furent impuissants contre l'énergie des habitants et les attaques audacieuses de Ziska, qui tenait la campagne. Sigismond dut lever le siége, et pendant sa retraite, il éprouva plusieurs défaites, perdit la plus grande partie de son artillerie. A partir de ce moment, les Bohémiens eurent toujours des bouches à feu dans leurs armées; mais, pour leurs opérations rapides à travers les pays difficiles, ils employèrent de préférence les pièces de petit calibre, et s'en servirent souvent pour mettre le désordre dans la cavalerie allemande.

Sigismond vint encore, en 1421, avec une nombreuse armée et beaucoup d'artillerie à feu; il échoua faute de vivres, et se retira laissant une partie de ses pièces. Revenu avec 60,000 hommes et une artillerie plus nombreuse qu'auparavant; il prit Kuttemberg, et bloqua Ziska sur une montagne; mais l'intrépide Bohémien parvint à s'échapper, lais-

sant entre les mains des Allemands, deux bombardes et quatorze pièces de petits calibres; puis tout à coup il tomba sur l'armée de Sigismond, la battit, et lui enleva presque toute son artillerie.

Ziska, après avoir établi sa suprématie dans toute la Bohême, mourut en 1424 : Procope le Grand lui succéda. Les forces allemandes étaient presque épuisées, aucune grande armée ne se présentait pour combattre les Bohémiens. L'électeur de Saxe rassembla toutes ses forces en hommes et en artillerie, voulut marcher contre Procope; mais il fut écrasé près d'Aussig (1425), et perdit toute son artillerie. Les Bohémiens se répandirent dans toute l'Allemagne et la ravagèrent. Enfin (1427), la diète de l'Empire décréta la destruction générale de la Bohême, et quatre armées allemandes s'avancèrent sur plusieurs points. Mais, à l'arrivée de Procope, un corps d'armée se sauva, et mit le désordre dans deux autres corps qui se sauvèrent aussi abandonnant toute leur artillerie. Le duc de Bavière disait : « Nous avons attaqué la Bohême par cinq fois, et tout autant de fois nous avons été défaits avec pertes de nos troupes, de nos machines et instruments de guerre, de nos provisions, etc... »

Ces victoires continuelles des Bohémiens, les ravages terribles dans les contrées envahies, avaient plongé toute l'Allemagne dans la terreur. Les villes comme Erfurt, Magdebourg, Brunswick, etc., se fortifiaient en hâte, faisaient les plus grands efforts pour se garnir de bouches à feu. Les troupes étaient démoralisées, n'osaient soutenir le choc des Bohémiens. Les armées se formaient avec peine; elles employaient leurs efforts et leurs ressources à se faire soutenir par des masses de plus en plus grandes d'artillerie à feu. Mais la peur des troupes devait paralyser ces prépa-

ratifs. De leur côté, les Bohémiens ayant puissamment organisé leurs forces militaires, employaient l'artillerie en grande quantité et en tiraient de précieux avantages pour renforcer les troupes et réduire les places allemandes.

Après beaucoup de peines et de discussions, l'Allemagne résolut encore une fois de détruire les Bohémiens ; une imposition générale, sans distinction d'état ni de sexe, fut établie dans tout l'empire, et en 1431 une armée de plus de 100,000 hommes envahit la Bohême. Mais, à la vue de l'armée des Hussites, qui comptait 60,000 hommes et 3,600 chariots chargés d'armes, cette armée allemande prit la fuite, et perdit 11,000 hommes et 8,000 chariots chargés d'armes ; parmi ces derniers étaient un grand nombre de petites bouches à feu, et 150 bombardes dont les plus fortes avaient boulets de grosseur de tête d'hommes. Cette déroute fut le dernier effort militaire des Allemands. Les Bohémiens, victorieux et désormais libres, se déchirèrent entre eux ; ensuite, ayant obtenu la liberté de leur culte, ils se soumirent à l'empereur. Ces grandes guerres, ou plutôt ces croisades contre les Hussites, avaient donné un vigoureux élan au développement de l'artillerie dans toute l'Allemagne.

§ 3.

Dès le commencement du XIVe siècle, la France, l'Angleterre, la Flandre et la Bourgogne furent en guerres continuelles, et influèrent mutuellement sur leur état militaire, sur la nature et l'emploi de leur artillerie.

Les riches villes de Flandre furent des premières parmi les puissances d'Europe à employer les bouches à feu. Elles en garnirent leurs remparts, elles en firent commerce, elles

les menèrent avec leurs milices pour toutes les circonstances de la guerre. Dans les premières années, cette artillerie à feu en petit nombre se trouva naturellement confondue dans la masse de machines névrobalistiques que les armées flamandes traînaient à leur suite. Mais bientôt le nombre des bouches à feu augmenta considérablement. Les ribauldequins furent remplacés, dans leur nature et dans leur emploi, par de petits canons en fer du calibre de 1 à 2. Ces pièces étaient peu lourdes, disposées par deux et par quatre sur un même chariot traîné par un cheval.

Ces petites pièces étaient employées en très grand nombre par les milices des villes. Ainsi, en 1380, lors de la guerre entre Bruges et Gand, cinq milles Gantois s'avancèrent près de Bruges, se formèrent en une seule masse, et s'entourèrent de deux cents petits canons. Quarante mille Brugeois marchèrent contre eux; mais les Gantois *commencèrent tout de pied, à traire et jeter de leurs canons*. Les Brugeois furent rompus et dispersés.

Quand ces bourgeois de Flandre, dirigés par Artevelle, eurent à lutter contre les puissantes armées de France et de Bourgogne, ils s'efforcèrent de renforcer leur médiocre infanterie en menant avec eux des trains considérables d'artillerie de toute espèce. L'emploi de ces trains était d'autant plus facile que les armées n'avaient, en quelque sorte, qu'à sortir de leurs villes pour combattre.

A la célèbre bataille de Rosebecque, les Flamands occupaient, sur des hauteurs, une forte position défendue par leur artillerie. L'armée française s'étant approchée, ils décidèrent imprudemment de sortir pour la combattre. Artevelle, leur chef, donna pour le combat l'ordre suivant : « Tirez drus et « entrelacés de vos bras, et allez toujours le bon pas droit « devant vous, et faites, quand il viendra à joindre, jeter

« de nos bombardes et canons, et traire nos arbalétriers. » Ainsi fut fait ; les Gantois marchèrent contre le centre de l'armée française ; leurs arbalétriers et leurs petits canons couvraient le front, les bombardes et les gros canons restés immobiles dans leur position, jetaient de gros carreaux d'airain. Le centre des Français souffrit beaucoup, fut obligé de reculer ; mais les deux ailes conversèrent pour se rabattre sur les flancs des Flamands. L'artillerie du camp fut incapable d'empêcher cette attaque de flanc des Français, parce que, après la première décharge, il fallait trop longtemps pour en faire une seconde. Les Flamands furent dispersés.

Les grosses pièces clouées sur place, et d'un service extrêmement lent, ne pouvaient évidemment agir en campagne que dans des circonstances très limitées de la défensive. Pour leur longue lutte contre les ducs de Bourgogne, les villes de Flandre eurent toujours une grande quantité de bouches à feu. A la bataille de Tongres (1408), les bombardes des Liégeois forcèrent Jean-sans-Peur à sortir de sa position. Les armées chargées de combattre ces Flamands durent elles-mêmes employer beaucoup d'artillerie.

Les Anglais connurent de bonne heure les bouches à feu. Ces machines leur furent-elles apportées par la flotte génoise en 1338 (1)? Ce n'est pas probable. L'Angleterre connaissait depuis longtemps la poudre, et l'employait pour toute sorte de projectiles. De plus, dans ses expéditions contre les Ecossais, le jeune Edouard III, vers 1335, avait de gros mortiers, ou courtes bombardes. Enfin,

---

(1) Cette opinion paraît être celle de M. le colonel Omodei.

les Ecossais eux-mêmes avaient des mortiers, en 1341, pour réduire des châteaux forts.

Vers cette époque, l'Angleterre se trouvait dans les conditions les plus favorables pour employer beaucoup la nouvelle artillerie. La tranquillité et l'unité régnaient dans la nation, les ressources étaient grandes, le parlement veillait avec un grand soin à leur conservation et à leur emploi. Dès qu'une guerre était approuvée, les finances nécessaires étaient immédiatement disponibles, et les rois pouvaient, à leur aise, organiser leurs forces militaires. Sous Edouard III, les expéditions anglaises eurent pour but des conquêtes en France; comme là étaient de nombreuses et fortes villes, puis une terrible cavalerie de seigneurs, les armées anglaises durent apporter les plus grands soins à s'organiser solidement, à se procurer les moyens d'action puissants. L'artillerie à feu dont la présence et l'emploi frappaient vivement les imaginations, dont la puissance était supérieure à celle de l'ancienne artillerie, devait être un moyen d'action très apprécié par les armées anglaises que n'arrêtait jamais aucun préjugé chevaleresque. Les Anglais avaient peu de cavalerie, mais beaucoup d'infanterie agissant par le trait; cette infanterie comprenait les archers nationaux, célèbres par leur adresse, et une grande quantité de mercenaires. L'artillerie fabriquée toute en Angleterre, fut d'abord très peu nombreuse, composée de quelques petites pièces en fer, de quelques bombardes courtes et assez légères. Ces dernières tiraient ordinairement des boulets de pierre, mais paraissent avoir employé quelquefois des mitrailles de boules de pierre ou même de fer. Cette quantité d'artillerie employée par les armées anglaises augmenta rapidement pour les opérations contre les villes.

Edouard III, n'ayant pu faire accepter ses prétentions à

la couronne de France, s'allia aux Flamands révoltés et à des traîtres, tels que Robert d'Artois, puis commença la grande lutte contre la France. Dès ses premières opérations en Normandie et en Bretagne, il employa l'artillerie. En 1340, contre la ville d'Eu, les Anglais avaient de courtes bombardes en fer qui lançaient des cailloux ronds. En 1346, à la bataille de Crécy, ils employèrent cinq ou six bombardes qui leur procurèrent de grands avantages. L'infanterie ennemie en désordre fut repoussée une première fois par les archers anglais que soutenaient probablement quelques petites pièces en fer. La terrible gendarmerie française revenait à la charge avec furie, quand tout à coup les bombardes firent une décharge générale *qui mena si grande rumeur et tremblement, qu'il semblait que Dieu tonnât, avec grande tuerie de gens et déconfiture de chevaux* (1). Les ravages et l'épouvante furent très grands parmi la cavalerie

(1) (Giovani Villani). Cet auteur dit que les bombardes jetèrent des boules de fer avec du feu. Nous pensons que c'était une espèce de mitraille, et ce fait expliquerait les grands ravages faits par une décharge de ces bombardes. M. le colonel ****, s'appuyant sur le fait que l'armée anglaise avait de petites pièces en fer, pense que l'artillerie employée par les Anglais ne fut que cinq ou six de ces petites pièces, et que leur effet fut beaucoup plus moral que physique. Une telle opinion est trop contraire aux récits de Villani. Notre opinion est que l'armée anglaise avait les deux espèces de pièces; les bombardes étant courtes et légères, avaient dû pouvoir suivre l'armée malgré la rapidité de sa retraite. Beaucoup d'auteurs ont mis en doute cet emploi de l'artillerie par les Anglais. Les autorités de Villani et de la chronique de St-Denys nous paraissent irrécusables; d'ailleurs, la position de l'armée anglaise rend très probable cet emploi. Froissard, chroniqueur si précieux, n'en parle pas; mais nous pensons, comme M. le colonel Tortel, que ce silence est dû à ce que Froissart ne voulut pas proclamer le succès d'un moyen réputé odieux et trop dangereux.

française, et dès ce moment, la bataille fut gagnée par les Anglais.

En 1247, Edouard III s'empara de Calais aprés avoir employé contre cette ville la plus forte artillerie qu'on eût encore vue réunie. Trois cent quatorze artilleurs, comprenant des canonniers et ouvriers de toute sorte pour les machines, servirent à ce long siége. Dans les opérations suivantes des Anglais, pour les conquêtes en Normandie, en Bretagne, en Guienne, dans le Poitou, le Limousin, etc., l'artillerie fut encore employée, et augmenta de plus en plus en quantité. Mais les bombardes s'étant beaucoup allongées et alourdies devinrent d'un emploi trop difficile pour les opérations de campagne; d'un autre côté, les petites pièces en fer, encore grossières, furent regardées comme bien inférieures au grand arc anglais, qui avait pour lui l'habitude, et une admirable adressé des archers; aussi, ces pièces considérées comme armes d'infanterie, furent peu estimées, se répandirent peu. De ces faits résulta que désormais l'artillerie n'apparut presque jamais dans les nombreux combats que livrèrent les Anglais. Pour la prise et la défense des villes, cette arme alla augmentant de plus en plus; parce qu'Edouard III disposait de ressources immenses, fournies par l'Angleterre, et surtout par la France occupée presque entièrement. Mais bientôt, les exploits de Duguesclin et de Clisson refoulèrent l'étranger dans son île. En 1377 sous le prétexte de soutenir le duc de Bretagne contre la France, une armée d'Anglais vint assiéger Saint-Malo; avec une nombreuse artillerie, mais ellé fut repoussée; en 1378, une armée plus considérable revint et établit quatre cents canons autour de la villé. Mais ce fut en vain; l'énergie de la garnison, et l'habileté des deux héros bretons repoussèrent cet effort.

Refoulés dans leur île, les Anglais restèrent longtemps dans l'inertie de la paix, dans le désordre des guerres civiles. La domination des communes alla augmentant de plus en plus; les rois dépendant d'elles pour les subsides, ne purent, le plus souvent, disposer de ressources suffisantes pour la guerre. Dans un tel état de choses, l'artillerie, quoique augmentant toujours en perfection, ne put prendre un grand développement. Les guerres en France, la longue occupation de cette contrée ramenèrent l'emploi d'une nombreuse artillerie pour les siéges; mais il est remarquable qu'on n'en fait mention dans aucun combat.

La France fut une des premières puissances qui employèrent l'artillerie. En 1324, la garnison de Metz se servit de petites pièces en fer dans plusieurs sorties. En 1338, des bombardes furent employées devant Puy-Guillaume. Vers 1340, des bouches à feu parurent dans un sanglant combat près de Thun-l'Evêque, et la ville du Quesnoy reçut à coups de bombardes une reconnaissance. Vers 1342, beaucoup de villes et châteaux de Bretagne se munirent de poudre et de canons. Enfin, en 1346, Toulouse avait plusieurs pièces d'artillerie et envoya deux petits canons de fer à Montauban. A partir de cette époque l'existence et l'emploi de l'artillerie sont cités dans plusieurs villes et armées de France.

Au commencement du XIV[e] siècle, l'état prospère de la France, qui avait ramené les fortes armées et un emploi étendu de l'artillerie ancienne, promettait aux bouches à feu un grand et rapide développement; mais cette prospérité fut arrêtée court par les grands désastres de Crécy et de Poitiers. Les plus riches provinces furent occupées, ravagées, épuisées par les Anglais. Le sage Charles V, qui prit la France dans cet état, reconnut qu'il ne pouvait lutter ouvertement

et par de grandes armées; il ordonna alors un système de guerre d'escarmouches, d'actions rapides et hardies, qui devait finir par épuiser les Anglais. Dans cet état de choses, les bandes d'infanterie mercenaire formèrent la base des corps d'armée; plus d'ordre et de régularité se firent remarquer dans les dispositions et dans les combats. Beaucoup de petits canons en fer, d'une fabrication et d'un entretien peu dispendieux, agissaient avec cette infanterie; mais considérés alors comme armes de tirailleries, ils ne sont que très rarement l'objet d'une mention particulière. Les bombardes étaient rares, leur construction et leur service absorbaient trop de ressources, entraînaient trop d'embarras. Duguesclin, pour enlever les villes aux Anglais, employait quelquefois les anciennes machines et les mines; du reste, le chevaleresque héros méprisait souvent l'emploi de ces moyens matériels. Ainsi, à son retour d'Espagne (vers 1369), passant par le Perigord et voulant chasser les Anglais d'une abbaye, il refusa quelques pièces d'artillerie qu'on lui offrait, disant que des soldats valaient mieux que des canons. Cette opinion pouvait être vraie avec un chef aussi habile et audacieux que Duguesclin et contre de petits postes; mais, quand il fallait enlever des villes importantes, le grand capitaine était loin de repousser l'artillerie; il faisait au contraire les plus grands efforts pour s'en procurer le plus possible. Ainsi, dans la grande et brillante armée qu'il vint commander en Guienne, il avait beaucoup d'artillerie et emporta rapidement beaucoup de places; ensuite, étant arrivé devant Uzez, dont la possession importait beaucoup à la France, ville très forte par sa position, ses fortifications, sa garnison et les machines de ses remparts, il disposa contre elle toute son artillerie, en fit venir d'autre plus grosse et battit les murailles avec tant de vigueur, que

les assiégés se voyant ouverts de tous côtés demandèrent à capituler. Clisson suivait les mêmes principes que Duguesclin, et quoique chevalier d'une audace inouie, il était capitaine trop expérimenté pour ne pas sentir l'importance de l'artillerie; aussi, en 1380, ayant rassemblé ses troupes, il fit venir de l'artillerie de toutes parts pour marcher contre le duc de Bretagne, le poursuivre de ville en ville.

Par la sagesse de Charles V, par les exploits de Duguesclin et d'Olivier de Clisson, les Anglais avaient été chassés de France. Ce royaume redevint le plus puissant d'Europe; les ressources se rétablirent; les forces militaires se réorganisèrent; l'artillerie, dont les guerres précédentes avaient montré les grands avantages, se répandit de plus en plus. Les rois, les ducs, toutes les puissances inférieures firent de grands efforts pour approvisionner grossement de pièces toutes leurs villes et châteaux. Le connétable de Clisson, qui rétablit la discipline et la solidité dans les armées françaises, qui était habile à profiter de toutes les circonstances avantageuses, ne marcha désormais qu'avec une nombreuse artillerie composée de machines névrobalistiques et de bouches à feu.

En 1382, une belle armée française de 30,000 hommes marcha contre les Flamands; elle avait une nombreuse artillerie. Malgré la difficulté des chemins, malgré la mauvaise saison, le connétable avec l'avant-garde força le passage de la Lys. Arrivé devant le pont de Commines, que les ennemis avaient coupé et défendaient au nombre de plus de 10,000 hommes, il déploya ses troupes en bataille, disposa les machines et les canons dont il s'était pourvu, puis commença les décharges de cette artillerie. Pendant ce temps, un corps de troupes passait la Lys à une lieue au-dessus du

pont de Commines, avec des bateaux transportés sur des charrettes. Le connétable, pour distraire l'attention des Flamands, continua les décharges de son artillerie; et quand il pensa que le corps détaché était prêt à joindre, il redoubla ces décharges et fit de vives démonstrations de passage. Les Flamands attentifs sur ce point seulement, furent surpris par le corps détaché et se sauvèrent. Cette victoire et quelques petits combats audacieux, produisirent une grande terreur parmi les Flamands; les villes se rendirent sans résistance. Artevelle, qui assiégeait Oudenarde, quitta le siége avec 40,000 hommes, et vint se retrancher à Rosebecque; là il fut complétement battu dans une grande bataille. Le connétable se défiant de l'impétuosité des chevaliers français, les força de combattre à pied. Clisson montra trop de sagesse et de force dans ses dispositions pour ne pas employer l'artillerie dont il disposait, et dont il s'était déjà si bien servi à la sanglante affaire du pont de Commines. L'action de cette artillerie dut contribuer à la déroute des Flamands.

La prospérité et la force de la France allaient toujours croissant; les armées étaient de plus en plus nombreuses, bien tenues et approvisionnées d'artillerie à feu. En 1384, Clisson pénétra de nouveau en Flandre; il vainquit partout les Flamands aidés des Anglais, et soumit rapidement la contrée. L'année 1385 fut employée à faire des armements formidables pour envahir l'Angleterre, mais la tempête et les retards affectés du duc de Berry paralysèrent l'expédition. Plus tard, Charles VI voulut enlever aux Anglais les villes qu'ils possédaient encore sur les côtes de France, et mit sur pied quatre armées : l'une fut chargée d'observer Calais, l'autre de maintenir Cherbourg, la troisième, qui avait une artillerie formidable et était commandée par le

connétable, fut chargée d'assiéger Brest; la quatrième alla combattre les Anglais en Espagne. Tous ces armements et l'esprit guerrier de Charles VI donnaient un grand développement à la force militaire et surtout à l'artillerie de France. Mais bientôt la folie du roi, les intrigues de cour, les guerres entre les grands vassaux de la couronne, plongèrent le royaume dans une anarchie affreuse. La royauté était sans action, les grands vassaux, princes du sang, avaient usurpé le pouvoir. Chacun d'eux nourrissant les projets les plus ambitieux, travaillait à se créer la force militaire la plus grande possible. Les ducs de Bourgogne étaient les plus puissants de ces grands vassaux.

Appelés souvent à combattre les Flamands, ces ducs employèrent contre eux des parcs considérables de pièces de toute sorte. De plus, Jean-Sans-Peur voyait dans la possession d'une nombreuse artillerie, la force morale et physique la plus efficace pour répandre l'idée de sa puissance, pour réaliser ses projets ambitieux. Les finances de la Bourgogne étaient dans le plus grand désordre; Jean extorqua, pressura de tous côtés pour avoir de l'argent; puis, avec une activité et une persévérance infatigables, il travailla constamment à se procurer une forte artillerie. En 1406, pour reprendre la place de Calais, il avait réuni plus de douze cents pièces, parmi lesquelles beaucoup d'un fort calibre. En 1408, à la bataille de Tongres contre les Flamands, les deux armées, placées dans une position avantageuse, restèrent longtemps en présence, s'inquiétant par les décharges de leurs bombardes. Chacune voulant profiter de ses grosses pièces bien établies, attendait que son adversaire vînt l'attaquer. Enfin les bombardes ennemies contraignirent Jean à sortir de son camp. Les Flamands vinrent à sa rencontre, et les deux armées se battirent avec beaucoup de

petite artillerie. En 1411, Jean avait dans son armée plus de quatre mille canons ou coulevrines.

Au commencement du xve siècle, la France avait beaucoup de ressources, mais était partagée en petits royaumes ennemis les uns des autres. Tous les grands seigneurs arrivaient avec leur infanterie, cavalerie et artillerie, pour former les grandes armées nationales; mais aucun prince ne voulait obéir. De cette anarchie devaient résulter de funestes désastres. En 1415, tous les grands vassaux s'empressèrent d'accourir dans l'armée royale contre les Anglais. Le duc de Bourgogne réunit toute l'artillerie disponible de son duché avec celle qu'il avait ramenée de Flandre et forma ainsi le parc le plus nombreux que l'on eût encore vu. Mais le désastre d'Azincourt arriva avant la réunion du duc à l'armée royale; et la formation du parc fut une des principales causes du retard. Malgré l'absence de cette forte artillerie de Bourgogne, l'armée française avait à sa suite beaucoup de charrettes, canons, ribauldequins, coulevrines. Il paraît que les plus petites pièces purent seules agir; mais que pouvaient-elles à côté des mauvaises dispositions du connétable et de l'aveugle témérité des seigneurs (1).

Après le désastre d'Azincourt, la France, épuisée, déchirée par de terribles factions, devint la pâture des Anglais. Les vaillants capitaines de l'impuissant Charles VII avaient à peine quelques bombardes pour les siéges. La Bourgogne seule, dont les ressources avaient été conservées par la sa-

(1) David de Rambures, général de l'artillerie, fut fait prisonnier avec le fameux maréchal de Boucicault,

gesse de la duchesse douairière avait toujours une forte artillerie, et la menait dans toutes les opérations de campagne. A la bataille de Buligneville (1431), le maréchal de Bourgogne disposa ses pièces en arrière de son centre, et les masqua par ses troupes. Ensuite il attira l'armée ennemie sous une décharge générale et subite de cette artillerie; cette armée fut ainsi mise en grande déroute.

Cependant, à cause de la pénurie des forces françaises, à cause de la multiplicité des combats, la petite artillerie et principalement les coulevrines, acquirent une plus grande importance. Elles parurent avec les troupes dans toutes les occasions, et rendirent de grands services. Pendant le siége d'Orléans, elles se firent remarquer dans toutes les sorties. A la journée dite des Harengs, elles agirent puissamment.

L'Anglais Falstoff était parqué en demi-cercle avec ses chariots jointifs et entourés d'une ligne de pieux inclinés. Derrière les chariots étaient répandus les archers; au centre du cercle étaient les hommes d'armes. Les troupes françaises, réunion de deux faibles détachements venus d'Orléans et de Blois, avaient mené avec elles plusieurs coulevrines. Dunois dirigea les dispositions d'attaque; il sentit que des troupes seules se briseraient contre la forte disposition anglaise; aussi il ordonna expressément de ne charger que lorsque l'artillerie aurait fait des brèches et mis le désordre dans les ennemis. Cette artillerie placée au centre était soutenue par les Ecossais et par deux brigades de cavalerie sur les ailes. Les canons commencèrent leurs décharges, et portèrent partout le ravage et l'épouvante; ils auraient fini par consommer la ruine des Anglais immobiles et tenaces, quand tout à coup ils furent masqués par les Ecossais, qui se précipitèrent en avant. Ces imprudents, accablés par les archers anglais, fu-

rent repoussés jusqu'aux canons qu'ils mirent en désordre. Falstoff fit alors une sortie, se dirigea sur l'artillerie, s'empara de quelque pièces, renversa les autres, culbuta les Ecossais et la cavalerie qui voulut les soutenir.

Eh quoi! faudra-t-il donc toujours que l'indiscipline et la témérité annullent les meilleures dispositions, et rendent victorieux ces impassibles Anglais? Non, non..., l'heure de la victoire a sonné pour la France. L'artillerie de Montargis a réduit au silence les bombardes des Anglais, l'artillerie d'Orléans les a maintenus jusqu'à l'arrivée de Jeanne d'Arc, et à la voix de la jeune héroïne, la France se réveille, court aux armes, et va chasser ces insolents étrangers.

Sortie de la torpeur, la France déploya tout à coup ses grandes ressources. Charles VII se trouva bientôt à la tête d'une puissante armée, l'artillerie arriva de tous côtés, et les petites pièces parurent en grand nombre dans tous les combats. Après la victoire de Patay, les opérations se réduisirent aux siéges des villes dans lesquelles s'étaient enfermés les Anglais, une vigoureuse impulsion fut donnée à l'action de l'artillerie. Au siége de La Chapelle, Jeanne d'Arc plaça et dirigea elle-même les batteries. Enfin, partout l'artillerie française agit avec une vigueur et une précision inconnues jusqu'alors; après avoir été le point d'appui de la résistance à l'invasion anglaise, elle commençait à agir fortement pour chasser les étrangers du sol de la France.

SECTION III.

§ 1.

La partie orientale de l'Europe comprenait l'empire grec qu'allait bientôt remplacer la Turquie, tous les petits

royaumes chrétiens environnants, la Hongrie, l'Autriche, une partie de l'Allemagne, l'ordre teutonique possesseur de la Prusse, la Pologne, la Russie, enfin la Scandinavie composée du Danemark, de la Suède et de la Norwége.

Parmi ces vastes contrées orientales, celles placées au sud du Danube avaient été les seules habitées par la civilisation grecque et romaine. Toutes les autres, sources ou séjours des barbares qui inondèrent l'empire romain, étaient toujours restées plongées dans une grande ignorance, n'avaient que l'organisation des peuples nomades ou sauvages. Les nations établies dans ces contrées étaient venues les dernières, après la grande invasion. Refoulées par les premiers barbares déjà organisés sur le sol conquis de l'Europe occidentale, pressées par les grandes invasions des peuples accourus des plateaux de l'Asie, ces nations étaient dans un état de guerre continuel. Originaires d'Asie pour la plupart, elles agissaient par invasion et par masses de cavalerie armées principalement de traits. Cette espèce de troupes, la rareté des habitations et surtout des villes dans une immensité de pays difficiles, l'état peu avancé de la civilisation, tout concourait à empêcher un grand développement de l'artillerie.

Les contrées les plus rapprochées de l'empire grec et de la Flandre furent naturellement celles qui, les premières, durent connaître et employer cette artillerie; mais toutes les autres restèrent longtemps ignorantes dans cette arme. Les machines anciennes ou névrobalistiques ne furent employées que très tard; mais celles à feu commençaient alors à se faire connaître, et les peuples orientaux, aussi ignorants dans une artillerie que dans l'autre, durent naturellement préférer celle à feu, qui était plus nouvelle, qui avait plus de puissance, qui exerçait un plus grand effet moral et

physique contre la cavalerie. Ainsi, ces peuples étant généralement incapables de développer par eux-mêmes l'artillerie, durent la recevoir par importation; alors la prospérité de l'état financier et politique dut être la principale cause du développement de cette arme dans ces contrées.

§ 2.

Parmi tous ces peuples, les Turcs venus d'Asie commençaient à jouer un grand rôle, à bouleverser tout le sud de l'Europe orientale.

Vers l'an 1300, Osmon fonda l'empire des Turcs en Asie, sur les débris de la vaste monarchie des Seljoucides. Conduit par des chefs conquérants et législateurs, appuyé sur des armées nombreuses, aguerries et rendues permanentes, cet empire s'étendit avec une rapidité surprenante. Par leurs guerres continuelles dans la partie d'Asie occupée par les Romains, par leurs relations fréquentes avec les Grecs, les Turcs connurent et employèrent les machines de guerre, surtout celles à feu; mais, comme ils étaient peu avancés en civilisation et en organisation, ils ne purent d'abord donner un grand développement à cette artillerie. Aussi les villes de Brousse, Nicée, Nicomédie, qui devinrent les principaux appuis de l'empire ottoman, ne furent réduites que par surprise ou par de longs blocus. Enfin la fortune dut livrer la ville qui servit de pied-à-terre en Europe. En 1357, une faible expédition s'étant hasardée sur l'Hélespont, profita d'un tremblement de terre, qui renversa les murailles de Gallipoli, pour s'emparer de cette place.

Les Turcs résolurent de pousser leurs conquêtes en Europe, de s'établir fortement sur les débris de l'empire

grec. Pour une telle entreprise, les sultans sentirent la nécessité d'organiser fortement leurs forces militaires. Amurath Ier, guerrier, organisateur, administrateur infatigable, profita de tous les instants de paix pour perfectionner, régulariser les institutions militaires de ses deux prédécesseurs. Il eut une excellente infanterie, à la tête de laquelle étaient les terribles janissaires; une innombrable cavalerie, soutenue par les escadrons réguliers de spahis; un corps du train, régulièrement organisé et chargé de conduire les immenses convois que les armées turques traînaient à leur suite. Amurath sentit la grande importance de l'artillerie à feu, comme puissance morale dans ces premiers temps, et comme moyen d'action pour les conquêtes. Aussi, il fit les plus grands efforts pour s'en procurer une grande quantité. De tous côtés il acheta du matériel, il attira auprès de lui des ouvriers et des canonniers de toutes les parties d'Europe, et posséda ainsi une artillerie extrêmement nombreuse qu'on s'efforçait de classer, d'organiser régulièrement. Les armées turques préparées à l'avance, composées de troupes bien organisées et aguerries, pouvant par leurs immenses ressources avoir une nombreuse artillerie, se présentaient comme une force des plus puissantes au milieu de l'Europe bouleversée par l'anarchie. Ces armées étaient même alors les plus avancées en art militaire, et l'empereur d'Orient envoyait son fils auprès d'Amurath pour y apprendre la guerre.

Amurath, guerrier infatigable, employa ses armées dans des luttes continuelles en Asie et en Europe. Il enleva Andrinople, envahit la Servie et la Bulgarie, prit un grand nombre de villes, conquit la Moldavie et l'Albanie, battit les princes d'Asie à Iconium, repassa en Europe, et battit à Kossova (1389) la nombreuse armée de chrétiens, com-

posée de Dalmates, Valaques, Serviens et Hongrois confédérés. Dans cette dernière bataille, où Amurath trouva la mort, les janissaires, partagés en trois corps, formaient le centre de l'ordre de bataille; toute l'artillerie, sous le commandement supérieur du général Haïser, était distribuée en quatre batteries, sur leurs flancs et dans leurs intervalles; l'infanterie légère et les masses de cavalerie, étaient sur les flancs de cette artillerie. Les chrétiens, quoique plus nombreux que les Turcs, avaient beaucoup moins d'artillerie; ils la distribuèrent comme celle de leurs ennemis.

Sous Bajazet Ier, la puissance des Turcs alla toujours augmentant en Europe et en Asie; l'artillerie contribua de plus en plus aux succès dans les siéges des places fortes, mais il est remarquable que les auteurs ne parlent pas de sa présence dans les grandes batailles de Nicopolis et d'Angora. Bajazet préparait des armements formidables pour faire le siége de Constantinople; mais les conquêtes de Tamerlan vinrent arrêter le débordement de la puissance turque. De longues dissensions intérieures, le caractère peu ambitieux de Mahomet Ier paralysèrent quelque temps les forces militaires: cependant, sous ce dernier sultan, prince éclairé, grand administrateur, ces forces se réorganisèrent.

L'empire grec, que les Turcs venaient d'envahir, était toujours l'Etat de l'Europe le plus avancé en civilisation; mais cette civilisation avait vieilli, était décrépite. Les Grecs, habiles dans les sciences et les arts, avaient beaucoup employé les machines à feu, et connurent de bonne heure la nouvelle artillerie; mais comme toutes les autres forces

de l'empire, cette artillerie resta dans une grande inertie. Les Grecs étaient usés comme force militaire; ils étaient incapables de résister seuls aux débordements de la puissance turque, aidée de l'artillerie.

Cet empire était entouré d'une foule de petits États qui s'étaient formés dans les luttes continuelles contre les forces impériales : la Bulgarie, l'Albanie, la Servie, la Bosnie, la Valachie, la Transylvanie, étaient les principaux de ces États. Presque tous étaient tributaires de la Hongrie, qui formait une masse dominante placée entre eux et l'Allemagne. Les Hongrois avaient été, dans le XIIe siècle, un des plus puissants royaumes d'Europe, mais ils étaient bien déchus, depuis que la domination des nobles et magnats avait avili l'autorité royale. La civilisation romano-grecque avait éclairé ces États; le voisinage de l'empire grec et de l'Allemagne tendait à la maintenir.

Cependant, comme les Grecs, tous ces petits peuples chrétiens étaient inertes en civilisation, en organisation et en science militaire, quand ils furent appelés à résister aux invasions turques. Dans les luttes engagées, la réunion avec les Grecs, et les secours occidentaux envoyés par les papes, instruisit ces peuples dans la guerre, et hâta dans leurs efforts continuels l'emploi de l'artillerie à feu. Cette arme parut, dès la fin du XIVe siècle, dans les places et dans les batailles; mais l'anarchie, le manque de science et de ressources arrêtèrent son développement. La plupart des petits États tombèrent rapidement sous le pouvoir des Turcs. La Hongrie, à cause de sa position géographique, se trouva peu engagée dans ces premières luttes contre le croissant; plus forte et plus rapprochée de l'Europe occidentale, elle put organiser une résistance plus solide,

et développer son artillerie. Sous ce rapport, la Hongrie, tributaire de l'Allemagne, transmettait les connaissances acquises aux petits Etats chrétiens et même aux Ottomans.

§ 3.

La partie de l'Europe située entre la rive orientale de l'Oder et celle nord du Danube, était occupée par les derniers barbares, n'avait jamais vu les établissements romains. Ainsi la civilisation et les progrès militaires ne pouvaient venir à ces contrées que par transmission ou importation.

L'ordre des chevaliers teutoniques, formé en Syrie, transporté de là en Italie, vint tout à coup occuper la Prusse pour résister aux barbares du nord. Riches des connaissances orientales et de celles italiennes, soutenus par l'Allemagne, recrutés par des guerriers de tous les pays, ils purent organiser fortement leur puissance militaire, connaître et employer de bonne heure l'artillerie à feu. Forts de leur organisation militaire et de leur artillerie, ces chevaliers triomphèrent facilement de la cavalerie barbare qui les entourait, et formèrent bientôt une puissance redoutable dont l'influence se répandit de plus en plus. Mais la Pologne s'étant unie à la Lithuanie, et employant à son tour l'artillerie, attaqua vigoureusement ces ambitieux conquérants. Les chevaliers teutoniques déployèrent les plus grands efforts; ils parurent à la bataille de Grunewald, avec plus de 120,000 hommes et beaucoup d'artillerie; mais ils furent battus (1410). Ils se relevèrent, tentèrent la fortune à Kosonowo, mais furent encore battus et perdirent leur artillerie. Alors ces chevaliers se virent contraints à la

paix de Thorn (1411), qui arrêta leur essor ambitieux.

La Pologne était l'Etat dominant dans cette partie de l'Europe. Sous les Boleslas, elle avait eu une grande étendue et une grande puissance, mais bientôt différentes parties se séparèrent et devinrent ennemies; l'influence dominante des nobles couvrit le territoire de châteaux forts, réduisit le peuple en esclavage, laissa les villes dans l'indifférence et le mépris. Au milieu des guerres continuelles dans l'intérieur, contre les Lithuaniens, les Russes, les Tatars, les chevaliers teutoniques, la population polonaise faisait peu de progrès en civilisation, s'épuisait. Cependant les villes se remplissaient de juifs et d'Allemands qui apportaient les connaissances de l'Europe centrale. Ces villes se développaient de plus en plus, mais étaient tenues trop isolées de la nation.

Bientôt l'union avec le grand duché de Lithuanie, ayant donné à la Pologne des forces considérables, permit de refouler les ennemis extérieurs. Casimir en profita (1333) pour organiser fortement l'intérieur du royaume; il sentit que la principale force était dans les grands centres de réunions mis à l'abri des attaques; aussi, il augmenta le nombre des villes, entoura de remparts soixante et dix de celles déjà existantes, s'efforça d'y attirer les connaissances occidentales : il avait trouvé la Pologne construite en bois, il la laissa solide en pierre. Louis de Hongrie, successeur de Casimir, traita la Pologne avec une indifférence complète, mais y répandit l'influence hongroise. Les étrangers allemands et hongrois apportèrent la connaissance de l'artillerie vers 1380. Edwige, qui succéda à Louis de Hongrie, épousa Jagellon, et amena ainsi la réunion de la Lithuanie; par suite la prospérité et les forces militaires de la Pologne reçurent

de grands développements. L'artillerie, quoique en petit nombre, parut à la suite des armées. Edwige l'employa pour reconquérir la Russie rouge; Jagellon pour défendre la Lithuanie contre Witold soutenu par les Allemands, et pour combattre l'ordre teutonique. A la bataille de Grunewald (1410), les Polonais avaient quelques canons avec leurs 100,000 cavaliers, mais cette artillerie était extrêmement faible. Aussi Jagellon, qui, après cette grande victoire, eut dû reconquérir les possessions entières de l'ordre teutonique, se trouva arrêté par la place de Malborg. Jagellon, malgré son caractère faible, qui laissa les nobles trop empiéter sur le pouvoir royal, développa beaucoup la prospérité de la Pologne. Ce royaume était de beaucoup la puissance dominante du nord.

Les immenses contrées de la Russie envahies par les Slaves étaient sans art, sans commerce, sans industrie, livrées à des troubles continuels. Vers 860, Rurick réunit sous son autorité une grande partie de ces contrées, et jeta les bases de l'empire russe. Sous ses successeurs, Oleg, Igor, Olga, Yaroslau, Wladimir, la puissance de l'empire se développa de plus en plus; les armées russes menacèrent souvent Constantinople, mais furent toujours repoussées par les feux grégeois. Tout à coup de grandes invasions des Tatars, sous Gengis-Khan et son fils Bâti, inondèrent la Russie, la ravagèrent et l'asservirent entièrement. Vers 1250, cette contrée était partagée en un grand nombre de petits Etats tous soumis à la domination des Tatars, et livrés à des guerres continuelles, soit entre eux, soit contre les Lithuaniens, soit contre leurs oppresseurs. Une telle position devait maintenir l'ignorance et la grossièreté dans cette contrée. Enfin, vers 1360, Dmitri-Ivanowitch groupa

autour de Moscou les forces russes, chercha à réveiller l'énergie de la nation, appela à son aide les étrangers d'occident et leur artillerie, établit une fonderie de canons à Moscou, vers 1389 ; fort de cette nouvelle puissance, Dmitri voulut établir l'unité de la nation, et lutta énergiquement contre les Tatars. Ces peuples restèrent ignorants en artillerie, aussi ils commencèrent à perdre leur influence dominante, et leurs masses se trouvèrent désormais impuissantes contre les remparts de Moscou armés de canons.

Les peuples scandinaves avaient longtemps ravagé le nord de l'Europe. Refoulés dans leurs presqu'îles par les efforts des villes anséatiques et des chevaliers teutoniques, ils formèrent les trois Etats de Danemark, Suède et Norwége, qui furent longtemps agités par des guerres continuelles. Ces peuples, presque isolés dans des contrées rudes et montagneuses que n'avait jamais visitées la civilisation romaine, soumis à une éducation guerrière et presque sauvage, restérent dispersés dans les terres, construisirent peu de villes, formèrent comme paysans la force principale de la nation, et se donnèrent un roi électif. Dans une telle position, ces peuples, pour être civilisés, eurent besoin de l'importation des connaissances européennes. Le Danemark était le plus fort et le plus avancé de ces Etats, à cause de son voisinage des puissantes villes de la Flandre et de la Hanse. Dès 1355, il connut et employa l'artillerie ; les Suédois ne connurent les bouches à feu que vers 1572 : la Norwége, plus isolée et plus grossière, ne les connut que vers 1400. L'emploi de cette nouvelle arme resta très bornée ; les guerres occidentales contre l'Allemagne, les villes anséatiques et les chevaliers teutoniques tendaient cependant à augmenter cet emploi ; la fameuse union de Colmar, qui

réunit sous le même roi les trois Etats du nord, semblait devoir organiser une grande force, et amener alors un grand développement pour l'artillerie. Mais le roi Erick épuisa, dans des guerres malheureuses, les faibles ressources de ces Etats. Christophe de Bavière succéda à Erick, il réunit de nombreuses armées contre l'île de Gothland et contre les villes anséatiques; mais ses expéditions furent malheureuses, Christophe mourut en 1448, laissant les Etats épuisés.

LIVRE DEUXIÈME.

1440 à 1494.

Artillerie de France et de Bourgogne, d'Allemagne, d'Espagne, d'Angleterre, de Suisse.

Section I. — § 1. Artillerie permanente de France. — Organisation des grands parcs, par Jean Bureau. — Bouches à feu; affûts et voitures. — Espèces d'artillerie. — Organisation de l'artillerie dans l'armée. — Conduite dans les opérations. — § 2. Guerres contre les Anglais et contre les Flamands. — Action de l'artillerie dans la prise des villes. — Action dans les combats.

Section II. — § 1. Etat général de l'artillerie occidentale dans la seconde moitié du xv[e] siècle. — Suisse; guerres intestines; guerre contre l'Autriche, et contre la Bourgogne. — Allemagne, sous Frédéric III. — Angleterre. — Espagne. — § 2. France, sous Louis XI; grands progrès de l'artillerie. — Guerre du bien public; Montlhéry. — Guerres suivantes. — Anne de Beanjeu; bataille de Saint-Anbin. — § 3. Etats de Bourgogne, sous Charles le Téméraire; puissance de l'artillerie; guerres contre la France, la Flandre, l'Allemagne. — Gnerre contre les Suisses et la Lorraine; batailles de Granson, de Morat et de Nancy.

Section III. — § 1. Influence de l'artillerie sur l'état militaire pendant le xv[e] siècle. — Conduite générale des opérations, batailles, positions, attaque et défense des villes. — § 2. Influence de l'artillerie sur l'état politique de l'Europe; destruction de la féodalité.

SECTION I.

§ 1.

La France était devenue le royaume d'Europe le plus puissant et le plus avancé en organisation. Charles VII disposait désormais de grandes ressources, en hommes, en

grandes bases de composition et d'action de l'artillerie française.

Jean Bureau perfectionna et régularisa la fonte des pièces, étendit beaucoup l'emploi de la fonte de fer pour les projectiles. De ce dernier fait devait résulter, pour les bombardes, une révolution complète. La plus grande densité du projectile augmentait la justesse du tir, sa grande ténacité permettait d'employer des charges plus fortes; il en résulta une puissance de coups beaucoup plus considérable. Le diamètre des bouches à feu, et, par suite, leurs autres dimensions, diminuèrent considérablement; cette diminution du diamètre de l'âme, et l'augmentation de la charge, amenèrent la suppression de la chambre dans les bombardes; cette suppression donna naissance au canon, bouche à feu admirablement simple, assez courte, et qui fut surtout employée pour les forts calibres. L'habitude, et aussi la nécessité d'employer ce que l'on avait, firent continuer l'emploi de quelques bombardes à boulets de pierre; mais le nombre en diminua de plus en plus.

A côté de ces simples canons, provenant du perfectionnement des bombardes, apparurent les coulevrines résultant de l'accroissement progressif des armes longues et de faible calibre qui constituaient la petite artillerie. Ces pièces simples, perfectionnées dans leurs dimensions, et tirant des boulets de fonte, se distinguaient des canons en ce qu'elles étaient de plus petit calibre, et avaient une bien plus grande longueur pour compenser cette infériorité. Ces deux espèces de pièces, canons et coulevrines, étaient presque les seules employées pour la forte artillerie.

Jean Bureau amena encore une immense simplification enétablissant, à la place de la multitude confuse de piè es

de toute force, un petit nombre de calibres liés entre eux par le rapport simple et naturel de 1/2. Ainsi, il s'efforça de réduire tous les calibres à ceux de :

2, 4, 8, 16, 32, 48, 64.

Outre les canons et coulevrines, les parcs contenaient quelques mortiers, une grande quantité de petites pièces, et aussi des fusées de guerre destinées à agir, comme projectiles incendiaires, contre les villes.

Après ces importants progrès amenés pour les bouches à feu, Jean Bureau perfectionna et simplifia considérablement les affûts et voitures.

Les anciens fûtages des bombardes s'étaient améliorés, en se partageant en deux parties, l'une reposait immédiatement sur le sol, et servait de base à tout le système, l'autre faisait corps avec la bouche à feu et était mobile dans un plan vertical. Par suite de la grande diminution du diamètre, les bouches à feu purent être établies entre deux flasques placés de champ, sur lesquels elles reposèrent au moyen de tourillons. Cette simple disposition, qui procurait à la pièce un mouvement vertical, réduisait l'affût à une seule partie reposant à terre, et dont le déplacement donnait les changements de direction. De plus, ces affûts devenaient susceptibles de recevoir des roues, de manière qu'ils pouvaient servir de voiture à la bouche à feu. Ainsi, cette nouvelle disposition amenait de grands avantages pour le transport, la manœuvre et le service; elle opérait une réduction considérable dans la masse des affûts, elle simplifiait les voitures et supports de toute sorte employés pour les fortes pièces de la petite artillerie.

Tous ces avantages des affûts à flasques et à rouages furent très appréciés par Jean Bureau; il employa un grand nombre

de ces affûts, et l'augmenta tous les jours. Il porta aussi la plus grande attention à l'organisation des charrois; les attelages furent choisis, forts et nombreux; les voitures furent gouvernées par des conducteurs que l'on choisissait parmi les plus expérimentés possible.

Dans les parcs, les bouches à feu étaient en nombre excessif. La mode et les prétentions orgueilleuses des grandes puissances nouvellement organisées, la profusion des petites pièces, la lenteur très grande du service de l'artillerie en furent la cause. Cette lenteur du service amenait la nécessité d'un grand nombre de pièces pour produire un résultat dans un temps limité; mais aussi elle n'exigeait que des approvisionnements faibles, de sorte que les parcs, quoique très nombreux en bouches à feu, avaient peu de voitures de munitions.

La masse d'artillerie se partageait en trois espèces distinctes :

1° La grosse artillerie comprenant un très petit nombre de bombardes à boulet de pierre, dont le calibre dépassait rarement 70. Les canons à boulets de fonte, du calibre de 64 à 32; les longues coulevrines de 32 à 8, et aussi quelques canons de ces calibres.

2° L'artillerie de troupes, qui n'employait que des boulets en fonte de fer. Elle se composait de quelques canons, et de beaucoup de coulevrines des calibres de 8 à 2.

3° La petite artillerie, qui comprenait toutes les petites pièces en fer ou en bronze, tirant des balles de plomb ou de fer des calibres de 2 à $\frac{1}{4}$, ces pièces étaient manœuvrées et servies par deux ou trois hommes.

Enfin, outre ces bouches à feu, les petites coulevrines en bronze servies par un seul homme, avaient pris une grande

extension comme armes à feu d'une partie de l'infanterie, et étaient désormais entièrement séparées des pièces de l'artillerie.

Les armées très nombreuses et régularisées formaient trois grands corps, composés chacun d'infanterie et de cavalerie. Le principal, appelé bataille, était sous les ordres du général en chef, et restait toujours au centre de l'armée. Les deux autres corps, l'avant-garde et l'arrière-garde, étaient commandés par les lieutenants du général en chef.

L'instruction et l'organisation des troupes avaient fait de grands progrès, l'infanterie augmentait de plus en plus en nombre et en solidité. Quelques peuples, comme les Suisses et les Allemands, commençaient à faire apparaître sur les champs de bataille des bataillons organisés solidement pour le choc; mais en France, en Italie, en Espagne, en Angleterre, presque toute l'infanterie n'employant que le trait, avait les tirailleurs agissant éparpillés et les bandes agissant en lignes peu profondes; les armes de cette infanterie de trait étaient variées; il y avait les archers, les arbalétriers, les coulevriniers, formant des corps séparés. La quantité des coulevriniers ou hommes ayant des armes à feu, allait toujours augmentant. La cavalerie mettait sa principale force dans le choc, et se disposait toujours en haie, c'est-à-dire en lignes longues, sans profondeur, avec les cavaliers espacés.

La masse d'artillerie, si nombreuse et si variée, ne pouvait rester réunie; elle fut ainsi distribuée dans l'armée :

Les grosses pièces formèrent le grand parc, sous les ordres du chef de l'artillerie. L'organisation de ce parc était encore confuse et grossière; les chefs supérieurs manquaient pour

centraliser, et la grande variété des pièces entraînait l'isolement de chacune d'elles comme élément d'organisation.

Ce parc marchait toujours avec le corps de bataille, mais restait séparé des troupes, et n'agissait que sous la conduite des chefs de l'artillerie; il était surtout destiné à la prise des villes. Le plus souvent dans cette opération on se bornait à établir les pièces, soit à couvert, soit à découvert, et à ouvrir dans la muraille une large brèche pour donner l'assaut. Dans les opérations de campagne, le parc ne pouvait guère agir que pour une défensive établie d'avance.

L'artillerie de troupes était partagée entre les trois corps de l'armée, et soumise aux commandants de ces corps; elle accompagnait et soutenait dans toutes leurs actions les lignes et les corps d'infanterie ou de cavalerie. Comme ces armes, elle était organisée en petites fractions obéissant à des chefs particuliers. Cette artillerie, assez mobile et de calibres souvent suffisants contre les dispositions peu profondes de troupes, pouvait être présente à toutes les actions, pouvait se ployer à tous les mouvements ordonnés par les chefs; elle était la véritable artillerie de bataille pour cette époque, et exerça une assez grande influence.

La petite artillerie était employée en très grand nombre, était distribuée dans l'infanterie, tiraillait en ligne ou en ordre dispersé avec elle. L'action de ces petites pièces était assez forte contre les solides armures des gendarmes, et s'étendait assez loin; aussi cette petite artillerie exerça une influence assez grande à cause du grand nombre de ses pièces et de leur action continuelle.

Les trois corps de l'armée agissaient quelquefois séparés; chacun d'eux menait alors avec lui son artillerie, et quand les circonstances l'exigeaient, le grand parc détachait quelques grosses pièces pour soutenir l'action de l'avant-

garde et de l'arrière-garde. Mais le plus souvent les trois corps de l'armée étaient réunis. Dans les marches, cette armée formait une seule colonne : l'artillerie légère marchait en tête et en queue de chaque corps, le grand parc était au centre du tout. Dans les batailles, les trois corps se disposaient sur une même ligne avec leur artillerie légère. Le parc se plaçait au centre de l'armée; il n'agissait guère qu'avec la défensive. Le plus souvent on le laissait en arrière, quand on allait à l'attaque.

Telles furent les principales créations et organisations, bases de la nouvelle position de l'artillerie. Ces grands perfectionnements, joints à une foule d'améliorations dans les détails du matériel et du service, d'expériences nombreuses sur le tir, augmentèrent beaucoup la puissance de l'artillerie.

Dans ces premiers temps, toutes ces nouvelles choses ne purent être adoptées d'une manière exclusive, mais la direction donnée aux idées par Jean Bureau et justifiée par l'expérience, tendait à faire de ces perfectionnements le but constant de tous les efforts (1).

§ 2.

Les opérations militaires montrèrent les grands avantages

---

(1) Toutes les chroniques s'accordent à faire le plus grand éloge de Jean Bureau. Duclerq dit dans ses mémoires : pour *laquelle artillerie royale conduire et gouverner, étaient commis messires Jean Bureau et son frère, qui en firent moult bien leur devoir et s'y gouvernèrent bien grandement.* Les services que rendit Jean Bureau furent si grands et appréciés si haut, que cet homme, sorti du peuple, fut anobli et doté du fief de Montglat : chose bien remarquable pour l'époque.

assurés par les progrès de toute sorte que venait de faire l'artillerie.

Les tenaces Anglais tombaient peu à peu de cette puissance à laquelle les avait conduits l'anarchie de la France; le duc de Bourgogne avait enfin rompu avec eux, et ne s'occupait plus que de maintenir dans l'ordre ses vastes Etats. La France se réunissait peu à peu autour de Charles VII; ses armées nombreuses, aguerries, ayant repris leur audace naturelle, poussaient de tous côtés les Anglais pour les refouler dans la mer. Cependant, la position de ces étrangers en France était encore solide : ils possédaient les deux fortes provinces de Normandie et de Guyenne; ils avaient ramassé des richesses immenses; leurs troupes étaient aguerries. Dès les premières attaques en Normandie, ces Anglais firent une vive résistance. Talbot leur chef avait une forte armée, munie d'une artillerie formidable. Longtemps il fut maintenu par les forces inférieures de Dunois; enfin il parvint à tromper son adversaire, parut tout à coup devant Dieppe, et la battit vivement avec plus de *deux cents pièces de canon*, pour enlever cette place importante avant l'arrivée de Dunois; mais ce dernier parvint à se jeter dans la ville. Alors Talbot fit redoubler le feu de ses batteries; les remparts furent plusieurs fois renversés, mais l'intrépide garnison les relevait toujours, et profitait des brèches pour faire de vigoureuses sorties. Pendant deux ans, Talbot s'acharna à ce siége, fit construire de nombreuses bastilles, augmenta considérablement son artillerie, pour agir contre la ville et pour armer ses lignes. Enfin Dunois, qui avait été en Guyenne chercher des secours auprès du roi, revint avec une puissante armée et une forte artillerie, attaqua et enleva les forts ennemis. L'armée anglaise, épuisée par un

long siége, mise en déroute, perdit presque toute son artillerie.

A partir de ce siége, les Anglais n'eurent plus de grandes armées en France. Ne pouvant plus tenir la campagne, ils restaient enfermés dans les places de Normandie et de Guyenne. Les prises de ces places devinrent alors les principales opérations. Ce fut là que l'artillerie française, par l'habileté de sa direction, la rapidité et la puissance de ses coups, acquit une réputation de valeur qui se répandit au loin. Le premier de ces siéges nombreux fut celui du Mans (1447), où l'artillerie de Dunois réduisit aux abois les Anglais traîtres à leur parole.

En 1449, la campagne royale en Normandie fut préparée avec un soin et un ordre inconnus jusqu'alors. Jean Bureau, avec un parc magnifique, suivait le corps de bataille commandé par le roi. Richemont et Dunois, qui commandaient les deux autres corps de l'armée, avaient beaucoup d'artillerie légère. Partout, devant Honfleur, Carentan, Cherbourg, le parc montra la puissance de ses coups. Contre la ville de Caen, les trois corps d'armée, conservant chacun leur artillerie, devaient combiner leur action. Richemont, chargé d'attaquer vers la porte de Bayeux, repoussa les Anglais dans la ville; mais il se trouva arrêté par les murs, contre lesquels son artillerie de faible calibre était impuissante. Alors il envoya demander quelques grosses pièces au roi. Charles les refusa (1), et ordonna à

(1) Quelques auteurs expliquent ce refus par les mauvaises dispositions de Charles VII à l'égard du connétable; nous préférons admettre que le roi voulait garder toute son artillerie pour frapper un grand coup au véritable point d'attaque. La demande de Richemont établit que le grand parc

Jean Bureau d'établir tout le parc contre la tour Saint-Remy, qui était le véritable point d'attaque. Une grande brèche fut rapidement faite sur ce point, et la ville capitula.

Ayant délivré la Normandie, Dunois vint en Guyenne, où les Anglais étaient depuis longtemps établis. Dans toutes les opérations, l'artillerie, sous Jean Bureau, excita partout l'admiration et la terreur par la vigueur de sa conduite, par la puissance de ses effets. Dans la marche contre Bayonne, à travers les marais, les sables et les broussailles des Landes, cette artillerie rencontra des difficultés inouïes; et donna le premier exemple de cette persévérance d'efforts extraordinaires qui devaient tant illustrer l'artillerie française. La vue de ces terribles canons, dont le passage à travers les Landes avait été regardé comme impossible, jeta la terreur dans la ville, décidée auparavant à une vigoureuse résistance, et dont l'artillerie avait déjà repoussé l'attaque des troupes seules.

Dans tous les combats qui eurent lieu, l'artillerie fut présente et agit puissamment; celle légère montra à quelle habileté d'emploi elle pouvait s'élever.

A la bataille de Saint-Jacques (1444), l'artillerie du dauphin écrasa la résistance héroïque des Suisses refoulés dans une île de la Birse, renversa les murs du cimetière où s'étaient renfermés leurs débris. A Formigny (1449), Cler-

---

devait, au besoin, envoyer quelques grosses pièces aux autres corps. On avait vu, quelque temps auparavant, Jean Bureau se détacher du corps de bataille avec quelques grosses pièces, pour faire brèche au château de Carentan, qui arrêtait les efforts de Dunois.

mont, qui formait l'avant-garde de Richemont, avait deux coulevrines commandées par de Brézé. Ces deux coulevrines s'avancèrent contre la cavalerie anglaise, et lui firent de six grands dommages, que cette cavalerie se précipita à la charge droit sur elles et les culbuta. Clermont ne fit pas soutenir suffisamment l'action habile et hardie de ces pièces.

A Castillon (1453) toute l'artillerie de l'armée, appuyée par de vigoureuses charges d'infanterie et de cavalerie, écrasa les masses anglaises entraînées par l'héroïque Talbot. Jean Bureau, avec un parc puissant, assiégeait Castillon, quand il apprit l'approche des Anglais; construire le retranchement, et y disposer tous les canons sortis des tranchées, fut l'affaire de peu de temps.

La bataille de Gaure, gagnée par Philippe de Bourgogne sur les Gantois, offre un des plus beaux exemples de l'emploi de l'artillerie à cette époque. Philippe, n'osant attaquer les Gantois dans leur forte position hérissée de canons, s'établit à distance, et détacha le maréchal de Bourgogne avec l'avant-garde et les pièces y attachées, pour attirer l'ennemi. Le maréchal se présenta devant la position, parvint à se faire poursuivre par les Gantois et leurs petites pièces, et les mena ainsi devant l'armée de Philippe, dont l'artillerie tonna tout d'un coup. Les intrépides Gantois se déployèrent rapidement, sous la protection du feu très vif de leurs petites pièces. Des deux côtés, l'artillerie et les arbalétriers tiraient de très près. Les décharges duraient depuis longtemps, et la lutte restait indécise, quand le maréchal de Bourgogne, qui avait repris sa place à la droite de l'armée, fut avisé de porter ses pièces à son extrême droite; alors la gauche ennemie, prise d'écharpe par ces petites pièces et celles du centre, fut culbutée. Les pièces légères permettaient, on le voit, les mouvements tactiques les plus habiles.

Ainsi l'artillerie assurait la puissance de la France, en chassant du sol les tenaces Anglais. D'un autre côté, elle fondait la puissance des ducs de Bourgogne, en maintenant les turbulentes villes de Flandre.

SECTION II.

§ 1.

Dans la seconde moitié du XVe siècle, un grand travail intérieur se fit dans tous les Etats de l'Europe occidentale. La féodalité diminuait de plus en plus en puissance ; la royauté travaillait énergiquement à répandre dans ses Etats son autorité absolue ; les nations commençaient à s'organiser avec activité et solidité. Dans ces luttes intérieures, les masses d'artillerie jouèrent un grand rôle ; elles furent l'arme principale qui, concentrée dans la main des chefs puissants, servit à écraser toutes les résistances partielles.

La France délivrée des étrangers, organisée par Charles VII, et conduite par Louis XI, frappa de grands coups contre la féodalité, développa considérablement pendant la paix ses possessions, ses richesses et ses forces militaires ; elle reprit rapidement sa place à la tête de toutes les puissances européennes. Son artillerie devint la plus parfaite de l'Europe, servit de modèle à toutes les autres.

En face de la France s'élevait, avec une rapidité effrayante, l'Etat des ducs de Bourgogne, ambitieux qui, profitant des troubles de la mère patrie et de l'anarchie intérieure de l'Allemagne, s'agrandissaient constamment par les traités et les conquêtes. Cet Etat de Bourgogne, placé entre la France et l'Allemagne, était devenu un des plus puissants de l'Europe occidentale ; il menaçait constamment autour de lui

et allait être érigé en royaume indépendant, quand les fautes et la mort de Charles le Téméraire précipitèrent sa chute. Charles le Téméraire, qui porta au plus haut point la puissance de la Bourgogne, ne marchait jamais sans des masses considérables d'artillerie, témoignage de son orgueil et de sa puissance.

La Suisse sortit tout à coup de son état d'humilité pour s'élever à un haut point de considération, pour influer d'un grand poids dans la position de l'Europe occidentale. La nation ne fut composée que de montagnards peu nombreux, pauvres et ignorants, qui ne fournissaient pour la guerre que des masses intrépides d'infanterie. Dans un tel état de simplicité, ces peuples n'avaient pu développer l'emploi de l'artillerie; de plus, la difficulté du pays s'opposait aux grands charrois. A côté de ces montagnards, organisés en cantons indépendants, s'étaient élevées, sous la domination autrichienne, beaucoup de villes riches qui formaient les principaux appuis militaires et civilisateurs de la Suisse. Peu à peu tous ces petits Etats divers et indépendants s'organisèrent en confédération puissante pour lutter contre l'Autriche. Dans ces guerres, les montagnards ayant pour eux la difficulté de leur pays, et leur indomptable courage, surprirent et détruisirent de puissantes armées autrichiennes abondamment pourvues de tout, mais qui se trouvèrent embarrassées par les charrois de leur artillerie. Les Suisses, surtout ceux des villes, s'instruisirent, par ces succès, dans l'art militaire; bientôt les armées fédérales, quoique composées principalement d'infanterie, eurent de la cavalerie et de l'artillerie. Les villes importantes étaient chargées de fournir cette dernière arme. Ainsi, en 1406, Berne et Soleure envoyèrent chacune 4,000 hommes et sept

canons au secours des habitants de Bâle. Berne, le plus puissant de tous les États suisses, fournit la principale et la meilleure partie de l'artillerie fédérale. En 1414, dans la guerre contre l'Autriche, l'artillerie de Berne, après avoir soumis plusieurs places, fut partagée entre les autres corps pour en soutenir l'action (1).

La Suisse resta longtemps éloignée de toute grande guerre nationale, occupée seulement par quelques luttes partielles entre des petits États. Les troupes des villes avaient seules quelque artillerie. Vers 1440, commença la longue guerre de presque toute la Suisse contre Zurich, soutenue par l'Autriche. Plusieurs batailles et siéges eurent lieu. Dans toutes ces opérations, les Autrichiens employèrent de l'artillerie, mais généralement ils ne purent en tirer de grands avantages. A Ragatz, ils s'étaient mis en bataille, la cavalerie au centre, l'infanterie sur les ailes, l'artillerie en avant. Les Suisses avançaient en masse, l'artillerie autrichienne devait y faire une trouée, la cavalerie y pénétrer et l'infanterie tomber sur les flancs. Mais l'impétuosité des Suisses paralysa ce mauvais plan. L'artillerie tira mal, fut rapidement enlevée, et les troupes autrichiennes se brisèrent contre la masse suisse hérissée de piques. Dans cette guerre, les armées fédérales avaient très peu d'artillerie pour les combats; mais les grandes villes, surtout Berne, en fournissaient beaucoup pour les siéges. On employa souvent sur le lac de Zurich, de grands radeaux garnis de canons. Deux fois Zurich dut son salut à sa puissante artillerie qui repoussa toutes les attaques.

(1) En 1417, dans l'expédition de Zurich et Constance contre Feldkirch, les Suisses de Constance employèrent, pour faire brèche, une grande machine qui lançait des projectiles du poids de dix quintaux.

Après cette guerre, la Suisse resta quelque temps dans une grande tranquillité, se livrant à sa manie d'expéditions mercenaires, envoyant ses hommes dans les armées étrangères. Un tel état de choses tendait à faire tomber l'artillerie dans une grande négligence. Les luttes héroïques contre Charles de Bourgogne ranimèrent l'élan patriotique, concentrèrent les forces nationales. Pour lutter contre les armées de Charles puissantes et munies d'une formidable artillerie, les montagnards réunirent leur terrible infanterie; l'Autriche fournit la cavalerie; les villes, surtout celles impériales, amenèrent l'artillerie. Dans ces luttes, les Suisses profitant habilement de la témérité de leur adversaire, parvinrent à paralyser et à enlever sa puissante artillerie qui alla enrichir les arsenaux des villes de la confédération. Les victoires contre le puissant duc de Bourgogne élevèrent au plus haut point la considération militaire des Suisses. Les premières puissances d'Europe recherchèrent leur amitié.

En 1437, Albert II, duc d'Autriche, fut élu empereur d'Allemagne. A partir de cette époque, la couronne ne sortit plus de la maison d'Autriche qui s'éleva peu à peu à un haut degré de puissance. Albert s'efforça de rétablir l'ordre dans l'empire, mais il vécut trop peu de temps. Après lui, vint Frédéric III, prince incapable et cupide, qui ne songea qu'à la prospérité particulière de sa famille, laissa l'Allemagne dans une grande anarchie de pouvoir. Pendant la dernière moitié du xve siècle, cette contrée eut peu de luttes à soutenir. Tous les petits Etats augmentaient en population et en richesse; chacun d'eux continuait à se rendre le plus fort possible; l'artillerie devenait très nombreuse, mais sa confusion était extrême.

Les guerres d'Allemagne, pendant cette époque, furent :

celles contre les Turcs, lesquelles entraînèrent un emploi considérable de l'artillerie; celle de l'Autriche contre la Suisse, lutte dans laquelle l'artillerie allemande joua un rôle peu brillant. Ensuite vinrent, à partir de 1455 jusqu'à 1465, quelques guerres civiles à propos des villes impériales de Donawerth et de Mayence. La Bavière, la Hesse, le Brandebourg, Bade, l'Autriche, mais surtout le Palatinat, sous la conduite de Frédéric le Victorieux, furent les principaux acteurs de ces luttes intérieures. Les armées, ayant pour but principal les prises de grandes villes, employèrent des quantités énormes d'artillerie. Après dix ans de tranquillité, l'Allemagne menacée par Charles de Bourgogne, leva une formidable armée. Charles assiégeait la ville de Nuys, sur le Rhin; Cologne et les autres villes, menacées par ce terrible ambitieux, levèrent une vingtaine de mille hommes (1), s'établirent, avec une nombreuse artillerie, sur la rive du fleuve, et s'efforcèrent, par de vives canonnades, de couper les vivres et les convois au camp des Bourguignons. Pendant ce temps, l'empereur travaillait à rassembler une armée formidable; tous les Etats d'Allemagne s'empressèrent d'envoyer leur contingent. Il fallut sept mois pour réunir ces forces, qui comptaient plus de 150,000 hommes et de 700 pièces d'artillerie. Cette énorme masse arriva lentement jusqu'à demi-lieue de Nuys, s'établit dans une forte position près du Rhin, céda sous les attaques impétueuses de Charles de Bourgogne, et se retira sans avoir rien entrepris. Après cette misérable expédition, l'Allemagne resta dans une assez grande tranquillité.

(1) L'évêque de Munster, qui n'était pas des grands, y mena 6,000 hommes de pied, 1400 de cheval, et 1200 chariots. (Commines.)

Cependant en face des attaques turques et des puissances solides qui s'établissaient en occident, l'Allemagne sentait la faiblesse résultant de l'état de morcellement et d'anarchie; Ses diètes paisibles essayèrent en vain d'organiser l'unité. A cette époque, la force était la seule souveraine pour imposer cette unité; et cette force manquait à l'imbécile Frédéric. Cependant l'Autriche commençait à grandir aux extrémités de l'Allemagne. L'archiduc Maximilien, héritier des Pays-Bas, y trouva des ressources considérables, surtout en artillerie, soutint quelque temps la guerre contre la France, et put conquérir quelques villes d'Allemagne. Ces héritages et les alliances jetaient les bases de la haute puissance de la maison d'Autriche.

Refoulés dans leur île, les Anglais tombèrent dans de terribles guerres civiles amenées par les prétentions rivales des York et des Lancastre. Dans ces guerres, les siéges étaient rares, les ressources peu nombreuses. Les armées formées à la hâte et agissant de suite en champ ouvert, avaient très peu d'artillerie. Edouard IV, vainqueur des Lancastre, réunit sous son pouvoir toute l'Angleterre, put organiser de grandes forces militaires, acheta et fit construire de tous côtés de l'artillerie. En 1475, ayant rêvé la conquête de la France, il débarqua à Calais avec une nombreuse armée, et le plus fort parc d'artillerie qu'eût jamais eu roi d'Angleterre; mais toutes ces grandes forces furent paralysées par les fautes de Charles de Bourgogne, l'habileté de Louis XI, et quelques écus d'or. Edouard rentra en Angleterre, et le royaume retomba dans les troubles intérieurs.

Jusque vers 1480, l'Espagne fut déchirée par des guerres

continuelles entre ses nombreux États, couverts de villes et châteaux fortifiés. Enfin, Ferdinand ayant réuni sous son autorité les Etats d'Arragon, de Castille et de Léon, concentra dans sa main de grandes ressources, et se procura une artillerie de plus en plus forte. Alors il put soumettre beaucoup de villes, principaux appuis des résistances à la domination; alors il put entreprendre la conquête du royaume de Grenade. Les Maures étaient restés stationnaires pendant que les Espagnols progressaient rapidement. Ils possédaient beaucoup de villes fortes; mais ils avaient négligé l'artillerie, l'avaient laissée trop faible; aussi ils échouèrent contre la ville d'Alhama, et cet échec réveilla partout l'élan espagnol. Alors les principales villes des Maures, Alasa, Loxa, Spenil, Velez, etc., tombèrent sous les nombreux boulets des Espagnols. Enfin, en 1491, Ferdinand, à la tête d'une grande armée et d'une nombreuse artillerie, vint bloquer Grenade. Pendant ce blocus, des combats continuels eurent lieu entre des troupes accompagnées de petites pièces d'artillerie. Dans ces combats les pièces maures restaient presque toujours entre les mains des Espagnols. Enfin Grenade se rendit, et Ferdinand, réunissant désormais sous son pouvoir presque toute l'Espagne, travailla à en fonder l'unité, à créer des forces militaires. Alors l'artillerie espagnole commença à prendre de grands développements à faire de grands progrès.

§ 2.

Charles VII laissa la France dans un état prospère. Louis XI monta sur le trône (1461); génie méfiant et calculateur, qui ne donna jamais rien au hasard, il évitait les guerres et surtout les batailles; son principal moyen d'ac-

tion était la peur dont il frappait ses ennemis, par l'appareil d'une force menaçante. L'artillerie, avec ses grands effets physiques, sa puissance morale et ses propriétés défensives, convenait parfaitement à cette politique; elle servait d'épouvantail pour conquérir, elle rendait inattaquable ce que le roi voulait conserver; aussi Louis XI donna un grand développement à cette arme : « Ces armées sont grosses, « dit Commines, et garnies de parcs d'artillerie, les plus « grands qu'ait jamais eu roi de France, de sorte que peu de « gens osent le combattre. »

Pour son armée de 60,000 hommes, Louis XI avait à sa solde 6,000 canonniers et ouvriers de toute espèce, qui travaillaient constamment à l'artillerie. De là résultèrent une augmentation considérable de matériel, puis de grands perfectionnements, suivant l'impulsion donnée par Jean Bureau. On s'efforça dès lors d'obtenir l'uniformité de construction; des pièces étudiées et soignées dans toutes leurs parties furent établies comme types que l'on devait s'efforcer d'imiter.

Les idées d'épouvantail et de force défensive que Louis XI attachait à son artillerie, le conduisirent à rechercher pour elle des qualités solides, un tir étendu et juste; de là résultèrent : l'emploi de calibres assez forts, l'augmentation de la charge, et celle considérable de la longueur d'âme. Alors s'établit le principe de compenser par la longueur des pièces la faiblesse du calibre; alors l'espèce des coulevrines remplaça presque entièrement celle des canons pour les petits calibres.

Ces modifications augmentèrent beaucoup la justesse du tir. Louis XI, dans ses idées d'économie et de solidité, s'attacha beaucoup à donner cette précieuse qualité à son artillerie. A cette époque, où les idées sur la trajectoire étaient

nulles ou fausses, où tous les éléments matériels et théoriques du pointage et du tir étaient indéterminés, un maître canonnier habile était regardé comme une possession précieuse; Louis XI s'efforça d'en avoir un grand nombre, les paya très largement pour les attirer de toutes parts et les fixer à son service; et enfin, il assura leur instruction en n'employant que ceux brevetés par le grand maître d'artillerie, à la suite d'examens. Dès lors, fut fixée dans l'artillerie française une habileté supérieure dans le tir.

Au milieu de l'inaction de la paix, Louis XI fit faire les plus grands progrès à l'organisation et à la valeur des forces militaires de la France. Son armée, enfermée dans des camps, était façonnée à une discipline sévère, à des formes régulières, à une instruction très étendue. Les parcs d'artillerie, devenus permanents, augmentaient tous les jours la force et la régularité de leur organisation; les pièces commençaient à se grouper pour former les batteries. Dans les camps et dans les villes, l'artillerie participait à l'instruction générale des troupes; elle assistait nombreuse aux revues que le roi passait dans les plaines de Paris.

Louis XI sentait profondément que l'artillerie était le principal appui de sa politique, et qu'elle devait être très forte pour écraser les grands vassaux qui étaient devenus trop redoutables, qui avaient des places et des armées garnies d'une forte artillerie. A la tête d'une puissante armée, il marcha pour contraindre à la soumission le duc de Bretagne; mais aussitôt éclata la *ligue générale du bien public*, ce dernier effort des grands vassaux contre la royauté. Louis XI tint ferme contre l'orage; il pourvut d'artillerie ses villes fidèles; puis, avec ses troupes et quelques pièces

légères, il courut de côté et d'autre pour secourir les points menacés.

Les grands vassaux, menant chacun leurs troupes et leur artillerie, travaillèrent longtemps à se joindre. Charles de Bourgogne réunit vers Péronne un parc considérable venu de Lille, Bruxelles, Namur, etc. Impatient de faire parade de sa puissance, il perdit huit jours à canonner la ville de Beaulieu, fut repoussé de devant Paris par les canons des remparts, et enfin, marcha avec tout son parc pour se joindre au duc de Bretagne. Mais Louis XI, arrivant en hâte du Berry, parut tout à coup dans la plaine de Montlhéry, et se disposa pour le combat. Son artillerie était peu nombreuse et de faible calibre; il l'établit dans une bonne position, derrière des fossés et des broussailles. Charles perdit beaucoup de temps à faire ses dispositions, à affûter les grosses pièces, objet de son orgueil. Enfin, la canonnade commença : l'artillerie de Bourgogne, beaucoup plus forte en nombre et en calibre, faisait fortement souffrir l'armée royale, et allait la forcer à la retraite, quand Charles le Téméraire masqua ses batteries en se précipitant tête baissée en avant. Alors eut lieu la curieuse bataille de Montlhéry; des deux côtés, les troupes s'abordérent, se sauvèrent, se poursuivirent; l'artillerie, restée en place, faisait de temps en temps quelques décharges, quand elle se trouvait démasquée. Le soir, les deux armées, revenues dans leur position du matin, se canonnèrent longtemps.

Après cette bataille les coalisés formèrent une armée considérable et munie d'une artillerie extrêmement nombreuse. Ils passèrent la Seine sous la protection des batteries que le grand maître Girauld établit sur les hauteurs de la rive, et s'avancèrent contre Paris. Mais tenus éloignés par les coulevrines des remparts, ils se décidèrent à bloquer la ville,

et campèrent aux environs. Le politique Louis XI laissa ses ennemis se désorganiser, et les harcela par des escarmouches continuelles : une d'entre elles, tout à fait dans le caractère du monarque, ne fut qu'un assaut d'artillerie, dans lequel l'ignorance des alliés favorisa beaucoup l'habileté des royalistes.

Un matin, des troupes sorties de Paris élevèrent sur le bord de la Seine un rempart de bois et de terre. Derrière ce rempart, elles placèrent beaucoup de pièces, qui sillonnèrent de leurs boulets les quartiers des alliés. Ceux-ci décidèrent de tirer toute leur artillerie, excepté les plus grosses pièces et les bombardes (1). Alors commença une violente canonnade : l'artillerie alliée était plus nombreuse; mais celle royale était mieux servie, bien couverte par l'épaulement dont on augmentait continuellement la force, bien approvisionnée par le voisinage de Paris. La lutte était toute à l'avantage de Louis XI. Les alliés imaginèrent, pour la faire cesser, de pousser un pont droit aux batteries royales; Après de pénibles et dangereux efforts, ils avaient tout disposé pour l'attaque; mais le prudent Louis XI ne voulait que faire du mal sans se compromettre, et il fit rentrer pendant la nuit toute son artillerie dans Paris. Depuis, il se contenta d'envoyer quelques boulets qui allaient des remparts jusque dans le camp des alliés, et y mettaient beaucoup de désordre (2). Ces derniers, continuellement inquiétés par des escarmouches et par l'artillerie, désorganisés par l'habileté politique de Louis XI, se mirent en retraite.

---

(1) Cette exclusion venait probablement de ce que la construction des bombardes ne permettait pas de tirer aux distances rapprochées.

(2) Il fallut pour cela lever le nez bien haut aux bâtons. (Commines.)

Après la guerre du bien public, les opérations militaires, enchaînées par la politique de Louis XI, furent peu importantes; la seule bataille, presque insignifiante du reste, fut celle de Guineguate. L'armée française, commandée par Des-Querdes, et résultant de la réunion de plusieurs garnisons, avait une artillerie assez nombreuse; cette artillerie préluda au combat par quelques décharges, qui mirent le désordre dans la cavalerie allemande; elle fut ensuite paralysée dans la déroute (1).

Le système d'action favori de Louis XI était de soumettre les villes par l'appareil ou l'action d'une formidable artillerie, et de les garnir tellement de canons, après s'en être emparé, que l'ennemi ne pût plus les reprendre. Pour de telles opérations, Louis XI avait toujours des masses d'artillerie organisées à l'avance, et tenues disponibles dans les principales villes. Le parc conservé à Paris était le plus fort. A la fin des expéditions royales, il rentrait toujours dans la capitale, et était remis en état. En 1475, Louis, allant observer ses deux puissants ennemis de Bourgogne et d'Angleterre, qui voulaient se partager la France, partit de Paris emmenant avec lui un parc si imposant, *que tout le monde voyait bien que là où il serait mené, aucune ville de Bourgogne, de Flandre et de Picardie, ne pourrait tenir.* Plus tard, Fontarabie, Perpignan et plusieurs autres places du Roussillon, Arras et beaucoup d'autres villes, éprouvèrent les effets terribles de cette puissante artillerie. Partout elle fut le principal et souvent l'unique moyen d'action qui

(1) Du Bellay appelle de campagne les pièces qui agirent dans cette bataille. On y remarqua surtout une belle coulevrine appelée la Grande-Bourbonnaise.

assura à la France de nombreuses possessions. Louis XI appréciait très haut les grands avantages de cette arme; aussi il travailla constamment à la développer; et quand il mourut, l'artillerie de France était de beaucoup la plus forte et la plus perfectionnée de toute l'Europe.

Après Louis XI, la sage et ferme Anne de Beaujeu s'efforça de conserver la force militaire de la France. L'artillerie, soumise à une bonne direction, alla toujours augmentant et se perfectionnant. Anne s'en servit pour développer la puissance royale, soumettre les derniers grands vassaux. Les places de la Bretagne tombèrent devant la formidable artillerie royale; et à la bataille de Saint-Aubin, qui porta le dernier coup à l'indépendance de la Bretagne, La Trimouille fit diriger la plus grande partie de ses pièces contre la droite bretonne, entourée de chariots bordés de canons; de vigoureuses décharges mirent cette droite bretonne dans un grand désordre, et la terrible gendarmerie royale acheva la déroute.

Ainsi, l'artillerie française avait été un des plus puissants moyens pour détruire l'anarchie féodale, pour fonder le pouvoir absolu de la royauté, pour faire de la France le royaume le plus compacte et le plus fort d'Europe.

§ 3.

Pendant que la France organisait ses forces et son unité, l'Etat de Bourgogne, qui était devenu un des plus puissants de l'Europe, disparaissait par les fautes de Charles le Téméraire. L'artillerie avait toujours été un des principaux moyens de progrès et de puissance pour les ducs de Bourgogne. Charles porta au plus haut point cette importance; il mettait son orgueil à faire parade de parcs énormes d'ar-

tillerie. Dans les batailles, il *se pouvait aider de trois cents bouches à feu, sans les hacquebuttes et coulevrines dont il avait sans nombre.* (Olivier de la Marche.) Mais c'était surtout pour l'action contre les villes, que l'ambitieux Charles appréciait la puissance de l'artillerie, et dans ses rêves audacieux de puissance, il disait à l'ambassadeur d'Angleterre, en lui montrant ses grosses pièces : Voilà les clefs des principales villes de France.

Cette artillerie de Bourgogne était, dans sa nature et son organisation, modelée sur celle des armées royales, mais lui fut toujours bien inférieure en qualité. Du reste, Charles lui accordait toujours les plus grands soins et la plus grande considération. Alimentée par de grandes et riches villes, elle était toujours bien approvisionnée, et chaque grosse pièce était sous les ordres d'un gentilhomme de la maison du duc. Avec le caractère de Charles, cette artillerie de Bourgogne était appelée à jouer un rôle plus actif que celle de Louis XI; mais le plus souvent la science et la prudence manquèrent pour retirer de ces énormes parcs tous les avantages qu'ils devaient assurer.

C'était surtout contre les villes que Charles déployait la puissance de son artillerie. Dans ces opérations, l'action des grosses pièces avait quelque chose de cruel qui justifiait le surnom de terrible donné à Charles. Ainsi, en 1466, elles firent de si grands ravages dans la ville de Dinan, *que cette ville devint un droit enfer par l'occision, foudre et tempête que les engins y faisaient.* Les habitants effrayés se soumirent. En 1470, arrêté devant l'armée royale qu'il ne pouvait amener au combat, Charles s'approcha d'Amiens, et tira toute son artillerie à boulets perdus dans la ville. Il en résulta des ravages affreux, qui eussent pu être un moyen efficace pour attirer au combat un ennemi ardent et géné-

reux, mais qui furent impuissants sur Louis XI, insensible à tout entraînement. Liége, en 1468, Beauvais, en 1472, furent encore abîmées par cette artillerie de Bourgogne. En 1474, Nuys, sur le Rhin, se vit entouré de plus de trois cents pièces; la plupart des maisons de cette ville furent détruites; dix-sept tours et quatre mille pieds de remparts furent renversés.

Dans ces opérations contre les villes, l'avant-garde avait toujours quelques grosses pièces. Cette disposition légitimée par la masse des parcs et par la lenteur des pesantes armées, fut souvent avantageuse. En 1468, dans la marche contre Liége, ces pièces de l'avant-garde arrêtèrent les sorties des habitants et les maintinrent jusqu'à l'arrivée de Charles avec le parc. Dans la marche contre Beauvais, en 1472, deux grosses pièces de l'avant-garde ébranlèrent fortement les portes; quelques coups de plus, et ces portes tombaient, et la ville était prise; mais les munitions manquèrent, et Charles paya cher ce manque de prévoyance.

Charles n'attendait jamais les troupes ennemies, même dans les positions les plus favorables; il se précipitait à leur rencontre, laissant en arrière toutes ses gros canons, et ne menant avec lui qu'un grand nombre des pièces des plus légères. Dans les opérations qui suivaient ces marches de l'ennemi, l'artillerie de troupes montra souvent beaucoup d'habileté tactique, et rendit de grands services. Ainsi, à Burstain (1467), cette artillerie distribuée devant les troupes, alla à la rencontre des Liégeois, s'établit hardiment devant eux sur les bords d'un large fossé, et les força de rentrer par un feu soutenu jusqu'à l'épuisement des munitions. En 1474, cette artillerie de troupes agit encore d'une manière plus remarquable contre les impériaux qui s'étaient avancés pour faire lever le siége de Nuys. Charles marcha

contre eux, en trois corps séparés, et précédés chacun d'une nombreuse artillerie. Les pièces traversèrent une rivière; puis au milieu de terrains accidentés et difficiles, elles s'établirent pour canonner le camp ennemi, s'avancèrent de position en position pour battre de plus près les troupes allemandes qui étaient sorties de leurs pavillons.

Pendant que Charles de Bourgogne usait sa plus belle armée contre la ville de Nuys, les petits Etats de Lorraine et de Suisse lui déclarèrent la guerre et ravagèrent ses Etats. Charles leva le siége de Nuys, réorganisa ses forces avec une activité étonnante, résolut d'asservir la Lorraine et la Suisse, de traverser les Alpes, d'envahir l'Italie, la France, l'Allemagne, d'étendre sa domination dans toutes ces contrées.

A la fin de 1475, Charles attaqua la Lorraine à la tête d'une armée et d'une artillerie formidables. Toutes les places furent rapidement soumises. Dans les premiers jours de janvier 1476, Charles passa en revue, près de Nancy, ses troupes fortes de 30,000 hommes parfaitement équipés et organisés; ensuite il se mit en marche contre la Suisse, arriva à Besançon, où se trouvait préparée une artillerie formidable qui comptait plus de 400 bouches à feu et une grande quantité de petites pièces, parmi lesquelles 800 arquebuses à croc. Renforcé par 15,000 Italiens, Charles entra en Suisse suivi de ses immenses charrois. N'ayant pu pénétrer par le défilé de la Tour de Bayard, il arriva par Orbe et Zaigne sur Granson. La ville fut rapidement prise, mais la citadelle avec huit cents hommes fit une vigoureuse résistance. Charles dressa alors ses canons, qui firent de furieuses décharges. Les murs de la citadelle furent renversés, le maître d'artillerie eut la tête emportée par un boulet, les munitions sautèrent, la garnison se rendit et fut pendue. Le

lendemain, Charles s'avança vers Neufchâtel, occupa le château de Vaumarcus, et établit son armée sur les hauteurs environnantes. Sa droite s'appuyait au lac; sa gauche au Jura; devant son front, sur les hauteurs et les rivages de l'Arnou, étaient disposées de nombreuses batteries retranchées; sur les derrières de l'armée, les chariots formaient une forte barricade protégée par de nombreuses pièces.

L'armée suisse composée des contingents des cantons, des villes d'Alsace et de l'Autriche, était forte de 20,000 hommes. Une trentaine de pièces d'artillerie, fournies principalement par les villes de Strasbourg, Berne et Bâle, marchaient avec cette armée. Les Suisses reconnaissant l'impossibilité d'attaquer, la forte position de Charles, résolurent d'attirer ses troupes au dehors. Ils y parvinrent en marchant à l'attaque du château de Vaumarcus. Furieux de leur audace, Charles sortit de son camp et se précipita en avant, formé en trois corps, ayant chacun leur artillerie. L'avant-garde engagée dans un défilé fut rompue, ses pièces furent prises, ses débris mirent le désordre dans l'armée. Cependant les deux autres corps se formèrent sur le plateau; leur artillerie prit à la hâte position sur des hauteurs, et s'efforça d'arrêter les Suisses; mais elle ne put guère tirer qu'une salve dont la plupart des coups passèrent trop haut; elle fut bientôt enlevée, car, elle était sans soutien. Alors les Suisses s'avancèrent, formant un énorme carré hérissé de piques, défendu par l'artillerie et l'arquebuserie. La cavalerie de Charles se brisa contre ces intrépides masses; son armée, saisie de terreur, prit la fuite. Les Suisses ramassèrent les 400 pièces d'artillerie et les munitions, les partagèrent entre les villes frontières.

Charles, furieux de sa défaite, déploya une activité et une énergie admirables pour reconstruire une armée plus

forte que la précédente. De l'Italie à Amsterdam, les troupes lui arrivèrent de tous côtés; des impositions, des réquisitions énormes lui procurèrent des ressources; partout il enleva les métaux nécessaires pour les armées; ses établissements d'artillerie déployèrent une activité inouïe; les places des Pays-Bas, de la Lorraine, de la Bourgogne, fournirent des pièces, des munitions. Enfin, trois mois après sa défaite, Charles reparut en Suisse avec une armée de 60,000 hommes, et près de 500 pièces d'artillerie. Des Italiens devaient encore venir le joindre, mais ils furent refoulés au passage des Alpes.

Avec sa formidable armée, Charles s'enfonça dans les montagnes de la Suisse, et voulut marcher par Morat sur Berne et Fribourg. La position de Morat était forte, entourée d'eau, de marais et de montagnes. Cette ville avait un double fossé et de forts remparts; mais sa principale force était dans l'héroïque courage de sa garnison. Avec de grandes peines, Charles disposa contre cette ville près de 200 pièces de grosse artillerie. La plus grande partie des murailles furent renversées, mais tous les assauts se brisèrent contre l'indomptable courage des Suisses. Charles furieux, fit redoubler les décharges de son artillerie. Cependant, depuis le sommet des Alpes jusqu'aux plus profondes vallées, la Suisse s'ébranla, et les guerriers accoururent auprès de Berne pour former une grande armée : là étaient réunis les contingents de tous les cantons, des villes impériales et de l'Autriche. L'armée suisse était formidable, comptait près de 40,000 hommes et beaucoup d'artillerie; elle s'avança pour délivrer Morat. Charles, toujours téméraire, marcha contre l'ennemi, laissant au siége de Morat une grande partie de son armée et presque toute sa grosse artillerie, qui redoubla ses décharges pour maintenir la ville.

Les Suisses se formèrent en trois corps, à l'abri d'une colline, dans la forêt de Morat. L'avant-garde s'avança hardiment, avec la cavalerie sur les ailes, les arquebusiers et l'artillerie devant le front. Charles, avec 40,000 hommes et plus de 200 pièces d'artillerie, s'était disposé pour la bataille; sa ligne, appuyant la gauche au lac et la droite aux montagnes, occupait un terrain difficile et resserré, avait de nombreuses batteries devant son front. En avant de cette forte ligne, était établie l'avant-garde; 100 pièces, couvertes par des haies et des fossés étaient devant le front. L'infanterie était au centre, formée en colonnes profondes; la brillante cavalerie occupait les ailes. Pendant toute la matinée, l'armée de Charles resta immobile, exposée à une pluie continuelle qui morfondit les hommes, abîma beaucoup de munitions. On attendait l'attaque des Suisses, et comme ils ne paraissaient pas, on allait rentrer dans le camp sous Morat, quand tout à coup leur avant-garde se présenta très près de l'avant-garde bourguignonne, et menaça d'enlever l'artillerie, en pénétrant par les intervalles entre les haies. Cette dernière commença aussitôt ses décharges, et fit de grands ravages. Les Suisses et les Lorrains perdirent considérablement de monde dans cette première attaque; ils auraient été écrasés, s'ils ne se fussent trouvés trop rapprochés, de manière que souvent les coups de l'artillerie bourguignonne allaient trop haut. Cependant cette artillerie maintenait les pièces et les troupes ennemies, quand tout à coup un petit corps tomba sur les flancs et les derrières de l'avant-garde de Charles. Profitant du désordre, les Suisses se précipitèrent en avant, franchirent le fossé, coupèrent les haies, attaquèrent corps à corps les artilleurs bourguignons, enlevèrent les batteries et les tournèrent contre les troupes de l'avant-garde, qui se

sauvèrent en désordre vers la ligne d'armée. Les Suisses poursuivirent vigoureusement. Une grande mêlée eut lieu, sur un champ de bataille étroit et accidenté. L'artillerie de la ligne bourguignonne fut masquée par les troupes, tournée et enlevée. Toute l'armée de Charles fut mise en déroute. Le corps laissé devant Morat se retira, abandonnant la plus grande partie de l'artillerie.

Charles fit en vain les plus grands efforts pour réorganiser une nouvelle armée; ses Etats presque épuisés lui refusèrent les ressources nécessaires. Cependant le jeune duc de René, soutenu par les Suisses, rentra dans la Lorraine; il reconquit Nancy, sa capitale, et y laissa une forte garnison, avec une nombrense artillerie bien approvisionnée. Charles, furieux à cette nouvelle, rassembla les débris de son armée, et courut en Lorraine assiéger Nancy. Son artillerie était peu nombreuse, mal approvisionnée; elle fut complétement impuissante. Charles, s'acharnant à ne pas lever le siége, resta pendant tout l'hiver devant la ville. Son armée s'épuisait par les fatigues, le froid, la misère et la trahison. Cependant le duc de Lorraine alla chercher des secours en Suisse, revint dans ses Etats, et bientôt, à la tête de 25,000 hommes, avec vingt-quatre pièces d'artillerie, il s'avança pour délivrer Nancy. Charles, exaspéré, ne voulut pas se retirer, et marcha à la rencontre des ennemis avec 5,000 hommes de troupes épuisées et à peu près quarante pièces d'artillerie n'ayant que quelques coups à tirer. Il s'établit sur des hauteurs, le long du ruisseau de Heillecourt; trente coulevrines furent disposées à gauche, concentrant leur feu sur la route de Nancy; les dix autres pièces furent établies vers la droite. L'armée du duc de Lorraine s'avança, formée en trois corps : deux, comprenant chacun 10,000 hommes d'infanterie et cavalerie, avec douze pièces d'artil-

lerie, s'avancèrent à l'attaque; le troisième, fort de 1,000 hommes seulement, suivait, formant une réserve. Les deux corps d'attaque furent salués par l'artillerie de Bourgogne; celui de droite, qui voulait forcer par la route de Nancy, souffrit beaucoup; mais il appuya plus à droite, s'empara d'une hauteur que Charles, trop faible, n'avait pu occuper, et se trouva ainsi établi sur le flanc et le derrière de la gauche bourguignonne. Le corps de gauche, arrêté par des marais et par le feu des douze pièces de droite, se forma devant le front. Charles, qui déploya un courage et une activité extraordinaires, renforça sa gauche, fit changer la position des trente coulevrines, de manière à faire face aux ennemis et à répondre à leurs dix pièces; mais les Suisses, profitant d'un brouillard et de la neige qui tombait en abondance, se précipitèrent de tous côtés contre la gauche bourguignonne, tuèrent les artilleurs sur leurs pièces, attaquèrent vigoureusement les troupes. Charles, trahi, entouré de tous côtés, fut écrasé. Cette bataille de Nancy, lutte suprême d'un sombre désespoir contre la force, fut le tombeau des ducs et de l'Etat de Bourgogne.

Ainsi mourut Charles le Téméraire. L'ostentation et l'importance qu'il mit à employer des masses énormes d'artillerie, influèrent beaucoup pour entraîner un développement extrême de cette arme dans les armées des grandes puissances européennes.

SECTION III.

§ 1.

La connaissance des bouches à feu vint à l'époque, assez favorable, où les idées militaires étaient arrivées progressi-

vement jusqu'à l'emploi des machines, et où les puissances partielles commençaient à s'organiser assez fortes, pour rendre l'emploi de ces machines possible et même nécessaire. La nouveauté, la difficulté d'emploi, la grossièreté de construction, rendirent longtemps insensible la supériorité des bouches à feu sur les anciennes machines, firent que le développement en fut lent et progressif. Alors l'artillerie à feu n'entraîna aucune révolution spéciale, elle ne fit d'abord que continuer et développer l'influence exercée par celle ancienne.

Les grands seigneurs entre lesquels se partageait le territoire des nations, avaient des armées et des villes fortifiées. De là résultèrent nécessairement deux espèces d'artillerie destinées à agir : l'une contre les troupes, l'autre contre les villes. La première fut la petite artillerie qui remplaça naturellement et avec beaucoup d'avantages les ribauldequins, qui, peu dispendieuse, peu difficile à construire et à employer, prit partout une très grande extension. L'autre espèce d'artillerie lançant de gros projectiles animés d'assez grandes vitesses, exerça une puissante action contre les murs non terrassés des villes, et jouit d'une grande influence morale. Ces grosses pièces, dispendieuses dans leurs constructions, difficiles dans leur emploi, devinrent l'apanage des grandes puissances. Bientôt l'expérience et les progrès amenèrent une autre espèce d'artillerie intermédiaire entre les précédentes, susceptible d'être employée contre les troupes et contre les postes.

A cause de la rapidité apportée par les bouches à feu dans les siéges, la même armée put, dans le cours d'une campagne, livrer des batailles, occuper des positions, prendre des villes ; l'artillerie, pour être à hauteur de toutes les positions de la guerre, devait être variée ; de plus, comme

chaque puissance mettait dans son armée toutes ses ressources, du moment que la mode et la considération étaient en faveur de l'artillerie, la quantité de pièces employées devait tendre à devenir excessive. Ces masses énormes d'artillerie qui assistaient à toutes les opérations de la guerre, qui entraînaient avec elles d'immenses dépenses et embarras, mais aussi des moyens d'action terribles, durent nécessairement exercer une très grande influence sur l'art de la guerre.

A ces époques de pénurie et d'incertitude militaires, la préparation et la mise en mouvement de ces masses énormes d'artillerie demandaient un temps et des dépenses qui, souvent, retardèrent la mise en activité des armées, et compromirent les ressources pour les autres armes. La multitude des charrois rendit les marches beaucoup plus lentes et pénibles. On diminua autant que possible cet inconvénient, en amalgamant l'artillerie avec les troupes. Alors, comme compensation de ces embarras, fut obtenu le grand avantage de pouvoir faire agir séparément les corps de troupes, de manière à augmenter considérablement le cercle d'opérations de l'armée.

La longue portée de l'artillerie étendant considérablement la sphère d'action des troupes, développa beaucoup la conduite de la guerre. Outre les grandes batailles et les prises de villes qui avaient été les seules opérations usitées, alors que la composition des armées et l'organisation politique exigeaient que les guerres fussent courtes, le système de temporisation et d'observation par positions et retranchements garnis d'artillerie, commençait à être employé, introduit surtout par la prudence de Louis XI.

Dans les batailles, les masses d'artillerie exercèrent une

grande influence, compensant alors, par la quantité des pièces, la lenteur et l'incertitude d'action. La petite artillerie, ayant donné ses plus faibles calibres à l'infanterie, fut assez forte pour briser de loin les armures de plus en plus épaisses dont se couvraient les gens d'armes, et pour agir assez efficacement contre les dispositions très peu profondes de l'infanterie. Répandue en très grand nombre, et dans toute l'armée, laissant chacune de ses pièces tirailler à son aise sur un but individuel, pouvant se plier à toute espèce de terrain, cette petite artillerie faisait un mal considérable. Ce mal, à vrai dire, n'était pas en rapport avec les inconvénients des dépenses et embarras, mais en définitive, il était une grande influence dans la bataille.

Les institutions militaires se perfectionnant, des portions de troupes se disposèrent pour l'action, en lignes régulières qui paraissaient devoir devenir de plus en plus profondes, et susceptibles de quelques lentes manœuvres. Destinées à frapper des buts solides, les pièces de calibres moyens se groupèrent en batteries, pour agir avec ensemble et régularité, pour se prêter aux mouvements tactiques commandés par les chefs; ces batteries pouvant accompagner les troupes dans toutes les circonstances, pouvant agir d'assez loin et assez fortement contre les dispositions solides, pouvant réduire quelques petits postes, constituaient ce qu'on pourrait appeler l'artillerie de campagne de cette époque; les principales influences exercées par cette artillerie furent : le maintien des dispositions peu profondes de troupes, les grands intervalles entre les différents corps, enfin les résultats assurés par les mouvements tactiques des batteries. Les pièces de petits calibres, étaient les seules capables de procurer la mobilité et la rapidité de tir nécessaires pour agir dans les actions de troupe. Présentes dans tous les

combats, elles offraient presque autant d'avantages à l'attaque qu'à la défense.

Quelquefois la grosse artillerie agissait dans les batailles, mais l'excès inutile de ses gros calibres contre les faibles dispositions de troupes, son manque de mobilité, la lenteur extrême de son tir, la rendaient peu convenable pour un tel théâtre : aussi le plus souvent elle était laissée en arrière. Du reste, dans les batailles, elle ne pouvait guère agir que dans une défensive établie longtemps d'avance ; alors ses décharges bien ménagées pouvaient quelquefois produire un grand effet. Cette grosse artillerie était donc une arme réservée à la défensive; car l'attaque ne pouvait songer à employer des machines si difficilement maniables et si lentes dans leur service.

Les trois espèces d'artillerie garnissant le front d'une armée ou d'une position, le renforçaient considérablement et éloignaient beaucoup les insultes de l'ennemi. L'attaque obligée de subir successivement les décharges de cette ligne de batteries, avant d'aborder les troupes, devenait beaucoup moins audacieuse. Ainsi l'artillerie arrêtait cette fougue presque sauvage des armées du moyen âge, elle forçait l'attaque à agir avec patience et prudence, elle amenait la guerre d'observations et de positions.

Mais dans cette époque, les opérations les plus saillantes et les plus importantes étaient les prises de villes. La grosse artillerie s'acharnait contre ces hautes murailles, objets de sécurité et d'orgueil ; par ses coups répétés elle renversait bientôt les maçonneries non terrassées. Pendant ce temps d'autres grosses pièces ravageaient l'intérieur des villes, les petits calibres bloquaient la place, escarmouchaient contre les sorties, allaient combattre les armées de secours. Ces

actions de l'artillerie, firent que la prise des villes devint une opération plus assurée et beaucoup plus rapide que dans les époques précédentes. De là résulta que le but des opérations annuelles put considérablement être étendu; que dans la même campagne la même armée put prendre beaucoup de villes, soumettre des pays entiers. La défense des villes avait aussi augmenté beaucoup de puissance par l'emploi de l'artillerie; mais les avantages que lui avait donnés cette nouvelle arme n'étaient pas à hauteur de ceux gagnés par l'attaque. Les pièces de la défense ne pouvaient que très difficilement s'établir sur des murailles non construites pour elles; et puis, ces murailles étaient un obstacle, un point d'appui trop précaire; l'artillerie de l'attaque pouvait trop facilement se concentrer contre elles, les renversait facilement.

Ainsi, en résumant l'influence de l'artillerie sur l'art de la guerre, dans ces premières époques, elle rendit les armées considérablement plus dispendieuses et lentes à organiser. Elle embarrassa et ralentit beaucoup les marches, nécessita des routes établies et une organisation combinée de l'armée; elle amena l'immense avantage d'agir par corps séparés, et la possibilité d'étendre considérablement la sphère d'action des armées. Dans les batailles, elle devint un moyen puissant contre ces cavaliers bardés de fer, et jusqu'alors oppresseurs impitoyables du peuple des armées; elle étendit considérablement les fronts, maintint les troupes dans des dispositions peu profondes, arrêta l'audace sauvage des armées, rendit l'attaque beaucoup plus timide, et tendit à amener le système de guerre d'observations et de positions retranchées. Enfin, pour la prise des villes, l'artillerie amena une révolution complète, tout à l'avantage de l'attaque disposant de grandes ressources; les plus solides

places tombaient rapidement sous ses coups. Ainsi l'artillerie développa considérablement, et sous tous les rapports, l'art de la guerre.

§ 2.

L'influence politique de l'artillerie fut très grande. A cette époque où le seul droit et le seul moyen d'influence étaient la force brutale, les masses d'artillerie abattirent rapidement et pour toujours les puissances partielles qui ravageaient l'intérieur des royaumes, et s'opposaient à tout développement. Désormais, les conquêtes du pouvoir absolu sur les seigneurs et sur les villes qui, depuis quelque temps, devenaient la force dominante, furent assurées d'une manière inébranlable.

Le manque de machines avait d'abord entraîné une instabilité déplorable dans les opérations de la guerre et surtout dans les conquêtes. Plus tard cette absence permit d'établir sur le sol une foule de postes fortifiés dans lesquels la féodalité resta longtemps inattaquable. L'artillerie ancienne reparut, porta les premiers coups aux postes les plus faibles, détruisit beaucoup de petites puissances, et la féodalité se trouva alors plus concentrée. L'artillerie à feu, moyen d'action beaucoup plus terrible et beaucoup plus dispendieux, surtout pour les forts calibres, devint impraticable pour les petites puissances qui tenaient encore. Les grands seigneurs comprirent de suite l'importance de cette nouvelle arme; ils en achetèrent de tous côtés pour défendre leurs possessions; ils l'employèrent en grande quantité pour réduire les petites puissances, pour soumettre les fortes et orgueilleuses villes qui, depuis tant de siècles, bravaient toutes les conquêtes, à l'abri derrière leurs murailles. Alors

le territoire des royanmes se trouva partagé entre des grands seigneurs forts et en petit nombre.

Ces seigneurs avaient une puissance bien étendue ; ils disposaient de très grandes ressources. Les luttes entre eux devinrent beaucoup plus profondes et difficiles que précédemment, il fallut des moyens d'action plus puissants. Alors furent employées les grandes masses d'artillerie pour renforcer toutes les parties des armées, pour réduire les principaux appuis de ces grandes puissances. Comme ces masses d'artillerie étaient extrêmement difficiles à créer, à entretenir et à mettre en usage, les plus riches et les plus habiles purent seules les avoir assez fortes pour dominer leurs adversaires. La royauté travaillait depuis longtemps avec persévérance et habileté à établir sa suprématie sur les grands vassaux. Ses possessions territoriales, ses droits, son influence morale, lui procuraient déjà des ressources supérieures ; elle sentit quel grand moyen de puissance résidait pour elle dans l'artillerie. Aussi avec une ardeur et une persévérance infatigables, elle consacra ses plus grandes ressources à se munir grandement de cette arme ; elle l'employa d'abord pour chasser du sol les étrangers, pour absorber un grand nombre de petites puissances, et mettre ses possessions à l'abri des attaques. Ensuite, quand elle put employer une artillerie nombreuse et perfectionnée, elle attaqua les quelques grands vassaux qui avaient concentré dans leurs mains toute la puissance de la féodalité. Dans ces grandes luttes, l'artillerie royale agissant fortement par le nombre et par l'habileté, réduisit avec une rapidité étonnante ces grands pouvoirs rebelles. Alors la royauté posséda presque tout le territoire, et le garnit de canons pour le fixer dans sa possession. Elle conserva et perfectionna ses masses d'artillerie, puis les promena souvent dans ses

états pour frapper fortement l'imagination des peuples, pour étouffer la féodalité.

Ainsi les masses d'artillerie détruisant toutes les résistances partielles, permirent aux grandes puissances de s'établir avec une rapidité admirable et d'une manière fixe. Les royaumes soumis à l'unité de pouvoir développèrent fortement leurs richesses et leurs prospérité. Ainsi la poudre, terrible .agent d'égalité, devint aussi un des principaux éléments de civilisation et de progrès.

HISTOIRE GÉNÉRALE

DE L'ARTILLERIE.

TROISIÈME ÉPOQUE.

Depuis l'expédition de Charles VIII en Italie, jusqu'à la mort de Henri IV.

1494 à 1610.

Cette époque se partage en trois livres. Les deux premiers comprennent l'histoire générale de l'artillerie dans l'occident. Leur séparation est déterminée par le traité de Cateau-Cambrésis (1559), qui mit fin aux luttes générales dans cette partie de l'Europe. Le troisième livre est l'histoire de l'artillerie dans l'Europe orientale, depuis la conquête de Constantinople par les Turcs, jusqu'aux premières années du XVIIe siècle.

Le livre premier traite de toute l'Europe occi-

dentale pendant les grandes guerres d'Italie et de France, guerres qui amenèrent les progrès en tous genres de la civilisation, la concentration du pouvoir, l'uniformité des institutions politiques et militaires. Ce livre est partagé en deux chapitres dont la séparation est déterminée par l'avénement de Charles-Quint à l'empire (1519), avénement qui exerça une si grande influence en Europe.

Le chapitre premier commence à l'expédition de Charles VIII en Italie. La puissance de la France a résonné comme la foudre; tous les États occidentaux se réveillent, s'agitent, se précipitent dans de grandes guerres dont l'Italie et la France sont les principaux théâtres. Les armées françaises, espagnoles, italiennes, allemandes, parcourent l'Italie dans tous les sens, s'allient et se combattent tour à tour. Venise chancelle sous les coups d'une ligue générale. Toute l'Europe attaque la France dont les forces militaires, affaiblies par la négligence de Louis XII, luttent au milieu de succès et de revers. François Ier paraît, ramène les fortes armées, écrase les Suisses à Marignan, et répand partout la haute puissance de la France.

Le chapitre deuxième dit la grande lutte de l'Europe, conduite par Charles-Quint contre la France.

Tout l'occident est partagé en deux camps. Les institutions militaires deviennent plus concentrées, plus uniformes. La France, dirigée par François Ier, déploie une grande énergie; elle donne à ses forces militaires, et surtout à son artillerie, de grands développements; elle a constamment de deux à quatre armées sur pied. Plusieurs fois elle gagne et perd l'Italie; plusieurs fois elle est envahie; mais elle repousse toujours les invasions. Charles-Quint, conduisant presque toute l'Europe, s'efforce d'en organiser régulièrement et solidement les forces militaires; d'en concentrer l'action contre la France. Henri II et Philippe II terminent ces grandes luttes européennes, pendant lesquelles les rois ont étendu de plus en plus leur domination absolue.

Le deuxième livre est partagé en deux chapitres. Après la paix de Cateau-Cambrésis, la réaction a lieu contre le pouvoir absolu, contre l'unité et l'uniformité qu'il voulait imposer aux divers États de l'Europe. La plupart des grands royaumes tombent dans des luttes intérieures; les individualités commencent à reprendre une grande importance.

Le chapitre premier dit les guerres intérieures de la France, guerres continuelles, variées, rapides,

qui occupent tout le royaume, et qui amènent de grands changements dans l'état militaire. Ce chapitre traite principalement de la lutte des grandes armées royales et catholiques commandées par Montmorency, Guise, le duc d'Anjou, contre les armées protestantes conduites par Coligny et Condé. Il dit les efforts d'organisation tentés pour l'artillerie sous Charles IX; les luttes entre la ligue catholique, la royauté et les protestants; les victoires de Henri IV. Ce chapitre s'arrête après la bataille d'Ivry, au moment où les armées espagnoles envahissent la France.

Le chapitre deuxième traite de l'état général de l'Europe occidentale pendant les cinquante ans qui suivent la paix générale de 1559. Il dit les longues luttes de l'Espagne contre les Pays-Bas, qui parviennent à conquérir leur indépendance, et contre la France, qui finit par purger son territoire de tous les étrangers. Ce chapitre dit l'état des choses et des idées militaires dans l'occident; les grands soins apportés à la réorganisation de l'artillerie française, type perfectionné des artilleries occidentales.

Le troisième livre se partage en deux chapitres. Le chapitre premier traite de la position générale de l'Europe orientale; de ses progrès en organisation; de

ses appels à l'occident pour se développer. Ce livre dit le grand débordement des Turcs sous Mahomet II, Zélim et Soliman; la grande influence de ces peuples dans le sud-est de l'Europe. Il dit aussi les efforts des États chrétiens et de la Hongrie, de l'Autriche et d'une grande partie de l'Allemagne pour arrêter les Ottomans; il dit les guerres continuelles de la Pologne contre les Turcs, les Russes, les Tatars, les Cosaques, les Prussiens et les Suédois, sa puissance sous les Sigismond; l'accroissement rapide de la Russie, ses luttes énergiques contre les Tatars, ses relations avec les autres États européens. Ce livre dit encore la position des trois États du nord, Danemark, Suède et Norwége; les luttes continuelles entre ces États; l'indépendance de la Suède, le développement rapide de cette puissance sous Gustave Wasa, Charles IX et Gustave Adolphe.

Le chapitre deuxième est un résumé de l'influence politique et militaire de l'artillerie pendant cette troisième époque : dans l'Europe occidentale, chez des peuples avancés en civilisation; dans l'Europe orientale, chez des peuples beaucoup plus arriérés.

LIVRE PREMIER.

1494 à 1559.

CHAPITRE PREMIER.

1494 à 1519.

Artilleries de France, d'Espagne, d'Italie, d'Allemagne, de Suisse et d'Angleterre.

Section I. — § 1. Expédition de Charles VIII en Italie. Etat militaire de cette contrée.—Armée française d'invasion.—Composition et organisation de son artillerie. — § 2. Invasion de l'Italie.— Conquête de Naples. — Retour en France; passage des Apennins; bataille de Fornoue. — Influence de l'artillerie.

Section II. — § 1. Position politique et militaire de l'Europe. Etat général de l'artillerie. — Italie. — Suisse.— Angleterre.— Allemagne.— Espagne; expéditions en Afrique et en Amérique. — France. — § 2. Bases d'organisation des artilleries européennes. — Espèces diverses; leur mode d'action. — § 3. Etat des troupes; positions réciproques des trois armes; influence de l'artillerie.—Organisation de l'artillerie dans l'armée. — Actions diverses de cette arme dans les opérations. — Marches. — Batailles.—Dispositions et actions de l'artillerie.—Guerres de positions.— Action de l'artillerie contre les postes fortifiés.

Section III. —§ 1. Guerres en Italie, dans le Milanez et dans le royaume de Naples. — Actions secondaires; bataille de Cerignoles; Garigliano. — Ligue de Cambrai; bataille d'Agnadel; artillerie impériale devant Padoue.—§ 2. Ligues générales contre la France; opérations de Gaston de Nemours; bataille de Ravennes.—Attaques générales contre la France; triste position des armées; bataille de Novarre. — § 3. François Ier; bataille de Marignan. — § 4. Etat des opinions militaires; Écrits de Machiavel.

SECTION I.

§ 1.

Depuis Charlemagne, les grandes expéditions et les

grandes conquêtes extérieures avaient disparu de l'Europe. L'anarchie féodale les avait rendues de plus en plus impossibles en détruisant toute concentration et toute solidité des armées, en couvrant le sol de villes et de châteaux fortifiés. Le retour de la puissance royale, l'établissement des armées permanentes, rendirent ces grandes expéditions et ces conquêtes plus faisables. Mais cela ne suffisait pas, il fallait avant tout une forte artillerie susceptible d'agir avec vigueur et rapidité : sans elle, la plus valeureuse armée de troupes pouvait se trouver arrêtée tout à coup au milieu de ses victoires, par le moindre poste entouré d'une muraille un peu épaisse et élevée.

Au milieu de longues luttes intérieures, l'artillerie avait puissamment contribué à soumettre les obstacles rebelles à l'unité de pouvoir. La royauté, victorieuse, développa et perfectionna beaucoup cette artillerie, principal appui de sa puissance; bientôt cette arme devint assez forte et assez mobile pour aller renverser en peu de temps les villes et les châteaux, appuis inertes des autres nations. Alors, les conquêtes extérieures durent reparaître. Ainsi, l'artillerie étendit considérablement la sphère des opérations militaires, ouvrit la carrière aux grandes luttes européennes.

Sous Louis XI, la France était devenue la puissance politique et militaire la plus concentrée, la plus forte et la plus avancée d'Europe. Son armée, pleine d'ardeur et d'instruction, avait frémi longtemps de n'être qu'un instrument d'oppression entre les mains d'un roi qui froissait les sentiments nationaux. Une réaction devait avoir lieu; la France, pleine de sève, et habituée aux luttes féodales, fermentait; l'impétuosité nationale voulait déborder, le jeune Charles VIII la précipita en Italie.

Depuis la guerre extérieure des Vénitiens contre les Turcs,

depuis celle intérieure pour le royaume de Naples, et contre les ducs de Florence, l'Italie morcelée en petits Etats vivait au milieu des arts et des intrigues de la paix, négligeait complétement ses forces militaires. Le sol était couvert de villes et de châteaux entourés de murailles, mais ce n'était que des obstacles inertes. L'artillerie, âme de la défense, manquait ou bien était si peu nombreuse et si grossière, que son action devait être insignifiante. Cette artillerie était restée stationnaire et négligée pendant la paix, elle n'avait que des pièces à boulets de pierre traînées par des bœufs. Les troupes italiennes étaient des bandes de mercenaires mal équipés, et dont les combats peu sérieux, ne se composaient que d'une suite d'évolutions et de pasquinades. Dans ces combats, l'artillerie ne paraissait pas, ou bien n'avait que quelques pièces lourdes et grossières.

Contre ces misérables troupes, ces forces inertes de l'Italie, la France envoya une armée solide qui, organisée avec de grands soins par Desquerdes, La Trémouille, D'Aubigny et les maîtres d'artillerie Guy de Luzières et Jean de Lagrange, offrait le type perfectionné des forces militaires de cette époque.

La gendarmerie nombreuse, couverte de fer, disposée en haie, chargeait avec une audace inébranlable. Les archers et arbalétriers à cheval, alourdis aussi par de fortes armures, étaient les flanqueurs de ces hommes d'armes, et formaient les deux tiers du total de la cavalerie.

L'infanterie française, n'agissant que par le trait, fournissait surtout des tirailleurs habiles et intelligents, les meilleurs de toute l'Europe. Les Suisses et les Lansquenets composaient l'infanterie de choc, apparaissaient sur le

champ de bataille comme des redoutes vivantes hérissées de piques.

Mais la plus grande force de cette armée française était son artillerie. Les masses d'artillerie étaient, à cette époque, l'orgueil des grandes puissances et leur moyen d'influence. La France, qui, depuis longtemps, travaillait pendant la paix à augmenter et perfectionner cette arme, voulut témoigner de sa puissance supérieure par la force de ses parcs. Aussi Charles VIII mena en Italie une artillerie si forte et si perfectionnée, qu'elle excita un grand étonnement, une admiration extrême dans toute l'Europe.

D'immenses progrès en tout genre avaient été réalisés par l'artillerie française. Au milieu d'une longue paix, la force et la simplicité de composition, la régularité d'organisation, s'étaient établies suivant l'impulsion donnée par Jean Bureau et par le génie de Louis XI.

Le grand parc formait toujours une masse indépendante sous la conduite spéciale des chefs de l'arme. Cette réunion de grosses pièces était la partie la plus dispendieuse, la plus difficile à conduire, celle qui exerçait la plus grande influence physique et morale, celle surtout qui faisait l'orgueil du souverain. Pour toutes ces causes, le grand parc accaparait l'attention et les soins des chefs de l'artillerie, était le principal but des travaux continuels, témoignait des grands progrès exécutés.

Le grand parc de Charles VIII ne contenait que deux espèces de bouches à feu, les canons et les coulevrines. 36 canons du calibre moyen de 32, et pesant moyennement 180 fois leur calibre, étaient menés pour battre en brèche les murailles. Ces canons, destinés à agir assez près de leur

but, avaient une longueur d'âme moyennement inférieure à dix-huit calibres (1).

104 coulevrines, belles et longues pièces des calibres de 16 et de 8, formaient la base du parc; c'était l'espèce d'artillerie la plus importante, que quelques auteurs appellent artillerie de campagne, et qui était destinée à agir fortement dans toutes les circonstances de la guerre, dans les batailles et dans les siéges. Les canons, étant destinés à rompre les grands obstacles, les coulevrines avaient pour but spécial d'agir de loin. A cet effet, et aussi dans le but de compenser, par la force de la charge, la faiblesse du calibre, ces pièces avaient une très grande longueur d'âme. Cette longueur dépassait 30 calibres, et il en résultait pour les coulevrines un poids qui dépassait généralement 250 calibres.

Toutes ces pièces formant le parc avaient des projectiles en fonte de fer. Toutes étaient en bronze, fondues avec le plus grand soin et avec beaucoup d'art. La surface extérieure était surchargée de figures effroyables, admirablement façonnées, et représentant des animaux malfaisants, dont les pièces portaient le nom.

Pour la facilité d'administration et de service, pour les marches et l'action, ce parc se partageait comme l'armée en trois corps ou bandes. Les canons formaient naturellement une bande particulière; les coulevrines, en trop grand nombre pour rester réunies, formaient deux masses séparées.

---

(1) Il est peut-être nécessaire de dire, pour les lecteurs peu au courant des expressions en usage dans l'artillerie, que la longueur d'âme en calibre est une quotité de diamètres du projectile, et que le poids en calibres est une quotité du poids, exprimé en livres, du projectile.



Chacune de ces trois bandes était, dans le parc général, comme un parc particulier qui avait ses chefs obéissant à l'impulsion supérieure des commandants de l'arme.

Les pièces de troupes baissaient naturellement d'importance à mesure que l'artillerie de parc se perfectionnait, devenait plus mobile et étendait les circonstances de son emploi. Cependant ces pièces de petits calibres, appelées désormais faucons, étaient encore fort nombreuses. Dans l'armée française, elles étaient au nombre de plus de 200, en bronze, en fer ou en fonte de fer; comprenant des canons, mais surtout des coulevrines des calibres moyens de 8 et de 4, elles étaient distribuées dans toute l'armée; partagées en éléments mobiles, elles suivaient partout les troupes, infanterie ou cavalerie, et appuyaient leur action dans les combats.

La petite artillerie, agissant toujours dans les tirailleries, était extrêmement nombreuse, comprenait plus de 1200 pièces.

La construction et le service de cette multitude de pièces avaient été très perfectionnés. La rapidité du tir avait fait de grands progrès. Déjà les gros canons pouvaient tirer plus de deux coups à l'heure, et les faucons pouvaient en tirer au moins dix.

Les voitures de cette artillerie présentaient de grands perfectionnements, même dans les détails; ainsi, toutes les les roues étaient écuées, disposition très avantageuse pour cette époque, où les routes étaient peu nombreuses, surtout en Italie, pays accidenté et à chemins raboteux. Les pièces du plus gros calibre étaient transportées sur des chariots porte-corps, et placées pour l'action sur des affûts à flasques. Les coulevrines étaient voiturées, leur affût reposant sur des avant-trains. Les faucons agissaient sur des affûts à deux

roues, traînés par deux ou trois chevaux. La petite artillerie avait toujours des affûts à bras, des chevalets.

Cette artillerie était parfaitement approvisionnée de munitions, transportées sur des charrettes. Ses attelages comprenaient 8,000 chevaux, lestes et vigoureux, dirigés par 4,000 charretiers fort habiles. Ces charrois étaient organisés par bandes ayant des conducteurs particuliers.

Plus de 1200 canonniers, hommes choisis et d'une instruction perfectionnée pendant une longue paix; plus de 2,500 ouvriers, en bois, en fer ou en artifices; plus de 4,000 pionniers, étaient attachés au service de cette artillerie, et soumis à la direction des officiers. Les différents grades de ces derniers commençaient à se dessiner, par suite d'une organisation permanente.

Enfin, la garde de cette magnifique artillerie était considérée comme un poste d'honneur, et confiée aux Suisses, qui passaient alors pour la plus solide infanterie d'Europe.

L'armée française offrait un total de moins de 40,000 hommes. La force relative de son artillerie était donc : pour 2,000 hommes, sept pièces de parc qui se distribuaient à peu près ainsi : un quart en canons de 32, un quart en coulevrines de 16, une moitié en coulevrines de 8; cinq faucons et aussi trente pièces de petite artillerie par 1000 hommes.

On comprend que cette artillerie immense et variée, pouvant forcer les murs les plus épais avec ses grosses pièces, accompagner les troupes, même la cavalerie, avec ses faucons; pouvant tirailler dans toutes les opérations avec sa petite artillerie; exerçant par sa masse, sa nouveauté et sa perfection, une grande influence morale; dut rendre d'immenses services, dut être le grand moyen d'action dans la conquête projetée du royaume de Naples.

§ 2.

Charles VIII réunit son armée à Lyon : elle devait pénétrer en Italie par la Savoie; mais Desquerdes montra que l'artillerie suivant cette route, éprouverait de grandes difficultés dans le passage des Alpes, resterait enterrée dans les boues tenaces et profondes de la Lombardie, ou bien que tirée de là à grand'peine, elle serait arrêtée par les Apennins. Alors, pendant que l'armée passait les Alpes, cette artillerie dut descendre le Rhône, s'embarquer à Marseille et à Ville-Franche, côtoyer les rives de Ligurie, débarquer à la Spezzia et venir rejoindre l'armée descendant les Apennins avec ses faucons et sa petite artillerie. Ce plan était très bien combiné, mais demandait évidemment, pour réussir, qu'aucune résistance trop forte ne voulût tenir depuis les Alpes jusqu'à l'Apennin. Les traités et la terreur qu'inspirèrent les premiers combats de l'armée française ouvrirent cette longue route.

L'armée s'avança en trois corps : celui de droite, où étaient des Suisses avec de l'artillerie légère, longeait les côtes. A Ripalo, il attaqua les Italiens. La flotille, portant le parc d'artillerie, marchait à la même hauteur; elle approcha de terre; le feu violent de ce parc, joint à celui des faucons du corps d'armée, déconfit aussitôt ces pauvres Italiens, qui n'en avaient jamais vu de pareil. Les vaincus furent massacrés par les Suisses.

L'avant-garde, sous d'Aubigny, formait le corps de gauche. Elle arriva devant le château de Mordano, entouré de murs élevés, précédés de fossés larges, profonds et pleins d'eau. D'Aubigny fit aussitôt dresser ses faucons. Les canonniers étaient habiles; à la deuxième décharge, la porte fut

brisée, la chaîne du pont-levis coupée. On se précipita dans le château, on égorgea tout.

L'action de l'artillerie dans ces deux combats, les massacres qui la suivirent, répandirent la terreur dans toute l'Italie. L'armée française put alors passer les Apennins, sans éprouver de résistance. Rejointe par son artillerie, elle s'avança formant une seule colonne; mais la route se trouva barrée par la ville de Zarsanne, décidée à faire une vigoureuse résistance. Tout pouvait être perdu par un trop long retard; car les Français n'avaient ni magasins, ni vivres, ni argent; mais l'artillerie protégeait l'armée. Après des efforts inouïs, les pièces furent établies sur les rochers qui entouraient la ville, et commencèrent un feu terrible. La garnison épouvantée s'empressa de se rendre; le duc de Médicis livra toutes ses forteresses. Charles VIII défila en grande pompe dans Florence. Les populations contemplaient avec admiration et terreur les grosses et horribles bouches à feu qui faisaient trembler sous leurs pesantes roues les pavés des villes, et dont on racontait des choses si terribles.

De Florence, Charles marcha sur Rome, serré et en ordre de bataille, toute l'artillerie devant le front et prête à tirer; La vue de ces forces déployées glaça de terreur toute la contrée; aucune troupe, aucune ville n'essaya de tenir. L'armée entra dans Rome, disposa ses pièces dans les principaux édifices et les principales places, les mit ensuite en batterie contre le château Saint-Ange, et força le pape à capituler.

Charles marcha ensuite sur Naples; engagé avec toute son artillerie sur une seule route, il arriva devant le fort de Monte San Jiovani, qui avait résisté pendant sept ans aux efforts des Aragonais, et passait pour imprenable. Mais les batteries françaises s'établirent rapidement et commencèrent

un feu violent; au bout de quatre heures, les murailles du fort furent renversées dans le fossé; un assaut terrible fut donné; on égorgea tout. Ensuite l'armée s'avança à travers des terrains abîmés par des pluies continuelles; les grosses pièces éprouvèrent des peines extrêmes. Enfin on arriva devant la forte position de San Germano, où le roi de Naples s'était établi avec ses troupes et toute l'artillerie qu'il avait pu réunir. A la vue des terribles pièces françaises, les Italiens prirent la fuite. Charles fit son entrée triomphale dans Naples, battit de son artillerie le Château-Neuf et le fort de l'OEuf, acheva ainsi la conquête du royaume de Naples.

Cette expédition fut conduite avec beaucoup de lenteurs; les marches étaient courtes, les séjours fréquents et de longue durée. La cause n'en fut pas aux retards apportés par l'artillerie, mais bien à la jeunesse et à la légèreté de Charles VIII; il fallait bien que le bon petit roi et sa jeune noblesse s'amusassent partout où il y avait plaisirs. Cependant l'artillerie profita de cette lenteur de marche; elle reposait ses attelages, réunissait ses voitures, réparait son matériel, et pouvait marcher réunie, ce qui augmentait beaucoup son influence morale et physique. Les grands services que cette artillerie avaient rendus, l'admiration et la terreur qu'elle inspirait à toute l'Italie la firent estimer beaucoup des troupes françaises, surtout du jeune et ambitieux monarque qui la montrait avec orgueil, et était persuadé qu'avec elle il surmonterait toute espèce d'obstacles.

Par sa conduite trop légère, Charles VIII s'attira l'aversion des Napolitains, et laissa une forte armée d'Italiens s'organiser sur ses derrières pour lui fermer la route de France. Décidé à rentrer en passant sur le corps à cette armée, Charles VIII partit, emmenant avec lui la moitié de

ses troupes et de son artillerie, surtout les grosses pièces. De Naples à Viterbe, cette artillerie ralentit beaucoup la marche; mais de Viterbe au pied des Apennins, elle suivit sans occasionner de retards, faisant quelquefois plus de six lieues par jour. Du reste, dans cette retraite, Charles perdit beaucoup de temps, s'arrêtant là-où il trouvait de l'agrément, méprisant les secours qu'on lui offrait, laissant des troupes dans différentes places, mais gardant toujours sa grosse artillerie.

On arriva enfin au pied des Apennins; ils se dressaient en ressauts brusques, hérissés de rochers, et derrière eux étaient 40,000 Italiens, établis le long du Taro dans un camp retranché et bordé d'artillerie. Toutes les reconnaissances déclarèrent qu'il était impossible de passer les grosses pièces, et on proposa de les détruire. Charles s'irrita à cette proposition : « Cette artillerie est toute ma force, disait-il, « c'est elle qui doit briser les efforts des ennemis et m'ouvrir le passage de la France; il faut qu'elle franchisse « l'Apennin. » Le jeune roi le voulait; il s'établit au pied de la montagne, et déclara qu'il ne passerait que quand tout serait fini. Charles avait raison de tenir avec énergie à ce que son artillerie passât, car avec une poignée de troupes il ne pouvait espérer de lutter contre 40,000 ennemis; mais avec ses gros canons, qui inspiraient une si grande terreur, il pouvait tout oser.

Le passage étant décidé, le maréchal de Gié, avec l'avant-garde et quelques faucons, franchit la montagne et s'établit à Fornoue près de la grande armée vénitienne. La cavalerie albanaise tenta plusieurs fois de l'enlever, mais quelques coups de faucons la mirent toujours en fuite. De Gié put ainsi se maintenir pendant trois jours.

Cependant la grosse artillerie effectuait son étonnant pas-

sage. Ses deux habiles chefs, Guy de Luzières et Jean de Lagrange, dirigeaient cette opération sous le commandement supérieur de La Trèmouille, capitaine actif, infatigable, doué d'une fermeté inèbranlable.

Les pionniers, précédant les voitures, frayaient des rampes, en faisant sauter des éclats de rochers. Les gendarmes, excités par l'exemple de La Trémouille, livrèrent leurs chevaux qui, réunis à ceux de l'artillerie, formaient des relais de distance en distance. Tous les soldats, tous les chevaliers, malgré leurs pesantes armures, se chargèrent de munitions. La Trémouille, donnant l'exemple, se portait partout chargé de deux gros boulets. A chaque grosse pièce étaient attelés, outre les chevaux, cent Suisses, qui tiraient en galère à de longs câbles, retenaient les pièces sur la pente des précipices, les relevaient quand elles étaient renversées. Des ouvriers de toute espèce les accompagnaient ces pièces pour réparer le matériel qui se brisait dans les brusques ressauts.

On parvint ainsi au sommet de la chaîne; la fatigue avait été extrême, la chaleur étouffante. A partir de ces sommets commencèrent les plus grandes difficultés... Il fallait descendre les lourdes masses... Des palans furent établis de tous côtés, les hommes, les chevaux furent attelés en arrière des pièces pour les maintenir suspendues sur ces roides escarpements.... Enfin, après trois jours d'efforts, La Trémouille, noirci par le soleil, défiguré par la fatigue et la faim, se présenta devant Charles VIII, et lui annonça que toute l'artillerie était passée.

Les forces françaises se rassemblèrent à Fornoue. Un orage terrible éclata pendant la nuit, qui fut affreuse de souffrances et de privations, étonnante d'activité et de courage. Chose admirable, le 6 juillet, au point du jour, tout était

prêt. Tous les corps s'étaient formés de nouveau, les attelages de l'artillerie étaient réorganisés, les voitures chargées de munitions, les pièces placées sur leurs affûts, prêtes à marcher et à faire feu. A la vue de cette artillerie terrible, qui avait franchi des montagnes regardées comme impraticables à tout charrois, les Vénitiens éprouvèrent une grande terreur.

Charles VIII, avec sa poignée de troupes harassées de fatigues, épuisées de faim, se décida à forcer la route. Il fallait passer sur la rive gauche du Taro, et défiler ensuite devant le camp ennemi placé à six cents pas sur l'autre rive. Le maréchal de Gié, commandant l'avant-garde, avait avec lui la moitié des troupes avec leurs faucons, et tout le grand parc d'artillerie. Le corps de bataille et l'arrière-garde avaient leurs pièces légères. L'armée se mit en marche. L'ennemi, laissant une réserve sur la rive droite, traversa le Taro en trois corps qui devaient attaquer les Français en tête, en flanc et en queue. Pendant ce temps, les bombardes du camp tirèrent des boulets de pierre qui tuèrent quelques hommes. Aussitôt, les pièces qui accompagnaient l'avant-garde s'établirent avec rapidité sur le flanc droit de l'armée. Leur feu, prenant d'écharpe le camp ennemi, fut rapide et habilement dirigé, réduisit au silence l'artillerie italienne, la démonta presque entièrement. Le corps ennemi laissé sur la rive droite fut dispersé. Pendant ce temps, de Gié avec ses pièces légères culbuta le corps qui l'avait attaqué de front; les faucons de l'arrière-garde dispersèrent les Stradiots (1), qui pillaient les bagages mis en

(1) Cavalerie légère d'Albanais.

désordre par quelques boulets, et tirèrent ensuite contre la cavalerie italienne que Charles VIII vint écraser avec la gendarmerie de sa bataille. L'ennemi, terrifié par ces actions vigoureuses d'artillerie et de troupes, se réfugia dans son camp.

L'armée française, épuisée de fatigues et de besoins, continua sa retraite. Arrivé à la Trebbia, on jeta un pont de bateaux. Les troupes passèrent d'abord, et on laissa sur la rive ennemie toute l'artillerie avec 200 lances. C'était une bien grande faute, car dans de telles circonstances, la lourde artillerie doit passer la première. Pendant la nuit, de fortes pluies grossirent la Trebbia et rompirent le pont. Le terrain près des rives devint une boue profonde dans laquelle s'enfonçaient les lourds canons; il fallut attendre que les eaux fussent diminuées. Tous les chevaux, toutes les troupes, même les gens d'armes et les volontaires, s'attelèrent aux pièces, poussèrent aux roues... Enfin après de grands efforts, ces pièces furent noyées dans la rivière, et tirées sur l'autre rive. Si les ennemis eussent envoyé quelques corps à la poursuite, tout était perdu à ce passage de la Trebbia, mais l'énergique bataille de Fornoue les avait plongés dans une profonde terreur.

Les Français continuèrent leur retraite. Ils étaient engagés sur l'étroite chaussée de Tortonne, quand ils se trouvèrent arrêtés par une grosse et solide tour qui barrait la route entre deux montagnes, et dont la garnison était décidée à une vigoureuse défense; ainsi, les troupes arrêtées, dans un état de misère et de désordre affreux, étaient perdues. Alors l'artillerie s'avança, s'établit contre la tour, et se prépara pour l'écraser. Mais à cette vue la garnison fut saisie d'effroi et capitula. Alors, les débris victorieux de l'armée de Charles VIII purent rentrer en France.

Ainsi finit cette curieuse expédition d'Italie, mélange de grandes actions et de grandes fautes, qui, comme un coup de foudre, retentit longtemps dans toute l'Europe. Dans cette expédition, l'artillerie joue le rôle principal. Elle agit dans toutes les circonstances, paralyse tous les obstacles qui se présentent, effraie tous ceux qui voudraient se présenter. Enfin, soit par sa seule présence, soit par ses effets, elle rend d'immenses services à l'armée, qui, à son tour, lui porte une estime et un attachement extrêmes, la tire plusieurs fois des grandes difficultés du chemin. C'est dans cette expédition que se développe au plus haut degré, dans les troupes françaises, le point d'honneur de ne laisser jamais un canon entre les mains de l'ennemi; principe excellent à établir, à observer, mais qui, exagéré, ou mal appliqué, peut conduire à de grandes fautes (1).

Ainsi, l'artillerie avait fait résonner au loin la puissance offensive de la France; elle montra aussi qu'elle était prête à la défendre contre les invasions, en repoussant vigoureusement les Espagnols qui, au mépris des traités, avaient envahi le Languedoc.

---

(1) Cet attachement pour l'artillerie était très remarquable chez les Français, qui, à cause de leur impétuosité naturelle, et des préjugés chevaleresques, sont les moins portés à apprécier les avantages de l'artillerie. Une circonstance prouve jusqu'à quel point ces troupes tenaient à ramener leur artillerie. Après l'évacuation de Novarre, le bruit se répandit que deux pièces de la garnison venaient d'être enlevées par l'ennemi. Aussitôt, par un mouvement spontané, le roi, chaque seigneur, chaque soldat de l'armée, rebroussent chemin, se précipitent furieux et en désordre sur la route pour reprendre ces pièces à l'ennemi.

SECTION II.

§ 1.

L'expédition des Français en Italie avait ouvert un vaste champ de bataille, dans lequel se précipitèrent presque tous les Etats de l'Europe occidentale. La lutte fut générale, longue, acharnée; elle amena de grandes révolutions politiques, sociales et militaires; par les relations multipliées entre les diverses nations, elle répandit la civilisation et les progrès, établit dans toute l'Europe occidentale, les bases étendues de l'uniformité et de l'équilibre. La France, l'Espagne, l'Italie, la Suisse, furent les principaux acteurs dans cette première période des grandes luttes occidentales; l'Allemagne et l'Angleterre n'eurent qu'un rôle secondaire.

L'artillerie exerça une puissante influence dans ces grandes luttes; celle française était apparue comme un prodige, avait frappé les imaginations, éveillé une attention générale; il en résulta un grand mouvement dans l'artillerie de tous les Etats occidentaux. Partout on travailla à augmenter et à perfectionner cette arme. A cette époque, les troupes employées ne furent, le plus souvent, que des étrangers mercenaires; l'artillerie, au contraire, fut une force essentiellement nationale. Tous les Etats firent les plus grands efforts pour s'en assurer la possession. Les grandes puissances telles que la France et l'Espagne, furent naturellement les plus riches sous ce rapport; mais on vit aussi de petits Etats n'avoir d'autres forces militaires qu'une bonne artillerie.

Dès les premières années du seizième siècle l'état poli-

tique et militaire, l'artillerie par suite, éprouvèrent de grands changements dans l'Europe occidentale.

L'expédition des Français avait produit en Italie un ébranlement général; cette contrée sortit de son sommeil et fit des efforts pour réorganiser ses forces militaires. Mais malheureusement elle resta plongée dans un désordre continuel; principal théâtre des guerres européennes, elle était bouleversée par les rivalités continuelles de ses petits Etats, par les armées étrangères qui la parcouraient et la ravageaient continuellement, qui se succédaient rapidement dans l'occupation des grandes parties. Au milieu de ce désordre l'ensemble d'action était impossible pour l'Italie, les efforts militaires ne pouvaient être que partiels. Chaque petit Etat se conduisait d'après les caprices de son chef, les relations politiques et militaires avec les étrangers. L'artillerie participait à cet état de désordre. Partout elle avait été considérablement augmentée et perfectionnée. Mais chacun la développait à sa manière; les uns la recevaient des étrangers, d'autres la créaient dans leur intérieur.

Tous les petits Etats s'empressèrent de se munir le plus possible de canons, soit pour armer leurs villes, soit pour agir avec leurs troupes. La grosse artillerie étant dispendieuse et difficile à créer, ne dut se répandre que lentement; mais il n'en était pas de même des petites pièces. Les Etats d'Italie accoutumés à leurs lentes et presque immobiles bombardes, avaient beaucoup admiré ces faucons de Charles VIII qui marchaient rapidement, s'établissaient vite et tiraient de même. Aussi, dès le principe, ces petits Etats, tels que Florence, Pise, Mantoue, Ferrare, etc., employèrent beaucoup les petites pièces; au combat de Sealino, entre Florence et Pise, Hercule Bentivoglio, général des

Florentins, sut retirer de grands avantages de ces pièces. La cavalerie de Pise, poursuivant les Florentins, allait remporter la victoire, lorsque Hercule, qui avait parfaitement étudié son champ de bataille, fit arriver et placer derrière un fossé six faucons, dont le feu, prenant d'écharpe la cavalerie pisane, la mit dans un grand désordre, et procura ainsi la victoire aux Florentins.

Parmi tous les Etats secondaires, celui de Ferrare joua un rôle remarquable dans les luttes d'Italie. Le duc Alphonse d'Est, célèbre par ses talents et ses vastes connaissances, s'attacha à l'étude de l'artillerie et consacra à cette arme presque toutes ses ressources militaires. Il établit à Ferrare de grands ateliers de construction dont il dirigeait lui-même toutes les parties. Alphonse d'Est passait pour le premier artilleur de l'époque. Il s'occupa principalement de l'artillerie légère, à laquelle il conserva des calibres suffisants, et dont il perfectionna beaucoup la construction et le service. Bientôt ce petit prince eut à sa disposition plus de 300 bouches à feu, belles et mobiles, qui constituèrent sa seule force militaire et formèrent la plus belle artillerie de campagne de l'Europe. La puissance et l'habileté d'action de cette artillerie fut la principale cause de la haute position de Ferrare dans les luttes d'Italie. Ce fut par son artillerie qu'Alphonse reconquit sur les Vénitiens un grand nombre de places perdues; qu'il résista à la vengeance de ces puissants ennemis, abîma leur flotte qui remontait le Pô pour détruire sa capitale; enfin, ce fut par les mouvements et l'action continuelle de son artillerie, qu'il tint longtemps en échec, puis repoussa l'armée pontificale qui devait le dépouiller de ses Etats.

Les grands Etats de l'Italie étaient les rois de Naples, le Pape, les ducs de Milan et les Vénitiens.

Le duc de Milan qui, au moyen de ses grandes ressources, pouvait avoir une puissante artillerie, ne sut pas employer cette arme pour se défendre contre les Français. Bientôt le Milanais, alternativement conquis et possédé par les Français et les Espagnols, suivit alternativement l'impulsion générale de ces deux peuples. Il en fut de même pour le royaume de Naples, dans les premiers temps de la guerre; mais ensuite ce royaume, conquis par Gonsalve de Cordoue devint possession espagnole.

Les forces militaires du pape acquirent une assez grande importance sous le fougueux Jules II. Cet ambitieux pontife dut réunir dans ses armées une forte artillerie de tous calibres pour agir dans les batailles et dans les prises de ville, pour fonder en Italie la suprématie de la puissance temporelle de la papauté.

Venise, quoique fortement menacée dans sa prospérité, par la Turquie et par les découvertes maritimes des Portugais, était toujours la reine des mers, et était devenue une grande puissance continentale en Italie. Le terrible échec de Fornoue lui avait fait sentir la nécessité d'améliorer ses forces militaires, d'organiser une nouvelle et puissante artillerie. D'immenses ressources furent consacrées à cette régénération. Bientôt une artillerie formidable arma les possessions continentales des Vénitiens et leurs armées, remplit leurs arsenaux. Aussi Venise put tenir tête aux grandes ligues européennes qui s'organisèrent contre sa puissance. Mais cette république avait cessé de croître, désormais elle ne devait plus chercher qu'à se maintenir et à se défendre. Cette position défensive des Vénitiens et l'orgueil de leurs richesses, firent qu'ils employèrent principalement les fortes pièces d'artillerie, dont la lourdeur fut souvent funeste aux mouvements des armées.

Les Suisses étaient parvenus à une grande réputation militaire; ils étaient recherchés par toutes les puissances, et paraissaient dans presque toutes les grandes armées occidentales. Les masses d'infanterie étaient devenues la force presque unique de ces peuples; dans les luttes contre Charles de Bourgogne et contre l'Autriche, en 1499, ces masses profitant de la difficulté de leurs pays, eurent l'habileté d'éviter l'artillerie ennemie, et l'audace de l'enlever rapidement. De ces succès résultèrent chez les Suisses l'affectation d'un grand mépris pour l'artillerie; aussi cette arme resta-t-elle très négligée.

Cependant, les villes enrichies par les dépouilles ennemies, celles puissantes comme Berne, conservèrent toujours de l'artillerie, laquelle pouvait, comme précédemment, servir à la défense nationale. Mais désormais aucune puissance n'allait attaquer la Suisse dans ses montagnes. Les forces de cette contrée n'agissaient qu'au dehors; ou bien leurs bandes mercenaires formaient l'infanterie des grandes puissances qui fournissaient une forte artillerie, ou bien ces bandes agissaient isolées et alors les impériaux et les Vénitiens les pourvoyaient grandement de bouches à feu. Mais de ce manque d'artillerie, du mépris affecté pour cette arme, devait arriver une catastrophe pour les Suisses. Les masses d'infanterie furent écrasées à Marignan par l'artillerie française, et dès lors la Suisse perdit toute influence particulière dans les grandes luttes européennes, ne fournit que quelques bandes perdues dans l'infanterie des grandes armées étrangères.

L'Angleterre, enfermée dans son île, parut à peine dans les luttes de ces premiers temps. Pendant une longue paix, Henri VII avait amassé de grandes richesses, établi solide-

ment la force militaire et l'artillerie du royaume. Henri VIII gaspilla dans les plaisirs les richesses amassées par l'avarice de son père. En 1513 seulement, il prit part aux guerres européennes. Il vint en France avec une forte armée, munie d'une très belle artillerie. Mais après quelques succès, il rentra en Angleterre et ne s'occupa plus des luttes extérieures que pour faire acheter son alliance. Cependant les richesses et les forces de l'Angleterre prospéraient grande ment au milieu de la paix.

Le règne déplorable de Frédéric III avait fait sentir à l'Allemagne la nécessité de soumettre la multitude d'Etats divers à une organisation concentrée. Des efforts continuels étaient faits dans ce but, et l'on vit se former les trois cercles de Franconie, de Souabe et du Rhin, confédérations de seigneurs et d'évêques, de petits pouvoirs de toute espèce. Plus tard, toute l'Allemagne fut partagée en dix cercles ou républiques fédérales ayant chacun des états, un chef politique, un chef militaire pour commander les troupes du cercle, composées de contingents partiels. Ainsi l'organisation de l'Allemagne n'était qu'une réunion de petits Etats divers et indépendants, c'était des groupes d'éléments féodaux. Cet immense et hétérogène ensemble obéissait à deux pouvoirs, les diètes qui avaient la direction générale de l'empire, qui décrétaient la paix ou la guerre par le vote des contingents, qui étaient naturellement portées à la paix, parce que tous les petits Etats allemands n'avaient aucun avantage à espérer de la guerre. Le second pouvoir souverain, en titre plutôt qu'en fait, était celui des empereurs, ducs d'Autriche. Ces grands chefs devaient tendre à concentrer, sous leur autorité absolue, tous les Etats de l'empire, à fonder l'unité de l'Allemagne, à profiter de ses

ressources pour soutenir leurs querelles particulières. Dès lors ces empereurs devaient appeler constamment la guerre.

Frédéric III avait laissé l'autorité impériale tomber presque dans le mépris. Son fils, Maximilien, s'efforça de la relever et de la rendre dominatrice en Allemagne, de s'en servir pour prendre part aux luttes européennes, pour étendre partout sa puissance. Maximilien était assez ambitieux pour viser à un tel but, mais son génie n'était pas à hauteur des difficultés de l'entreprise. Malgré la faiblesse de ses ressources particulières et l'incertitude des forces impériales délivrées par les diètes, il s'embarrassa constamment dans des affaires trop grandes et trop nombreuses. Quoique fortement occupé dans ses possessions orientales, il voulut se lancer à corps perdu dans toutes les luttes d'occident. Pour ces luttes, Maximilien, comme tous les ambitieux, sentit l'importance de l'artillerie, et s'efforça constamment de l'employer en grand nombre. Mais rarement il parvint à en avoir une suffisante, c'est que ses ressources étaient trop faibles, c'est que les diètes prudentes lui refusaient les forces allemandes. Quand ces diètes accordaient les contingents, Maximilien avait à sa disposition une artillerie nombreuse, mais confuse et grossière, défauts inhérents à l'organisation politique et militaire de l'Allemagne, à son état peu avancé en science et en organisation militaires.

Dès 1495, Maximilien voulut prendre part aux luttes européennes; mais non soutenu par les diètes, cet empereur se montra en Italie à la tête de 2,000 hommes avec une vingtaine de pièces d'artillerie. Vers 1499, il réunit toutes ses ressources particulières pour réduire les Suisses, mais sept fois ses armées furent vaincues malgré leur artillerie, qui se laissa toujours paralyser ou enlever. A Dornach, les Suisses, arrivant tout à coup par des défilés, tombèrent sur

les batteries et les enlevèrent sans qu'elles fussent défendues. A Frastentz, les montagnards tombèrent tout à coup sur les derrières de la ligne autrichienne retranchée et bordée d'artillerie, et enlevèrent la plus grande partie des pièces qui, surprises, n'avaient pu agir. Ensuite les bataillons suisses s'avancèrent contre un corps autrichien, accouru de Feldkirch avec de l'artillerie, se couchèrent à terre pour laisser passer la décharge des pièces, puis coururent dessus et les enlevèrent. En 1505, Maximilien reparut en Italie avec une misérable force de 4,000 hommes et quelque artillerie, il se fit chasser par les Vénitiens. En 1509, il revint avec une armée et une artillerie formidable à laquelle avait contribué l'Allemagne. Cette artillerie soumit quelques places et renversa les murailles de Padoue. Mais l'inhabile Maximilien ne sut pas profiter de ces ravages pour enlever la ville. Il se retira, son armée se trouva dissoute. Lui-même ne parut désormais que comme individu à la solde des Anglais dans la lutte contre la France.

L'Espagne, organisée en nation puissante par Isabelle et Ferdinand, disposait de grandes ressources fournies par une sage politique et par les trésors de l'Amérique. Conduite par le génie de ses souverains, de Ximenès et de Gonsalve de Cordoue, l'Espagne put asseoir fortement sa puissance militaire. L'artillerie reçut des développements considérables; régularisée et perfectionnée pendant une longue paix, dirigée par don Diego de Vera, un des plus grands artilleurs de l'Europe, elle accompagna toujours les Espagnols dans leurs opérations de toute espèce en Italie, en France, en Amérique et en Afrique. Cette artillerie exerça dès lors une grande influence, surtout dans les opérations en Afrique et en Amérique, contre des peuplades presque sauvages.

Dans la marche contre Oran (1509), les Arabes s'étaient réunis dans une vaste plaine derrière des hauteurs. Pendant que les troupes espagnoles se préparaient à les attaquer, don Diego de Vera établit rapidement et avec beaucoup de peine ses pièces de campagne sur une hauteur escarpée, puis commença un feu très vif. Les boulets faisaient des ravages terribles dans la cavalerie ennemie qui se trouvait entassée dans un terrain étroit. Aucun coup n'était perdu, les Arabes n'y pouvant plus tenir, allèrent s'établir plus loin; mais l'artillerie de Diego, quittant sa première position, vint se mettre en batterie sur une autre hauteur, et mit de nouveau le désordre dans les masses de cavalerie, qui se sauvèrent jusqu'à Oran; mais l'artillerie de la flotte espagnole approchant du rivage, les dispersa entièrement. Bougie et Tripoli furent aussi conquis par la puissance de l'artillerie espagnole dirigée par Diego et par Pierre de Navarre.

En Amérique, l'artillerie exerça une influence immense contre des sauvages simples et grossiers qui se présentaient en masses confuses, n'agissant que par des traits peu dangereux et sans portée. L'artillerie de Christophe Colomb terrifia les Américains et devint la sauve-garde des premières colonies espagnoles. Celle de Pizarre assura de grands avantages pour la conquête du Pérou. Enfin celle de Fernand-Cortez exerça la plus puissante action dans la miraculeuse conquête du Mexique. Fernand Cortez avait 507 soldats d'infanterie, 17 cavaliers et 10 pièces de campagne (1). Dès les premières opérations, il s'efforça d'assurer une

(1) Partout ces pièces légères accompagnèrent les troupes, qui souvent durent les transporter à bras, comme dans les marches difficiles à Tabasco et à Zempoala.

grande puissance morale à son artillerie. Des décharges subites faites en présence des envoyés de Montezuma plongèrent ces sauvages dans un effroi terrible. Dans les batailles près de ces villes, les décharges meurtrières terrifièrent les Mexicains et firent de grands ravages dans leurs masses profondes et rapprochées. Plus tard, cette artillerie renforcée par les pièces enlevées au corps de Narvaez, agit constamment et puissamment dans l'attaque de Mexico. Obligé de la détruire, Fernand Cortez la remplaça par les petites pièces tirées de ses vaisseaux. Il en arma de petits brigantins qui dispersèrent la multitude de canots ennemis sur le lac de Mexico.

Ainsi, l'artillerie assura aux Espagnols ces vastes et rapides conquêtes qui élevèrent si haut les richesses et la puissance de la nation; de même, ce ne fut que par la puissance de leur artillerie que les Portūgais parvinrent à s'établir dans les Indes Orientales.

Pendant vingt ans, Louis XII s'occupa de régulariser les institutions de la France, de développer la sécurité et la richesse intérieures, de soulager le plus possible le peuple en diminuant les impôts. Pendant ce règne la France fut plus riche et plus heureuse que jamais. Premier Etat de l'Europe, elle dut prendre la plus grande part aux luttes européennes; et bientôt toutes les puissances, les Suisses, les Vénitiens, le pape, les Impériaux, les Anglais, les Espagnols en tous lieux, s'acharnèrent contre sa puissance trop supérieure. La France eut à repousser tantôt les attaques isolées de ces Etats, tantôt leurs coalitions générales. Dans une telle position de grands déploiements de force militaire étaient indispensables. Les grandes ressources les permettaient; et quelquefois, Louis XII eut des armées dignes de la

puissance de la France; mais, trop souvent aussi, absorbé par ses désirs d'économie, ce roi négligea ses forces militaires; l'artillerie, dispendieuse, exigeante et lente dans son organisation, en souffrit le plus; souvent elle manqua, et de grands revers en furent la conséquence. Cependant, de grandes ressources existaient; l'artillerie était établie par des institutions solides et presque régulières dans tout le royaume; aussi, quand vint François Ier, plus belliqueux que le *Père du peuple*, la France put produire une puissante armée et une magnifique artillerie qui furent les premières de l'Europe.

§ 2.

Toutes les armées suivant l'impulsion donnée par la France n'employèrent désormais que des pièces en bronze et à projectiles de fonte, des affûts à rouage. Généralement, l'artillerie était encore nombreuse et confuse; cependant, à l'imitation de la France, chaque Etat cherchait à introduire l'ordre et le classement. Chaque grande puissance tendit à n'admettre dans son artillerie qu'un petit nombre de calibres liés entre eux par le rapport simple de 1/2, et destinés chacun à un emploi spécial. Les pièces qui en résultèrent furent pour les trois grandes puissances(1):

---

(1) Les artilleries de cette époque présentent un nombre extrême de calibres et de noms divers pour les bouches à feu. Le résultat suivant est une moyenne déduite d'un grand nombre de recherches. Nous travaillons, autant que possible, à classer, à éviter toute complication accidentelle de détails et de dénominations.

ÉCHELLE DE CALIBRES suivant les différentes puissances. (1)	NOMS PRINCIPAUX GÉNÉRALEMENT DONNÉS.					VALEURS relatives de la livre.
	Canon. — Canon en France. Canon en Espagne. Carthoune en Allemagne.	1/2 canon. — Coulevrine partout. Demi-carthoune en Allemagne.	1/4 de canon. — Bâtarde en France. Pèdre en Espagne. Demi-coulevrine en Allemagne.	1/8 de canon. — Faucon partout. Appelé aussi moyenne en France.	1/16 de canon. — Fauconneau partout.	
France.	32	16	8	4	2	1,00
Allemagne. . .	40	20	10	5	2 1/2	1,10
Espagne.	48	24	12	6	3	0,95
Poids en calibres.	150 à 200	200 à 300	250 à 300	250 à 400	350 à 500	

La plupart des puissances employaient encore, pour faire brèche, des calibres supérieurs à ceux du canon. Ces pièces s'appelaient canons de brèche, doubles canons, basilics, rossignols, etc.

La simplicité et la régularité de calibres présentées par ce

(1) Nous croyons indispensable de faire ici une observation qui se rapporte à tout le courant de l'ouvrage. Partout, les calibres des canons sont exprimés par le nombre de livres que pèse le projectile. Or, la valeur de ces livres variant dans les divers pays, il en résulte que les calibres de différentes puissances ne sont pas entre eux dans le rapport des nombres qui les désignent. On ne saurait les ramener à la même unité, car il en résulterait une irrégularité et une complication de désignation qui rendrait méconnaissables la plupart des artilleries étrangères. Nous avons dû conserver les désignations données par chaque puissance aux calibres de son artillerie; mais il serait important d'avoir la valeur relative de tous ces calibres. Chaque lecteur peut faire facilement ce tableau en prenant pour unité la livre nationale qu'il voudra. Partout, on peut trouver les valeurs comparatives des poids. Nous les indiquons dans le tableau. La valeur donnée pour la livre allemande, est une moyenne qui se rapporte plus particulièrement à l'Autriche, puissance qui fournissait alors la plus grande partie de l'artillerie aux armées impériales.

tableau, demandèrent longtemps pour être établies; l'immense confusion de calibres divers existant dans l'intérieur de chaque Etat, la pénurie des ressources, la précipitation et le mode de réunion des forces militaires, enfin les guerres continuelles, et à chances variées, accompagnées toujours de pertes et de prises d'artillerie, devaient maintenir un mélange et une confusion que le temps et l'état de paix pouvaient seuls faire disparaître.

L'artillerie française était la plus avancée dans cette simplicité et régularité fondamentales; ensuite venait celle espagnole. L'artillerie allemande était toujours extrêmement confuse. Toutes les autres artilleries secondaires étaient plus ou moins variées.

Du reste, la simplicité nominale en calibres laissait une très grande confusion dans les pièces. A cause de la grossièreté des modes de fabrication, d'inspection et de vérification, de grandes inégalités existaient dans le poids de chaque calibre nominal, dans les formes et le poids des pièces d'un même calibre.

Un grand élément de simplicité fut encore une réduction considérable dans le nombre des bouches à feu. La rapidité croissante du tir, l'expérience de la guerre, et surtout le manque de ressources, qui affligea souvent les puissances belligérantes, amenèrent cette réduction. La quantité d'artillerie employée varia d'une manière fort inégale; mais elle dépassa rarement trois pièces par mille hommes, et vers 1520, elle était seulement de deux pièces pour le même nombre d'hommes.

L'artillerie des armées était toujours partagée en trois espèces principales, savoir : la petite artillerie, les faucons ou artillerie de troupe, enfin l'artillerie de parc. Pendant

cette période, de grands changements eurent lieu dans chacune de ces espèces.

1° Les parcs absorbérent de plus en plus les soins et l'importance accordés à l'arme. L'organisation de ces parcs se régularisa; désormais ils furent partagés en deux artilleries distinctes, savoir : la grosse artillerie et l'artillerie de campagne.

La grosse artillerie comprenait le canon et le demi-canon ou coulevrine. Quelquefois les grandes et orgueilleuses puissances firent parade de doubles canons à la suite de leurs armées (1); mais généralement l'expérience chassa ces pièces monstrueuses qui furent reléguées dans les places. Cette grosse artillerie existait dans tous les parcs d'armée et en formait à peu près le tiers; elle était indispensable, parce que la plupart des opérations, surtout en Italie, avaient pour but la conquête ou la conservation de pays parsemés de villes, châteaux et forts. A cette époque, l'action contre ces postes était assez rapide; l'armée devait donc avoir toujours à sa disposition l'artillerie nécessaire pour agir contre eux. De plus, sur le champ de bataille, les gros calibres avaient une action très avantageuse contre les carrés massifs et profonds d'infanterie. Cette grosse artillerie formait dans le parc une bande séparée qui restait toujours avec le corps de bataille; quelquefois, pour les opérations rapides, les généraux la laissaient en arrière et la faisaient rejoindre quand un grand effort exigeait sa présence.

Pendant cette période de temps, l'artillerie de campagne

(1) Maximilien employa au siége de Padoue six bombardes de fonte, qui lançaient des boulets de pierre, et ne pouvaient tirer que quatre coups par jour.

avait deux buts principaux à remplir; elle devait pouvoir réduire une grande quantité de petits postes; de plus, dans les batailles elle devait pouvoir agir fortement contre les dispositions très profondes d'infanterie; de là résultait pour cette artillerie la nécessité de calibres assez forts. Généralement le quart de canon, réuni à quelques huitièmes de canon chez les Espagnols, constituait cette artillerie de campagne. Les Français n'y admettaient guère que le quart de canon, qui formait alors les deux tiers du parc. A cette époque, où les marches et les mouvements d'armée étaient difficiles et lents, où l'artillerie de campagne restait le plus souvent enchaînée aux grosses pièces, la mobilité de cette artillerie était assez peu appréciée, et l'on cherchait surtout à rendre le coup fort, en allongeant de plus en plus les pièces.

2° Les faucons attachés aux troupes furent d'abord très employés, surtout par les petits Etats; mais l'importance de ces pièces commençait à disparaître. L'artillerie n'effrayait plus par sa nouveauté, de sorte que ces faucons restaient avec leur incapacité contre les postes fortifiés, leur faiblesse contre les troupes massives et contre les positions, leur surcroît d'embarras et de dépense. De plus, en raison même de la grande profusion de ces pièces, les orgueilleuses puissances les méprisaient. De ces causes arriva une diminution considérable dans la quantité d'artillerie légère; la France même y renonça presque complétement.

3° La petite artillerie, elle aussi, diminua beaucoup d'importance et de quantité; c'est que la mousqueterie faisait des progrès continuels, et que les tirailleries étaient devenues plus rares par l'introduction des masses de choc dans l'infanterie. Cependant, pendant cette période, comme les armées s'approchaient assez souvent, et que la mousqueterie était encore faible, cette petite artillerie conserva un emploi

assez étendu; dans les armées de France et d'Espagne, on s'efforça de la régulariser sous forme de grosse arquebuserie, de jeux d'orgues disposés sur des charrettes, ou de petites pièces, espèces de tromblons qui lançaient cinquante balles d'un coup.

En même temps que les bouches à feu éprouvaient ces classements et ces changements, toutes les autres parties de l'artillerie se simplifiaient et se perfectionnaient avec lenteur au milieu du bouleversement de guerres continuelles.

§ 3.

Dès le commencement de cette époque, l'artillerie se présenta sur les champs de bataille avec des troupes d'infanterie et de cavalerie soumises à de nouvelles conditions; elle exerça une grande influence sur leurs dispositions et leur mode d'action.

Une révolution complète s'était manifestée dans la position réciproque de l'infanterie et de la cavalerie. Quand l'infanterie n'était qu'une tourbe confuse et mal armée, l'homme d'armes à cheval et bardé de fer, régnait en souverain sur les champs de bataille. Les nombreuses bouches à feu de petits calibres, dont un seul coup abattait ces hommes d'armes, ébranlèrent fortement cette influence dominante. A ce moment, les Suisses et les lansquenets amenèrent pour l'infanterie un nouveau mode de disposition et d'action. Armés de piques, de hallebardes et d'épées, ils se réunirent en masses profondes hérissées de fer, osèrent attendre le choc des gens d'armes et le repoussèrent.

Ces succès fixèrent vivement l'attention des grandes puissances qui s'efforçaient de créer un infanterie solide, ca-

pable de résister à la cavalerie des seigneurs. De tous côtés on chercha à imiter les Suisses. L'infanterie mieux soignée, et d'une éducation moins timide, par suite de la destruction de la féodalité, renonça en grande partie à l'action par le trait, et se disposa en masses de choc de plus en plus profondes. Les hommes d'armes se brisaient contre ces masses hérissées de fer. En vain ils se couvraient d'armures énormes, en vain ils essayaient quelquefois d'agir en dispositions profondes, tous leurs efforts ne faisaient que paralyser leur impétuosité ; les masses d'infanterie, fières de leur victoire, allaient toujours grossissant. On vit des carrés de plus de 10,000 hommes.

Les masses d'infanterie tendaient donc à détruire entièrement l'influence de la cavalerie, à régner en souveraines sur les champs de bataille. Mais l'artillerie nombreuse et de fort calibre, se concentra contre ces profondes masses, lourdes et lentes dans leurs mouvements; elle les battit sans relâche de loin et de près, elle les ébranla, leur fit de larges brèches; alors les hommes d'armes poussant droit dans ces brèches retrouvèrent toute leur puissance dans le combat corps à corps. Ces masses d'infanterie étaient le but le plus important et le plus favorable pour l'artillerie. Elle s'attaquait peu à la cavalerie dont les hommes presque isolés présentaient un but assez incertain.

Contre cette artillerie, les carrés d'infanterie étaient d'autant plus faibles qu'ils étaient plus massifs. En restant exposés aux boulets ils devaient être écrasés, ils durent donc chercher à paralyser cette action; ils avaient trois moyens pour ce but : marcher droit à l'artillerie, éteindre son feu, se mettre à couvert au moyen du terrain.

Marcher droit à l'artillerie était une audace presque téméraire dont l'avantage, lorsqu'elle réussissait, était de rendre

les pertes beaucoup moindres. Mais contre une artillerie nombreuse et bien établie, ces attaques ne pouvaient réussir. Les carrés, alourdis par leur masse et les difficultés de terrain, s'avançaient avec peine sous une pluie de gros boulets qui les traversaient en tous sens. Ces ravages de l'artillerie, joints au désordre de la marche, faisaient que les troupes, lorsqu'elles arrivaient à l'artillerie étaient presque rompues, et facilement dispersées par une dernière décharge ou par les corps de soutien : mais très rarement les masses attaquantes arrivaient jusqu'à cette artillerie; elles étaient écrasées avant d'en venir là, surtout si quelque difficulté arrêtait leur marche. Les Suisses, qui adoptèrent l'usage de marcher droit contre l'artillerie, défendaient, sous peine de mort, de donner un signe d'effroi devant les batteries ennemies, ou de se déplacer pour éviter les boulets. Les lansquenets attaquaient avec intrépidité toutes les autres troupes, mais ils étaient craintifs devant l'artillerie, osaient rarement marcher à elle. Les bandes espagnoles, type de prudence et de vigueur, ne marchaient à l'artillerie que lorsqu'elle était épuisée ou lorsque les circonstances étaient favorables.

La cavalerie de choc ne marchait presque jamais contre l'artillerie. L'homme d'armes, machine compliquée et facilement empêchée, qui s'avançait isolément, au pas ou au petit trot, était facile à arrêter, et n'aimait pas à marcher contre le canon.

L'infanterie se mettait à couvert des feux de l'artillerie, soit en profitant des obstacles du terrain, soit en se couvrant de retranchements, soit en se couchant à terre. Cette position des troupes n'était que défensive contre l'artillerie. L'offensive ne pouvait agir à couvert contre cette arme, que par suite des mauvais établissements des batteries.

Le feu était le moyen le plus efficace d'éteindre l'action de l'artillerie. Les lansquenets et les bandes espagnoles ne marchaient jamais sans que leurs canonnades n'eussent diminué la force des batteries ennemies. L'arquebuserie ou la mousqueterie des troupes étaient encore un des moyens les plus efficaces contre l'artillerie. Ces modes d'action étaient d'abord peu répandus; des armées avaient encore des archers et arbalétriers. Mais ces anciennes armes disparurent peu à peu devant celles à feu, trop supérieures. Vers 1500, les arquebusiers formaient le dixième seulement de l'infanterie suisse ou allemande; l'influence espagnole augmenta beaucoup leur nombre et la force de leurs armes. Tantôt cette infanterie armée d'arquebuses ou mousquets, était disposée en petits carrés, qui flanquaient les gros carrés de piquiers, tantôt ces arquebusiers formaient des rangs intercalés dans ces carrés ; quelquefois ils agissaient en tirailleurs, et devenaient alors très dangereux pour l'artillerie, qui ne pouvait les saisir. La cavalerie légère, mise en vogue par les Albanais, et organisée régulièrement par Louis XII, agissant avec rapidité, en ordre dispersé, et par le feu, devient un des plus dangereux ennemis de l'artillerie.

Ainsi, en résumant; l'artillerie devait, dans cette période, s'attaquer aux masses souveraines d'infanterie, les briser, et amener ainsi des dispositions moins grossières, rétablir l'équilibre entre l'infanterie et la cavalerie. Enfin, elle entraînait pour les troupes l'emploi de plus en plus étendu des armes à feu.

L'armée était toujours partagée en trois corps; dans les marches ces trois corps se suivaient à peu de distance sur la même route. Les faucons étaient avec l'avant-garde et l'arrière-garde; mais le parc restait presque toujours réuni

au centre de la colonne. Cette disposition, le grand nombre et la lourdeur des voitures, rendaient longues les marches et les formations en bataille sur le front; aussi quand l'ennemi était proche, on se formait d'avance en bataille et on marchait à lui dans cet ordre. Quelquefois, comme dans l'invasion de l'Italie par François Ier, les corps de l'armée suivaient des routes différentes, et le parc d'artillerie marchait séparément, par la route reconnue la plus favorable.

Dans l'ordre de bataille, l'infanterie des trois corps se disposait sur une seule ligne avec de grands intervalles entre eux. La cavalerie légère et une partie de la gendarmerie étaient en bataille sur les flancs de ces corps; en arrière de la ligne générale, la gendarmerie formait des lignes de réserve. Les troupes n'agissaient que de front et par des charges à fond. Aussi, après le choc, le vainqueur et le vaincu étaient dans un grand désordre; les poursuites immédiates étaient rarement possibles, et ordinairement le vaincu laissait toute son artillerie de parc sur le champ de bataille.

De cet état de choses résulta que l'artillerie fut employée toute en première ligne, devant le front et sur le flanc des troupes. Cette artillerie était partagée en trois bandes ou grandes batteries; celle des grosses pièces restait naturellement avec la bataille. Cette position centrale, la longue portée de ces pièces était utilisée pour toute la ligne, leur lourdeur était garantie des attaques ennemies; parfois quelques gros canons étaient établis sur les hauteurs latérales, pour prendre des prolongements. L'artillerie de campagne formait deux bandes inégales, données à l'avant-garde et à l'arrière-garde. La plus grande mobilité, le tir plus rapide, permettaient d'exposer ces pièces même sur les ailes de l'armée. Ces bandes d'artillerie données aux corps d'infanterie, étaient établies, soit devant le centre de ces corps, qui

alors se partageaient en deux parties encadrant l'artillerie, soit sur leurs flancs, et alors chaque bande était disposée entière sur un des flancs de la masse d'infanterie, ou bien partagée en deux parties qui encadraient cette masse. Rarement l'artillerie était placée immédiatement devant les troupes.

Les pièces légères ou faucons étaient plus susceptibles d'être exposées que l'artillerie de parc. La place de cette artillerie était assez irrégulière et indéterminée, mais ordinairement elle était sur les flancs. Ces pièces avaient un rôle important à remplir, c'était celui d'artillerie de gendarmerie. Plusieurs fois elles agirent dans ce rôle; mais généralement l'orgueil des seigneurs ne souffrait pas que ces pièces leur fussent affectées d'une manière spéciale.

La petite artillerie n'agissait plus que rarement dans les tirailleries de troupes, lesquelles, du reste, étaient devenues très peu importantes. Alors elle formait une espèce de ceinture autour des masses d'infanterie et les accompagnait dans leurs mouvements. Elle était encore répandue dans les intervalles des pièces en batterie, là elle tenait lieu de mitraille pour la défense rapprochée.

Les fronts d'armée étaient peu étendus, et l'artillerie nombreuse défendait facilement tous les points de la ligne; de ce fait et de ce que l'ennemi n'attaquait que de front, résulta que l'artillerie avait rarement besoin de se déplacer. Les pièces de parc, trop peu mobiles, ne le firent presque jamais. Mais l'artillerie légère, faucons ou pièces de campagne, perfectionnées comme celles du duc de Ferrare, purent réaliser ces déplacements et obéir au génie des chefs. La petite artillerie accompagnait partout les troupes.

Une ligne de bataille bien établie, agissant de très loin par ses gros calibres et augmentant de plus en plus la puis-

sance de son feu par les pièces de campagne, les faucons, la petite artillerie et l'arquebuserie, était difficilement abordable pour des armées massives; de là résulta dans les batailles une grande supériorité de la défense sur l'attaque.

Une armée défensive s'établissait ordinairement sur des hauteurs avec son artillerie devant elle, attendait immobile le choc de l'ennemi, et n'agissait, jusqu'à ce moment, que par sa ligne d'artillerie. L'armée attaquante s'avançait lentement, formée en bataille, précédée de son canon. Elle s'arrêtait à une distance rapprochée sous le feu plongeant des batteries de la défense, travaillait longtemps à s'établir, et commençait ensuite une longue canonnade. L'artillerie de l'attaque agissait ainsi très en retard, et dans une position inférieure; le plus souvent, elle voyait à peine les troupes de la défense garanties par la crête des hauteurs. Cependant les batteries de la défense plongeant à découvert dans les masses de l'attaque, y faisaient des ravages terribles. Ces masses, quoique soumises à des pertes cruelles, s'efforçaient d'attendre, immobiles, que le moment de l'attaque fût venu. Mais le plus souvent les ravages de l'artillerie ennemie étaient si terribles que ces masses ne pouvaient rester immobiles, sous peine d'être entièrement détruites : alors, saignantes et presque brisées, elles se précipitaient à l'attaque. Mais, dans leurs mouvements, ces masses profondes masquaient leur artillerie, et présentaient à celle de la défense leur front et leurs flancs. Alors, ravagées par des feux concentrés, chargées de tous côtés par les troupes, elles étaient repoussées.

Une grande timidité dans les opérations de la guerre, résulta de ce désavantage de l'attaque sur la défense, désavantage qui venait principalement de la différence d'action des deux artilleries.

Une position défensive assez forte était facile à trouver

pour les armées au front peu étendu. L'ennemi, arrivant devant cette position, n'osait ou ne pouvait l'attaquer, s'établissait auprès et restait inactif pendant des mois entiers, attendant que la défensive voulût bien sortir de sa position. Il s'efforçait de la forcer à cette sortie, soit par quelques canonnades de gros calibre, soit par quelques détachements munis de pièces légères. Enfin, quand la défense était réduite à la retraite, on la poursuivait avec une lenteur extrême, et elle pouvait facilement reprendre dans les environs une nouvelle position devant laquelle les mêmes opérations recommençaient. Ce système de position, d'observation et de temporisation, maintenu par la nature éphémère des armées, prôné par les généraux espagnols et italiens, prit une extension de plus en plus grande.

L'influence de l'artillerie était des plus grandes dans l'action contre les villes, châteaux, postes fortifiés. Dans les premières années des grandes guerres en Italie, la plupart de ces postes, effrayés par la réputation que les Français avaient faite à l'artillerie, se rendaient à la première sommation accompagnée de quelques pièces ; les postes qui voulaient tenir, voyaient bientôt leurs murailles renversées par les gros canons de brèche, pendant que les coulevrines ravageaient leur intérieur. De là résultèrent de grandes conséquences militaires et politiques. Les conquêtes devinrent extrêmement rapides, mais aussi d'une très grande instabilité, de telle sorte que dans la même année, le même poste fut pris ou repris jusqu'à quatre fois.

Par cette action de l'artillerie, la multitude de postes fortifiés qui couvrait le sol, se trouva considérablement réduite. Ceux incapables d'employer une bonne artillerie à leur défense, ou de renforcer leurs murailles, se trouvèrent suppri-

més, et il ne resta plus que ceux assez nombreux encore qui, par la force de leur position et de leurs ressources, croyaient pouvoir lutter contre l'artillerie. Ces derniers postes, dont le nombre diminuait de jour en jour, travaillaient constamment à renforcer leur défense, soit en augmentant leur artillerie, soit en modifiant et perfectionnant leurs fortifications. On commençait à sentir la nécessité d'une révolution dans cette fortification. Les bases de cette révolution étaient de nouveaux tracés pour loger l'artillerie et obtenir des flanquements. Des parapets en terre, au lieu de simples murs en maçonnerie, de moins grands reliefs et de plus grandes épaisseurs de parapets. Les postes et villes fortifiés devenaient alors un objet de grands travaux et de grandes dépenses, qui les rendaient possibles, seulement pour les fortes et riches puissances.

SECTION III.

§ 1.

Louis XII, ayant assuré la tranquillité et la prospérité intérieure de la France, entreprit les conquêtes en Italie. Trivulce partit de Lyon avec une armée de 20,000 hommes et 58 pièces de parc, puis envahit le Milanais. L'effroi inspiré par l'artillerie des Français régnait en souverain. La vue seule du parc de Trivulce fit rendre les plus fortes places telles que Valenza, Banignano, Voghera, Castel Nuovo, Tortone, Gênes, Milan. Plus tard, quand les Italiens se soulevèrent contre la domination française, cette artillerie de Trivulce, balayant les rues et écrasant les maisons de Milan, permit à une poignée de Français d'échapper à la fureur de la populace et des bandes de Ludovic. Le Milanais

fut perdu ; mais La Trémouille, avec une nombreuse armée et une puissante artillerie, l'eut bientôt reconquis.

L'année suivante (1502), Louis XII envoya d'Aubigny avec 13,000 hommes et 36 pièces de parc, pour s'emparer du royaume de Naples conjointement avec les Espagnols. La résistance fut peu vigoureuse, le feu de l'artillerie contre Naples et ses forts, contraignit le malheureux chef de ce royaume à se retirer par capitulation dans l'île d'Ischia.

Après la conquête, la guerre éclata entre les Français et les Espagnols. Les armées étaient faibles, peu pourvues d'artillerie. D'Aubigny, avec quelques pièces légères, fit la conquête de la Calabre. Quelque temps après, il culbuta un corps ennemi débarqué à Terra Nova ; mais enfin, privé de tout secours, il fut battu à Seminara : dans ce combat, son artillerie peu nombreuse se porta rapidement à la rencontre des Espagnols, qui avaient passé la rivière, et se fit remarquer par la vivacité de son feu.

Pendant cette lutte désespérée du brave d'Aubigny, Nemours, devenu commandant suprême des forces françaises dans le royaume de Naples, s'en laissait imposer par Gonsalve de Cordoue, enfermé dans Barlette. Manquant d'artillerie assez forte pour réduire la place, Nemours s'efforçait de la bloquer, et longtemps les armées n'agirent que par détachements et escarmouches continuelles. L'artillerie paraissait toujours dans ces petites opérations, et souvent se faisait remarquer par la rapidité et la vigueur de son action. Ainsi, une nuit, Nemours sortit de son camp, se porta en face du pont sur la rivière d'Ofanto, établit ses batteries, abattit l'arche du milieu et la tour de la tête. L'artillerie mit tant de rapidité et de vigueur dans sa marche et dans son action, que les Espagnols ne purent arriver à temps pour inquiéter la retraite. Une autre nuit, Gonsalve sortit

de Barlette avec quelques faucons. Après cinq heures de marche, il arriva devant la petite ville de Ruvo, et la battit de son artillerie. La muraille était peu épaisse, mais à cause du faible calibre des boulets, la brèche se faisait lentement. Les Espagnols impatients donnèrent l'assaut et furent plusieurs fois repoussés. Alors Gonsalve fit recommencer le feu de l'artillerie. Une brèche de deux cents pas fut pratiquée. La ville fut enlevée, et Gonsalve rentra de suite dans Barlette.

Bientôt, pressé par la disette, Gonsalve sortit et vint s'établir près de Cérignoles, sur des hauteurs plantées de vignes. Son artillerie, composée de quatorze pièces, était couverte par les terres précédées d'un fossé assez large et profond. Nemours, menant avec lui douze pièces de campagne, poursuivit les Espagnols en toute hâte. A peine arrivé en face de la position ennemie, on décida de combattre, et les artilleries commencèrent leurs décharges. Celle française, quoique harassée de fatigue, se mit rapidement en batterie. Placée dans un fond, apercevant à peine les troupes et les pièces espagnoles, elle tirait avec furie, mais ne pouvait faire grand mal. L'artillerie espagnole, au contraire, faisait des ravages si grands dans les troupes françaises, que Nemours, n'y pouvant plus tenir, fit attaquer, malgré la fatigue extrême de ses troupes et la difficulté des lieux. Les Français furent culbutés et poursuivis. Gonsalve, à la tête de son infanterie et de ses pièces les plus légères, sortit des retranchements et s'avança dans la plaine. Bayard, avec une troupe de gens d'armes français, se précipita pour le charger. Mais les premiers rangs de l'infanterie espagnole s'entr'ouvrirent, laissèrent passer la décharge de l'artillerie et se refermèrent présentant un mur hérissé de piques pendant que l'artillerie rechargeait ses pièces. Les gens d'armes français se retirèrent

en désordre, la déroute fut complète, toute l'artillerie française fut prise.

Après sa victoire, Gonsalve soumit rapidement plusieurs villes, se rendit maître de Naples en renversant par le feu de ses gros canons, et par l'explosion des mines, les remparts des châteaux Neuf et de l'OEuf. Ensuite, ne prenant avec lui que ses pièces de campagne, il marcha rapidement contre les débris français qui s'étaient ralliés derrière le Garigliano. Gonsalve poussa jusqu'à Gaëte, et fit de vains efforts pour l'enlever. Sa grosse artillerie vint le rejoindre et fit de larges brèches dans les remparts, mais ce fut en vain. L'artillerie française habilement disposée sur les remparts et sur les hauteurs environnantes, repoussa tous ses efforts.

Louis XII, pour venger ses défaites, leva trois armées. Elles se trouvèrent assez médiocrement pourvues d'artillerie. Deux d'entre elles devaient envahir l'Espagne et échouèrent contre les places. La troisième, qui était la plus forte et avait 25,000 hommes avec une quarantaine de pièces, pénétra en Italie et arriva en présence des Espagnols sur les bords du Garigliano. Là d'incapables et timides étrangers qui commandaient cette armée française, se laissèrent enchaîner par leur confiance exclusive dans l'artillerie. De fortes batteries établies sur les bords du Garigliano assuraient le passage aux Français, et repoussèrent plusieurs fois les attaques espagnoles. Mais l'armée resta dans un état de défensive inerte, et se perdit par les maladies, l'indiscipline et la disette. Enfin les manœuvres de Gonsalve rendirent la retraite indispensable. Presque tous les chevaux de l'artillerie étaient morts. On embarqua les grosses pièces pour les conduire à Gaëte, mais elles furent enlevées par une tempête, d'autres furent abandonnées; enfin, quelques faucons et quelques pièces de campagne assez mal attelées soutinrent la retraite.

Mais ces pièces encombrèrent le pont de Mola, et faillirent perdre toute l'armée. Après ces victoires, Gonsalve resta seul maître du royaume de Naples qui fut assuré à l'Espagne par les traités de Blois. (1505.)

Pendant la paix, Louis XII, malgré ses diminutions continuelles d'impôts, rassembla d'assez grandes ressources, et et quand la guerre recommença, il parut à la tête de magnifiques armées. En 1507, marchant contre Gênes, qui avait massacré sa garnison, il avait un parc magnifique de cent quarante pièces, dont soixante canons ou doubles canons. La ville rebelle fit promptement sa soumission.

En 1509, la moitié de l'Europe se ligua contre la puissante Venise. Les fiers républicains réunirent une armée forte de 50,000 hommes et pourvue d'une nombreuse artillerie, parmi laquelle soixante-dix grosses pièces. Pour couvrir Venise, cette armée occupa la forte position de Fontanelle, dans la Ghiera-d'Adda. Louis XII, à la tête d'une puissante armée, s'avança le premier et le seul des confédérés contre cette forte position. En vain il tourmenta le camp ennemi par les canonnades de sa grosse artillerie; en vain il multiplia les détachements munis de pièces de campagne pour harceler le camp ou enlever quelques postes, les généraux vénitiens, trop prudents pour compromettre dans une bataille le sort de leur république, restaient immobiles, agissant seulement par leur artillerie.

Enfin Louis XII, ayant menacé de couper les communications avec Vella, les Vénitiens se mirent en retraite. Alviane, avec presque toute l'infanterie et la grosse artillerie, se retirait lentement formé en une seule colonne. Vivement poursuivi par l'avant-garde française, il se vit obligé de s'arrêter pour ne pas perdre ses grosses pièces, et forma sa

ligne de bataille. L'infanterie, les pièces de campagne et les faucons étaient disposés sur les bords d'un ravin ; la grosse artillerie établie sur une hauteur, flanquait le front, et les longues lignes de cavalerie dans la plaine. L'avant-garde française s'arrêta devant cette position. Ses pièces de petit calibre s'établirent, firent quelques décharges, puis les Suisses marchèrent droit à l'artillerie vénitienne ; mais cette dernière était trop nombreuse et trop bien établie, elle fit de grands ravages et repoussa ces attaques trop téméraires. Louis XII arriva avec le reste de l'armée et le parc d'artillerie. D'Espic, commandant ce parc, l'établit rapidement. Les batteries étaient cachées par les broussailles, et disposées de manière à prendre d'écharpe la ligne ennemi ; leur feu général et rapide surprit les bataillons victorieux des Vénitiens, les mit dans un grand désordre. Alors ces ennemis furent culbutés par de furieuses charges de troupes, et leur nombreuse artillerie fut prise.

Toutes les places vénitiennes devant lesquelles se présenta l'armée française avec sa puissante artillerie, ouvrirent immédiatement leurs portes. Venise elle-même reçut quelques volées de boulets. Louis XII, victorieux, rentra en France ; mais poursuivi toujours par ses idées d'économie, il licencia la plus grande partie de son armée.

Presque toutes les forces de Venise s'étaient réunies contre l'armée française, de sorte que les autres ennemis de la puissante république eurent très peu de résistance à vaincre. L'armée espagnole, munie d'une forte artillerie, que commandait le comte de San-Severino, s'empara rapiment de la Pouille. Une puissante armée pontificale, commandée par le duc d'Urbin, s'empara de beaucoup de places ; le marquis de Mantoue, le duc de Ferrare avec sa bonne artillerie, enlevèrent aussi quelques lambeaux de la puis-

sance vénitienne. Enfin, après toutes ces armées confédérées, parut Maximilien qui se traînait à travers les Alpes, avec une nombreuse et lourde armée d'Allemands.

L'artillerie de Maximilien était formidable, mais les attelages étaient très faibles. On ne pouvait faire marcher cette artillerie que par portions attelées alternativement. Les grandes lenteurs occasionnées par ces relais, furent une des principales causes des longs retards de Maximilien à paraître en Italie; retards qui auraient pu avoir une influence si funeste sur les opérations de la ligue de Cambrai, si la France et son artillerie eussent été moins fortes. Maximilien, qui avait sacrifié la rapidité et l'à-propos de ses opérations, à l'orgueil de montrer un grand nombre de pièces, reprit quelques villes du Tyrol et de l'Istrie, puis arriva enfin devant Padoue. Là son armée, composée de 90,000 combattants, avait pour artillerie, outre un grand nombre de petites pièces de toute sorte, 6 énormes bombardes en fonte, lançant des boulets de pierre, et qui ne pouvaient tirer que quatre coups dans une journée; 106 pièces, canons et coulevrines, placées sur des affûts à rouage, et tirant des boulets de fonte, dont le moindre pesait 5 livres; enfin, 24 pièces italiennes, menées par les cardinaux de Ferrare et de Mantoue. Ces 136 pièces de parc furent disposées contre la ville, et, pendant huit jours, tirèrent plus de 20,000 coups. Trois brèches, bientôt réunies en une seule, furent pratiquées. Le mur fut rasé dans une étendue de cinq cents pas. Mais Petiliano, avec l'armée vénitienne, défendait la ville. Il fit construire, en arrière de la brèche, un fort retranchement intérieur, avec redans garnis d'artillerie, et placés de cent pas en cent pas. En arrière de ce retranchement, toute l'armée vénitienne était en bataille. Une trentaine de pièces d'artillerie disposées sur des cavaliers, protégeaient les

flancs et les derrières de cette armée. Maximilien n'osa attaquer cette forte disposition. Il fit encore tirer pendant trois jours toute son artillerie, puis leva le siége. Alors la ligue contre Venise fut dissoute. La république se maintint, mais sa puissance continentale se trouva fortement diminuée.

§ 2.

En 1510, toute l'Europe excitée par le fougueux Jules II, se ligua contre la France. L'Espagne, le pape, les Vénitiens, les Suisses, l'Angleterre, et plus tard, l'empereur d'Allemagne, l'attaquèrent de tous côtés. Louis XII, ne se montra pas à hauteur d'une position si difficile. Craignant toujours d'augmenter les impositions de son peuple, il n'eut pour faire face à de si grands dangers, que des armées faibles et mal pourvues. Déjà la difficulté d'organiser un parc d'artillerie, avait empêché Chaumont d'Amboise de secourir la Mirandole, assiégée et enlevée par Jules II. Enfin, la faible armée française, en Ita ie, eût été bientôt perdue, si elle ne fût passée sous le commandement du jeune et héroïque Gaston de Foix.

Entouré d'ennemis, ayant les Suisses sur ses derrières, les Vénitiens sur son flanc gauche, les Espagnols et les pontificaux en face et sur son flanc droit, Gaston réduit à une armée faible et mal pourvue de matériel, ne pouvait lutter que par la rapidité, l'habileté et la vigueur de ses opérations. Laissant en arrière sa grosse artillerie, et ne gardant que ses pièces de campagne, il fit, au milieu de l'hiver et dans un pays difficile, des marches d'une rapidité étonnante : d'abord il marcha contre les Suisses, et les força à la retraite; puis, il parut tout à coup devant Bologne, et fit sauver l'armée espagnole et pontificale, dont la forte artillerie avait abattu

cinq cents pieds des murailles de la ville de Bologne (1). Gaston courut pendant quarante lieues, et à travers des chemins affreux, au secours de Brescia; l'artillerie, dont il avait un besoin absolu, fit des efforts inouïs pour le suivre. Pendant la route, il culbuta une armée vénitienne qui s'était engagée dans des pays difficiles avec ses lourdes pièces, et voulait l'arrêter; enfin Gaston arriva devant Brescia; là était une armée vénitienne, couverte par les remparts de la ville, et par des retranchements hérissés d'artillerie et lançant des artifices de toute sorte, tels que pots à feu, cerceaux enflammés, grenades, etc..... Gaston réunit ses grosses pièces dans le château qui dominait toute la position ennemie; cette artillerie tirant avec furie, fit de larges brèches dans les retranchements vénitiens, alors l'armée française s'avança en bataille avec quelques petites pièces, et emporta la ville par un assaut vigoureux.

Epuisé par ces marches et ces victoires, Gaston revint à Modène. Là, il travailla constamment à réunir les éléments de son armée, se fit rejoindre par le parc de grosse artillerie, par le duc de Ferrare et sa belle artillerie de campagne. Ensuite il marcha contre la grande armée confédérée, composée d'Espagnols et d'Italiens, commandée par le vice-roi Cardonne. Gaston s'efforçait d'attirer cette armée au combat; mais le prudent Cardonne refusait toujours, et restait établi dans de fortes positions hérissées d'artillerie. Enfin Gaston pour l'entraîner, se présenta tout à coup devant Ravennes, déploya rapidement et à découvert toute son artil-

(1) Malgré cette grande brèche, l'armée ennemie ne donna pas l'assaut, parce qu'elle voulut se procurer le plaisir de voir jouer les mines de Pierre de Navarre.

lerie, et battit la ville pendant deux heures(1). Cardonne approcha enfin. Gaston fit retirer son artillerie, et marcha à sa rencontre. (Planche 1, fig. 2.)

Les alliés étaient retranchés sur une hauteur s'abaissant de leur droite à leur gauche; la gendarmerie de l'avant-garde, sous Fabrice Colonne, formait cette gauche, qui s'appuyait au Ronco; ensuite venaient plusieurs masses de 3 à 5,000 hommes d'infanterie italienne, soutenues, en avant par l'artillerie, en arrière par les lignes de cavalerie. A droite étaient 8,000 hommes d'infanterie espagnole, flanqués par 22 pièces d'artillerie, et ayant sur leur droite de longues lignes de cavalerie légère. L'infanterie, et surtout les Espagnols étaient couverts par des lignes d'orgues, armés de pointes en fer et liés entre eux.

L'armée française, forte de 20,000 hommes et 50 pièces d'artillerie, passa le Ronco malgré quelques coups éloignés de l'artillerie ennemie, et se forma dans la plaine. D'Alègre avec la gendarmerie de l'avant-garde, formait l'extrême droite, ensuite venaient les carrés d'infanterie terminés à gauche par de gros bataillons de lansquenets. Lapalisse, avec le reste de la cavalerie formait de grandes réserves en arrière. L'artillerie française sous Ongnonts et Pontremy, était établie vers la gauche et le centre; celle du duc de Ferrare, commandée par Galeotti, était vers la droite. Enfin, sur une hauteur boisée à l'extrême droite de d'Alègre, Nemours avait fait établir plusieurs pièces, parmi lesquelles

(1) Dans cette action vigoureuse, fut blessé à mort le brave d'Espic, commandant en chef l'artillerie, *homme fort sage et de grand talent.* La canonnade dura trop peu de temps. Les gros calibres étaient peu nombreux, aussi la brèche fut imparfaite, et les assauts donnés trop tôt furent repoussés.

une grande coulevrine : cette batterie voyait le prolongement de la ligne ennemie.

Dans cet ordre de bataille, Gaston s'avança contre la position ennemie, et s'arrêta à cinq cents pas. Alors s'engagea une vive canonnade. L'artillerie française dispersa par un feu violent la cavalerie légère qui couvrait la droite ennemie; mais les batteries placées dans une position trop inférieure ne pouvaient apercevoir les pièces et l'infanterie des Espagnols. Cependant l'artillerie de ces derniers faisait de grands ravages dans la gauche française; les lansquenets perdirent plus de 2,000 hommes dans une heure; n'y pouvant plus tenir, ils s'avancèrent à l'attaque; mais ils furent accueillis par un feu si violent, qu'ils revinrent à leur position; et la canonnade continua toujours.

Vers la droite, l'artillerie du duc de Ferrare, dans une position moins désavantageuse, ébranlait fortement les peu solides bataillons italiens. A l'extrême droite, la batterie de d'Alègre, enfilant la gauche ennemie, y faisait des ravages terribles (1). Fabrice ne pouvait plus y tenir : « Eh quoi, » s'écria-t-il, « faut-il périr ainsi sans tirer l'épée?.... » Aussitôt il sortit avec sa gendarmerie, obliqua vers la droite pour éviter le canon de d'Alègre, et se jeta sur l'infanterie. Mais, ravagé par l'artillerie de Galeotti, chargé de front et de flanc par Gaston, Lapalisse et d'Alègre, il fut culbuté et poursuivi par la gendarmerie française, qui balaya l'infanterie italienne.

Il ne restait plus sur le champ de bataille que les impassibles bandes espagnoles. Ferrare voyant que son artillerie

(1) On ne voit qu'hommes et chevaux tombant par terre. Un seul coup de coulevrine abat 33 hommes d'armes. (Loyal serviteur, *Chronique de Bayard.*)

était devenue inutile à la droite, la fit conduire à l'extrême gauche en passant derrière l'armée, et en dirigea le feu sur le flanc droit des Espagnols, pendant que l'artillerie française battait leur front. Sous ce feu concentré, le rempart des orgues fut brisé, et les rangs espagnols cruellement ravagés; alors ces intrépides bandes reculèrent, furent chargées sans relâche, et rompues. Cependant leurs débris se reformèrent et se retirèrent en ordre serré; Gaston se précipita pour les charger, mais il tomba dans leurs rangs percé de quatorze coups de piques. Que ne pût-on diriger contre ces solides débris une partie de la nombreuse artillerie dont on disposait? Les Espagnols eussent été rompus, et la France n'aurait pas eu à pleurer son jeune héros.

Dans cette grande bataille, l'attaque fut enfin victorieuse d'une défense fortement établie; mais elle perdit 12,000 hommes, tant furent grands les ravages de l'artillerie défensive, tirant à des distances rapprochées dans des masses profondes. Les principaux éléments du succès furent la batterie si judicieusement établie contre le flanc gauche ennemi, et ensuite le beau mouvement de l'artillerie du duc de Ferrare contre le flanc droit; ce mouvement appartient à une tactique de l'ordre le plus élevé, et justifie le surnom de premier artilleur de l'Europe, généralement donné au duc de Ferrare.

Après cette brillante victoire, la France se trouva envahie et attaquée de tous côtés par des ennemis plus nombreux que jamais. Louis XII n'avait pas l'énergie nécessaire pour lutter contre l'orage; sa négligence et sa funeste économie, qui l'empêchaient d'entretenir des armées assez fortes, de les pourvoir d'artillerie et d'avoir des parcs organisés d'avance, entraînèrent de grands revers. Dans le Milanais, l'armée française, désorganisée sous La Palisse, se retira devant

les Suisses qui, joints aux Vénitiens, avaient une nombreuse artillerie. En Navarre, on abandonna le siége de Pampelune, faute d'artillerie suffisante, et les débris français furent poursuivis par le duc d'Albe, qui pénétra en France en traversant les Pyrénées, avec un parc solide de 28 pièces, sous les ordres de Diego de Vera. En Bourgogne, ce ne fut qu'à force de talents et d'activité que La Trémouille put, avec l'artillerie que possédait Dijon, arrêter l'invasion des Suisses, qui avaient plus de cent canons impériaux. En Picardie, de Pienne, sans artillerie, fut obligé de rester impuissant devant 2,000 lansquenets et douze pièces anglaises. Le parc d'artillerie nécessaire pour résister aux invasions du roi d'Angleterre et de l'empereur d'Autriche ne fut jamais organisé, et la défaite de Thérouenne fut en grande partie due à cette absence. Les troupes françaises rentraient dans leur camp, lorsque Henri VIII, avec 15,000 hommes et dix pièces d'*artillerie volante*, les surprit et les culbuta. Quatre pièces de campagne, qui, faute de chevaux pour les conduire, étaient restées dans le camp français, arrêtèrent la poursuite.

Louis XII avait mis ses plus grandes ressources dans l'armée, qui, sous La Trémouille, devait reconquérir le Milanais. L'artillerie, parmi laquelle vingt-deux pièces de gros calibre, était commandée par Lafayette. Plusieurs villes, telles que Asti, Alexandrie, Milan, se soumirent; mais Novarre, où les Suisses s'étaient enfermés, résista, et repoussa tous les assauts, quoique les murailles fussent tombées plusieurs fois sous le feu de l'artillerie. Une armée auxiliaire de Suisses arriva, et tout à coup surprit l'armée française, qui, nullement préparée au combat, était entassée dans un terrain étroit, embarrassé de marais et de taillis. Toute l'artillerie, même les grosses pièces, qui furent descendues de

17.

leurs chariots, et affûtées, travailla au milieu du désordre à s'établir contre 9,000 Suisses qui poussaient droit à elle. La position et le tir de cette artillerie étaient encore assez incertains, et les Suisses avançaient toujours. Alors les lansquenets se portèrent à leur rencontre et les arrêtèrent. Pendant ce temps, l'artillerie put assurer son action, et quand les lansquenets démasquèrent le terrain, elle fit des ravages terribles dans les carrés ennemis; elle allait les repousser entièrement, quand elle fut enlevée par une bande de 3,000 hommes, qui tombèrent sur les derrières des Français. Maîtres de l'artillerie, les Suisses s'en servirent pour écraser les derniers efforts des lansquenets.

Cette victoire porta au plus haut point la puissance, la réputation et l'arrogance des Suisses; ils affectèrent le plus profond mépris pour l'artillerie française, se faisant forts de l'enlever toujours avec la plus grande facilité. La victoire de Marignan fut la réponse de l'artillerie française.

§ 3.

A peine monté sur le trône, François Ier fit de grands préparatifs pour reconquérir le Milanais. Son armée, forte de 40,000 hommes, avait un parc de 74 pièces, plusieurs faucons, et une nombreuse petite artillerie composée de pièces tirant cinquante balles d'un coup. Les Suisses, soutenus par les forces du duc de Milan, occupaient avec des canons les principaux passages des Alpes. Des petits corps français, avec des faucons et des pièces à mitraille, portées à dos de mulet, se présentèrent devant ces passages et fixèrent l'attention des Suisses, pendant que le gros de l'armée et le parc d'artillerie suivaient une route nouvellement reconnue par Trivulce. La marche fut affreuse de dif-

ficultés et de fatigues; il fallut jeter des ponts sur les précipices, faire sauter les rochers, hisser et porter les grosses pièces. Enfin on déboucha dans le comté de Saluces, et les Suisses, se voyant tournés, se retirèrent, traînant leur artillerie à cou et à bras à travers les montagnes. L'armée française réunie s'avança dans le Piémont. La grosse artillerie, sous le maître général Gaillot, sénéchal d'Armagnac, marchait en avant; elle soumit rapidement plusieurs villes, entre autres Novarre, où l'on trouva une grande partie de l'artillerie abandonnée par les ennemis.

François Ier, avec ses forces réunies, vint camper devant Marignan. Menacé d'attaque par les Suisses, il prit rapidement ses dispositions. Bourbon commandait la droite formée par l'avant-garde : cette partie était la plus rapprochée des ennemis, et la plus menacée; 30 pièces de campagne y furent établies. Les 24 pièces de gros calibres furent réunies au centre sur des plates-formes, et derrière un petit épaulement avec fossés. 20 pièces de campagne restèrent avec l'arrière-garde qui formait la gauche. Les masses d'infanterie encadraient ces batteries; les lignes de cavalerie étaient déployées sur les flancs ou en réserve; la petite artillerie était distribuée sur tout le front.

Les Suisses sortirent de Milan, au nombre de 30,000, traînant avec eux 8 pièces d'artillerie, dont 4 grandes coulevrines. Les enfants perdus de l'avant-garde française incendièrent des maisons qui se trouvaient sur la route suivie par cette artillerie; alors les pièces, surtout les 4 grandes, se trouvèrent arrêtées, car elles étaient trop lourdes pour marcher à travers les terrains labourés et entrecoupés de prairies.

Les ennemis arrivaient du côté de la droite française : un premier bataillon de 3,000 hommes se présenta devant cette

droite; mais, battu par le feu des 30 pièces de campagne, et par celui d'écharpe des gros canons, il fut repoussé. Alors, s'avança une masse énorme de Suisses qui poussa droit à l'artillerie du centre, et avança toujours malgré les ravages des gros boulets. A ce moment la nuit tombait, et l'effet de l'artillerie commençait à devenir incertain. Les troupes, infanterie et cavalerie, se précipitaient contre les Suisses, mais étaient toujours repoussées. La lourde masse avançait toujours. Au milieu de ces combats, l'artillerie fut mise dans un grand désordre; empêchée par la nuit et par les troupes, elle ne pouvait agir. Le roi se rendit alors auprès des batteries, les remit en ordre, rallia les troupes derrière elles et sur les flancs. A onze heures, la lune ayant éclairé le champ de bataille, les canons français firent une décharge générale dans l'énorme masse ennemie, qui était immobile devant eux. Les ravages furent terribles, et la masse recula chargée par les troupes. Pendant le reste de la nuit, François Ier assura et modifia la position de ses batteries, fit venir vers la droite une partie des pièces de la gauche non menacée.

Pour la bataille du lendemain, les Suisses, vivement frappés des ravages faits par l'artillerie française, cherchèrent à éviter la concentration de son feu, et se partagèrent en quatre corps. Trois devaient attaquer de front sur toute la ligne, et le quatrième devait, à la suite d'un long détour, tomber sur les derrières de la gauche française.

Le bataillon de gauche, arrêté bientôt par la forte artillerie de Bourbon, n'avança plus. Le bataillon du centre, fort de 9,000 hommes, et menant avec lui les quatre petites coulevrines, s'avança à l'attaque. Traversé par quelques gros boulets français, il s'arrêta, établit ses quatre pièces, et commença une vive canonnade. Ce fut une grande

faute; car cette misérable artillerie n'avait qu'une action insignifiante, pendant que les 24 pièces françaises se concentrant sur le bataillon, y faisaient des ravages terribles. Les Suisses, n'y pouvant plus tenir, laissèrent 3,000 hommes près des coulevrines, et poussèrent droit à l'artillerie du centre. Mais, accueillis par les décharges des gros canons faites avec furie, par la mitraille des petites pièces, par les charges de troupes, ils furent anéantis; les 3,000 hommes laissés en arrière, se retirèrent avec 3 pièces de campagne, qui furent ensuite laissées en route. Les deux bataillons suisses de droite furent battus par l'artillerie de la gauche et par celle du centre devenue libre, puis chargés vigoureusement par les troupes, que vint soutenir la cavalerie vénitienne. Forcés à la retraite, ces bataillons défilèrent devant l'artillerie française. Les boulets pleuvant sur leurs débris, y faisaient de grands ravages; mais, à chaque trouée, les Suisses serraient leurs rangs : ils se retiraient silencieux et sombres, mais la tête haute, le regard fier. (Pl. 1, fig. 3.)

Trivulce appelait la bataille de Marignan le combat des Géants. C'est en effet une des plus longues et sanglantes luttes dont l'histoire fasse mention. 15,000 Suisses restèrent sur le champ de bataille. Près des trois quarts avaient été tués par le canon. Aussi François Ier, ce roi si chevaleresque, et par suite peu disposé pour l'artillerie, ce général qui avait conduit de si belles charges contre les Suisses, écrivait à sa mère : « *Monsieur le sénéchal ose bien dire qu'il a été en grande partie cause du gain de la bataille, car jamais homme ne se servit mieux de l'artillerie.* » Cette longue bataille fut surtout une lutte terrible entre l'artillerie française et les masses les plus intrépides d'infanterie. L'artillerie française écrasa leurs efforts, et arrêta court l'extension immense que prenait la réputation et la puissance des Suisses.

Cette grande victoire, suivie de la prise du château de Milan, qui capitula sous les coups de l'artillerie, assura la possession du Milanais à la France.

§ 4.

Ces premières guerres en Italie ébranlèrent fortement toute l'Europe occidentale. L'équilibre politique commença de s'organiser, les nations apprirent à se concerter ensemble, à se liguer contre les plus puissants. Tous les Etats s'efforcèrent d'organiser leurs forces militaires le plus puissamment possible. La nature et les dispositions des éléments d'armée, les systèmes de guerre, l'art de la guerre, commencèrent à devenir l'objet de discussions et d'écrits particuliers.

Machiavel fit un traité sur l'art de la guerre, dans le but de réveiller l'énergie militaire chez les Italiens engourdis. Profondément instruit sur les institutions de l'antiquité, et grand admirateur de celles romaines, dans les beaux temps de la république, il vit naturellement la force des armées dans les seules troupes, et la force d'action dans les masses agissant par le choc. Mais sentant la force impitoyable de l'artillerie contre les dispositions profondes, il en vint à nier la puissance de cette arme dans les batailles, et déclara qu'il ne l'y ferait pas paraître s'il ne se croyait obligé de sacrifier à la mode. Cependant les grands génies présentent d'utiles études même au milieu de leurs erreurs, et Machiavel émit des idées remarquables et souvent très avancées concernant l'artillerie.

Machiavel partage l'armée en trois brigades égales de 6,000 fantassins et 300 cavaliers. Chaque brigade composée de bataillons rapprochés, forme un carré avec un vide trian-

gulaire au centre. Ces brigades sont disposées sur la même ligne et à cent pas d'intervalle. La cavalerie est établie sur les ailes ; mais doit attendre pour se présenter en première ligne que l'artillerie ait cessé son action.

Machiavel établit que la quantité d'artillerie doit être en rapport avec la force de l'armée, et que le parc ne doit pas dépasser deux pièces par mille hommes. Pour les opérations en campagne, les plus gros calibres, inférieurs à 50 livres, doivent être réservés pour les camps. Quant à l'artillerie de campagne, destinée à agir constamment avec les troupes, elle doit avoir des calibres plus rapprochés de 12 que de 18 livres, et former à peu près les deux tiers du parc (1).

Pour les marches, Machiavel partage toute son artillerie, pièces et munitions, entre les brigades de l'armée, sans que cependant ces fractions fassent partie constituante des brigades, comme c'était pour l'artillerie légionnaire des Romains. En pays de plaine, l'armée marche en carré, et l'artillerie est distribuée par une ou deux pièces dans les intervalles des bataillons sur les quatre côtés. En cas d'attaque, toutes ces pièces doivent se réunir sur le front et sur les ailes du côté menacé.

Pour les batailles, Machiavel dit que la position la plus avantageuse pour l'artillerie est sur le flanc des troupes; alors il la partage en batteries placées, les unes au centre des intervalles qui séparent les brigades, les autres sur les flancs de la ligne d'infanterie, quand le terrain est sûr. Si l'artillerie est trop exposée sur les flancs, on l'établit de-

(1) Il ne faut pas oublier que ces calibres sont exprimés en livres italiennes de 12 onces seulement, de sorte que les calibres ci-dessus correspondent à peu près aux calibres français, de 36, 12, 8.

vant le front des brigades, en la distribuant par deux ou trois pièces en face des intervalles des bataillons. Dans cette position, l'artillerie était très exposée aux escarmouches des troupes légères. Mais comme les pièces ne pouvaient tirer en marchant, Machiavel déclarait qu'il était impossible de les placer ailleurs (1).

Cette position admise, le combat commençait. Machiavel, reconnaissant malgré lui la puissance de l'artillerie, établit que les troupes ne peuvent rester à découvert sous le feu, et qu'alors elles doivent attaquer de suite. A cet effet, dit-il, aussitôt après la décharge générale de notre artillerie, nos troupes légères se précipiteront en avant, courront aux canons ennemis qui, pendant ce temps, auront fait une décharge insignifiante. Alors, ou bien ces canons seront enlevés par nos troupes légères, ou bien les troupes légères de l'ennemi se porteront en avant, et en tout cas son artillerie

(1) Machiavel dit qu'on pourrait songer à mettre ces pièces dans les intervalles des bataillons; mais l'artillerie demandant de trop grands espaces pour les mouvements de ses voitures dans la mise en batterie, il faudrait rendre ces intervalles très grands, et alors l'ennemi y pénétrerait trop facilement. On pourrait encore songer, dit Machiavel, à placer ces pièces derrière les intervalles, tirant à travers les rues; mais alors la direction du tir serait trop limitée, et l'ennemi éviterait trop facilement les coups en s'ouvrant vis-à-vis pour laisser passer ce qu'on ne peut arrêter. De ces considérations, Machiavel conclut favorablement à son système d'attaque, que l'artillerie ne peut être placée que devant le front.

Mais il était facile d'obtenir la disposition de l'artillerie en batterie dans les intervalles existants. A cet effet, l'armée marchant avec les pièces dans les intervalles, s'arrêtait un peu en arrière du terrain qu'elle devait occuper. L'artillerie continuait à marcher, et prenait l'espace nécessaire pour se mettre en batterie devant ces intervalles. Cela fait, les troupes marchaient quelques pas en avant, et encadraient les pièces qui étaient alors parfaitement à couvert. Mais cette disposition si facile à exécuter, détruisait ce que Machiavel avait annoncé sur l'inutilité de l'artillerie.

se trouvera paralysée ; pendant ce temps-là, nos pièces devenues inutiles feront demi-tour, passeront par les intervalles des bataillons, et iront se mettre en sûreté sur les derrières.

La puissance de ce moyen d'attaque est évidemment exagérée. Machiavel pousse même la bonne volonté à son égard, jusqu'à admettre que toute la décharge de l'artillerie ennemie passera par-dessus l'armée, soit parce que les boulets porteront trop haut, soit parce que, portant trop bas, ils seront égarés. Cependant, cette idée d'attaquer de suite, et d'employer les tirailleurs, est hardie et sûrement la plus avantageuse. De sa bonne application doit résulter la mort d'une artillerie immobile, lente dans son tir, et ne tirant qu'à boulets.

Machiavel, convaincu que l'habitude de camper avait été la principale force du système de guerre des Romains, recommande aux armées de s'entourer de retranchements en terre, avec tours et redans garnis d'artillerie. Ainsi protégées, les armées peuvent longtemps attendre les occasions favorables. Du reste, suivant Machiavel, la plus grande influence de l'artillerie s'exerce contre les postes fortifiés, et amène une révolution complète dans le système de fortification. Il faut désormais que les murs soient terrassés, précédés de fossés et de masses couvrantes en terre.

Enfin, instruit par l'exemple des Romains, Machiavel demande que les canonniers soient de véritables soldats.

CHAPITRE II.

1519 à 1559.

Artilleries de France, d'Espagne, d'Allemagne, d'Italie et d'Angleterre.

Section I. — § 1. État de l'Europe. — Charles-Quint; son influence sur l'artillerie, ses guerres en Espagne et en Allemagne. — États secondaires. — France. — § 2. État général de l'artillerie, simplifications, réductions, progrès, organisation des parcs. — Monopole royal de l'artillerie. — Détails d'action et de service; mitraille; projectiles creux; fusées. — Affûts et voitures; mouvements des pièces. — Personnel de l'artillerie; organisation dans l'intérieur du royaume et aux armées. — Position générale du parc. — § 3. État des troupes d'infanterie et de cavalerie; position générale des trois armes. — Système de guerre; emploi de l'artillerie, son influence dans les batailles et dans les positions. — Action de l'artillerie contre les villes; progrès de la défense.

Section II. — § 1. Grandes guerres occidentales; lutte de la France contre l'Europe, en Espagne et en France. — Opérations de Lautrec en Italie; bataille de la Bicoque. — § 2. Attaque générale contre la France. — Opérations de Bonnivet en Italie. — Invasion de la Provence. — Entrée de François Ier en Italie; bataille de Pavie. — Opérations de Lautrec en Italie, après le traité de Madrid. — § 3. Guerres après le traité de Cambrai; invasion du nord et du sud de la France. — Opérations en Italie; bataille de Cérisoles. — Opérations dans le Nord.

Section III. — § 1. Règne de Henri II. — Opérations du maréchal de Brissac en Italie. — Belle conduite de l'artillerie. — Attaques de Busque, Quiers, Verceil, Lems, etc. — Opérations de Strozzi; bataille de Lucignano. — § 2. Opérations des grandes armées dans le nord de la France. — Campagnes de 1550 à 1559. — Batailles de Renti, de Saint-Quentin. — Prise de Calais; fin des grandes guerres occidentales.

SECTION I.

§ 1.

Les premières guerres occidentales n'avaient été qu'un

choc assez confus entre un grand nombre d'Etats de toute sorte. Dans ce choc, les petites puissances furent brisées, et celles secondaires furent dominées par celles de premier ordre. Alors la lutte devint plus concentrée, augmenta de force et d'importance; bientôt elle se résuma dans un choc long et terrible entre les deux grands partis d'occident. D'un côté, Charles-Quint, avec son immense empire, avec l'Italie et l'Angleterre traînées le plus souvent à sa suite; de l'autre, la France, presque toujours seule, luttant contre les masses d'ennemis et les fautes de ses chefs.

Héritier du roi d'Espagne et de l'empereur Maximilien, Charles-Quint travailla toute sa vie à maintenir dans sa vigoureuse main le vaste ensemble de ses Etats divers, à imposer l'unité à cet ensemble. Génie vaste et profond, il sentit toute l'importance de l'artillerie pour soumettre et maintenir. Aussi, dès le commencement de sa carrière, il travailla à développer et perfectionner cette arme. Instruit par l'exemple de la France, il voulut établir dans ses divers Etats une artillerie uniforme et bien discutée. Toutes les fois que les circonstances politiques le lui permirent, il agit dans ce but.

En 1521, de suite après sa nomination à l'empire, Charles-Quint, prévoyant de longues guerres, s'occupa de renforcer son artillerie. Il fit faire à Bruxelles de grandes expériences pour déterminer les proportions les plus convenables pour les bouches à feu. Des guerres continuelles et difficiles arrêtèrent ces travaux; mais ils furent repris dans la paix de 1535. Alors Charles-Quint, parvenu au plus haut degré de puissance, mit à exécution ses vastes projets sur l'artillerie. Il fit fondre à Malaga les douze apôtres, beaux canons de 48, pesant 170 calibres. Ces pièces soignées dans toutes leurs parties, servirent longtemps de types perfectionnés

pour les gros canons d'Espagne, de Flandre, d'Allemagne, d'Angleterre et d'Italie.

Charles-Quint eut l'idée d'une révolution dans l'artillerie dite de campagne. Il fit fondre à Malaga des pièces destinées à cette artillerie, et qui n'avaient que 15 à 18 calibres de longueur d'âme. Ces nouvelles constructions eussent donné, dès cette époque, une artillerie de campagne bien mobile; mais Charles-Quint, absorbé par des occupations et des voyages continuels, arrêté souvent par la résistance de ses divers Etats, ne put répandre ces tentatives. De plus, ces constructions étaient contraires à l'état de faiblesse de la poudre, à la nature des guerres et aux préjugés qu'elles entraînaient en faveur des longues pièces. Aussi ces nouvelles pièces furent peu appréciées, passèrent presque inaperçues.

Les efforts tentés par Charles-Quint amenèrent de grands progrès pour les bouches à feu, et aussi pour les autres parties de l'artillerie. Mais il lui était trop difficile de répandre ces progrès, d'établir l'unité et la régularité dans ses immenses Etats. L'Espagne et la Flandre, qui étaient les plus avancées en artillerie, pouvaient seules être soumises à cette régularité. Les forces militaires de l'Espagne étaient le grand moyen d'action de Charles-Quint, elles l'accompagnaient partout. Elles exercèrent une grande influence, surtout en Allemagne. Ce fut à partir de cette époque que les calibres de l'artillerie espagnole se répandirent de plus en plus dans l'Europe.

Les grands efforts de Charles-Quint eurent pour but principal, pendant toute sa vie, la guerre contre la France. Dans cette lutte continuelle, l'orgueilleux empereur ne parut jamais, soit en Italie, soit dans les Pays-Bas, soit dans les invasions du nord de la France ou de la Provence, qu'avec

des armées nombreuses fournies toujours d'une puissante artillerie. Mais Charles-Quint, génie politique et prudent, engageait rarement ces grandes forces. Son artillerie n'agissait offensivement que contre les places, et plusieurs fois elle se montra impuissante contre celles de France. Dans les opérations de campagne, Charles-Quint se réduisait presque constamment au rôle défensif. Son artillerie bordait ses positions et les rendait inattaquables.

Pendant ces guerres contre la France, Charles-Quint eut à soutenir plusieurs luttes intérieures, à écraser les résistances à son autorité. Dès les premières années de son règne, des troubles éclatèrent en Espagne; mais l'artillerie royale, en soumettant Tordésilas, en contribuant à la victoire de Villalar, en réduisant toutes les villes rebelles, assura fortement l'autorité absolue de Charles-Quint, qui trouva dans l'Espagne le principal appui de sa puissance.

D'un autre côté, les controverses religieuses soulevées par le fougueux Luther, bouleversaient l'Allemagne et arrêtaient tous les efforts des empereurs, pour organiser l'unité. Bientôt des discussions on en vint aux armes. Les anabaptistes, prêchant que tout pouvoir était impie, soulevèrent les paysans, qui se répandirent dans toute l'Allemagne, comme de sauvages troupeaux, pillant, incendiant, ravageant tout sur leur passage. Mais à Franckhausen, ces paysans, entassés dans un petit espace, se trouvèrent entourés par l'artillerie des seigneurs catholiques et luthériens, puis tombèrent sous les boulets en levant les mains vers le ciel, et en chantant des hymnes à Dieu.

Ensuite, la lutte commença entre les luthériens et les catholiques. Les luthériens se constituèrent en corps politique par la ligue de Smalkalde, et bientôt disposèrent de grandes ressources militaires, fournies surtout par de nombreuses et

fortes villes. Ils eurent une puissante artillerie pour défendre ces villes contre les attaques, et pour accompagner en campagne les troupes qu'ils levèrent. Charles-Quint, représentant naturel de la religion catholique, base d'unité et de pouvoir absolu, vint en Allemagne, organisa la ligue catholique, et allait engager la lutte contre les luthériens, quand 300,000 Turcs envahirent la Hongrie et l'Autriche. Charles-Quint, à la tête de toutes les troupes de l'Allemagne, et d'une artillerie formidable, marcha contre eux; il se borna à occuper de fortes positions, garnies de ses nombreux et gros canons. Les Turcs restèrent impuissants devant cette formidable artillerie, et comme la fin de la campagne arrivait, ils se retirèrent.

Ayant ainsi délivré l'Allemagne des invasions étrangères, Charles voulut écraser les luthériens, et réunit de grandes forces. L'artillerie était le principal appui militaire des rebelles, elle donnait à leur résistance une force et une durée qui devaient nécessiter une grande puissance d'attaque. Charles-Quint en était convaincu; aussi il mit tous ses soins à réunir une artillerie formidable, et décida de réduire à l'impuissance les Etats conquis, en leur enlevant leur artillerie et leurs munitions de guerre. N'ayant d'abord que ses forces d'Allemagne, Charles-Quint se retrancha dans la position de Landshut, et attendit les solides Espagnols, qui arrivaient des Pays-Bas et d'Italie; enfin, ayant rassemblé toutes ses forces, il prit l'offensive. Alors, à la tête d'une formidable artillerie, il s'empara de Neubourg, Donawerth, Dillembourg, Ulm, Augsbourg, Strasbourg, Francfort, etc., et enleva leur artillerie à toutes ces villes. Alors la ligue luthérienne fut brisée, et Charles courut en Saxe pour en écraser les débris. Au passage de l'Elbe, l'artillerie de Charles-Quint fit taire celle de l'électeur Jean Frédéric; et dans la

plaine de Muhlberg, cette artillerie s'avança, placée aux ailes de la ligne étendue de Charles-Quint, et concentrant son feu sur l'armée massive des luthériens qui furent mis en désordre. Vainqueur de l'électeur de Saxe, Charles acheva de réduire tous les Etats luthériens, et les paralysa pour longtemps en enlevant leur artillerie. Ayant ainsi écrasé les rebelles, il put quelque temps régner en maître absolu sur toute l'Allemagne.

L'artillerie était grandement appréciée par Charles-Quint; c'était un moyen d'action parfaitement en rapport avec son génie politique et militaire, mélange d'orgueil et de prudence, de vigueur et de patience. Charles Quint n'agissait que bien préparé et à coup sûr. Ce fut à la tête d'une artillerie formidable qu'il fit, en 1535, la conquête de Tunis, qui jeta tant d'éclat sur sa gloire militaire. En 1541, il marcha contre Alger, avec une artillerie des plus belles et des plus nombreuses; elle eût rapidement renversé les murailles qui entouraient le nid des pirates, si d'effroyables tempêtes ne fussent venues, et n'eussent dispersé les forces du puissant empereur.

Les Etats secondaires avaient beaucoup perdu de leur importance. Les Vénitiens, depuis la ligue de Cambrai; les papes, depuis la mort de Jules II; les Suisses, depuis la défaite de Marignan, Florence, etc..., avaient négligé leurs forces militaires, et surtout l'artillerie; aussi le plus souvent ces Etats n'employèrent que des troupes sans canons dans les grandes armées impériales. Le duc de Ferrare avait conservé ses ateliers de construction; souvent il fournit d'artillerie et surtout de munitions la plupart des puissances belligérantes en Italie.

L'Angleterre était devenue puissante; mais au milieu des

guerres continuelles, elle resta presque toujours en observation, vendant alternativement son assistance à l'un ou à l'autre parti; quelquefois, ses armées, réunies à celles impériales, envahirent la France, mais elles agirent peu.

La France, presque toujours seule, lutta constamment contre ce vaste débordement de nations conduites par un puissant génie. Attaquée de tous côtés, aux deux extrémités des Pyrénées, en Italie, en Provence, en Allemagne, en Picardie, en Guyenne, elle ne pouvait soutenir ces longues luttes que par son intelligence, son activité, la force et la perfection de ses institutions. François Ier, génie brillant et chevaleresque, qui malheureusement manquait trop souvent de prudence; Henri II, élevé dans les grandes guerres, sentirent la nécessité imposée par cette position de la France. Au milieu de luttes continuelles et souvent malheureuses, malgré le luxe des arts et de la cour la plus brillante, ils consacrèrent de grandes ressources aux forces militaires de la France, s'efforcèrent de les organiser d'une manière solide et régulière. Tous deux sentirent l'importance de l'artillerie; ils s'en occupèrent grandement, rendirent des ordonnances pour la perfectionner, la rendre la plus forte et la plus simple possible, pour régulariser et assurer son établissement dans toute l'étendue du royaume. Ces deux rois ne marchèrent jamais sans des parcs nombreux qui, surtout vers la fin de la guerre, étaient de beaucoup les plus perfectionnés d'Europe. Quelquefois cette artillerie agit avec vigueur dans les opérations offensives; mais le plus souvent elle fut réduite au rôle défensif; ce rôle, en rapport avec les idées militaires de l'époque, était presque obligé pour la France, attaquée de toutes parts. Les armées où n'étaient pas les souverains se trouvaient natu-

rellement plus faibles en artillerie; cependant jamais aucune d'elles ne manqua de cette arme, devenue de plus en plus indispensable.

§ 2.

Pendant cette période de guerres, on vit souvent des armées périssant de misère ou rassemblées à la hâte au moyen de levées arrivant de tous côtés. L'artillerie, si exigeante, souffrit beaucoup de cet état de choses: sa quantité diminua. L'adoption presque exclusive de calibres assez forts et de pièces lourdes, les perfectionnements du service et de la rapidité du tir, contribuèrent encore à diminuer cette quantité. Souvent les armées eurent moins d'une pièce par 1000 hommes, et cette dernière proportion fut celle admise pour les parcs réguliers de France vers la fin de la guerre.

La réduction obligée dans la quantité, la discussion mieux raisonnée des parties, l'adoption d'un système de guerre dans lequel les armées n'osaient plus se combattre en champ ouvert, amenèrent de grands changements pour l'artillerie. Les principes d'économie et de force d'action la dominèrent.

La petite artillerie devint presque inutile pour des armées qui ne s'abordaient pas; elle diminua de plus en plus, et finit par disparaître complétement; chassée aussi par les gros mousquets à balles de deux onces, adoptés par l'infanterie espagnole dès 1520, et dont l'emploi prit une grande extension chez les autres puissances.

L'artillerie légère, mélangée avec les troupes, devenait peu utile et trop dispendieuse. Les Français l'abandonnèrent complétement; les Espagnols en firent bientôt autant. Les petits États d'Italie et la confuse Allemagne continuèrent à l'employer, et Charles-Quint attacha quelques petites

pièces à ses gros escadrons de reîtres. Mais les calibres et la quantité de cette artillerie diminuaient considérablement; Sa distribution parmi les troupes était très irrégulière et incertaine. Par la faiblesse du calibre, le tir avait perdu toute solidité; on croyait rétablir cette dernière en augmentant continuellement la longueur des pièces; mais alors on détruisait la mobilité, qui est le plus grand avantage de l'artillerie de troupes.

Ainsi l'artillerie de parc accapara de plus en plus toute l'attention; les armées françaises n'en employèrent pas d'autre, et leur exemple entraîna peu à peu toutes les armées européennes. Le classement et la régularité de toutes les parties de ces parcs allaient se perfectionnant de plus en plus.

La guerre de temporisation, de position et de siége, ayant pris un développement de plus en plus grand, la grosse artillerie augmenta en importance et en proportion; elle comprenait la moitié des bouches à feu du parc total. Les canons destinés à battre en brèche avaient dix-huit calibres de longueur, pesaient de cent cinquante à cent soixante-dix fois leur boulet, et formaient les deux tiers de cette grosse artillerie. L'autre tiers était formé par les demi-canons ou coulevrines, destinés surtout à agir, par leur longue portée, dans la guerre de position et siége; la longueur de ces pièces variait entre vingt-huit et trente-deux calibres, leur poids entre deux cent cinquante et trois cents fois le poids du projectile.

L'artillerie de campagne perdit de son importance, et ne forma plus que la moitié du parc. Destinée à agir dans un système de guerre lourd et timide, où les armées s'abordaient rarement, enchaînée presque toujours avec la grosse artillerie, auprès de laquelle elle paraissait d'ailleurs très

mobile, cette artillerie de campagne dut sacrifier les qualités de pièces de bataille à celles de pièces de position, la mobilité à la longue portée; aussi elle donna à ses pièces des excès funestes de longueur et de poids. Le quart de canon et le huitième de canon étaient les seuls calibres formant cette artillerie de campagne. Le quart de canon, à cause de sa trop grande lourdeur, et de la disposition moins profonde des troupes, avait perdu de son importance comme pièce de bataille; il formait les deux tiers au plus de l'artillerie de campagne. La longueur de ce canon variait de trente à trente-cinq calibres, son poids de trois cents à quatre cents fois celui du boulet. Le huitième du canon, à peine introduit dans le parc, acquit de suite une grande importance; c'était la pièce la plus légère du système; elle seule pouvait jouer le rôle d'artillerie de troupes pour les détachements et les combats un peu rapides; aussi cette pièce augmenta en quantité, forma généralement le tiers de l'artillerie de campagne, alla même quelquefois jusqu'à la moitié, et tendit à augmenter de plus en plus. Du reste, elle était fortement entachée du préjugé de longueur des portées, son poids variait entre trois cent cinquante et quatre cent cinquante fois le poids du boulet.

Telle fut la composition générale des parcs d'artillerie pendant cette période, composition qui, au milieu de luttes continuelles et à chances variées entre les diverses puissances, dut être souvent modifiée par les circonstances et l'état précaire des ressources. Les parcs royaux de France, surtout ceux organisés par d'Estrées, furent les plus simples et les plus réguliers; furent le type perfectionné des parcs de cette époque. Ceux des autres armées françaises, surtout de celles agissant en pays étranger, présentaient plus d'irrégularités dans les calibres et dans les proportions générales.

Quelques calibres étrangers s'y étaient introduits; un des plus appréciés était celui espagnol de **12**, employé avantageusement, surtout pour la guerre de position. Généralement ces parcs secondaires contenaient une plus forte proportion de petits calibres.

Les armées ennemies étant ordinairement le mélange de troupes de différentes nations, ne pouvaient obtenir dans leurs parcs généraux le même ordre et la même régularité qu'en France. Entre toutes ces artilleries, celle espagnole était remarquable par l'absence de tous calibres étrangers; de plus, elle commençait à introduire dans le parc le seizième de canon. Généralement ce dernier calibre et le huitième de canon formaient les deux tiers de l'artillerie de campagne. En Allemagne, on avait adopté sous le nom de coulevrines tous les calibres français, et sous le nom de carthounes tous les calibres espagnols. Ce grand nombre de calibres étrangers, joint à la grande variété de ceux déjà existant en Allemagne, rendait l'artillerie de cette contrée extrêmement confuse : les pièces de campagne se composaient presque exclusivement de huitième et de seizième de canon (1).

De grandes variétés existaient encore chez les différentes puissances, dans le poids des pièces de même calibre. Celles françaises et celles espagnoles étaient les plus régulières, et généralement, à calibre égal, celles françaises étaient plus légères.

Partout l'artillerie tendait à devenir une possession exclu-

---

(1) Dans un tableau des bouches à feu, en usage en Allemagne, vers la fin du seizième siècle, Grewenitz (*Traité d'artillerie*, page 47), ne présente que les calibres français **30**, **15**, **8**, **2**, et ceux espagnols **48**, **24**, **12**, **6**, **3**.

sivement royale, et à réunir toutes ses parties sous la direction d'un corps spécial; des progrès en résultèrent pour tout l'ensemble de l'artillerie, principalement en France, pays d'Europe le plus avancé en organisation et en centralisation.

La poudre avait été jusqu'alors fabriquée et vendue par des particuliers quelconques. En France, la puissance royale commença à s'assurer le monopole de cet agent si indispensable. François Ier, Henri II, rendirent d'importantes ordonnances pour la recherche et la provision de salpêtre et de charbon, la confection, la fourniture et la conservation de la poudre: la quantité annuelle devait être alors de 700,000 livres. Toutes les parties de cet important service furent mises sous la direction des officiers d'artillerie, et sous les ordres suprêmes du grand maître. De ce monopole organisé, résultèrent plus de régularité et de perfection dans la nature de la poudre : jusqu'alors elle n'avait été employée qu'à l'état de pulvérin, désormais elle fut toujours en grains assez gros; il en résulta plus de densité, une conservation et une manipulation plus faciles et moins dangereuses, une force plus grande... Cette amélioration amena de suite une économie considérable dans les charges des bouches à feu; jusqu'alors la charge de poudre avait été égale au poids du boulet, désormais elle ne fut plus que des deux tiers de ce poids. Cette quantité de poudre était encore très forte, et justifiait jusqu'à un certain point la grande longueur des pièces de cette époque (1); cependant il est remarquable,

(1) La durée de combustion d'un grain de poudre est d'autant plus grande que le diamètre du grain est plus fort. En employant la poudre grosse-grenée, une bouche à feu peu longue projette des grains, combures en partie seulement.



qu'au moment où la charge diminuait, la longueur et le poids des pièces augmentaient; cette augmentation résultait : de ce que les esprits étaient frappés par la plus grande force et la moindre vitesse de combustion obtenue pour la poudre, et aussi, nous avons vu, de la recherche des longues portées, recherche amenée par la nature du système de guerre en vigueur.

Le tir de l'artillerie devint beaucoup plus puissant. Les progrès faits dans la fabrication des pièces, des projectiles et de la poudre, augmentèrent la justesse et la portée; l'expérience et la théorie commencèrent à éclairer sur les circonstances du tir; on s'occupait de la courbure de la trajectoire.

La rapidité du tir augmenta par les progrès faits dans le service des pièces, et dans les procédés de chargement. Désormais chaque pièce eut pour son service de deux à quatre canonniers assistés de servants, et qui se partagèrent les détails de la charge. De plus, sous Henri II, on en vint à employer, pour les pièces de campagne, des gargousses en papier ou en cuir. De ces progrès résulta que dans l'artillerie française le quart de canon put tirer quinze coups dans une heure, et le huitième de canon vingt coups. Alors il fallut augmenter l'approvisionnement de ces pièces, et de moins de 100 boulets, il fut porté à 150 pour les pièces de campagne, et à 200 pour celles de gros calibre.

Pendant cette période commencèrent à paraître de nouveaux modes d'action de l'artillerie, qui devaient parvenir plus tard à une grande importance. Ces modes furent la mitraille et les projectiles creux. Le tir à mitraille que les petites pièces de Pierre de Navarre avaient employé sur le champ de bataille de Marignan, en 1515, n'y reparut pas pendant cette époque, mais se répandit de plus en plus dans

la défense des brèches. La mitraille employée à cet usage était alors composée soit de ferrailles, soit de cailloux, soit de balles en plomb ou en terre cuite. Les projectiles creux commençaient à être employés en assez grand nombre dans les siéges. Ils étaient lancés par des mortiers. Les armées d'Italie, des Pays-Bas et d'Allemagne, étaient celles qui faisaient le plus d'usage de ces projectiles. Presque partout on essayait de les tirer avec le canon. Enfin, les fusées de guerre, connues dès les premiers temps de l'artillerie, étaient encore employées contre les grandes villes. En 1540, un artilleur de Charles-Quint proposa de s'en servir sur les champs de bataille contre la cavalerie.

Les voitures d'artillerie firent de grands progrès surtout en France. Les pièces de campagne avaient des affûts à rouage qui servaient pour le transport et pour le tir. Ces affûts étaient à longs flasques, peints en couleur, garnis de ferrures pour les renforcer, et de crochets pour les armements, les leviers et les prolonges. Ils avaient l'encastrement de route dans lequel la pièce était maintenue par des chaînes, et un petit coffret à munitions entre les flasques; ils reposaient sur des avant-trains à limonière et à roues très basses, pour avoir un grand tournant. Ces affûts, destinés à supporter de lourdes pièces tirant à fortes charges, devaient être lourds. En France, celui de la bâtarde pesait près de 2,000 livres, et celui de la moyenne 1,400 ; de sorte que l'ensemble de cette dernière bouche à feu, la plus légère de tout le système, pesait plus de 3,000 livres.

A cette époque, où les arts mécaniques étaient encore dans l'enfance, les éléments de mobilité des voitures étaient peu connus et peu appliqués. Aussi toutes ces voitures d'artil-

lerie étaient d'un roulage difficile et demandaient un grand nombre de chevaux. En France, le canon était traîné par 23 chevaux; c'était un cheval par 220 livres du poids de la pièce. La coulevrine était traînée par 17 chevaux. La bâtarde par 13; c'était un cheval par 200 livres du poids de la pièce. Enfin la moyenne employait neuf chevaux; c'était un cheval pour 170 livres de bronze. Ces forts attelages ne pouvaient être, on le sent, disposés sur une file. Il y avait un seul limonier, et tous les autres chevaux étaient attelés par couples, et traits sur traits, en avant des bras de limoniers, au moyen de palonniers. En Espagne et en Allemagne, les voitures étaient moins soignées, moins roulantes, et avaient des attelages moins forts. L'Espagne avait ses voitures à limonière, et n'employait qu'un cheval par 240 livres de pièce, soit de grosse artillerie, soit d'artillerie de campagne. L'Allemagne avait l'attelage à timon, bien plus avantageux que le précédent dans la plupart des circonstances. Pour la grosse artillerie, elle employait un cheval par 200 livres de pièce. Pour l'artillerie de campagne, elle ne mettait qu'un cheval pour 250 à 300 livres de pièce. Chez toutes ces puissances, les charrettes de munitions, portant les boulets ou la poudre, étaient généralement attelées à quatre chevaux, à raison d'un cheval pour 250 livres de charge.

Il est remarquable qu'en Espagne on ne faisait pas de différence entre les attelages des grosses pièces, et ceux des pièces de campagne. En Allemagne, on soignait davantage les attelages de la grosse artillerie, on les rendait plus forts que ceux de l'artillerie de campagne. En France, au contraire, les attelages de l'artillerie de campagne étaient plus soignés et plus forts. Cette dernière disposition était excellente, très rationnelle; car les pièces de campagne sont

exposées à plus de fatigues, à plus d'obstacles, à la nécessité d'allures plus rapides. Ces nécessités de l'artillerie de campagne étaient tellement senties en France, que lorsqu'un mouvement rapide était nécessaire, on renforçait, on doublait même quelquefois les attelages de la bâtarde et de la moyenne.

En France seulement, on avait le sentiment très développé des nécessités particulières de l'artillerie de campagne. On avait adopté pour elle beaucoup de dispositions excellentes. L'emploi des gargousses et du coffret portant six ou huit coups préparés, le transport des armements par la pièce, faisaient que cette pièce, réduite à sa seule voiture, pouvait se suffire et agir le plus rapidement possible, de suite après sa mise en batterie. Cette dernière opération, et en général tous les mouvements des pièces, étaient pénibles et lents à cause de la grossièreté des voitures, à cause des attelages nombreux et peu maniables. Sous le feu de l'ennemi, ces mouvements étaient trop dangereux, souvent impossibles. Afin de remédier à ces inconvénients, les Français employèrent les prolonges pour traîner les pièces, soit en avant, soit en arrière, la bouche vers l'ennemi. Ces prolonges étaient fixées à des crochets que portait l'affût, ou à la volée de la pièce, et étaient tirées par les pionniers attachés aux services de la pièce, aidés souvent par quelques chevaux. On comprend facilement tous les avantages de cette nouvelle disposition pour la rapidité et pour le moins grand danger de la mise en batterie. Ainsi, les Français avaient fait faire un pas immense à l'artillerie de campagne, en diminuant le long temps pendant lequel elle n'est qu'une masse inerte et sans action, en cherchant à la rendre susceptible d'agir dans toutes les positions.

La direction et le service de l'artillerie, dans l'intérieur des Etats et à la suite des armées, variaient beaucoup chez les différentes puissances. En Allemagne, une organisation et une direction concentrées étaient presque impossibles, et les institutions restaient toujours dans la même confusion. Chaque Etat se munissait de matériel, en prenant, achetant, fabriquant de toutes manières; le service de cette artillerie se faisait par les canonniers et artificiers, espèces d'artistes munis de certificats, qui devaient tenir leur art secret, ne l'enseigner qu'avec permission. (Ordonnance de Charles-Quint, 1519.) Au moment d'une guerre, on se trouvait ordinairement manquer de canonniers; il fallait alors en emprunter, en acheter aux princes et aux villes étrangères. Ces canonniers réunis à grande peine et à grande dépense, étaient distribués dans le parc. Les uns contribuaient avec les servants au service de la pièce, les autres étaient chefs de pièce, d'autres travaillaient au matériel.... Enfin tous ces canonniers n'avaient pour chefs que le maître de l'artillerie (Zeug-Meister) et son lieutenant.

En Espagne, l'organisation et le service étaient mieux régularisés et plus concentrés. Le nombre des chefs était plus grand; ils étaient plus considérés, plus haut placés. L'instruction et la réunion des canonniers étaient plus assurées.

Mais la France, pour l'organisation de son personnel d'artillerie, marchait de beaucoup en avant de toutes les puissances européennes. Depuis Charles VII, des efforts constants et bien dirigés avaient été faits pour organiser l'établissement et le service de l'artillerie, pour concentrer cette puissante force dans les mains de l'autorité royale. Tous ces efforts furent couronnés par les ordonnances de François Ier et de Henri II, qui, éclairés par d'habiles chefs,

donnèrent à l'artillerie de France l'organisation la plus forte possible pour cette époque.

Le grand maître des arbalétriers commandait à tous les gens de trait et à l'artillerie. Cette dernière arme, soumise à la direction d'un maître général, augmenta de plus en plus en importance et en considération. Au contraire, le nombre des arbalétriers diminua constamment. Alors la charge de grand maître des arbalétriers fut de plus en plus absorbée par celle de maître général de l'artillerie; et, en 1515, François Ier sanctionna cette révolution en établissant la charge de grand maître de l'artillerie. Ces grands dignitaires commandèrent le corps des arbalétriers pendant tout le temps qu'il subsista; ils eurent aussi l'autorité sur les travaux militaires dans les campements, les marches et les siéges; enfin ils furent les chefs suprêmes de l'artillerie, concentrèrent sous leur autorité toutes les parties de cet immense service dans l'intérieur et aux armées (1). Sous l'impulsion de ces grands maîtres, et particulièrement de d'Estrées, le plus célèbre d'entre eux, une organisation solide et régulière du personnel de l'artillerie, commença d'être établie en France.

Le royaume était partagé en maîtrises d'artillerie, commandées par les lieutenants du grand maître. Chaque maîtrise était partagée en provinces d'artillerie commandées par des commissaires provinciaux. Enfin, dans chaque pro-

(1) De 1515 à 1565, ces grands maîtres furent : Antoine de Lafayette, seigneur de Pongibault ; Jean, marquis de Pommereuil ; Jean, seigneur de Taise ; de Cossé, comte de Brissac, maréchal de France et réputé le plus habile capitaine de son temps ; Jean d'Estrées, baron de Cœuvres, grand homme de guerre, un des plus grands artilleurs qu'ait eus la France.

vince les établissements et les services de l'artillerie avaient à leur tête les commissaires ordinaires auxquels étaient adjoints en temps de guerre les commissaires extraordinaires. Tous ces chefs, commissionnés par le grand maître, constituaient le corps régulier des officiers d'artillerie, qui était entretenu et employé constamment.

Le service et les travaux spéciaux de l'artillerie étaient exécutés par les canonniers, les artificiers, salpêtriers, fondeurs, armuriers, ouvriers en bois et en fer de toute sorte. Tous ces artisans étaient examinés par les officiers du corps, et ne pouvaient exercer pour le fait de l'artillerie qu'en vertu d'un mandat délivré par le grand maître. Parmi ces hommes divers, les uns étaient à poste fixe, avec le titre de canonniers, poudriers, fondeurs, ouvriers, etc., ordinaires; d'autres, au contraire, étaient libres en temps de paix, requis seulement pour la guerre, et s'appelaient alors hommes de l'artillerie extraordinaires. Indépendamment de ces artisans, l'artillerie employait un très grand nombre d'hommes de peine, pionniers et charretiers. Tous ces hommes n'étaient requis qu'au moment de la guerre. Mais on commençait à sentir la nécessité d'assurer et de régulariser leurs levées. Henri II institua dans chaque province la commission permanente de capitaine des charrois de l'artillerie. Tout ce personnel si complexe n'était pas encore regardé comme militaire, malgré sa présence et son action continuelle en première ligne devant l'ennemi. Le personnel spécial était considéré comme savant, artiste, ou mieux, artisan. Cependant, comme toujours, les officiers et hommes de l'artillerie se faisaient estimer de toute l'armée, pour leur *vertu, hardiesse, soin* et *diligence* (1).

---

(1) Ils étaient si hardis et entreprenants, que bien souvent, sans s'amuser

Quand la guerre arrivait, pour former l'artillerie nécessaire, tous les ordres étaient donnés par le grand maître; les officiers de l'artillerie travaillaient, chacun dans sa spécialité, à réunir les parcs aux lieux et époques indiqués. Là arrivaient les diverses parties du matériel, tous les hommes de l'artillerie, les pionniers et les chevaux. Toutes ces parties diverses et hétérogènes étaient vérifiées, reçues, classées, organisées par les officiers d'artillerie désignés par le grand maître pour commander le parc. Les chevaux étaient formés en compagnies d'attelages; on comptait un charretier pour 4 chevaux, et un capitaine de charrois pour 50 charretiers. Les pionniers étaient distribués pour les différentes parties du service, et commençaient à être groupés en compagnies ayant leurs chefs. Les ouvriers de toute sorte étaient distribués pour la mise en état et l'entretien des voitures. Les canonniers, composés d'un tiers d'ordinaires et deux tiers d'extraordinaires, étaient partagés entre les pièces; les plus habiles parmi les ordinaires étaient chefs de pièce. A chaque canon étaient attachés 5 canonniers et 30 pionniers. La coulevrine employait 28 hommes, dont 4 canonniers. La

---

à se gabionner, ni à aucune des cérémonies accoutumées pour approcher d'une forteresse, ils s'en venaient eux-mêmes, sans aucun respect de danger, de pleine abordée, planter un canon sur la contrescarpe (bien que cela ne pourrait pas être loué de tous), tant ils étaient animés et encouragés au service de leur souverain, pour lequel ils n'eussent lors fait difficulté de s'exposer à mille morts. Sans prendre jour ne nuit repos ni relâche, afin de pouvoir abréger l'exécution de la batterie......., etc... (Vigénère, *Annotations dans la traduction de l'art militaire d'Onosander*). Vigénère, savant très instruit et homme de guerre, naquit en 1522, et mourut en 1596; il servit sous François Ier, Henri II et ses trois fils, et sous Henri IV. Il parle de l'artillerie, principalement sous François Ier et Henri II.

bâtarde avait 3 canonniers et 12 pionniers. La moyenne employait 9 hommes dont 3 canonniers.

Tous ces éléments divers étaient réunis sous le commandement des officiers de l'artillerie. Il y avait un maître d'artillerie avec des aides pour commander et administrer le parc; des commissaires provinciaux, pour seconder le maître, pour diriger les grandes divisions du matériel et du service; des commissaires ordinaires et extraordinaires pour des commandements moins étendus; des officiers déchargeurs, faisant fonctions de gardes d'artillerie, etc.

Telle était la position du matériel et du personnel composant les parcs. A cette époque l'artillerie formait une lourde masse : un parc de 50 pièces nécessitait 380 voitures de toute sorte; 2,500 chevaux; 700 charretiers; 2,600 pionniers; 100 ouvriers; plus de 200 canonniers, et de 50 officiers. Il fallait beaucoup d'ordre et de diligence pour conduire cette masse, toujours réunie. Tout le matériel était classé par divisions séparées, placées toujours dans le même ordre pour les marches et les campements. Il y avait la division des bouches à feu, des poudres, des projectiles, des divers approvisionnements, etc. Dans les campements, tout le matériel était entouré d'épaulements avec fossés; dans ces opérations, et dans les marches, les hommes divers de l'artillerie étaient réunis par espèces. Cette réunion, la nécessité d'établir la surveillance et la discipline, de faciliter le service, amenèrent à sentir l'avantage d'organiser ces hommes en compagnies régulières comme l'infanterie. Vers la fin de la guerre, le grand maître d'Estrées formait des compagnies de canonniers et de pionniers, qui, dit le maréchal de Vieille-Ville, *avaient tout a fait l'air de soldats*. Les charretiers et

les attelages étaient aussi, nous avons vu, organisés en compagnies.

§ 3.

Pendant cette période, les troupes éprouvèrent de grands changements dans leurs dispositions et leurs modes d'action.

L'artillerie, en brisant les gros carrés, avait forcé l'infanterie à se partager en moindres corps, à diminuer la profondeur de formation et à employer les armes à feu, mode d'action le plus efficace contre l'artillerie.

La puissance de la mousqueterie fut beaucoup augmentée par l'adoption générale, vers 1530, du gros mousquet de deux onces, et par un accroissement considérable dans le nombre des mousquetaires. Pour les Espagnols, dès 1520, et pour les autres puissances, dès 1530, ce nombre fut la moitié du total de l'infanterie. Ces mousquetaires étaient tantôt réunis en deux corps, sur les flancs des carrés de piquiers, tantôt partagés en quatre corps placés à chacun des angles de ces carrés; tantôt ils formaient des rangs dans ces carrés, tantôt ils étaient jetés en avant comme enfants perdus, agissant en tirailleurs.

Les corps de mousquetaires exécutaient le feu par rangs successifs, et le nombre des rangs résultait de la condition d'un feu continu; alors le perfectionnement dans le tir du mousquet se joignit à l'action de l'artillerie, pour diminuer de plus en plus le nombre des rangs dans la formation de l'infanterie. Ainsi l'artillerie, réduite à un petit nombre de lourdes pièces, et privée de la multitude des petits calibres, perdit de sa puissance contre l'infanterie. Cette dernière, au contraire, par le développement en

valeur et en nombre de sa mousqueterie, gagna beaucoup contre l'artillerie.

La cavalerie, disposée en haie, ne pouvait rien, seule contre les carrés de piquiers. A nombre égal, les gendarmeries espagnoles et allemandes ne pouvaient rien contre la gendarmerie française. Charles-Quint, voulant remédier à cette faiblesse de sa cavalerie, donna plus de densité aux dispositions; il forma les escadrons sur huit ou dix rangs de profondeur, avec les hommes presque jointifs et agissant surtout par le feu de grands pistolets de gros calibre. Cette disposition réussit dans quelques circonstances (1); bientôt toute l'Europe, excepté la France, l'adopta pour la grosse cavalerie, et souvent aussi pour la cavalerie légère.

L'artillerie devait avoir une très grande puissance contre ces lourdes masses, qui chargeaient toujours au pas et s'arrêtaient pour faire feu. Les boulets, traversant les carrés massifs d'hommes et de chevaux, devaient y amener de grands ravages et un grand désordre; aussi ces gros escadrons étaient craintifs devant l'artillerie, et restaient éloignés le plus possible de ses coups. Sentant qu'ils ne pouvaient tenir exposés au feu, ils firent ordinairement précéder leur action de celle de l'artillerie. Charles-Quint donna à ses escadrons de grosse cavalerie et même de cavalerie légère, des petits fauconneaux tournant à pivot sur des voitures à quatre roues.

---

(1) Cette disposition était vicieuse en elle-même pour l'action de la cavalerie. Cependant on comprend la puissance d'une masse compacte frappant sur une portion d'une ligne décousue comme était celle en haie. Aussi, aux batailles de Pavie et de Saint-Quentin, les gros escadrons enfoncèrent la gendarmerie française.

L'ordre en haie de la gendarmerie avait peu à craindre de l'artillerie; cet ordre n'avait donc pour se maintenir contre les escadrons massifs qu'à faire toujours précéder son action des coups de l'artillerie : malheureusement, par suite d'accidents dans de grandes batailles, la gendarmerie eut rarement cette protection du feu; d'un autre côté, le parc n'avait plus de pièces assez mobiles pour être attachées à cette gendarmerie, trop orgueilleuse du reste pour souffrir un appui permanent.

En même temps que les dispositions de cavalerie s'alourdissaient de plus en plus, la cavalerie légère, agissant en ordre dispersé et par le feu, augmentait considérablement, devenait de plus en plus dangereuse pour l'artillerie.

Ainsi, pendant cette période, l'infanterie s'est soustraite en grande partie à la puissance de l'artillerie; la cavalerie, au contraire, est venue s'y exposer : c'est à agir contre cette dernière, que l'artillerie doit désormais viser dans les batailles. La multiplication des tirailleurs d'infanterie et de cavalerie a augmenté les dangers pour l'artillerie, et d'autant plus que cette dernière est moins nombreuse et plus lourde, que la suppression des fauconneaux et de la petite artillerie diminue beaucoup la puissance du feu rapproché.

La maxime de ruiner les armées sans tirer l'épée était universellement répandue comme la meilleure à mettre en pratique. Cette maxime, nous avons vu, était la conséquence naturelle d'une attaque trop impuissante contre la défense. La nature éphémère des armées et l'importance de la lutte déclarée s'ajoutèrent à cette maxime, pour rendre le système d'opérations extrêmement lourd et timide. Vers la fin de la guerre, les batailles devinrent excessivement rares; le plus souvent elles ne furent amenées que par des accidents.

Presque toujours le parc d'artillerie marchait réuni, et faisait agir toutes ses pièces dans les grandes opérations, telles que siéges, batailles, attaque et défense des positions. Alors chaque espèce de bouche à feu avait une disposition particulière et déterminée. Mais l'expérience fit sentir les inconvénients d'employer dans les différentes circonstances une artillerie autre que celle la plus convenable, et amena par suite une séparation plus précise entre les différentes pièces du parc. Tantôt la grosse artillerie fut détachée seule contre des positions ou des villes; tantôt l'artillerie de campagne fut envoyée seule à la rencontre de l'ennemi pour lui livrer bataille; tantôt les faucons ou les plus petites pièces du parc accompagnèrent seuls les détachements. De ce partage du parc et du petit nombre de pièces de chaque espèce résulta très peu d'artillerie dans chacune des circonstances; par suite la nécessité pour cette artillerie d'une disposition moins systématique et plus raisonnée.

Dans les batailles, la position de l'artillerie devenait très pénible, variable et incertaine. Dans les premières années, les dispositions d'armée furent à peu près les mêmes que précédemment, et l'artillerie resta partagée en trois bandes. Ce partage se maintint assez tard malgré le front de plus en plus étendu des armées, et la diminution toujours croissante dans le nombre des pièces; mais il en résultait éparpillement et faiblesse d'action; on remédia quelquefois à ces vices en ne faisant de l'artillerie que deux ou même une batterie, pour agir sur le point important. Ces dispositions parurent dans les armées françaises, qui, n'ayant pas changé l'ordonnance de leur cavalerie, furent les plus stationnaires pour leurs ordres de bataille. Les Espagnols et les Allemands, qui avaient remplacé les longues

lignes de cavalerie par les gros escadrons, durent modifier leurs formations générales. Les éléments de troupes étant devenus plus maniables, on commença à en combiner les dispositions, à les établir sur plusieurs lignes. Alors les ordres de bataille eurent une forme plus massive, mais furent composés avec des éléments de troupes très espacés entre eux : alors les pièces tendirent à se partager en petites batteries destinées à couvrir le front et les flancs des troupes, en se plaçant dans les intervalles des éléments.

Les dispositions de l'artillerie dans les batailles étaient, on le voit, très variables. En résumé, cette artillerie avait beaucoup perdu de son importance; elle était moins nombreuse, moins mobile et plus morcelée; elle agissait contre des masses beaucoup plus faibles de troupes. L'usage de faire commencer les batailles par une longue escarmouche des tirailleurs diminuait encore cette importance : car le feu des batteries était le plus souvent inquiété ou masqué par ces tirailleurs. Cette nouvelle position était encore un avantage pour la défensive, dont l'artillerie placée sur les hauteurs, tirait, par-dessus les troupes légères, dans les masses de l'attaque immobiles et à découvert.

La position défensive était celle généralement recherchée; on en avait beaucoup augmenté la force par l'usage des retranchements bien flanqués. La supériorité de cette position sur celle offensive était universellement sentie; il en résulta un grand abus des guerres d'observation, et par suite de l'artillerie, laquelle devint presque le seul moyen d'action des armées. Les troupes ne s'abordant que très rarement, l'attaque cherchait à se procurer les avantages de la défensive. Arrivée devant l'armée ennemie, et n'osant l'attaquer, elle s'établissait fortement dans une position voisine, et s'efforçait d'amener cette armée à venir l'attaquer. A cet effet, elle disposait sa

grosse artillerie, soit sur des hauteurs environnantes, soit sur des cavaliers élevés avec beaucoup de peine. De ces points les grosses pièces tourmentaient par leurs boulets la défensive. D'autres fois, l'attaque envoyait ses pièces légères avec quelques troupes pour attirer l'ennemi ; ces détachements se réfugiaient sous la position principale, dont le feu arrêtait la poursuite ou repoussait l'attaque. Les armées les plus audacieuses s'avançaient en bataille, l'artillerie devant le front, pour attaquer la position ennemie ; mais, le plus souvent, après une longue canonnade, ces armées attaquantes en étaient réduites à se retirer.

Quelquefois dans les retraites, on laissait des pièces légères à l'arrière-garde, faisant filer en avant les pièces trop lourdes qui eussent ralenti la marche ; mais, le plus souvent, on ne mettait à l'arrière-garde que la cavalerie ; toute l'artillerie marchait en avant. Il arrivait alors que l'ennemi, attaquant cette arrière-garde, et obligeant l'armée à combattre, l'artillerie manquait complétement, ou bien qu'obligée de rebrousser chemin, elle se trouvait embarrassée et ralentie au point de ne pouvoir agir. La poursuite avait, sous le rapport de l'artillerie, de grands avantages : généralement l'avant-garde, composée de cavalerie, arrêtait ou retardait l'armée ennemie ; pendant ce temps, l'infanterie et les canons avançaient toujours, et arrivaient bientôt écraser la résistance des troupes de la retraite.

Ainsi, pendant cette période, l'artillerie, principale action des armées dans le système de guerre universellement répandu, perdit beaucoup de son importance et de son emploi, dans les combats en champ ouvert, dans les actions des lignes de troupes.

L'artillerie continua sa haute mission, balaya du sol de

l'Europe occidentale, une multitude de postes et châteaux, orgueil et appuis des prétentions à l'indépendance. Partout, et surtout dans les contrées, théâtres ordinaires de la guerre, le nombre de ces postes se trouva considérablement diminué. Le petit nombre de ceux restant, s'habituèrent de plus en plus à l'artillerie, et se renforcèrent contre elle. La conquête de ces postes devint alors de plus en plus difficile. L'artillerie de petits calibres étant presque impuissante contre eux, on ne put bientôt employer que la grosse artillerie, qui était la seule jouissant d'une grande puissance morale, la seule dont les boulets pouvaient rompre les murailles. Généralement on sentait les nécessités et les avantages de ces grosses pièces pour la rapidité et la sûreté d'exécution. Aussi pendant cette période, les plus grands hommes de guerre mettaient leur habileté et leurs efforts à surmonter les difficultés que présentait cette artillerie dans les marches et dans l'établissement.

Le petit nombre de villes fortifiées qui restaient, se renforçaient continuellement, au moyen de constructions et de tracés pour les enceintes; au moyen d'ouvrages extérieurs et de retranchements intérieurs; au moyen d'une artillerie de plus en plus nombreuse, au moment où celle de l'attaque diminuait. Ainsi, les villes gagnèrent considérablement en puissance défensive. Quelquefois encore, à force de vigueur et de hardiesse, l'attaque put les enlever en quelques jours; les Français furent souvent admirables dans ces opérations; mais l'attaque s'étant trouvée plusieurs fois impuissante, se vit obligée d'augmenter la quantité et la force de son artillerie, de prendre des dispositions pour pouvoir rester longtemps à travailler contre une place. Ces opérations contre les villes commencèrent alors à prendre un caractère parti-

culier, qui devait les rendre distinctes des opérations courantes d'une armée en campagne.

SECTION II.

§ 1.

Après Marignan, François Ier travailla à consolider les forces militaires de la France; il fit renforcer les places et les pourvut d'artillerie. Le moment approchait où ces forces auraient à lutter contre un débordement d'ennemis. Dès 1521 la lutte commença en Espagne, en France et en Italie, entre François Ier et Charles-Quint, ou mieux, entre la France et l'Europe.

En Espagne, Lesparre, avec une bonne armée et une solide artillerie, conquit rapidement la Navarre; mais il se lança dans de téméraires entreprises en Castille, fut culbuté par les masses espagnoles et perdit tout son parc. Bonnivet, qui commandait en Guienne, revint avec une belle artillerie, et s'empara de Fontarabie, qui jusqu'alors avait passé pour imprenable.

La France fut envahie tout à coup par une forte armée impériale qui avait rapidement enlevé toutes les places du duc de Bouillon; mais pendant six semaines cette armée, malgré sa nombreuse artillerie, resta impuissante devant Mézières, défendue par l'héroïque Bayard, qui profitait des brèches pour se précipiter sur les ennemis. Une forte armée française se forma en Champagne, chassa les impériaux, et les poursuivit au delà de l'Escaut. Le roi commandait cette armée; une puissante artillerie, dirigée par le grand maître, l'accompagnait. Cette artillerie eut rarement occasion d'agir; seulement des portions furent détachées, avec quelques

corps de troupes, pour reprendre les villes enlevées par les impériaux, et pour faire quelques conquêtes insignifiantes. En 1522, une armée combinée d'Anglais et d'impériaux s'épuisa en vain contre la ville de Hesdin. En 1523, Vendôme chassa de la Normandie une dernière invasion d'impériaux. Vers cette partie de la France, rapprochée du siége de la puissance royale, les ressources en artillerie étaient grandes, rapidement créées, et facilement alimentées par beaucoup de grandes villes.

En Italie, Lautrec devait défendre le Milanais contre une ligue puissante formée par les Espagnols, les Allemands, le pape, les Florentins, etc. L'armée de cette ligue était sous les ordres de Prosper Colonne, vieux général, qui était à cette époque le plus grand partisan de la guerre de position et de temporisation. Lautrec, forcé d'être prudent, se laissa trop influencer par l'exemple de son adversaire. Les opérations, sans rapidité et sans vigueur, eurent pour principale action les coups éloignés de l'artillerie, et furent souvent entravées par la difficulté de marche des lourdes pièces.

En 1521, l'armée de la ligue investit Parme. Lautrec, avec une forte artillerie, marcha aux ennemis, et les força à la retraite; mais, au lieu de pousser droit à eux, pour les acculer au Pô et les écraser de son artillerie, il s'amusa pendant trois jours à canonner le château de Roque-Bianque, marcha ensuite sur l'Oglio, et embourba son artillerie dans des chemins défoncés par les pluies. Pendant le retard occasionné par ces embarras, Colonne se retrancha fortement près de Rebec. Lautrec arriva enfin, s'établit en face de cette position, et resta longtemps inactif, attendant, du temps, la ruine des ennemis. Mais comme lui-même souffrait beaucoup de cette attente, il se décida à risquer l'atta-

que. A cet effet, il établit presque toute son artillerie dans le château de Pontivy qui dominait la position ennemie, et commença une très vive canonnade. L'armée de la ligue fut mise dans un grand désordre ; elle eût été perdue, si Lautrec eût fait donner les troupes. Mais il fallut trop longtemps pour faire les dispositions, et s'avancer avec l'artillerie en tête de l'armée : les ennemis purent déloger tout à leur aise. Lautrec les suivit en canonnant de fort loin ; enfin n'ayant pu les amener au combat, il revint dans la position de Rebec. Là, son armée se ruina par la disette et les maladies. Les ennemis renforcés revinrent ; le général français repassa l'Adda, et, pour défendre cette ligne, s'établit fortement à Cassano avec toute son artillerie. Colonne passa une lieue et demie plus haut, et couvrit son passage par un retranchement. Lautrec envoya en toute hâte quelques troupes et quelques pièces de campagne pour le culbuter ; mais les canons furent arrêtés par les mauvais chemins : les troupes attaquèrent seules, furent repoussées, et quand l'artillerie arriva, il était trop tard, l'ennemi était trop renforcé.

L'armée française se replia sur Milan, et s'y fortifia. Colonne la poursuivit ; mais son artillerie resta embourbée dans les chemins ; il arriva sans canon devant Milan, et resta plusieurs jours dans cette position. Lautrec, au lieu d'en profiter, se laissa surprendre, puis évacua la ville. Il chercha alors à s'emparer de Parme ; mais le mauvais état des chemins dans le voisinage du Pô, arrêta sa grosse artillerie. deux pièces de campagne arrivèrent seules, et ne purent agir que faiblement : l'attaque fut repoussée. Les Français évacuèrent le Milanais, et se retirèrent sur les terres des Vénitiens.

Dans cette position Lautrec attendit les secours qui devaient lui arriver de plusieurs côtés ; il détacha Montmorency avec 4,000 hommes et 4 pièces de campagne, pour

opérer la jonction avec un corps, mené de Gênes par le maréchal de Foix. Montmorency traversa le Tessin; maintint avec son artillerie, 6,000 hommes sortis de Pavie pour arrêter sa marche; arriva devant Novarre ; fit sortir deux canons du château, qui appartenait encore à la France; fit brèche à la ville avec ses six pièces réunies; donna l'assaut et enleva la brèche. Cette habile et vigoureuse expédition opéra la réunion des secours de France. Les Français furent encore renforcés par les Vénitiens trop prudents, et par un gros corps de Suisses trop téméraires.

Possédant alors une armée nombreuse, mais mal pourvue, Lautrec rentra dans le Milanais, enleva plusieurs places et marcha sur la capitale. En route, il trouva l'armée des confédérés retranchée dans la forte position de la Bicoque : c'était un château avec de vastes jardins entourés de murs élevés, et de fossés larges et profonds. Colonne avait fait élever de grandes plates-formes pour son artillerie; elle battait fortement de front toutes les approches et balayait les fossés. Cette position était très forte; Lautrec voulait seulement l'observer, l'inquiéter par ses canons; mais les Suisses de son armée le forcèrent à attaquer.

De bonnes dispositions furent ordonnées : toute l'artillerie française devait être établie sur une esplanade préparée par les pionniers de Pierre de Navarre; elle devait, par un feu vif et soutenu, éteindre l'artillerie ennemie, ouvrir une large brèche et en éloigner les troupes défensives. Les Suisses, placés dans un petit vallon à l'abri des boulets ennemis, devaient attendre que l'artillerie française eût fortement agi; alors ils devaient courir à l'assaut, attaquer de front pendant que deux autres corps français tomberaient sur les flancs et les derrières de la position ennemie. Le feu de l'artillerie française commençait à peine, lorsque les Suisses téméraires,

n'écoutant aucun conseil ni aucun ordre, quittèrent leur position, et s'avancèrent à l'attaque fièrement et à découvert. L'artillerie ennemie plongeant dans leurs rangs serrés, y fit un ravage affreux. Cependant les Suisses arrivèrent aux fossés et s'y précipitèrent; mais ils ne purent franchir les murs trop élevés; leur rage s'épuisa en vains efforts, ils tombèrent par masses sous une grêle de boulets et de balles; enfin ils se retirèrent, écrasés encore par l'artillerie. Les Vénitiens qui devaient soutenir les Suisses, ne bougèrent pas: les Français firent de vigoureuses charges; mais, isolés, ils durent se retirer et couvrir la retraite. Presque toute l'artillerie fut sauvée et enfermée dans quelques places. Lautrec rentra en France, le Milanais fut perdu.

§ 2.

Après ce revers, la France, abandonnée de ses derniers alliés, fut attaquée par toutes les puissances occidentales; pour comble de malheur, un de ses plus nobles enfants, un de ses plus vaillants capitaines, se retourna contre sa patrie, et à la tête des étrangers, lui porta des coups affreux. Dans cette position terrible, François Ier déploya une grande énergie; il pourvut à la défense des villes frontières, créa et rassembla de tous côtés des forces militaires; les travaux de l'artillerie marchèrent partout sans relâche.

Charles-Quint, avec une armée d'Espagnols, passa les Pyrénées, reprit Fontarabie, assiégea Bayonne; mais Lautrec, avec une bonne armée, rassemblée en Guienne, fit lever le siége, et refoula l'orgueilleux monarque en Espagne. Les Anglais et les Flamands, formant une nombreuse armée, envahirent la Picardie, et se traînèrent jusqu'à onze lieues de Paris; mais le vieux La Trimouille, à force d'activité et d'ha-

bileté, réunit les forces éparses dans les villes, et chassa de France ces lourds ennemis. Une armée d'Allemands passa la Meuse, envahit la Champagne; mais le comte de Guise la repoussa.

Cependant les grandes ressources de la France était rassemblées dans l'armée que le roi devait conduire en Italie. Il y avait là une artillerie nombreuse, soignée dans toutes ses parties, bien approvisionnée. Au moment de passer les Alpes, François Ier fut retenu en France par la trahison de Bourbon, et confia la conduite de cette belle armée à l'incapable Bonnivet. Ce pauvre général cherchait seulement à ne pas s'abandonner à l'entraînement de la *Furie Française*, et pour ne rien compromettre, il se réduisit à une inertie presque complète. Entré en Italie, il soumit facilement quelques places. Mais au lieu de pousser rapidement à Milan, dont la garnison était faible et les fortifications en mauvais état, il s'amusa à disposer son artillerie très fortement sur les bords du Tessin; puis, après un grand nombre de jours, il se décida à faire un passage facile, à cause du feu de l'artillerie. Ensuite il perdit beaucoup de temps à faire aplanir le terrain pour rouler les pièces jusqu'à Milan; enfin il arriva devant cette ville, quand Colonne eut fini d'en renforcer les remparts et la garnison. Bonnivet fit un blocus afin de réduire cette garnison par la famine (1). Mais bientôt il renonça à son inutile entreprise, et prit ses quar-

(1) Pendant ce blocus de Milan, le gouverneur faisait élever dans l'intérieur de la ville un cavalier armé de huit canons, pour inquiéter le camp des Français. Mais Prosper Colonne fit cesser le travail, disant qu'il voulait avoir les Français par la disette, sans avoir besoin d'employer les armes. Vaincre sans tirer l'épée, était la plus belle maxime pour Colonne.

tiers d'hiver dans la position retranchée de Biagrasso. Là, les Français épuisés par la disette et les maladies, furent attaqués par une formidable armée de confédérés, et durent se mettre en retraite.

La grosse artillerie fut envoyée en avant, et Bonnivet ne garda avec lui, à l'arrière-garde, que les pièces de campagne. Dans cette pénible retraite, au milieu de terrains difficiles, l'artillerie française déploya les plus grands efforts, et rendit de grands services dans les combats continuels contre la cavalerie légère des ennemis, appuyée par quelques fauconneaux (1); dans ces opérations multipliées et pénibles, sept canons et beaucoup de munitions furent perdus. Cependant l'ennemi, sans forte artillerie, ne pouvait poursuivre ses avantages, et bientôt Bonnivet put se retirer sans trop d'obstacles; alors n'ayant plus de combats à soutenir, se voyant retardé par son artillerie, et craignant de ne pouvoir la sauver à travers les Alpes, il n'osa pas la détruire, et la laissa dans un faible poste, sous la garde de 300 Suisses. Mais là cette artillerie fut bientôt enlevée, par l'armée confédérée. Bonnivet, avec les débris de ses troupes, rentra en France par le Saint-Bernard, toutes les possessions en Italie furent entièrement perdues.

Alors l'orgueilleux Charles-Quint entreprit la conquête de la France, et Charles de Bourbon, à la tête d'une puissante armée impériale, envahit la Provence, faisant appel aux nobles et à la féodalité, contre la puissance royale. Toutes les villes de Provence furent rapidement soumises. Marseille,

---

(1) Une de ces pièces tua notre héroïque Bayard, chevalier sans peur et sans reproche, terrible soldat, habile général.

seule par son héroïque résistance, paralysa la puissante artillerie des impériaux, et arrêta les efforts impies de Bourbon. François Ier apparut avec une nombreuse armée formée à Avignon : les impériaux embarquèrent leurs grosses pièces, puis avec les troupes et l'artillerie légère, démontée et transportée à dos de mulets, ils passèrent les Alpes et pénétrèrent dans le Milanais par le col de Tende. Montmorency, avec une partie de l'armée française, les poursuivit, tandis que le roi, avec le gros de l'armée et de l'artillerie, passait par les montagnes du Dauphiné, et prévenait les impériaux à Milan. Maître de cette ville, François Ier marcha de suite contre Pavie : l'artillerie fit rapidement la brèche; mais tous les assauts furent repoussés par les Espagnols d'Antoine de Leve. Alors François Ier, au lieu de marcher à la faible armée ennemie qu'il eût facilement dispersée, s'entêta au blocus de Pavie, et détacha contre Naples une partie de ses troupes et de son artillerie.

Les impériaux ayant reçu de grands renforts, vinrent camper assez près de la ligne française en faisant une décharge générale de tous leurs canons. François Ier entraîné par le fatal Bonnivet, se décida à recevoir l'attaque des ennemis, quoique ses forces fussent bien inférieures et ses munitions peu nombreuses. Pendant vingt-deux jours les armées restèrent en présence, se tirant quelques coups trop éloignés de grosse artillerie, se harcelant par des escarmouches continuelles. L'armée française, appuyant sa droite au Tessin, sa gauche au parc étendu de Mirabello, dont le mur avait été abattu en plusieurs endroits, avait son front défendu par trois fortes batteries qui voyaient toutes les approches. Les impériaux reconnaissant l'impossibilité d'attaquer ce front, décidèrent de le maintenir par des escarmouches, pendant que l'armée, pénétrant dans le parc de

Mirabello, tournerait la gauche française et ferait sa jonction avec la garnison. (Planche 1, fig. 4.)

La nuit, les impériaux firent abattre, par leurs pionniers, une partie du mur du parc. Quelques instants avant le jour, leur armée commença de défiler par cette brèche : le passage offrit beaucoup de lenteurs et de difficultés, à cause des marais et des débris du mur qui empêchaient la marche de l'artillerie. François Ier, averti de ce mouvement, profita rapidement du retard, pour prendre de nouvelles dispositions. Toute l'armée française marchant par le flanc gauche, entra dans le parc et vint s'établir en face des ennemis. Le sénéchal Gaillot qui commandait l'artillerie, déploya une activité et une habileté extrêmes : trois fortes batteries furent rapidement établies sur des emplacements élevés ; elles concentrèrent leur feu sur la brèche, et sur la route de Mirabello que devaient parcourir les troupes ennemies après le passage.

Les impériaux défilèrent dans l'ordre suivant : Un gros corps de cavalerie marchait en tête, suivi par plusieurs pièces de campagne qui cherchèrent à s'établir pour répondre à l'artillerie française. Ensuite venaient trois corps d'infanterie de 6 à 7,000 hommes, avec des pièces de campagne. Enfin les gros escadrons de cavalerie fermaient la marche. Les batteries françaises commencèrent un feu terrible contre ce passage. « Elles tiraient, que l'on voyait voler en l'air harnais, « têtes, bras et jambes, des gens de pied et à cheval, qu'on « aurait dit la foudre qui passait......... C'était bien mer- « veilleuse chose, et pitié à voir. » L'artillerie impériale embarrassée dans sa marche, mal établie, ne produisit aucun effet ; peu de pièces pouvaient agir, et encore leurs boulets s'enterraient, ou passaient au-dessus des troupes. Les ravages de l'artillerie française étaient si terribles, que l'armée impériale fut coupée. La cavalerie qui était en tête

voulut s'étendre vers la gauche, mais abîmée par le feu, elle fut culbutée par la gendarmerie française de droite, qui lui enleva cinq canons. Le premier corps d'infanterie fut tellement ravagé pendant son passage, que les soldats s'éparpillèrent et se précipitèrent dans un vallon sur la droite, où ils se tinrent à couvert. Le deuxième corps, dès qu'il parut, fut salué par de si terribles décharges qu'il fut refoulé sur lui-même, et recula en désordre.

L'armée ennemie était brisée; les troupes françaises n'avaient qu'à rester immobiles dans leur position, et désormais l'artillerie, dont le tir était de plus en plus assuré, allait écraser tous les corps ennemis qui voudraient avancer. Mais le roi, trop impétueux, ne put se retenir. Croyant l'ennemi en déroute, il se précipita en avant avec toute la gendarmerie. Alors les batteries furent masquées et devinrent complétement inutiles; alors la gendarmerie française se trouva soumise à un feu terrible d'artillerie et de mousqueterie; alors les troupes furent écrasées; alors tombèrent autour du roi ces grands seigneurs, ces vieux guerriers, la gloire des armées françaises : la Tremouille, cet héroïque vieillard, ce grand capitaine qui, depuis quarante ans, conduisait les armées de sa patrie; le vénérable Lapalisse, maréchal de Chabannes; Lescuns, maréchal de Foix; Chaumont; Gallaz de San-Sévérino, grand écuyer; d'Aubigny....; Bonnivet, le fatal mais brave Bonnivet!!! Funeste, bien funeste bataille, où tout fut perdu fors l'honneur, et que l'artillerie seule eût changée en brillante victoire (1).

L'Italie était perdue, les armées désorganisées, le roi

(1) Quelques relations prétendent que François Ier ne chargea que parce

prisonnier. Mais la reine mère, régente, établit la sûreté et la force de la France; elle recueillit les débris d'armée, leva de nouvelles troupes, renforça la défense des frontières, et réunit toute l'Italie contre Charles-Quint. François Ier, devenu libre, ne sut pas profiter de cette belle position pour la France. Sacrifiant trop aux plaisirs, il négligea ses alliés, et les laissa écraser par les farouches armées que Charles-Quint envoya contre eux. Charles de Bourbon, à la tête de 25,000 brigands, n'ayant pour toute artillerie que trois ou quatre canons mal approvisionnés, put ravager toute l'Italie et saccager Rome.

Enfin, François Ier se réveilla, et envoya Lautrec en Italie avec 30,000 hommes. Lautrec soumit rapidement presque toutes les places du Milanais, marcha ensuite au secours de Rome, puis à la conquête de Naples, poussant devant lui l'armée impériale bien inférieure. Ce fut surtout dans cette poursuite que se montrèrent la prudence et la timidité extrêmes du système de guerre tant prôné. Ainsi, arrivé en face des impériaux établis, sans artillerie, sur les hauteurs de Troïa, Lautrec resta longtemps sans oser attaquer. Enfin il s'avança déployé sur une seule ligne; l'artillerie, composée de 24 pièces, dont six bâtardes et six moyennes, marchait devant les troupes la bouche en avant; on s'arrêta à bonne portée, on fit des décharges générales. Les impériaux évacuèrent la position; Lautrec se contenta de l'occuper avec

---

que son artillerie n'avait plus de munitions. Ce fait excuserait, jusqu'à un certain point, la faute du roi dans l'action, mais prouverait qu'il était bien coupable d'avoir engagé une grande bataille avec des munitions insuffisantes. Du reste, Brantôme dit que, plus tard, François Ier confessa lui-même sa faute au sénéchal Gaillot.

son artillerie, et ne fit pas poursuivre. « Je veux attendre, disait-il, j'aurai l'ennemi la corde au col et sans combattre. » Mais les impériaux se renforcèrent, reçurent de l'artillerie et se concentrèrent dans Naples. Lautrec vint faire le blocus de la ville; mais par la faute de François Ier, André Doria, ayant donné la mer aux impériaux, l'armée française périt par la disette et les maladies.

Toutes les puissances d'Europe étaient fatiguées de la guerre, leurs ressources étaient épuisées. Le traité de Cambray fut conclu (1529); la France renonçait entièrement à l'Italie.

§ 3.

Après le traité de Cambray, Charles-Quint parvint au plus haut degré de puissance et de gloire. François Ier travailla à rétablir les ressources de la France, essaya de créer les légions d'infanterie solides et permanentes, augmenta beaucoup l'artillerie, s'efforça d'en assurer et organiser régulièrement toutes les parties. En 1535, une armée française de 30,000 hommes envahit la Savoie, qui refusait passage, pour aller châtier le duc de Milan. Cette armée, très régulièrement organisée, avait un parc de 30 pièces commandé par Charles de Coucy, et partagé en trois bandes placées chacune sous les ordres d'un commissaire. Presque toute la Savoie fut rapidement soumise.

Cependant la mort du duc de Milan rendait à la France le Milanais. François Ier, au lieu de s'en emparer immédiatement, se laissa jouer par l'astuce de Charles-Quint, qui faisait des préparatifs immenses. Quand tout fut prêt, l'orgueilleux empereur, aveuglé par ses grands succès, dit que la France n'avait plus qu'à implorer sa miséricorde, puis il

envahit la Provence à la tête de 60,000 hommes et d'une artillerie très nombreuse qui arriva par eau. Mais Montmorency avait fait de la Provence un désert. Marseille, Arles et un camp retranché sous Avignon, furent les seuls points conservés; on les garnit fortement de canons. Tous les efforts de Charles-Quint furent brisés par l'artillerie de ces grands postes, et bientôt l'orgueilleux empereur fit une honteuse retraite avec ses débris en désordre (1). Des armées françaises et impériales luttèrent encore dans l'Artois; quelques places furent prises et reprises, mais l'épuisement des ressources amena la trêve de Nice en 1538.

Soulevé par les perfidies et les crimes de Charles-Quint, François Ier leva tout à coup cinq armées et une flotte qui attaquèrent sur toutes les frontières. Mais, mal conduites, ces forces agirent mollement ; elles s'épuisèrent à prendre des places; ainsi en Roussillon, une belle armée commandée par le dauphin échoua contre Perpignan, hérissé d'artillerie, *comme un porc-épic de ses pointes*. Ces démonstrations gigantesques avaient presque épuisé les ressources militaires; et l'année suivante (1543), au siége de Nice fait par les Français et les Turcs réunis, l'artillerie française fut obligée

(1) Une escarmouche assez curieuse eut lieu pendant l'établissement de l'armée impériale devant Marseille. Des troupes sortirent de la ville dans des bateaux de pêcheurs accompagnés de galères, armées d'artillerie. Ces troupes débarquèrent sur un point où la plage était unie, mais cachée au camp des Impériaux par des bouquets de lentisques. Les galères s'établirent le long de la côte, les troupes allèrent en escarmouchant chercher l'ennemi; elles parvinrent à attirer sur la plage un gros et lourd bataillon allemand, puis elles s'écartèrent..... le gros bataillon, salué tout à coup par l'artillerie des galères, s'arrêta étonné, puis se retira en désordre.

de demander des munitions à celle ottomanne. Les plus grandes forces étaient alors concentrées dans la puissante armée que le roi, le dauphin et le grand maître d'artillerie commandaient en Artois. Là aussi, Charles-Quint était à la tête d'une nombreuse armée d'Espagnols, d'impériaux et d'Anglais. On s'attendait à une bataille entre les deux rivaux; mais la lutte était trop importante, aucun parti n'osait la décider. Les deux armées s'observaient, se canonnaient, n'agissaient que par des escarmouches; chacun s'efforçant d'amener son adversaire à venir l'attaquer. Au commencement de la campagne, François Iᵉʳ emporta Landrecy. Charles-Quint vint pour le reprendre; mais, malgré la fureur de son artillerie, il fut pendant trois mois arrêté devant cette petite place. François Iᵉʳ revint, fit lever le siége: puis voulant attirer Charles-Quint à une bataille derrière l'Oise, il fila avec presque toute l'artillerie pour établir solidement sa défensive, laissant le dauphin avec une forte arrière-garde pour attirer les ennemis. Au passage d'une forêt, cette arrière-garde se trouva vivement engagée. François Iᵉʳ averti, fit aussitôt rebrousser chemin à l'artillerie et s'avança pour livrer bataille. Mais les ennemis voyant revenir l'armée française, se retirèrent.

En 1544, la France, presque épuisée de ressources, se trouva seule contre toute l'Europe conjurée. Le jeune duc d'Enghien commandait une bonne armée en Piémont; mais le roi en avait besoin pour la lutte dans le nord, et commandait à cette armée de prendre des places, sans jamais engager de bataille. D'Enghien assiégeait le château très fort de Carignan. Du Guast, avec une forte armée impériale destinée à envahir la France et à s'emparer de Lyon, entra dans le Piémont. D'Enghien, ayant obtenu du roi la

permission de combattre, laissa sa grosse artillerie et quelques troupes dans la tranchée de Carignan; puis, avec son armée, pleine d'enthousiasme, et son artillerie de campagne, il se porta rapidement à la rencontre de l'ennemi, s'établit dans une vaste plaine. L'artillerie, commandée par le commissaire de Mailly, fit tant de diligence, *qu'elle fut aussitôt là que pas un de nous*. (Montluc.)

Apprenant que l'ennemi approchait, d'Enghien poussa une reconnaissance avec 1200 arquebusiers, la cavalerie légère, et trois moyennes avec double attelage; il se porta à trois quarts de lieue en avant, sur une hauteur, développa sur la crête la cavalerie, avec les trois pièces au centre, distribua les arquebusiers dans des taillis. L'ennemi s'avançait dans la plaine; le feu des pièces françaises arrêta ses bataillons et les fit beaucoup souffrir. Du Guast, voyant cette artillerie, crut avoir affaire à toute l'armée française, et rentra à Cerisoles. La position que d'Enghien occupait était très avantageuse pour livrer une bataille, et il eut d'abord l'intention d'y faire venir toute l'armée pendant la nuit; mais la difficulté des charrois sur le coteau parsemé d'obstacles, la crainte du désordre résultant de l'obscurité, le décidèrent à redescendre dans la plaine. Du Guast vint alors occuper la hauteur, et dès le point du jour commença la bataille de Cerisoles. (Planche 2, fig. 1.)

Les impériaux étaient partagés en trois corps d'infanterie de 7,000 à 8,000 chacun. Les Espagnols formaient la droite, les Allemands le centre, et les Italiens la gauche. Cette infanterie, disposée sur la même ligne, était soutenue sur les flancs et en arrière par les escadrons de cavalerie. L'artillerie était partagée en trois batteries : les deux de droite, formant un total de vingt pièces, étaient établies en avant de l'intervalle entre les Espagnols et les Allemands, et sur une

hauteur; elles étaient couvertes par quelques cassines : on ne pouvait que difficilement aborder ces batteries, car les pentes, devant elles, étaient garnies de bois et de broussailles.

D'Enghien avait ainsi formé son armée dans la plaine. L'infanterie était partagée en trois corps de 3,000 à 5,000 h.; les Gruyèrens formaient la gauche, les Suisses le centre, les Français la droite. La cavalerie, peu nombreuse, était placée sur les ailes et en réserve derrière la gauche. L'artillerie était partagée en trois bandes; une batterie de 8 pièces, commandée par de Mailly, était sur le flanc gauche des Gruyèrens, infanterie peu solide que menaçait l'artillerie et l'infanterie espagnoles; une autre batterie de 8 pièces, commandée par le commissaire Guillon, était sur le flanc gauche des Suisses; enfin, une batterie de 4 pièces, placée devant les Français, maintenait les masses d'infanterie et de cavalerie italiennes.

La bataille commença par une escarmouche générale des tirailleurs. Pendant cette action, l'artillerie impériale, plongeant dans les bataillons de d'Enghien, y faisait de grands ravages; l'artillerie française, au contraire, se trouvait en grande partie masquée par les tirailleurs. De Mailly, seul, placé avec sa batterie en avant et à l'extrême gauche, faisait un feu très vif contre l'artillerie espagnole, et soulageait les troupes en attirant sur lui une grande partie des boulets.

Cependant les Suisses, au centre, étaient cruellement ravagés : « Mieux vaut mourir en combattant que d'être ainsi tués par l'artillerie, » s'écriaient les capitaines, et ils voulaient courir sur les canons ennemis. D'Enghien, avec les plus grandes peines, parvint à maintenir cette impatience.

Les Allemands voyant les Suisses mis en désordre par l'artillerie, s'ébranlèrent pour attaquer. D'Enghien ordonna à Montluc de replier derrière les canons le rideau des tirail-

leurs qui avaient repoussé ceux de l'ennemi; alors toute l'artillerie se trouvant démasquée, lâcha trois bordées dans les Allemands qui s'avançaient lourdement; ces ennemis commencèrent à flotter, et furent culbutés par une charge générale. A la gauche de l'armée française, les Gruyèrens avaient été mis dans un grand désordre par l'artillerie impériale. Les Espagnols s'avancèrent fièrement à l'attaque sous la canonnade de de Mailly qui leur fit un mal terrible, et tint jusqu'au dernier moment. Les valeureuses bandes espagnoles avancèrent toujours, mirent en désordre la batterie de de Mailly, tuèrent une partie des canonniers, et enfin culbutèrent les Gruyèrens. Mais d'Enghien accourut et repoussa les vainqueurs avec sa cavalerie. La gauche impériale, maintenue par le feu des 4 pièces françaises, ne remua que pour se retirer. La cavalerie avait été culbutée par celle des Français.

12,000 impériaux hors de combat, et 15 canons enlevés furent le résultat de cette belle victoire, où les dispositions et l'action de l'artillerie française furent dirigées avec une grande vigueur et une grande habileté. D'Enghien, on le voit, ne put arracher la victoire, qu'en se ménageant tous les avantages de la défensive.

Après cette grande bataille, d'Enghien et du Guast envoyèrent presque toutes leurs forces dans le nord de la France. En Italie, les opérations devinrent presque nulles; les ressources les plus essentielles manquaient (1) surtout

---

(1) Ainsi, d'Enghien marchant contre Albe, n'avait que quatre canons assez mal équipés, dont deux lui avaient été prêtés par le seigneur de Bienne; et encore d'Enghin fut obligé de fournir, à ses dépens, les attelages.

pour l'artillerie. Toute l'attention et toutes les forces militaires étaient concentrées dans le nord de la France. Là étaient en présence de grandes armées commandées par les monarques de France, d'Angleterre, et par le puissant empereur qui commandait à l'Espagne, à l'Allemagne, à la Flandre et à l'Italie. Charles-Quint, par la Champagne, Henri VIII, par la Picardie, devaient pousser sur Paris; mais l'importance de la lutte mit trop de prudence et de timidité dans toutes les opérations. François Ier ne fit qu'observer ses redoutables ennemis; eux, au lieu de réunir leurs efforts, se laissèrent épuiser par le siége de quelques villes, puis ensuite sortirent de France. Une paix générale fut conclue, et bientôt François Ier et le roi d'Angleterre moururent.

SECTION III.

§ 1.

Henri II, prince jeune et valeureux, prévoyait que la paix avec Charles-Quint ne serait pas durable. D'un caractère faible, il se laissait facilement conduire par ses favoris; mais pour les choses militaires, ces favoris furent Anne de Montmorency, François de Guise, le comte de Brissac, le grand maître d'artillerie d'Estrées. Sous l'impulsion de ces grands guerriers, toutes les institutions militaires se perfectionnèrent beaucoup; les places fortes furent restaurées, bien pourvues; les troupes, et surtout l'infanterie, furent mieux soignées, mieux armées, plus instruites; l'artillerie fit beaucoup de progrès dans toutes ses parties. Malheureusemnt, Henri II sacrifiait trop aux dépenses d'une cour brillante, et laissa quelques armées sans ressources.

Les guerres en Italie perdirent beaucoup de leur importance; leur but et leur théâtre furent considérablement restreints. Le comte de Brissac, gouverneur du Piémont et ancien grand maître de l'artillerie, ne se maintenait qu'à force d'habileté et de courage contre les forces trop supérieures des impériaux. Cette habileté de Brissac fut si grande, que sa chétive armée fut regardée comme la plus belle école militaire de l'Europe.

Trop faible pour tenir la campagne, Brissac tenait toutes ses ressources enfermées dans les places, et s'établissait dans une position centrale presque inattaquable. De ce point, il dirigeait de tous côtés des coups de main rapides et audacieux, soit pour conquérir des postes, soit pour défendre ceux attaqués. Dans ces opérations, l'artillerie était le principal et souvent l'unique moyen d'action. De Brissac avait pour principe, dans les attaques de postes, d'avoir l'artillerie la plus forte et la plus nombreuse possible, parce qu'il en résultait une action beaucoup plus rapide. Il n'employait alors que les canons et coulevrines, qui étaient les seules pièces ayant conservé une grande influence morale contre les remparts. On avait vu souvent, en effet, des postes qui avaient résisté aux sommations et à l'action des calibres de campagne, se rendre à la seule vue des grosses pièces (1).

(1) En 1535, le château de Villane, perché sur un roc fort élevé, et qui avait bravé toutes les sommations, se rendit à la vue de deux coulevrines que de Coucy, commandant de l'artillerie, fit élever à force de bras sur une hauteur assez éloignée.

En 1543, la vue de deux canons hissés par les lansquenets sur une hauteur, fit capituler la petite ville de Châtillon.

En 1544, le château de Carignan, qui résistait toujours aux faibles calibres, se rendit deux fois à la seule menace de grosse artillerie.

Cette grosse artillerie était tenue disponible dans les villes et châteaux. A un ordre donné, elle se mettait en marche, traînée par des bœufs ou des chevaux de réquisition. La présence continuelle de l'ennemi, maître absolu de la campagne, pouvait rendre très dangereuses les marches longues et pénibles de cette artillerie, et c'était à éviter ces dangers, par la belle combinaison de marche, par la vigueur et la rapidité d'action, que brillait l'habileté et le génie de ressources de Brissac. Presque toujours, ce grand général plaçait lui-même les batteries.

Cette difficulté des marches de l'artillerie influa souvent sur le choix des points à attaquer; ainsi, en 1554, Brissac choisit l'entreprise sur Ivrée de préférence à celle sur Asti, parce que, vers Asti, les mauvais chemins auraient beaucoup retardé la marche, tandis que, vers Ivrée, les grosses pièces pouvaient trotter avec facilité.

Quelquefois Brissac, apprenant que les ennemis étaient éloignés d'un poste, en profitait pour l'enlever tout à coup; alors la rapidité et la vigueur d'action étaient les conditions indispensables pour réussir, avant que l'ennemi n'arrivât au secours, et ne pût couper la retraite. L'attaque contre Busque (1552) offre un beau modèle d'action dans ces circonstances. De Brissac sortit de son camp de Carmagnole avec 10,000 hommes, 15 canons et 3 coulevrines bien approvisionnés et bien attelés; il marcha avec une diligence extrême, arriva la nuit devant Busque, et établit de suite son artillerie devant l'endroit où il voulait faire brèche. Près de cet endroit se trouvaient des cassines remplies de foin; Brissac y fit mettre le feu; la flamme, éclairant la muraille pendant que la batterie restait dans l'ombre, on fit brèche; la ville se rendit, et l'on rentra de suite à Carmagnole. « Sûrement, disait Brissac, si je n'avais eu que cinq ou six canons, l'opéra-

ration eût duré bien des jours, et l'ennemi serait venu nous donner bien des peines. »

D'autres fois, pour mieux surprendre les postes, de Brissac faisait partir de différents points les forces destinées à l'expédition, et prenait l'artillerie dans ses places les plus rapprochées du lieu de l'entreprise. Ainsi, voulant surprendre la ville de Quiers (1551), et l'enlever par escalade, il fit partir 3,000 hommes de différents points; mais voulant faire *marcher en même temps le renard et le lion*, il chargea Montluc de mener de Montcalieri 10 canons ou coulevrines, qui marchèrent toute la nuit, précédés de pionniers, et escortés par une compagnie d'infanterie. Malgré le mauvais temps, Montluc arriva devant Quiers, et établit son artillerie; elle pouvait alors, ou bien faire une diversion, en éloignant l'attention de l'ennemi du point où devait avoir lieu l'escalade, ou bien donner le moyen de pénétrer de force dans la ville, si l'escalade ne réussissait pas : ce dernier cas arriva; Brissac fut obligé d'avoir recours à son artillerie, qui fit rapidement brèche.

D'autres fois enfin, pour surpendre plus rapidement, de Brissac partait avec ses troupes seulement, comptant trouver sur les lieux mêmes les ressources nécessaires en artillerie. Il agit ainsi contre le château de Verceil, parce qu'on lui avait assuré qu'il trouverait dans la ville 8 canons équipés; mais on avait été mal informé, on trouva des pièces sans affûts.

Dans ces actions rapides et vigoureuses de l'artillerie, Brissac était habilement secondé. Montluc surtout montrait une intelligence des localités, une énergie de volonté et d'action que l'on ne saurait trop étudier; sa conduite pour la prise du château de Lems, peut en donner une idée. Brissac, après une reconnaissance détaillée, avait déclaré impossible d'établir de l'artillerie contre ce château, perché

au sommet de rochers presque à pic et entrecoupés de ravins. Trois mois auparavant, les impériaux avaient été du même avis. Mais l'opiniâtre Montluc ne pouvait se résigner à regarder une chose comme impossible. Il resta longtemps à examiner et à parcourir la hauteur jusque dans ses moindres parties; puis il vint à Brissac, et lui dit : « Je vous jure « sur ma vie et mon honneur, que demain 4 pièces seront « montées là-haut contre le château. » L'opiniâtreté et les talents de Montluc étaient connus : on se piqua d'amour-propre pour l'aider ; et chaque chef se chargea de conduire une pièce, à travers beaucoup d'embarras, au pied de la hauteur. De son côté, avec des pionniers et des maçons, Montluc contruisait dans les rochers des rampes en zig zag pour arriver à quatre petits emplacements qu'il avait minutieusement observés. On travailla toute la nuit à la lueur des torches, coupant les rochers, faisant consolider le revers des pentes, etc. Enfin, le matin, les pièces étaient arrivées sur leurs emplacements, où les commissaires d'artillerie les logèrent et les couvrirent d'une gabionnade. Trois autres pièces furent établies dans la plaine, pour tirer à contre-mont contre le château, et faire diversion. Les décharges de cette artillerie jetèrent l'étonnement et la terreur dans la garnison du château, qui capitula bientôt (1).

Quand Brissac se proposait d'agir en campagne, dans les combats, il suivait d'autres principes pour la composition

(1) On vit encore Montluc décider la prise de Courtenille, en faisant avancer, pendant la nuit, et à travers la rivière, une batterie de dix canons, qui jusqu'alors établis sur la rive, avaient consommé 1200 boulets sans produire aucun effet.

d'artillerie : combinant ses ressources disponibles avec les circonstances, la rapidité et la convenance d'action, il n'employait que des pièces de faible calibre, peu nombreuses, mais équipées et servies le plus parfaitement possible. Ainsi, vers 1556, décidé à livrer bataille, pour délivrer la place de Santia, qu'assiégeait le duc d'Albe avec 35,000 hommes et 40 pièces d'artillerie, Brissac partit avec 16,000 hommes et beaucoup de petites pièces de campagne; puis s'avança dans la plaine, appuyant sa droite à un ruisseau large et profond, couvrant sa gauche par des barricades de chariots flanqués par l'artillerie, partagée en petites batteries de 2 pièces. Le duc d'Albe leva précipitamment le siége, abandonnant une partie de son matériel. En 1554, marchant au secours de Sienne, et ayant besoin d'une artillerie forte pour soumettre quelques postes, et peu embarrassante pour arriver assez tôt, Brissac prit, pour 16,000 hommes, 3 pièces de 16 et 3 pièces de 12, bien équipées, puis 300 mulets pour porter les munitions.

La conduite de Brissac, en Piémont, ne saurait être trop admirée, quand on pense à la pénurie des ressources dont il disposait. Henri II lui enlevait à chaque instant les quelques forces qu'il parvenait à organiser. Brissac faisait en vain des demandes et des représentations; il demandait surtout pour son artillerie, qui avait besoin de réparations, de constructions, qui n'avait ni attelages, ni approvisionnements, qui manquait de canonniers et d'officiers. Le mauvais état de l'artillerie, disait Brissac, est cause que beaucoup d'affaires se perdent ou traînent en longueur.

Pendant ces belles opérations du maréchal de Brissac, Strozzi, chargé de défendre le territoire de Sienne, luttait contre la pénurie des ressources, et contre des ennemis

bien supérieurs. Ayant rassemblé toutes ses forces, il marcha contre les impériaux, venus pour prendre Murciano. Les deux armées, séparées par une étroite vallée, entretenaient des escarmouches continuelles et de vives canonnades, dans lesquelles l'artillerie impériale avait le plus souvent l'avantage. Longtemps les deux armées restèrent ainsi en présence; enfin, Strozzi se décida à la retraite sur Lucignano. La nuit, il fit tirer plusieurs volées de son artillerie, pour faire croire à une attaque; aussitôt après, les pièces furent ôtées de batterie, et envoyées en avant, pour ne pas embarrasser la marche des troupes. Le lendemain, en plein jour, Strozzi mit ses troupes en retraite; la cavalerie formait l'arrière-garde. Les impériaux poursuivirent; leur cavalerie culbuta celle de Strozzi, et poussa à l'infanterie, qui s'arrêta, et faisait une grande résistance, lorsque quatre canons impériaux arrivèrent, et brisèrent ces bataillons. Pendant ce temps l'artillerie de Strozzi, trop éloignée, continuait sa route, et arrivait à Lucignano; elle fut ainsi complétement inutile, et les impériaux vainqueurs l'enlevèrent dans cette dernière ville. Après cette défaite, Montluc rassembla les débris de l'armée. A force d'activité et d'habileté, il se maintint quelque temps. Avec des troupes délabrées, et avec quelques mauvais canons ramassés de côté et d'autre, traînés par des bœufs, il réduisit encore quelques postes et châteaux. Enfin, toutes ses ressources étant épuisées, il se jeta dans la ville de Sienne, où il fit pendant dix mois une vigoureuse résistance.

La défense des villes avait considérablement gagné en puissance et en ressources; beaucoup de murs tombaient facilement sous les coups de l'artillerie attaquante, mais les brèches étaient devenues difficiles à enlever. La défense faisait un bon emploi de l'artillerie intérieure, soit au moyen

de batteries fixes, soit au moyen de mouvements particuliers des pièces mobiles. Ainsi, vers la fin de la guerre, le duc Emmanuel de Savoie voulut enlever la ville de Bourg. Le gouverneur n'avait qu'une très faible artillerie, il la conserva réunie dans l'intérieur de la ville, puis il la fit traîner à bras en face du point où les ennemis se présentaient à l'assaut. Le feu violent de cette artillerie, arrivant au moment opportun, écrasa la colonne assaillante. Le duc de Savoie dut abandonner son entreprise.

§ 2.

Les luttes importantes avaient lieu dans le nord de la France et dans les Pays-Bas. Là étaient les puissantes armées commandées par les souverains. Henri II, mécontent des derniers traités, cherchait depuis longtemps à attaquer la puissance de Charles-Quint; il mit de grands soins et de grandes ressources dans l'armée dont il prit le commandement en 1552. Une revue de cette armée fut passée dans la plaine près de Metz : il y avait 30,000 hommes d'infanterie, dont la moitié étaient armés d'arquebuses, et 10,000 hommes de cavalerie. Toutes ces troupes étaient parfaitement tenues et équipées, bien commandées et partagées en bandes assez régulières. Elles défilèrent en ordre aux salves de toute l'artillerie disposée sur les hauteurs, et qui ronfla trois fois. Cette artillerie commandée par le grand maître d'Estrées, comprenait : 16 canons de **32**, 6 coulevrines de **16**, 12 bâtardes de **8**, et 6 moyennes de **4**, en tout 40 pièces pour 40,000 hommes, de plus 2 paires d'orgue, que Rabutin appelle « étrange et nouvelle façon d'artillerie. »

Ce parc royal, destiné à servir dans toutes les opérations de la guerre, pouvait être regardé comme le type de l'artil-

lerie perfectionnée de cette époque. Il avait été organisé pendant la paix, avec le temps et les ressources nécessaires, par les soins de d'Estrées : ce grand homme de guerre, ce grand artilleur, qui créa, organisa, régularisa, dans toutes les parties de son arme, qui eut toujours des *parcs si bien faits et si lestes que rien n'y manquait* (Brantôme), qui enfin, joignant à sa profonde science en artillerie une grande intelligence des choses de la guerre, employa toujours l'artillerie d'une manière supérieure (1).

Cette brillante armée conquit sans efforts Metz, Toul et Verdun; envoya des détachements avec quelques bâtardes pour soumettre quelques petites villes et châteaux des environs; s'empara d'Ivoy où l'artillerie fit un ravage épouvantable, les coulevrines tirant dans l'intérieur de la ville. Damvillers fut obligé de capituler sous le feu d'une forte batterie établie sur une colline. Rode-Marcks, dans le Luxembourg, assis au sommet d'une colline, refusait de se rendre; 14 canons se trouvèrent tout d'un coup approchés de ses murs et les renversèrent.

Pour répondre à ces attaques de Henri II, Charles-Quint réunit toutes les forces de l'Allemagne; puis à la tête de 100,000 hommes et d'un parc d'artillerie comprenant près de 200 pièces, il vint attaquer Metz. Mais cet immense effort se brisa contre l'admirable résistance du duc de Guise. Henri II, à la tête d'une puissante armée, se con-

(1) L'influence de d'Estrées sur l'artillerie française a été très grande, et a duré bien longtemps parmi les officiers du corps. C'était un homme d'une taille majestueuse, d'un visage beau et sévère, d'un caractère noble et austère. Sa science était vaste, son activité et son ardeur pour le travail étaient infatigables. Il était d'un calme impassible au milieu des plus grands dangers, sage et hardi dans toutes ses entreprises.

tenta d'assister à la ruine totale des impériaux, dont les débris se retirèrent dans un état déplorable, abandonnant toute l'artillerie.

Charles-Quint ne respirant que la vengeance, envahit le nord de la France, avec une puissante armée. Thérouenne et Hesdin furent cruellement ravagés; plus de 50,000 coups de canons furent tirés contre la première de ces villes, et firent des brèches énormes. Henri II marcha contre les impériaux avec une nombreuse armée, dont l'artillerie, qui comprenait plus de 100 pièces, fut organisée par d'Estrées avec une activité admirable. Arrivé devant le camp de Charles-Quint, sous Valenciennes, Henri II ne put parvenir à attirer les ennemis au combat, alors il résolut de les attaquer dans leur forte position, et s'avança formé en bataille. Toute sa grosse artillerie était établie à l'extrême gauche, sur une hauteur favorable; l'artillerie de campagne s'avançait la bouche en avant devant le front des troupes. Mais Charles-Quint avait établi ses grosses pièces sur des cavaliers fort élevés, et repoussa toutes les attaques par un feu violent.

Philippe, fils de Charles-Quint, ayant épousé la reine d'Angleterre, les deux époux durent unir leurs forces à celles de l'empereur contre la France. Henri II, pour prévenir cette réunion, rassembla rapidement une armée, et s'efforça de frapper de grands coups, d'attirer les impériaux au combat. Il envahit les Pays-Bas; son artillerie, agissant en masse, et arrivant souvent avec l'avant-garde, foudroya tous les postes en présence de l'armée ennemie. Dans les vallées scabreuses des Ardennes, les châteaux qui se croyaient à l'abri des boulets, furent saisis de terreur à la vue de grosses pièces dressées contre eux après des efforts inouïs. Dinan fut battu pendant deux jours par 30 canons

partagés en deux batteries, et vit une partie de ses remparts tomber sous les boulets. Mais, dans cette expédition, au milieu de difficultés continuelles, l'artillerie souffrit beaucoup. Elle était presque démontée par les routes difficiles; elle avait consommé la plus grande partie de ses munitions; le restant de ses poudres était avarié. D'Estrées réorganisa et renforça cette artillerie avec une rapidité étonnante, en ramassant dans les villes de la Somme, les ressources disponibles. Bientôt Henri II, avec un parc puissant, vint assiéger le château de Renti. Charles-Quint avança pour faire lever le siége, s'établit fortement avec toute son artillerie sur une chaîne de hauteurs, et détacha deux petits corps de 5,000 hommes et quatre pièces chacun, pour enlever un bois, point d'appui de la position française. Après un combat acharné, ces deux corps furent culbutés, et perdirent leurs pièces. Les Français poursuivirent vivement, mais se trouvèrent arrêtés par le feu de la position impériale, jusqu'au moment où l'artillerie française, établie à la pointe du bois, força l'empereur à la retraite.

En 1555, Charles-Quint abdiqua, et fit conclure la trève de Vaucelles entre la France et ses ennemis. Henri II, excité par le pape, rompit cette trève et envoya ses meilleures troupes en Italie, où elles s'épuisèrent dans des opérations insignifiantes. Cependant une forte armée d'Espagnols et d'Anglais, sous les ordres d'Emmanuel de Savoie, envahit la France, et mit le siége devant Saint-Quentin, ville complétement délabrée, dont la seule ressource était l'admirable dévouement de Coligny. Montmorency, voulant introduire un puissant secours dans la ville, partit de La Fère avec 20,000 hommes à peu près, et un parc de quinze pièces comprenant : six canons, quatre coulevrines, deux bâtardes et

trois moyennes. Arrivé devant la ville, Montmorency fit affûter ses grosses pièces, et dirigea leur feu contre le camp des Piémontais, pendant que Dandelot travaillait sur un autre point à introduire les secours dans la ville. L'artillerie française mit un très grand désordre parmi les Piémontais, qui se sauvèrent de leur camp pour se réfugier dans celui des Espagnols. Montmorency resta trop longtemps dans sa position; puis confiant dans la terreur que son artillerie avait paru amener chez les ennemis, il se retira vers La Fère sans prendre beaucoup de précautions. Toute l'artillerie marchait en avant, la gendarmerie seule couvrait la retraite. Mais les ennemis avaient pu faire un grand détour; ils tombèrent tout à coup sur l'arrière-garde française, dont les lignes, sans consistance et privées d'artillerie, furent enfoncées par les profonds escadrons espagnols, et mirent le désordre dans l'infanterie. La lourde artillerie française, non affûtée, fut enlevée sans avoir pu agir; les moyennes seulement purent se sauver jusqu'à La Fère, où elles contribuèrent à arrêter la poursuite des ennemis. Si Montmorency eût laissé à l'arrière-garde les moyennes et même les bâtardes, cette artillerie agissant contre les escadrons espagnols eût probablement empêché le désastre de Saint-Quentin.

Les alliés, au lieu de pousser droit à Paris, s'épuisèrent à prendre des places. Henri II profita de ces retards pour rassembler une forte armée. D'Estrées organisa des parcs respectables d'artillerie; les levées, les ressources arrivèrent de tous côtés, le duc de Guise revint d'Italie avec son armée. Les alliés se retirèrent devant ces forces imposantes. Le duc de Guise, accompagné de d'Estrées, qu'il voulait avoir constamment auprès de lui, les poursuivit assez lentement. Puis tout à coup, par une marche secrète et rapide, au mi-

lieu de l'hiver le plus rigoureux, il se présenta devant Calais, le 1[er] janvier 1558. D'Estrées, avec son habileté et son activité admirables, établit pendant la nuit une grande partie de son artillerie contre les forts du pont de Nieulay, puis six pièces plus à gauche, le long des dunes, contre le fort de Risban qui commandait le port. Au point du jour, toute cette artillerie commença de tonner. La garnison de Nieulay évacua; celle de Risban en fit bientôt autant. Alors d'Estrées avança son artillerie malgré les marais, et établit de nouvelles batteries. Dix-huit pièces furent disposées contre une des portes de la ville; elles firent un feu violent, et commencèrent une brèche pour faire croire à l'ennemi que l'attaque devait avoir lieu sur ce point. Mais tout à coup une batterie de quinze canons, cachée avec le plus grand soin, ouvrit un feu terrible contre la vieille citadelle, et fit dans la journée une large brèche. L'assaut fut donné, la vieille citadelle fut enlevée, la ville entourée par les canons, capitula. On y trouva des amas prodigieux d'artillerie ennemie. Par cette admirable action d'artillerie, les Anglais furent entièrement chassés de France; l'allégresse fut grande dans tout le royaume, la honte et la douleur furent profondes en Angleterre.

Après ce brillant succès, le duc de Guise, accompagné toujours de d'Estrées, vint s'emparer de Thionville. Puis, pour venger l'échec de Gravelines (1), il se porta sur la

---

(1) A Gravelines, les Français, bien secondés par leur artillerie composée de quatre coulevrines et quatre pièces de campagne, étaient victorieux, quand la flotte anglaise, attirée par le bruit du canon, entra dans le fleuve auquel s'appuyait la droite française, et écharpa toute la ligne par ses nombreuses bordées.

Somme en face des ennemis. Mais la paix allait être conclue, les opérations cessèrent. L'armée se trouvait alors très nombreuse et parfaitement pourvue de tout. Dans la grande revue passée à Pierre-Font, cette armée était disposée en demi-cercle; toutes les pièces étaient établies devant le front, attelées, la bouche en avant, prêtes à jouer. Cette artillerie comprenait plus de 100 pièces, parmi lesquelles 40 canons et 12 coulevrines; à ses côtés étaient seize enseignes de *vastadours et pionniers, qui avaient tout à fait l'air de soldats.*

Ainsi, l'artillerie française était lancée dans une voie de grands progrès pour toutes ses parties. L'expérience des longues guerres précédentes, les riches traditions, les grands soins portés par Henri II à l'organisation des forces militaires, le génie de d'Estrées qui présidait à l'état général de l'artillerie dans le royaume, assuraient une immense supériorité; enfin la paix générale, qui suivit le traité de Cateau-Cambrésis (1559) devait être des plus favorables, pour régulariser et asseoir solidement toutes les nouvelles créations et organisations.

LIVRE DEUXIÈME.

1559 à 1610.

CHAPITRE PREMIER.

1559 à 1590.

Artillerie de France.

Section I. — § 1. Partis religieux et politiques en France ; de leurs forces militaires. — Système de guerres ; état de l'artillerie ; progrès de celle de campagne. — État des troupes ; position de l'artillerie dans l'armée, pour toutes les opérations ; progrès tactiques de l'artillerie ; son influence. — § 2. Guerres civiles dans le midi de la France, en Guienne, en Languedoc, en Provence, etc... ; pénurie d'artillerie. — Luttes principales dans le nord et dans l'ouest ; importance d'Orléans ; batailles de Dreux et de Saint-Denis. — Guerres après le traité de Lonjumeau ; campagnes du duc d'Anjou ; actions de Janséneuil, Loudun, Jarnac, Laroche-Abeille, Poitiers, Montcontour. — Opérations de Coligny sur le Rhône et la Loire ; Arnay-le-Duc. — § 3. Réorganisation de l'artillerie après la paix de Saint-Germain ; ordonnances de Charles IX (1572). — Discussion ; opérations militaires.

Section II. — § 1. État des partis politiques après la mort du duc d'Alençon (1584) ; opérations contre les villes ; importance de la grosse artillerie. — Grands soins de Henri IV, pour perfectionner l'action de cette arme. — § 2. Opérations militaires ; bataille de Coutras. — Réunion des royalistes et des protestants ; défense de Tours ; marche sur Paris. — § 3. Lutte de Henri IV contre la ligue ; combat d'Arques ; défense de Dieppe. — Opérations contre les villes ; bataille d'Ivry.

SECTION I.

§ 1.

Les opinions religieuses de Luther avaient envahi la

France. François Ier et Henri II les regardant comme une cause de troubles et de résistance à l'unité du pouvoir, s'efforcèrent de les étouffer par les persécutions; mais ce fut en vain. Le nombre des protestants alla toujours augmentant. Sous le débile François II, ils devinrent assez forts pour soutenir la lutte armée contre la royauté et contre les masses de catholiques; ils voulurent le libre exercice de leur religion, et souvent aussi ils aspirèrent à la direction des affaires. Ces différends politiques et religieux, excités par un ardent fanatisme, amenèrent une anarchie affreuse qui, pendant longtemps ravager la France.

Trois grands partis étaient en présence.

1° Les protestants, composés surtout des petits nobles de province, formaient le parti insurrectionnel. Ils n'avaient que peu de ressources à leur disposition; ils furent obligés de créer et d'organiser à la hâte toutes leurs forces militaires: ils appelèrent souvent à leur aide les protestants d'Allemagne, et quelques secours d'Angleterre. Organisé et conduit d'abord par l'inébranlable Coligny, commandé ensuite par le valeureux roi de Navarre, ce parti montra une ardeur et une audace infatigables au milieu de difficultés et de désastres sans nombre.

2° Le parti catholique, confondu d'abord avec celui de la royauté, comprenait la grande masse des populations, les plus hauts et plus riches seigneurs, les grands chefs du gouvernement; il avait pour lui le nombre, les ressources, les forces régulièrement et solidement organisées. Il appela encore à son aide les Espagnols, les Suisses et les catholiques allemands. Fort de tous ces avantages, et commandé par des chefs habiles, par de grands capitaines, ce parti vainquit les protestants, dans presque toutes les actions importantes, et bientôt n'eut pour but que de les exterminer,

conduit d'abord par la royauté, il finit par la dominer, la traîner à sa remorque, en annuler l'action ; mais il alla trop loin ; la royauté lui déclara la guerre, s'unit aux protestants, et le renversa.

3° Le troisième parti était celui de la royauté. Tombé entre des mains faibles et inexpérimentées, dirigé par une femme perfide, entouré d'intrigues et de luttes continuelles, appuyé sur des hommes forts, mais ambitieux, qui travaillaient constamment à le dominer, ce parti eut une position extrêmement difficile, et souvent malheureuse.

La royauté devait être le soutien naturel de la foi catholique, gage d'ordre, d'unité et de conservation; aussi dans l'origine elle marcha avec cette opinion, et frappa de grands coups contre les protestants. Mais bientôt cette royauté, exploitée par Catherine de Médicis, se vit entourée de deux ennemis, dont les chefs cherchaient à l'absorber; dans sa politique perfide, elle chercha à prolonger les luttes, afin de régner sur les ruines des deux partis ennemis. Henri III, qui avait quelques grandes qualités au milieu de ses grands vices, comprit que son devoir était de faire cesser ces terribles luttes, et voulut accorder aux deux ennemis la liberté religieuse et politique. Mais alors les catholiques devinrent exaspérés contre la royauté. Comme cette dernière avait perdu toute considération et toute vigueur, elle fut envahie, puis chassée. Alors elle vint se réfugier dans le camp des protestants. Une lutte longue et acharnée commença entre le parti catholique, organisé en ligue puissante, et les deux autres partis combinés. Enfin Henri IV, héritier de la royauté, protestant par religion, catholique par politique, réunit peu à peu les trois partis dans sa personne, et recouvra la toute-puissance dans le royaume de France.

Cette anarchie politique et religieuse amena des guerres sanglantes et continuelles. Au milieu du désordre général, des milliers de combats et d'actions eurent lieu sur toute la surface de la France. De grands changements en résultèrent pour les choses militaires, et surtout pour l'artillerie.

Le système de guerre régulier, lourd et timide, qui résultait des grandes luttes européennes, fut remplacé par un autre, rapide et hardi, ayant pour base l'action des troupes dans les combats. L'état variable des différents pays, amis un jour et ennemis le lendemain; le manque d'approvisionnements, et cependant la nécessité d'entretenir les armées; la pénurie d'argent pour solder les mercenaires, et par suite la nécessité de les employer avant leur départ; enfin, par-dessus tout, le caractère des généraux opposés, qui étaient tous français, amenèrent ce changement dans le système de guerre.

Au milieu du bouleversement général, l'artillerie, obligée de se plier à ce nouveau système, éprouva de grandes variations. Dans les premières années, les armées royales et catholiques, disposant de la plus grande partie des ressources organisées, eurent des parcs régulièrement formés et conduits, assez analogues pour leur composition aux parcs de d'Estrées sous Henri II. Mais, souvent pour les catholiques, et toujours pour les protestants, cette régularité de force et de composition fut impossible. L'artillerie était formée: soit au moyen des différents objets que l'on ramassait de tous côtés, ou que l'on fabriquait soi-même avec les matières livrées au pillage : soit au moyen des prises faites sur les ennemis, ou des achats faits à l'étranger. Ce mode de formation, joint à la variation dans les circonstances, et dans les ressources disponibles, amena un désordre extrême

dans l'artillerie. Cependant l'ensemble de cette arme soumis à la rapidité des opérations, rechercha les qualités importantes d'économie, de mobilité et de rapidité d'action.

L'emploi des petites pièces, appelées faucons, reparut; mais au lieu d'être, comme autrefois, distribuées parmi les troupes, ces pièces furent réunies aux autres de plus forts calibres. L'artillerie de parc était désormais la seule employée. La force de ces parcs diminua beaucoup. Les armées protestantes n'eurent jamais plus d'une pièce par 2,000 hommes. L'armée royale catholique eut le plus souvent près d'une pièce par 1,000 hommes; la supériorité en artillerie, fut une des principales causes des succès de cette armée dans les grandes actions, dans les batailles rangées.

La grosse artillerie, trop dispendieuse et trop embarrassante, diminua considérablement; les protestants n'en eurent que quelques pièces; très souvent même ils en manquèrent, et cette absence devint funeste pour les actions contre les postes et les villes. Dans cette grosse artillerie, le canon fut très peu employé; la coulevrine devint la pièce la plus importante, se perfectionna en augmentant un peu son calibre et en diminuant son poids. Le calibre de 12, introduit par les Espagnols, fut aussi employé avec avantage. Souvent cette grosse artillerie était enfermée dans les places, d'où on la faisait venir quand les circonstances l'exigeaient.

L'artillerie de campagne augmenta en nombre et en importance; souvent, surtout pour les armées protestantes, elle fut la seule employée. La bâtarde, devenue alors la pièce la plus forte du parc, fit de grands progrès, diminua sensiblement de poids. La moyenne fut rendue beaucoup plus légère, en abaissant son calibre jusqu'à moins de 3, et en diminuant extrêmement sa quantité de métal. Outre ces deux

pièces qui, pendant la période précédente, formaient seules l'artillerie de campagne, on employa beaucoup les faucons de calibres inférieurs à 2 et à 1, pesant de 400 à 200 livres. Ainsi le parc contenait une forte proportion de pièces de petits calibres; le retour de ces pièces était justifié par leur légèreté, très appréciée dans le nouveau système de guerre; par l'avantage de pouvoir être fondues et organisées plus facilement et à moins de frais; par la grande diminution de profondeur dans les dispositions de troupes, profondeur qui rendait moins insuffisante l'action des petits boulets.

La diminution dans la force des calibres employés, la grande réduction dans la quantité et le poids des pièces, rendirent les parcs plus mobiles que jamais; de plus ils se débarrassent beaucoup des approvisionnements et rechanges, cette partie inerte de l'artillerie. La faiblesse des calibres, la pénurie des ressources, furent les principales causes de la grande diminution dans cette partie. Les munitions étaient transportées sur des voitures peu lourdes, quelquefois même sur des chevaux de bagage.

La rapidité d'action de l'artillerie fut beaucoup augmentée par la mobilité, par l'usage très répandu des prolonges pour manœuvrer les pièces sur les champs de bataille, par la rapidité du tir. Cette dernière qualité compensait la faiblesse numérique des pièces, et devenait de plus en plus indispensable dans les impétueuses batailles, qui souvent duraient à peine une heure.

Pendant ces guerres de religion, les troupes firent de grands progrès en organisation, en vigueur et en mobilité; développèrent de plus en plus leur action par le feu. L'infanterie diminua beaucoup la lourdeur de son ordon-

nance; pour les piquiers, la profondeur sur dix rangs, pour les arquebusiers celle sur cinq rangs furent désormais les plus grandes. Les arquebusiers formaient plus de la moitié du total de l'infanterie, et agissaient souvent en tirailleurs. La puissance de l'artillerie contre l'infanterie diminua beaucoup.

La cavalerie française, cédant enfin à l'exemple des cavaleries étrangères, s'organisa en escadrons ou cornettes, dont la force varia de 100 à 500 chevaux, et la profondeur depuis trois jusqu'à huit rangs. Désormais l'action par le feu fut presque exclusivement employée; les arquebusiers agissaient beaucoup en tirailleurs. La cavalerie réunissait les conditions les plus avantageuses pour les opérations hardies et rapides des guerres de religion; cette arme avait acquis, par sa plus grande solidité de formation, et son action par le feu, beaucoup de puissance contre l'infanterie; enfin elle se trouvait en présence d'une artillerie très faible en nombre et en calibres; la cavalerie profita de toutes ces circonstances avantageuses pour étendre de plus en plus son nombre et son influence, pour dominer de nouveau. Cependant elle présentait désormais beaucoup de prise aux boulets, et ce fut en agissant contre elle que l'artillerie exerça sa plus grande puissance sur les champs de bataille.

De grands changements se manifestèrent dans toutes les opérations de la guerre. Les armées restaient encore partagées en trois parties; mais deux d'entre elles seulement avaient de l'infanterie, la troisième n'était plus qu'une masse de cavalerie agissant le plus souvent comme réserve. Alors l'artillerie ne forma plus qu'une ou deux bandes suivant sa force numérique.

Les ordres de bataille changèrent complétement; toutes les troupes restèrent réunies sur une seule ligne, mince et

étendue, soutenue seulement par quelques petites réserves en arrière. La grande diminution dans la force des éléments de troupes, bataillons et escadrons, fit que le nombre de ces éléments augmenta, et comme l'usage précédent, d'encadrer les corps d'infanterie par la cavalerie, continua de subsister, la ligne devint un mélange assez confus de bataillons et d'escadrons entremêlés; mais généralement les masses de cavalerie furent placées au centre comme arme de réserve, et l'infanterie des deux corps d'avant-garde et de bataille, fut placée aux ailes comme points d'appui. De ces positions résulta naturellement la forme concave pour les ordres de bataille, car la cavalerie chercha à s'éloigner du feu de l'artillerie, trop dangereux pour elle. Avec une telle forme de ligne, la place de l'artillerie, déterminée par la condition de protéger efficacement les autres armes, et de faire le plus de mal possible à l'ennemi, était évidemment aux cornes du croissant. Ces batteries avancées croisaient leur feu devant le front de l'armée; mais dans cette position elles étaient trop avancées, aussi on avait soin ou de les appuyer à des obstacles naturels, ou à des masses d'infanterie couvertes elles-mêmes quelquefois par des barricades de chariots. Les parties faibles de cet ordre de bataille étaient les cornes. L'artillerie ennemie pouvait les écraser sous un feu concentré, et enfiler en même temps une grande partie de la ligne de bataille. C'est ce que sentirent parfaitement les armées attaquantes. Généralement elles pratiquèrent de réunir toute l'artillerie contre un seul point de la ligne ennemie, plutôt que de la disséminer pour combattre les batteries opposées.

De l'emploi bien entendu de la mobile artillerie, résultèrent souvent de grands avantages pour l'attaque. La défensive perdit de son omnipotence, et la guerre de positions

et de canonnades disparut presque entièrement. Ce système de guerre, lourd et timide, ne convenait pas au génie français, hardi et impétueux. On arrivait devant une position défensive, non plus pour l'observer, mais pour l'attaquer. L'artillerie s'établissait rapidement sur les points importants, soit pour la défense, soit pour l'attaque. Elle agissait avec la plus grande vigueur possible; son action était suivie de celle immédiate des troupes, à moins que des circonstances majeures ne s'y opposassent. Quelquefois, sur un champ de bataille, les armées restaient en présence et très rapprochées sans se canonner, tant était répandu le principe de ne pas gaspiller les coups de l'artillerie.

Le système de campements et de marches fut aussi complétement changé. La mobilité et la rapidité nécessaires dans les opérations, le besoin d'établir et de faire vivre, au moyen des ressources locales, les armées manquant d'équipages et d'approvisionnements, amenèrent à diviser l'armée qui, dans l'époque précédente, restait toujours réunie. Pour les séjours et les cantonnements, les troupes étaient dispersées dans les villes et les villages. La cavalerie occupait la ligne extérieure avec quelque infanterie et quelques petites pièces, le parc d'artillerie restait près du quartier général. En cas de surprise, le canon donnait l'alarme, et toute l'armée se réunissait en hâte pour former l'ordre de bataille. Dans les marches, une forte avant-garde, composée surtout de cavalerie, et ayant souvent quelques petites pièces, formait la tête de colonne; les autres parties arrivaient au rendez-vous par différents chemins. Le parc, protégé par quelques troupes, suivait ordinairement la meilleure route.

Des progrès de toute sorte furent réalisés par l'artillerie dans son emploi en campagne, tant sous le rapport de la rapidité de marche et d'action, que sous celui de la combi-

son règne était passé. Mais l'artillerie avait acquis plus de mobilité et de rapidité d'action; les capitaines français qui dirigeaient les opérations militaires, montrèrent que ces deux qualités habilement employées, pouvaient donner, même à une faible artillerie, une grande influence dans les opérations de campagne.

§ 2.

Depuis longtemps, en France, les opinions contraires étaient en présence, s'observaient. Le massacre de Vassy fut comme l'étincelle qui embrasa le royaume. Partout la guerre civile fut proclamée, et une foule de gens armés parurent sur pied; de tous côtés, on ramassa dans les villes, les bourgs, les châteaux, les ressources nécessaires pour subvenir à la dépense et à l'organisation des forces matérielles. Les chefs arrivèrent et s'efforcèrent de réunir tous ces éléments divers, d'organiser des armées.

Les luttes furent longues et cruelles dans le Midi. Cette partie de la France, couverte de villes formant des espèces de républiques, ne s'était jamais soumise que très difficilement à l'autorité royale, et vit dans le protestantisme un moyen puissant de résistance. Le pays fut presque également partagé entre les deux partis, catholique et protestant. Chacun eut des villes et des troupes. Ces forces ennemies, continuellement en présence, s'épuisèrent dans des luttes multipliées et partielles. Les catholiques, presque abandonnés par

---

guerre, disait : « On finira par abandonner l'artillerie ; car, abstraction faite du bruit, son effet est nul. » Le fait est que, par la diminution de ses calibres et de ses masses, l'artillerie perdait beaucoup de son influence morale sur la foule.

le gouvernement, qui concentrait toutes ses ressources dans le nord, étaient dans la même position militaire que les huguenots. Des deux côtés, la pénurie et l'incertitude des ressources étaient extrêmes. L'artillerie surtout était dans un état de misère déplorable; mais chaque parti appréciait fortement l'importance de cette arme, dans un pays parsemé de postes et de châteaux. Chacun profitait de toutes les circonstances pour créer, augmenter, conserver son artillerie.

En Guyenne, le terrible Montluc agissait pour les catholiques, et travaillait à exterminer les protestants. Il commença d'abord par balayer les campagnes, en les parcourant avec une armée peu nombreuse, mais forte, accompagnée d'une artillerie de petit calibre, mais bien organisée. Ayant chassé les protestants, soit en les battant quand ils voulaient faire résistance, soit en les forçant à s'enfermer dans les places, Montluc fit sortir en toute sécurité sa grosse mais peu nombreuse artillerie, pour réduire ces places. Ainsi, en 1563, il fit venir de Bordeaux trois canons avec lesquels il reprit plusieurs postes. Ensuite, ayant fait venir un autre canon et une coulevrine, il marcha contre Montauban, faisant traîner ses grosses pièces par des bœufs de réquisition, qui formaient des relais de villages en villages.

Mais, au milieu d'une guerre remplie de ravages et de destructions, les ressources locales en artillerie étaient presque complétement épuisées, et tous les efforts de Montluc venaient, à cause de cette misère en artillerie, se briser contre l'inébranlable résistance des protestants. On lui ordonnait les opérations les plus difficiles, et il n'avait ni troupes, ni argent, ni artillerie pour les mener à bonne fin. Ainsi, en 1568, Nantes ne put lui envoyer qu'un vieux et mauvais canon sur vieux rouages. En 1570, pour l'expédition en Béarn, il ne parvint, qu'après des peines infinies, à obtenir

de messieurs les capitouls de Toulouse, un canon éventé, et une coulevrine qui crèva au premier coup.

En Provence, les ressources en artillerie furent d'abord extrêmement faibles. Dans son camp de Cavaithon, l'armée catholique n'avait que deux canons. Marseille et d'autres villes lui envoyèrent quelques pièces; d'un autre côté, le parti catholique et royal du Languedoc lui envoya de puissants renforts: ainsi, le duc de Joyeuse vint au siége de Montpellier avec six canons, deux coulevrines et quelques bâtardes. La supériorité en artillerie amena de grands avantages pour les catholiques; mais bientôt leurs armées furent négligées, les ressources s'épuisèrent, l'artillerie devint misérable, et les succès furent de plus en plus difficiles.

Les protestants n'eurent d'abord, en campagne, soit en Guyenne, soit en Provence, soit dans le Languedoc, que quelques pièces extrêmement légères trouvées dans les places et châteaux enlevés, ou fabriquées rapidement au moyen de matériaux provenant du pillage. Ces faucons très légers, accompagnant toujours les troupes, leur donnèrent de grands avantages dans les combats partiels. Mais la forte artillerie manquait aux protestants, et ils échouèrent souvent dans les actions importantes, surtout contre les postes; on les vit en Provence, vouloir battre plusieurs châteaux avec une coulevrine, une moyenne et deux faucons.

Les protestants sentirent la nécessité d'une forte artillerie. Ils mettaient tous leurs soins à s'en procurer et à conserver celle déjà possédée; ils l'enfermaient dans les forts, quand elle était trop faible pour tenir la campagne. Ainsi, Montbrun conduisait dans Sistéron quatre pièces dont deux canons. Arrêté par les catholiques, il abandonna ses bagages, prit tous les attelages pour son artillerie, et la sauva à toute bride dans la ville de Vaupierre. L'armée protestante, privée de

cette artillerie, abandonna la campagne, et enferma dans le château de Roquemaure le peu de pièces qui restaient.

Dans toutes les grandes villes, les protestants avaient établi des fonderieset des arsenaux; ils travaillaient à se créer de l'artillerie pour défendre ces villes et pour agir au dehors. Ainsi, pendant le siége de Montpellier, les protestants firent une sortie, menant avec eux deux canons, deux coulevrines et quatre faucons *portant boulets comme une orange, et fondus dans la ville.* Arrivée en face de la position catholique, cette artillerie s'établit dans une olivette; et là, masquée en partie à l'ennemi, garantie contre sa cavalerie, elle engagea une vive canonnade. Les catholiques furent très tourmentés. La nuit vint, et les protestants résolurent d'attaquer, au point du jour, en trois endroits différents. Deux fausses attaques devaient avoir chacune un canon; les six pièces restantes qui jouissaient d'une assez grande mobilité, étaient données au baron des Adrets pour agir ensemble dans la principale attaque.

Aprés de longues années de guerre, dans les mêmes pays, l'épuisement fut presque complet. L'activité et le génie de ressources étaient alors des qualités indispensables aux généraux, pour suppléer à toute cette misère; plusieurs donnérent de beaux exemples sous ce rapport: ainsi on vit le duc de Bouillon parcourir tout le Languedoc avec deux bâtardes seulement. « *Je pris places et châteaux, dit-il; et comme je n'avais que 150 boulets à tirer, je donnais l'assaut après quelques coups tirés rapidement et à propos.* » Enfin, il parvint à réunir un équipage composé de trois coulevrines, deux bâtardes et deux moyennes. Les nouvelles pièces avaient été fondues à Montauban avec toute la mitraille, tous les objets de fonte trouvés dans les petits forts.

Les luttes dans lè Midi furent toujours secondaires; les grands coups se portaient dans le nord et le centre. Là agissaient les armées catholiques royales bien organisées, les principales forces des protestants commandées par les chefs importants, les nombreux auxiliaires des deux partis.

Dès le commencement de la guerre, les protestants, soutenus secrètement par Catherine de Médicis, s'emparèrent d'un grand nombre de places de la Normandie et de la Loire. Orléans devint leur place d'armes, la mère nourrice de leur artillerie; on y rassemblait, avec grande activité, toutes les pièces et munitions confectionnées ou trouvées dans les autres villes, et celles prises sur les catholiques (1). Une armée royale de 12,000 hommes, et 15 pièces d'artillerie, marcha contre cette ville. Condé sortit pour la surprendre dans son camp. Mais l'avant-garde royale, l'ayant découvert, fit tirer deux volées de coups de canon. A ce signal, l'armée se rangea en bataille, et disposa ses batteries qui forcèrent Condé à se retirer; cette armée ayant reçu des renforts, s'empara de plusieurs villes protestantes. Pour ces opérations, elle employait une assez forte artillerie. Ainsi, au siége de Rouen, une batterie de 12 canons fut établie contre le faubourg Saint-Hilaire. Pendant ces prises de villes, on travaillait dans Paris à préparer un puissant parc pour assiéger Orléans.

Les protestants avaient toujours de l'artillerie avec leurs troupes; mais elle était peu nombreuse et de faibles calibres. Ils ne possédaient que très peu de grosses pièces, et ne les

(1) Coligny enleva, vers Châteaudun, un fort convoi d'artillerie royale. Il mit les grosses pièces hors de service, brisa les attirails, puis avec les chevaux, les petites pièces et les munitions, il rentra rapidement à Orléans.

menaient que très rarement avec eux. Ils ne les faisaient venir que lorsque la campagne était sûre, et lorsqu'ils voulaient prendre quelque ville. Mais le petit nombre de cette artillerie retardait beaucoup ces prises de ville, et souvent les empêchait : ainsi, les protestants échouèrent contre Etampes et contre Paris (1). Après ces échecs, Coligny et Condé envoyèrent à Orléans leur grosse artillerie, puis avec 7 à 8 pièces de petit calibre, ils se replièrent en Normandie pour recueillir quelques troupes, 20 pièces d'artillerie et beaucoup de munitions que devait procurer l'Angleterre.

L'armée royale les poursuivit vivement et les arrêta dans les plaines de Dreux. Cette armée commandée par Montmorency, Guise et Saint-André, avait 22,000 hommes : elle forma sa ligne de bataille en croissant ; 14 canons étaient établis devant la corne droite qui était la plus exposée. Cette batterie était appuyée à un village, et défendue par les Espagnols, couverts par des barricades de chariots. Huit pièces étaient devant la corne gauche, appuyée à une hauteur boisée. Le duc de Guise, avec de nombreux escadrons, et probablement quelques pièces légères, formait une réserve en arrière.

L'armée protestante fut surprise en marche. L'avant-garde avait déjà filé, lorsque Condé, qui commandait la bataille, se forma en présence de l'armée catholique. Au bout de quelque temps, ses 7 ou 8 petites pièces l'eurent rejoint. Alors il s'avança à l'attaque, faisant crocheter trois fois son artillerie pour tirer de plus près. Mais pendant cette marche, il fut

---

(1) Arrêté devant Etampes, Coligny disait : « N'aventurons pas plus longtemps nos canons et nos deux couleuvrines, car ils seraient en danger de s'aller pourmener à Paris. »

salué plusieurs fois par les décharges des canons catholiques, qui enlevaient des rangs entiers de reîtres et d'arquebusiers à cheval. Ainsi ravagée, cette cavalerie se retira dans un grand désordre, pour se mettre hors de portée de l'artillerie catholique, dans les villages en arrière. Montmorency poursuivit avec sa gauche, faisant rouler ses 8 canons devant elle. Ce fut une grande faute; car il masqua ainsi la forte artillerie de sa droite, se trouva isolé, resserré dans un espace étroit, battu par le feu rapproché et concentré de l'artillerie protestante. Montmorency fut culbuté, et ses pièces prises. Condé, à son tour, poursuivit impétueusement; mais les 14 canons et l'infanterie espagnole de la droite arrêtèrent et brisèrent les efforts de sa cavalerie. Cependant le duc de Guise, voyant que Condé avait laissé l'infanterie isolée, s'avança au petit pas avec sa cavalerie, précédée de quatre pièces. Guise approcha ainsi jusqu'à portée d'arquebuse, fit tirer les quatre canons, puis se précipita avec impétuosité à la charge. L'infanterie protestante fut culbutée ainsi que les débris de la cavalerie de Condé. Cependant l'opiniâtre Coligny, ayant rallié quelque cavalerie et quelques pièces, revint à la charge. Son artillerie fit plusieurs volées contre les escadrons de Guise. Un combat acharné eut lieu. Coligny fut presque écrasé; il se retira avec trois canons que les reîtres abandonnèrent le lendemain, dans les mauvais chemins, pour sauver leurs bagages.

Ainsi, dans cette bataille remarquable, l'artillerie catholique repoussa le premier effort des protestants, arrêta ensuite leurs succès, servit de point d'appui pour remporter la victoire, s'avança comme une réserve. L'artillerie protestante, trop faible pour produire un grand effet, arriva à la hâte sur le champ de bataille, marcha de suite à l'ennemi, se retira, servit de point d'appui aux protestants pour se ré-

former, revint seconder leur dernier effort, et enfin battit en retraite avec le peu de cavalerie qui n'était pas débandée.

Après cette grande victoire, le duc de Guise, voulant frapper au cœur la puissance matérielle des protestants, vint avec une formidable artillerie pour s'emparer d'Orléans. Des troupes s'avancérent à l'assaut, précédées et flanquées par des coulevrines qui étaient traînées avec des prolonges. Orléans allait bientôt tomber sous les attaques de Guise, quand Poltrot de Méré assassina ce grand homme. Pendant ce siége, Coligny, après avoir fortement pourvu à la défense de la ville, s'était porté rapidement en Normandie avec ses troupes seulement. Au Havre, il reçut 8 grosses pièces anglaises, et un fort attirail de munitions. Avec cette artillerie, il soumit rapidement plusieurs places, et s'avançait vers Orléans, quand la paix fut conclue à Amboise. Bientôt royalistes, catholiques et protestants, réunis dans une seule armée, pourvue d'une forte artillerie, accoururent assiéger le Havre et en chassérent les Anglais, qui y avaient déjà entassé quantité de pièces et de munitions.

La trève ne fut pas de longue durée. Les protestants mécontents, recommencèrent la guerre, et voulurent surprendre les catholiques. Mais ils agirent avec trop de précipitation; l'artillerie leur manqua pour toutes les entreprises, et ils échouérent. Ainsi, ils voulurent enlever le gouvernement dans la personne du roi, pendant sa route de Monceaux à Meaux; mais leur cavalerie sans artillerie se brisa contre les carrés de 6,000 Suisses.

Les protestants se présentèrent ensuite devant Paris, mais ils furent tenus à distance par les pièces des remparts. Alors ils demandèrent à Orléans d'envoyer 3 canons et 5 coulevrines. Cette lourde artillerie ne put agir dans la bataille de Saint-Denis. Montmorency sortit de Paris avec 15,000 hommes,

et s'avança en bataille pour attaquer les protestants. 14 canons disposés par Biron, maréchal de camp général, s'avançaient à la droite de l'armée, et s'établirent sur une hauteur qui dominait la plaine; ils étaient soutenus, à droite, par un gros corps d'infanterie; en arrière, par des réserves de cavalerie. Cette disposition concentrée de toute l'artillerie, sur le point favorable, était excellente. Les décharges répétées mirent en désordre la gauche des protestants, et forcèrent leur armée à la retraite, quoique la gauche et le centre catholiques eussent été enfoncés.

Coligny ralliant les débris protestants, alla en Lorraine chercher une armée d'Allemands, et revint dans les environs de Paris. Mais n'ayant qu'une faible artillerie, il se vit longtemps arrêté par la ville de Chartres, épuisa la plus grande partie de ses ressources, et accepta le traité de Longjumeau : les deux armées devaient être licenciées en même temps, et les places des protestants devaient être remises à la royauté (1568).

La guerre recommença bientôt. Catherine de Médicis avait voulu enlever les chefs protestants. Coligny et Condé, joints bientôt par Jeanne d'Albret, l'héroïque reine de Navarre, se réfugièrent à Larochelle, qui devint alors l'arsenal, la place d'armes des protestants. Ces grands chefs eurent bientôt organisé une armée possédant assez d'artillerie, que l'Angleterre fournit en grande partie; ils parcoururent presque toutes les provinces enfermées par la Loire, et les soumirent.

Une armée royale de 16,000 hommes, pourvue d'un grand train d'artillerie, s'avança contre eux. Le jeune duc d'Anjou, dirigé par le maréchal de Tavannes et par Biron, commandait cette armée. Dans cette campagne, l'artillerie,

commandée le plus souvent par Biron (1), se fit remarquer par sa mobilité, par l'habileté et la vigueur de son action.

Les protestants se retirèrent devant cette puissante armée : d'Anjou les poursuivit. Vers Pamprou, son avant-garde se trouva arrêtée par Condé, qui fit tout à coup volte-face. L'artillerie royale était restée en arrière; après une longue marche, les attelages étaient épuisés de fatigue. d'Anjou fit prudemment revenir toutes les troupes auprès de cette artillerie, à Jansenenil. Les protestants poursuivirent et s'avancèrent à l'attaque. Mais Tavannes fit conduire, à la vue de l'ennemi, et avec une diligence extrême, 8 pièces de canon sur le point menacé. Le feu redoublé de cette artillerie rompit les escadrons protestants, pressés dans une vallée étroite.

Les deux armées restèrent quelques jours en présence. Ensuite les protestants partirent pour joindre des secours venant d'Allemagne. L'armée royale les poursuivit. Tavannes, avec l'avant-garde et quelques pièces, arriva rapidement devant la petite ville de Mirebeau. Sans se laisser arrêter par la prise de ce poste, il plaça quelques troupes pour l'observer, et continua sa marche avec son artillerie. La nuit, le duc d'Anjou arriva avec le gros de l'armée. Toute l'artillerie fut établie en plein jour et sans gabionnades; la ville et le château furent rapidement enlevés. Alors d'Anjou continua sa marche, se réunit à Tavannes,

(1) Biron était maréchal de camp général de l'armée. Il eut une commission pour commander l'artillerie pendant cette campagne, et fut nommé grand maître le 5 nov. 1569. La place était vacante par la mort de d'Estrées et par celle de Labourdaisière. Biron se démit de cette charge en 1578. Les *Précis historique du corps de l'Artillerie*, ne mentionne pas Biron parmi les grands maîtres.

et vint canonner vivement les protestants disposés en bataille devant les faubourgs de Loudun. Le terrain entre les deux armées était entrecoupé de ravins, couvert de verglas. L'attaque était trop difficile, aucun parti n'osa la risquer (1). On se canonna pendant trois jours ; et comme l'hiver était terrible, d'Anjou cantonna les troupes, gardant toute l'artillerie auprès de lui. Les protestants tentèrent d'enlever cette dernière, et avancèrent avec 4 pièces légères ; mais elles furent arrêtées par les mauvais chemins, couverts de glace. Le canon du duc d'Anjou donna l'alarme. L'armée royale arriva de tous côtés, et son artillerie établie sur une hauteur, força les protestants à la retraite.

Au commencement de 1569, les protestants cherchaient à se réunir à un corps allemand conduit par le duc de Deux-Ponts. D'Anjou les poursuivait vivement et les atteignit sur les bords de la Charente ; il s'empara de Châteauneuf par la frayeur qu'inspira son artillerie, et fit disposer de fortes batteries pour défendre le pont de cette ville et un autre pont de bateaux construit pour le passage. Les protestants étant tenus éloignés par cette artillerie, d'Anjou passa sur la rive gauche de la Charente, et les deux armées se trouvèrent en présence vers Jarnac. Séparées par un étang, elles paraissaient ne pouvoir s'aborder que par la chaussée. La bataille des catholiques et quelques pièces restèrent sur ce point, pendant que l'avant-garde et la plus grande partie de l'artillerie, se portèrent rapidement vers la droite, où Tavannes avait reconnu un passage assez large.

---

(1) Tavannes proposa, pour attirer les protestants à l'attaque, d'exécuter une marche de flanc, *ce qui peut être rendu peu dangereux*, dit-il, *en distribuant bien l'artillerie du côté de l'ennemi.*

Là, cette artillerie tira trois ou quatre volées dans les escadrons protestants, et les mit en désordre; Montpensier les chargea vigoureusement et les culbuta. L'infanterie et le canon protestant ne purent arriver à temps sur ce point. La bataille ne dura que demi-heure. On voit de quelle importance était dans de telles circonstances la mobilité de l'artillerie, et avec quelle habileté les généraux catholiques savaient l'employer. Le duc d'Anjou ne poursuivit pas les débris protestants, il s'amusa à vouloir prendre les villes; mais des calibres assez forts, et surtout les munitions, manquaient, et il échoua.

Cependant Coligny, inébranlable au milieu des plus grands revers, rassembla les débris de son armée, ramassa de tous côtés les ressources disponibles, et opéra sa jonction avec les Allemands, qui, avec six petites pièces, avait forcé le passage de la Loire à la Charité (1). Alors les protestants reprirent l'offensive, et s'avancèrent contre l'armée royale renforcée par les secours italiens, réapprovisionnée en artillerie, et établie dans la position de la Roche-Abeille.

Le gros de l'armée était établi sur une colline élevée, raboteuse, et couverte de fortes batteries qui voyaient de tous côtés. En avant étaient deux coteaux occupés par des villages retranchés, et ayant quelques petites pièces. Coligny s'avança en bataille avec l'infanterie allemande et l'artillerie sur les ailes. A force d'habileté et de persévérance, il parvint à culbuter ces postes inférieurs; mais ses attaques

(1) Le duc de Deux-Ponts établit ainsi sa faible artillerie: trois bâtardes furent disposées contre la porte de Nevers; trois moyennes durent battre d'enfilade, pour empêcher de porter des secours. Ce peu d'artillerie fit merveille, et épouvanta la ville, qui se rendit.

contre la position principale furent toujours repoussées par l'artillerie catholique.

Coligny se voyant à la tête d'une puissante armée, voulait marcher sur Paris ; mais forcé par les autres chefs, il vint assiéger Poitiers. Son artillerie, composée du parc de l'armée, des pièces et munitions catholiques enlevées dans la ville de Lusignan, et enfin des gros canons venus de La Rochelle, était puissante. Les murailles de Poitiers furent renversées en plusieurs endroits; mais les brèches défendues par la mitraille et par la résistance admirable du duc de Guise, ne purent être enlevées. Enfin, l'armée royale sortit de son inaction, s'avança et battit avec ses canons la ville de Châtellerault. Averti par le bruit de l'artillerie, Coligny leva le siége, envoya ses grosses pièces à Lusignan, puis, avec ses troupes et son artillerie de campagne, il se mit à la poursuite de l'armée royale; mais il la trouva fortement retranchée, dans la position de Celles, et ne put l'attaquer.

Les deux armées restèrent quelque temps inactives; enfin, d'Anjou ayant reçu des renforts, marcha contre les protestants, qui se mirent en retraite vers Monconour. Coligny lui-même couvrait la retraite avec deux bataillons et presque toute la cavalerie. D'Anjou poursuivait avec vigueur; son avant-garde, ayant avec elle quatre petites pièces, attaqua vivement les protestants, et y mit quelque désordre; mais Coligny parvint à repousser cette avant-garde et la refoula derrière un ruisseau marécageux. Ensuite, il établit quelques bataillons et plusieurs escadrons de reîtres, dans les défilés entre les marais; ces troupes devaient tenir là jusqu'à la dernière extrémité, pour couvrir le reste de l'armée, qui était en désordre dans la plaine de Moncontour. Les catholiques étant arrivés sur les hauteurs,

le long du ruisseau, d'Anjou ordonna de chasser à coups de canon l'arrière-garde protestante. Alors Biron fit avancer rapidement l'artillerie, et l'établit dans de bonnes positions : quelques coulevrines placées aux ailes prenaient fortement d'écharpe. Toutes ces pièces commencèrent un feu rapide et soutenu : les protestants souffrirent beaucoup. Les escadrons offrant un but étendu, furent cruellement ravagés : ils voulurent se porter plus en arrière, mais Coligny, craignant de leur voir prendre la fuite, s'y refusa avec énergie. Cependant les escadrons ne pouvant plus tenir, s'ébranlaient pour se retirer, quand Henri de Navarre accourut au milieu d'eux et les excita au dévouement, en s'exposant le premier aux coups des boulets. Les escadrons s'arrêtèrent, et se maintinrent avec un courage héroïque. Cependant, ils perdaient toujours du monde, et ils auraient fini par être détruits, si la nuit n'était venue paralyser le feu de l'artillerie catholique. Coligny fit sa retraite, et alla rejoindre à Moncontour son armée presque en désordre. (Planche 2, fig. 2.)

Le lendemain, l'armée royale s'avança dans la plaine de Moncontour. Ses 17 canons, partagés en deux batteries, étaient placés aux cornes, et couverts par des corps d'infanterie. Coligny, forcé de combattre, n'avait que 8 canons, et des troupes démoralisées. Sentant que, s'il restait sur la défensive, l'artillerie ennemie aurait bientôt dispersé son armée, il se décida audacieusement à attaquer la droite de l'armée royale. A cet effet, il réunit vers sa gauche 6 pièces et sa cavalerie. Le canon protestant tira le premier ; celui de Biron s'établit rapidement, et répondit avec une grande vigueur. Alors, Coligny se précipita contre la droite des catholiques, et fit, en même temps, diriger le feu de ses 6 canons contre leur gauche. Par cette mesure habile, il utilisait son artillerie jusqu'au dernier moment, protégeait

le flanc droit de sa charge, et soulageait la droite de son armée. Mais cette protection fut impuissante; pendant qu'une mêlée terrible avait lieu à la gauche de Coligny, toute la droite fut mise en déroute par l'artillerie catholique, et les protestants se sauvèrent en abandonnant leurs pièces.

Coligny, admirable dans les revers, rallia les débris de son armée, fit le tour de la France, par le Languedoc et la Provence, ramassa de tous côtés des troupes et quelque artillerie. Il remonta le Rhône, marchant avec ses troupes sur la rive droite dans le Vivarais, et faisant filer son artillerie sur la rive gauche, à cause de la difficulté des chemins que suivait l'armée. Un fort détachement accompagnait cette artillerie; mais il montra une grande négligence, et à deux reprises le commandant de Bourg-Saint-Andéol surprit le convoi, enleva les munitions, s'empara même des canons, qui furent repris par Montgommery. Coligny, avec des pièces sans munitions, dut abandonner ses projets sur Montélimar et sur le Dauphiné. Il enferma ses canons dans deux places du Vivarais; puis, sans artillerie, avec sa cavalerie et son infanterie montée sur des chevaux, il se porta rapidement sur la Loire. Le maréchal de Cossé vint avec 15,000 hommes et 12 canons pour l'arrêter à Arnay-le-Duc. Cette armée royale était établie sur des hauteurs et protégée par son artillerie, partagée en deux batteries. Coligny, profitant de tous les accidents du terrain, attaqua par tirailleurs et par petites troupes qui échappaient à l'action de l'artillerie. Il parvint, par ces habiles et audacieuses manœuvres, à paralyser de Cossé. Bientôt il lui échappa, puis, débarrassé de tout attirail, il marcha si rapidement sur la Loire, que l'armée royale ne put le poursuivre. Alors la cour effrayée signa le traité de Saint-Germain, par lequel

les protestants eurent tous les avantages qu'ils demandaient.

§ 3.

La paix de Saint-Germain permit de rétablir une partie des ressources, de remettre un peu d'ordre et d'organisation dans les choses militaires. La nécessité de cette réorganisation était d'autant plus sentie, que l'on paraissait préparer une grande expédition contre les Pays-Bas.

Charles IX, dominé par sa terrible mère, ne pouvait s'occuper du gouvernement. Il étudia l'artillerie et s'en amusa, comme il s'amusait des chiens et de la musique; il la faisait parader dans les petites guerres que permettait Catherine pour le distraire (1). Cependant le goût du monarque pour l'artillerie fut très favorable à cette arme; les tendances des rois précédents à monopoliser toutes les parties de ce vaste ensemble, venaient d'être fortement justifiées par les guerres civiles; aussi, dès le mois de mars 1572, fut rendu l'Edit de Blois, qui établissait qu'au roi seul appartenait la récolte et fabrication des salpêtres et poudres, la fonte des bouches à feu, etc... Cette ordonnance, qui régularisait le monopole de l'artillerie, devait être la base de grands progrès à venir. Mais, pour obtenir la simplicité et la régularité, il fallait limiter les bouches à feu, fixer leurs dimensions; car, au milieu du bouleversement qui venait

(1) En 1570, dans les cours du château de Blois, on simula l'attaque d'un château avec faubourgs; des deux côtés on fit un grand feu d'artillerie.

En 1565, dans des fêtes données par Tavannes à la Cour, qui se trouvait alors à Dijon, on représenta aussi l'attaque d'un fort, dans lequel jouèrent constamment quatre pièces d'artillerie.

d'avoir lieu ; l'artillerie résultant de fabrications arbitraires, de tout ce qu'on avait trouvé dans les villes, de ce qu'avaient introduit en France, les Anglais, les Espagnols, les Allemands, les Italiens, etc. L'artillerie était dans un désordre extrême ; l'ordonnance de 1572 s'efforça d'y remédier, et fixa de la manière suivante toutes les bouches à feu françaises.

EDIT RENDU A BLOIS. — MARS 1572.

CALIBRES et noms donnés.	33 1/2 — Canon.	16 1/2 — Coulevrine.	7 1/2 — Bâtarde.	2 1/2 — Moyenne.	1 1/2 — Faucon.	3/4 — Fauconneau.
Poids.	liv. 5150	liv. 3700	liv. 1850	liv. 800	liv. 650	liv. 350
Longueur.	p. po. 10 6	p. po. 11 0	p. po. 9 6	p. po. 8 6	p. po. 7 6	p. po. 6 6

Cette ordonnance sur l'artillerie fut rendue, d'après les conseils des plus habiles généraux protestants et catholiques, qui se trouvaient à cette époque réunis à la cour, et qui venaient d'apprécier les qualités nécessaires pour des guerres rapides et variées.

En comparant ces pièces à celles employées sous Henri II, on voit les changements suivants : la coulevrine a un calibre plus fort et un poids plus faible. La bâtarde est dans le même cas ; son poids a diminué de 650 livres, réduction qui constitue un progrès très important. La moyenne a perdu une livre en calibre, mais son poids a diminué de

700 livres, et n'est plus que la moitié de celui précédent. Enfin, les faucons et les fauconneaux, repoussés par d'Estrées, sont introduits de nouveau, ils procurent des pièces très légères; mais la faiblesse des calibres, rend les effets trop peu importants.

En résumé, cette ordonnance de 1572 était un grand progrès pour l'artillerie française; outre la simplicité et l'unité qu'elle proclamait, elle apportait une grande mobilité dans le système des bouches à feu. Toutes les pièces de parc avaient leurs calibres renforcés, et leurs poids considérablement diminués; des pièces extrêmement légères étaient établies, afin de pouvoir suivre les troupes dans toutes les opérations. Cette ordonnance des bouches à feu avait deux grands vices : l'irrégularité des calibres, le trop grand nombre de pièces de calibres trop faibles.

Malheureusement, dans l'état de misère et d'anarchie où se trouvait la France, une organisation régulière de l'artillerie ne pouvait s'établir; les parcs résultaient de circonstances et de ressources trop variées; aussi l'ordonnance de 1572 fut peu exécutée. Cependant, quelquefois les artilleries catholiques-royales s'en rapprochèrent. Un des parcs les plus réguliers, conforme à cette ordonnance, fut celui employé en Normandie par le maréchal de Matignon; il comprenait quatre canons ou coulevrines, six bâtardes, quatre moyennes, et quelques faucons.

Les guerres de France avaient beaucoup modifié, on le voit, la composition des parcs destinés à prendre les places, et à agir dans les opérations de campagne.

Coligny ayant perdu la vie dans l'horrible crime de la Saint-Barthélemy, les forces militaires des protestants se trouvèrent moins concentrées, plus variées sous différents

chefs; la scission devint profonde entre la royauté tombée dans le mépris, avec Henri III, et le parti catholique organisé en ligue puissante sous la conduite du duc de Guise; enfin, le duc d'Alençon et les Montmorency formèrent le parti incolore des politiques. Au milieu de cette anarchie de partis et d'individus, les luttes devinrent morcelées, et sans importance, se réduisirent, le plus souvent, à la prise de quelques villes ou postes. Dans ces opérations l'emploi de la mitraille se répandit pour l'attaque et la défense des brèches (1).

SECTION II.

§ 1.

Après la mort du duc d'Alençon, héritier présomptif de la couronne (1584), trois grands partis restèrent en présence et continuèrent les guerres civiles; ces partis étaient : 1° la ligue catholique, confédération puissante et fanatisée; elle était soutenue par les secours de l'Espagne qui aspirait au gouvernement de la France, et dirigée par Henri de Guise, habil général, grand ambitieux qui visait au trône. 2° la royauté, sous Henri III; elle était tombée dans le mépris et l'impuissance, se trouvait le plus souvent à la discrétion

---

(1) Une des plus remarquables actions, fut le siége de La Rochelle, place d'armes des protestants, par le duc d'Anjou, 1572. On trouva dans l'arsenal huit canons, vingt coulevrines, douze canons de 12, trente-huit bâtardes ou moyennes, soixante-dix faucons et des arquebuses à croc.

A l'héroïque défense du petit poste de Domfront, par Montgommery, 1574, une coulevrine placée derrière la brèche et chargée à mitraille, repoussa deux assauts successifs. Une seule décharge tua ou blessa 500 hommes. (*Vie de Matignon.*)

de la ligue qui la traînait à sa remorque, contre les huguenots ; 3° les protestants, ils n'obéissaient plus qu'à un seul chef, Henri de Navarre, héritier présomptif de la couronne : Henri, obligé de lutter seul contre ses puissants ennemis, ne disposait que de faibles ressources.

Le royaume était partagé entre ces trois partis, conduits par d'habiles capitaines, et possédant chacun un grand nombre de places. Depuis le traité de Saint-Germain, la guerre n'avait eu d'autre but que de s'emparer de ces places; au milieu du bouleversement général elles offraient des avantages précieux, comme appuis, comme sûreté, comme dépôts de ressources. Elles étaient devenues d'autant plus importantes et fortes, que les armées susceptibles de les attaquer étaient faibles, manquaient d'artillerie suffisante; la défense de ces villes était presque toujours très longue, et repoussait le plus souvent les attaques. Des armées victorieuses dans les batailles, s'étaient vues souvent arrêtées, faute d'artillerie d'assez forts calibres, par des villes et des postes peu solides.

De là résulta une réaction complète dans la nature de l'artillerie employée. Les grosses pièces, qui seules pouvaient agir efficacement contre les postes, augmentèrent en importance et en quantité ; les petites pièces de campagne, au contraire, diminuèrent considérablement, quelquefois même disparurent complétement des armées, à cause de leur inutilité contre les postes fortifiés.

Le manque presque continuel de ressources, empêchant de mener les deux espèces d'artillerie, il en résulta que les grosses pièces, et principalement la coulevrine, qui pouvaient agir efficacement, et dans les opérations de siége et dans celles de campagne, devinrent presque les seules employées.

Les armées catholiques qui avaient de grandes ressources à leur disposition, employèrent toujours une artillerie assez nombrense et de forts calibres. Cette artillerie agissait efficacement pour la prise des villes; mais dans les opérations de campagne, elle était le plus souvent oubliée et sacrifiée par des généraux médiocres. Deux ou trois pièces seulement apparaissaient sur les champs de bataille, et encore leur service était si négligé, que dans ces actions rapides elles étaient le plus souvent sans effet. De grands désastres suivirent cette négligence.

Henri de Navarre, beau génie à hauteur de toutes les parties de la guerre, était admirable par l'activité et l'intelligence avec laquelle il s'occupait de toutes les parties de son armée, par l'habileté avec laquelle il savait, dans les combats, tirer un bon parti de ses faibles ressources. Partisan actif et hardi, Henri n'employait presque jamais de canons dans ses vigoureux coups de main; il y suppléait, par le pétard nouvellement inventé, et avec lequel on pouvait enfoncer les portes de villes et de châteaux, assez mal flanquées alors. Mais, général prévoyant, il appréciait toute l'importance de l'artillerie, pour livrer l'ennemi rompu aux charges des escadrons dans les batailles, et pour briser les obstacles matériels dans la prise des postes.

Henri IV eut généralement moins de deux pièces pour 3,000 hommes dans son parc. Quelquefois il employa des pièces à projectiles creux; il paraît être le premier qui en ait fait usage sur les champs de bataille découverts. Ce parc d'artillerie contenait toujours quelques bâtardes ou moyennes; mais sa principale force était dans la grosse artillerie, canons et coulevrines qui paraissaient dans toutes les circonstances de la guerre. Il fallait une grande attention

et de grands soins pour se servir de ces lourdes pièces. Henri IV fit tous ses efforts pour y parvenir.

On facilita les déplacements et la mise en action de ces masses par plusieurs dispositions. Ainsi on supprima l'avant-train pour les pièces employées sur le champ de bataille. Les affûts n'avaient que deux roues; l'attelage était à limonière, et en dehors de chaque limon était un palonnier. Les chevaux se trouvaient alors sur trois de front. Pour remplacer les hommes dans les déplacements des grosses pièces, on adopta l'usage de combleaux, espèces de manchons enveloppant la volée du canon, et portant des câbles auxquels étaient attelés les chevaux.

Henri chercha à suppléer à l'infériorité numérique de son artillerie par la rapidité et la justesse d'exécution. Les résultats qu'il obtint sous ces rapports, furent alors regardés comme étonnants. Les causes principales de ces qualités furent l'emploi des cartouches à boulets, l'instruction et l'habileté des artilleurs. Henri IV avait senti que la grande force de l'artillerie résidait dans la valeur du personnel. Il avait composé ses artilleurs d'hommes de choix et d'expérience, rompus au service et à la guerre, dirigés par des chefs d'une grande habileté, organisés militairement en compagnie. Les pionniers formaient des compagnies séparées.

Mais la principale cause de cette puissance de l'artillerie de Henri IV, fut l'attention continuelle qu'il apporta aux mouvements, à la disposition et au service de cette arme. Il prescrivait tout lui-même, et son génie admirable, qui appréciait parfaitement toutes les circonstances d'un champ de bataille, réunissait toujours l'action de cette artillerie, dans le but tactique recherché.

§ 2.

La ligue, ayant imposé à Henri III le traité de Nemours (1585), qui décrétait l'anéantissement des protestants, une grande guerre éclata de nouveau. Une puissante armée d'Allemands réunie à quelques protestants, envahit la France pas le nord-est, pendant que Henri de Navarre, avec une poignée de protestants, guerroyait dans l'Ouest. Henri III mit sur pied trois armées. Celle de gauche, sous les ordres de Henri de Guise, était faible et mal pourvue d'artillerie; elle se trouva opposée à la masse allemande, l'arrêta, la démoralisa, la força à la retraite par les vigoureux combats de Vimori et Auneau, surprises audacieuses où l'artillerie n'eut pas de rôle à jouer. Henri III, avec une armée royale bien pourvue, occupait les provinces du centre; il empêcha la jonction du roi de Navarre avec les Allemands, poursuivit ces derniers, les força à capituler. Enfin, le duc de Joyeuse commandait l'armée de droite; c'était la plus belle, la plus forte, la mieux pourvue des trois armées; elle était destinée à acquérir beaucoup de gloire, et à prendre des places; car on ne pensait pas que les faibles protestants oseraient soutenir le combat. Mais il en arriva autrement.

Henri de Navarre, avec moins de 6,000 hommes et trois pièces de grosse artillerie (deux canons et une coulevrine), marcha audacieusement à la rencontre de Joyeuse. Il passa la Dronne à Courtras, et reconnut le champ de bataille qu'il voulait occuper. Il indiqua une hauteur où son artillerie devait être placée pour produire de grands effets; il craignait vivement que les grosses pièces ne pussent y être conduites à temps. Mais Sully avait été chargé de cette con-

duite (1), et le zélé serviteur fit les plus grands efforts pour rendre un service dont il appréciait toute l'importance. L'armée protestante fut rangée en bataille sur une seule ligne en forme de croissant, ayant à peu près 3,200 pas de corde. En avant du centre était la hauteur sur laquelle furent établies les trois grosses pièces qui, de cette position, flanquaient toutes les parties de la ligne.

Joyeuse, apprenant l'audace du roi de Navarre, accourut en hâte pour enlever le téméraire. Dans son empressement, il négligea complétement sa grosse artillerie, avec laquelle il venait de réduire plusieurs places de la Saintonge: deux pièces seulement, d'assez faible calibre, purent suivre sa marche rapide et désordonnée. Elles furent placées à la gauche des catholiques, et disposées de manière à soutenir l'attaque contre la droite des protestants.

Henri, voyant que la gauche catholique, où étaient de nombreux escadrons de cavalerie, s'était disposée pour l'attaquer, dirigea contre elle les coups de son artillerie. Les gros boulets agissant à une bonne distance, et prenant d'écharpe la ligne ennemie, y firent de grands ravages. Ils enlevaient des files entières aux escadrons, et pénétraient ensuite dans un gros bataillon d'infanterie placé à l'extrémité de la ligne. Cette gauche catholique, ainsi ravagée, commençait à tourbillonner; ce que voyant Lavardin qui la commandait, il se précipita à la charge contre la droite protestante, et enfonça la cavalerie légère qui la couvrait.

(1) Henri ayant obtenu, à grand'peine, des Rochellois quelques pièces d'artillerie, les fit gouverner par Sully au siége de Talmont-sur-Jard. Henri fut si satisfait de la manière dont Sully fit sa batterie, qu'à partir de cette époque, il lui confia toujours une partie des canons qui suivaient ses troupes. (*Vie de Sully.*)

Mais pris en flanc et presque à bout portant par l'artillerie du plateau, qui, à chaque coup, enlevait 20 à 25 cavaliers, Lavardin fut obligé de se retirer. Alors, s'avança au centre le profond escadron de Joyeuse; les boulets protestants, plongeant dans cette masse, y faisaient un grand ravage. Henri, pour laisser produire à ses canons tout leur effet, ne s'ébranla pour recevoir la charge, qu'à trente pas de Joyeuse, et le culbuta par de terribles charges. « Dès que je « vis l'ennemi prendre la fuite, dit Sully, j'abandonnai le « canon comme inutile. »

Dans cette belle victoire, la première des protestants depuis 25 ans de guerre civile, l'artillerie eut une très grande influence. Ses mouvements, sa position, l'activité et l'habileté de son tir, furent parfaits; et il devait en être ainsi du moment que Henri IV lui-même la dirigeait, et que des hommes comme Sully, Clermont-Gallerande et Boys-du-Lys, faisaient les fonctions de chefs de pièce. « *Nos canons « ont fait merveille,* » dit le roi à Sully. L'armée catholique perdit plus de 3,000 hommes, et celle des protestants à peine quarante. L'artillerie catholique tua en tout un gentilhomme protestant : elle était placée dans un bas-fond, et mal dirigée, presque tous ses boulets s'enterraient.

Henri profita peu de sa victoire, les armées se dispersèrent. Les hostilités cessèrent pendant quelque temps.

La ligue catholique absorba de plus en plus la puissance royale, et devint plus furieuse que jamais après l'assassinat du duc de Guise. Enfin Henri III, poussé à bout, se déclara ouvertement contre elle, et s'allia avec le roi de Navarre.

Les deux rois réunis à Tours travaillèrent à organiser une grande armée. Mayenne, commandant suprême des forces de la ligue, voulut surprendre les troupes royales : la

nuit, il partit de son camp avec 3,000 hommes et 2 coulevrines; ces lourdes pièces ralentirent beaucoup la marche des troupes. Mayenne arriva devant le faubourg de Tours, fit monter ses deux coulevrines sur une colline qui le dominait, et les établit à couvert. Le feu continuel et plongeant de ces pièces, força les troupes royales à se retirer. Mayenne poussa jusqu'au pont sur la Loire; mais là il fut arrêté par le feu de quelques petites pièces qu'Henri III fit établir de manière à enfiler le pont. Mayenne ordonna de descendre les coulevrines pour forcer ce passage; mais les lourdes pièces ne purent arriver assez tôt. La nuit mit fin au combat, et Mayenne se retira.

Mayenne eut tort, on le voit, de s'embarrasser de pièces aussi lourdes pour opérer une surprise; mais, à cette époque, on n'avait confiance que dans les gros calibres, et l'usage était venu de les employer même pour les opérations qui demandaient une grande rapidité. Ainsi, Montpensier assiégeant Falaise, et apprenant l'approche de 6,000 gautiers, marcha rapidement pendant la nuit pour les surprendre, et mena avec lui deux canons et une coulevrine.

Les deux rois ayant organisé leur armée à Tours, s'avancèrent vers Paris. Ils eurent bientôt plus de 40,000 hommes, et une nombreuse artillerie qui soumit rapidement Jergeau, Poissy, Pontoise, etc. Paris allait bientôt tomber, et l'anarchie disparaître; mais le poignard de Jacques Clément vint encore tout bouleverser. Henri IV fut salué roi; et peu à peu tous les catholiques l'abandonnèrent; bientôt de la magnifique armée réunie autour de Paris, il ne resta plus que 6,000 hommes, 4 canons, 2 coulevrines et 2 bâtardes.

§ 3.

Henri IV concentrait dans sa personne les partis de la royauté et des protestants; mais, abandonné par presque tous les catholiques, il n'avait que des troupes et des ressources extrêmement faibles. Il dut se retirer en Normandie pour ne pas être écrasé par les puissantes armées de la ligue soutenues par l'Espagne. Mayenne le poursuivit avec près de 25,000 hommes. L'audacieux Henri osa l'attendre dans la position d'Arques. (Planch. 2, fig. 3.)

Entre la rive gauche de l'Aulne et une hauteur rapprochée, Henri avait établi un retranchement occupé par la moitié de son infanterie, ayant en réserve toute la cavalerie. A 600 pas en arrière était un second retranchement de forme bastionnée, défendu par le reste de l'infanterie et par 8 pieces de campagne. A 600 pas en arrière, et à gauche de ce second retranchement, était le château d'Arques, sur une hauteur très escarpée et entourée d'eau; là étaient établies sur une plate-forme 4 grosses pièces servies par les canonniers de Dieppe.

Mayenne passa l'Aulne pendant la nuit. Quatre pièces de campagne seulement marchaient au centre de la colonne d'infanterie, forte de 15,000 hommes. Le reste de la nombreuse artillerie arrêté par les marais de la rive droite resta inutile. A la faveur d'un brouillard qui empêchait l'action de l'artillerie royale, les ligueurs enlevèrent le premier retranchement, débouchèrent contre le second, et entassèrent leurs masses profondes dans l'espace intermédiaire. La petite poignée de troupes royales se croyait perdue. Mais le brouillard se dissipa, et tout à coup les 12 pièces d'artillerie firent une décharge générale. Quatre volées se succé-

dèrent avec rapidité. Les boulets parcourant les rangs de Mayenne, y firent des ravages terribles. Ces masses épouvantées furent mises dans un grand désordre; Henri IV les chargea, et fit aussitôt conduire les quatre moyennes dans le premier retranchement, pour battre encore l'ennemi dans sa retraite. L'artillerie royale fut parfaitement disposée et servie. Le feu concentré de ses pièces dont les plus fortes, à l'abri de toute attaque, prenaient d'écharpe les masses ennemies, était une fort belle combinaison.

Trop faible malgré sa victoire, Henri s'établit solidement à Dieppe, et retrancha le faubourg du Pollet. Au centre, était un grand saillant, formé par une redoute garnie de six petites pièces d'artillerie de campagne, et fortement flanqué par la grosse artillerie de la ville. Les ligueurs restèrent incertains et inhabiles devant ces dispositions de Henri IV. Ils ne surent pas employer leur nombreuse artillerie; ils établirent leurs batteries avec trop de lenteur et trop loin; ils restèrent longtemps impuissants, se bornant à d'insignifiantes canonnades. Henri les fatiguait par des escarmouches continuelles. La plus remarquable, celle qui décida la retraite de Mayenne, montra un habile emploi de l'artillerie. Deux escadrons royaux s'avancèrent dans la plaine, suivis de deux pièces de campagne cachées derrière les troupes. Deux gros escadrons de ligueurs suivis d'infanterie, vinrent en toute confiance pour charger. Mais tout à coup les escadrons royaux s'ouvrirent, les pièces firent leur décharge à bout portant; les ligueurs, épouvantés et rompus, prirent la fuite (1).

(1) Davila appelle cette affaire d'artillerie une chose merveilleuse; il dit que les deux pièces étaient de fortes coulevrines, et que cette manière de

Mayenne, ainsi repoussé, se dirigea vers Amiens pour faire sa jonction avec un corps espagnol. Pendant ce temps, Henri IV, joint par 5,000 Anglais et d'autres secours, arriva devant Paris avec 23,000 hommes et 14 grosses pièces. L'attaque commença le 1er novembre. Elle eut lieu sur trois colonnes ayant chacune 2 canons et 2 coulevrines. Cinq faubourgs furent enlevés. On arriva aux portes de la ville, qui se trouvèrent barricadées. Quelques boulets, et elles étaient enfoncées; mais les grosses pièces ne purent arriver à temps, et bientôt Mayenne apparut avec une forte armée. Alors, Henri IV leva le siége.

Forcé de s'éloigner de Paris, Henri vint en Normandie, et prit plusieurs villes. Dans ces opérations, l'artillerie agit avec habileté et vigueur, mais s'épuisa. Mayenne, de son côté, enleva plusieurs places; son artillerie, qui comptait plus de 15 canons ou coulevrines, ravagea cruellement Meulan et son fort. Plusieurs fois les deux armées se trouvèrent en présence et s'envoyèrent quelques boulets. Henri IV enleva Poissy, en face de l'armée catholique, qui

conduire avec agilité l'artillerie pesante, était de l'invention de Charles de Brise, canonnier normand, très expérimenté et très estimé. D'Angoulême, dans ses mémoires, dit que c'est lui qui commandait cette escarmouche, et que les deux pièces étaient des moyennes.

Dans cette affaire, l'artillerie joignit à ses effets physiques l'effet moral de surprise, qui a toujours une si grande influence. Au combat de Senlis, Lanoue fit d'une manière semblable un excellent emploi de quatre pièces d'artillerie; il disposa sa petite armée, l'infanterie au centre, les quatre pièces derrière elle, et la cavalerie sur les ailes. L'avant-garde catholique s'avançait en toute confiance, et sans ses canons laissés en arrière. Lanoue resta immobile, la laissa approcher de très près; mais tout à coup, ses bataillons s'entr'ouvrirent et laissèrent passer les boulets, qui portèrent la déroute dans l'avant-garde catholique.

fut maintenue, de l'autre côté de la rivière, par une forte batterie.

En mai, 1590, Henri vint assiéger Dreux. Son artillerie battit vigoureusement la ville, fit une large brèche, mais les munitions manquèrent, et, pendant qu'on allait en chercher dans les places voisines, Mayenne avança avec 20,000 hommes et une quinzaine de pièces. Henri leva le siége et s'établit dans la plaine d'Ivry, décidé à livrer bataille. Ses troupes étaient de 7,800 fantassins et 2,400 cavaliers. Son artillerie, sous les ordres du grand maître Philibert de la Guiche, était composée de 4 bâtardes, 2 coulevrines et quelques mortiers. Cette armée fut établie sur un terrain bien reconnu et étudié dans tous les sens; elle formait une ligne concave, composée d'escadrons et de bataillons entremêlés. A 150 pas en avant de l'extrême gauche, était établie l'artillerie ayant auprès d'elle la compagnie ordinaire des canonniers et 200 pionniers; à la droite de cette artillerie, étaient disposés deux escadrons de cavalerie légère sous les ordres de Montpensier. En arrière de toute l'armée, Biron, avec 3,000 hommes, formait une réserve.

Les ligueurs étaient arrivés en toute hâte, espérant acculer Henri IV au passage de quelque rivière. Ils s'arrêtèrent étonnés à la vue de cette armée en bataille, et travaillèrent à se former. Mais ils étaient harassés, et la plus grande partie de leur artillerie était restée en arrière. Ils formèrent une ligne assez dense et fortement concave, dont les ailes débordaient la ligne de Henri. Vers la droite et vers le centre était presque toute la cavalerie. A la gauche était l'infanterie appuyée à un village, et ayant devant elle l'artillerie composée de 2 coulevrines et 2 bâtardes. Ces pièces, enfilant la droite de Henri, et portant leurs coups

jusqu'aux masses de la réserve, pouvaient avoir une grande influence.

Henri le sentit, et fit appuyer son armée à gauche tout en reculant la droite. Ce mouvement habile et hardi lui donna l'avantage du vent et du soleil, éloigna sa droite des pièces de Mayenne, et rapprocha la batterie du flanc droit ennemi, qui se trouva débordé. La manœuvre étant exécutée, Henri ordonna au comte de la Guiche de commencer le feu de l'artillerie.

Les décharges étonnamment rapides des gros calibres, les éclats de quelques projectiles creux (1) mirent en désordre la droite des ligueurs. La cavalerie légère, et les reîtres de cette droite précipitèrent à la charge pour enlever l'artillerie royale; mais battus par les boulets, chargés en flanc par les escadrons royaux, ils furent culbutés. Enfin le comte d'Egmont, avec 1200 lances wallonnes, se précipita contre la cavalerie légère de Montpensier, et la culbuta; ensuite prenant à revers la batterie royale, il la mit en désordre, et s'efforça d'en amener les lourdes pièces. Mais Biron accourut avec la réserve et le culbuta. Ensuite Henri enfonça l'escadron de Mayenne, et toute l'armée de la ligue fut en fuite. Les Suisses seuls se retiraient en bon ordre. Biron fit amener le canon contre eux; il allait les rompre, mais le généreux Henri admirant leur courage, accorda quartier.

La conduite de l'artillerie royale fut très belle sous tous les rapports. Comme au combat d'Arques, elle s'efforça de

---

(1) Ces mortiers tiraient simultanément une bombe et des grenades. Valory dit (Journal militaire de Henri IV) qu'un d'entre eux tira deux salves; à la première, la bombe fut portée à 800 pas et s'éteignit, mais six à sept grenades éclatèrent; à la deuxième salve, la bombe et les grenades éclatèrent.

poursuivre la défaite de l'ennemi, même après avoir été mise en désordre. De tels faits indiquent évidemment l'excellence du personnel directeur. L'artillerie des ligueurs ne fit rien. Son service était si mauvais, qu'à peine donnait-elle une décharge pendant que celle de Henri en faisait de huit à neuf. Encore les coups étaient, dit-on, si mal dirigés, qu'un ou deux seulement portèrent. Elle essaya de se sauver, mais Biron l'arrêta non loin du champ de bataille.

Cette brillante victoire porta un coup terrible à la puissance militaire des ligueurs; désormais ils ne furent plus qu'un faible parti dans les armées espagnoles qui, sous prétexte de les soutenir, envahirent la France. La lutte alors changea de caractère et d'objets, rentra dans le système des guerres européennes d'occident.

CHAPITRE II.

1559 à 1610.

Artilleries de France, — d'Espagne, — de Hollande, — d'Allemagne.

Section I. — § 1. Aperçu général sur l'état des puissances occidentales. —Guerre de siége et de position, importance de la grosse artillerie, négligence de l'artillerie de campagne, projectiles creux, mitraille.—État de l'infanterie et de la cavalerie; emploi de l'artillerie dans les diverses opérations; lignes autour des places.—§ 2. Guerre des Pays-Bays.—Opérations du duc d'Albe, du duc de Parme.—Armées hollandaises; Maurice de Nassau; opérations contre les villes; bataille de Nieuport.—§ 3. Guerre en France; lutte de Henri IV contre la ligue et les Espagnols.—Déblocus de Paris; siége de Rouen; passage de la Seine, près Caudebec; attaque et retraite des Espagnols sous Laon.—Henri IV, seul maître de la France; guerre contre les Espagnols; opérations sous Doulens et Amiens.
Section II.—§ 1. État militaire des puissances occidentales après la paix de Vervins. — Réorganisation de l'artillerie française par Sully; monopole; discussion; classement pour le matériel; organisation du personnel.—Aperçu général sur l'état et le service de l'artillerie en Occident.—§ 2. Etat des idées militaires en France.—Écrits sur l'importance et la conduite de l'artillerie dans les diverses opérations de la guerre.—Puissance militaire de la France; opérations et projets de Henri IV, sa mort.

SECTION I.

§ 1.

Philippe II, successeur des grands Etats de Charles-Quint, en Espagne, en Italie, dans les Pays-Bas et dans les Indes, vainqueur du Portugal, était le roi le plus puissant de cette époque. Son intolérance cruelle en fait de religion, son ambition démesurée, le rendirent l'excitateur et le principal acteur dans les guerres occidentales. L'Espagne avait

d'immenses ressources, et des armées toujours remarquables par leur force et leur régularité; mais compromises dans de gigantesques entreprises mal conçues et mal exécutées, ces ressources s'épuisèrent. Philippe voulut en même temps opprimer l'Espagne, l'Italie et le Portugal, conquérir la France et l'Angleterre, combattre les protestants en Allemagne, écraser l'énergique résistance des Pays-Bas combattant pour leur indépendance. Epuisée par tous ces efforts, l'Espagne s'affaissa.

La guerre contre les Pays-Bas fut la plus grande lutte, celle qui servit de pivot aux guerres occidentales. Elle dura plus de 50 ans; les Espagnols y employèrent de grandes ressources, de grandes armées et d'habiles capitaines. Mais les Pays-Bas, exaspérés par la tyrannie politique et religieuse de Philippe, eurent aussi, de grandes ressources fournies par leurs riches villes : organisés et conduits par les comtes de Nassau, princes d'Orange, ils employèrent aussi de grandes armées, luttèrent avec persévérance, et finirent par conquérir leur indépendance.

L'Allemagne, absorbée dans les discussions religieuses, comprimée par Charles-Quint, avait perdu de son énergie et de sa force militaire, s'était abandonnée aux délices de la paix sous le règne bienfaisant de Maximilien II : les ressources et les institutions militaires étaient tombées dans une assez grande négligence. Sous le faible Rodolphe, l'anarchie reparut, les luttes intérieures recommencèrent, les hommes et les ressources de l'Allemagne agirent le plus souvent comme mercenaires, en France et dans les Pays-Bas.

L'Angleterre, conduite par le génie d'Elisabeth, parvenait à un haut degré de puissance; mais n'agissait guère que dans les opérations maritimes, ne paraissait presque jamais dans les armées de terre. Cependant sa puissance

industrielle se développait de plus en plus; elle fabriquait beaucoup d'artillerie, en remplissait ses arsenaux et ses flottes, en vendait aux plus grands ennemis de l'Espagne, en France et dans les Pays-Bas.

La France s'épuisait dans des guerres intérieures. La royauté, représentée par Henri IV, et le parti formidable de la ligue, se disputaient le pouvoir; des deux côtés, les ressources étaient précaires, irrégulières. Philippe voulut en profiter pour conquérir la France, et y envoya plusieurs armées. Mais ses efforts échouèrent contre la puissance royale, qui se renforçait de plus en plus. Enfin, Henri IV parvint à contenir l'anarchie et réorganisa les forces de la France, qui reprit son rang naturel, à la tête des puissances européennes.

Ainsi, l'Espagne fut la grande puissance dont les efforts se répandirent dans toute l'Europe occidentale; ainsi le théâtre principal des guerres fut dans les Pays-Bas. De ces faits résultèrent naturellement la suite et le développement du système de guerre employé contre la France dans la période précédente. Le génie prudent des Espagnols, celui flegmatique et patient des Hollandais, celui compassé des Allemands, le théâtre de la guerre peu étendu et parsemé de grandes villes fortifiées, furent les principales causes de ce développement. Le système de guerre devint plus lent et plus lourd que jamais. Les combats et les batailles en champ ouvert disparurent presque complétement; les opérations se réduisirent à l'attaque et à la défense des villes ou des lignes construites autour d'elles. Ce genre d'opérations se répandit bientôt dans les pays environnants. En Allemagne, où les guerres n'eurent pour objet que la soumission de petites puissances, dont toute la force était dans quelques

places ; en France aussi, parce que les dernières résistances à la royauté s'étaient enfermées dans les grandes places qu'il fallait soumettre.

De cette position du système de guerre résulta que l'artillerie européenne dut poursuivre les tendances manifestées vers le milieu du XVIe siècle.

Le siége des grandes villes, devenu de plus en plus difficile, amena l'usage de vastes lignes, et nécessita une artillerie nombreuse et de fort calibre. Cette grosse artillerie, base d'opération et d'action dans les siéges, acquit une importance de plus en plus étendue. On lui donna les plus grands soins, on lui consacra baucoup de ressources, on perfectionna l'organisation régulière de ses parcs. Partout le demi-canon formait la base de cette grosse artillerie ; en Espagne et en Allemagne, cette pièce, du calibre de **24**, pesait moyennement 5,400 livres ; en France, la grosse artillerie était plus faible et moins pesante. La pièce la plus employée était la coulevrine de **16**, du poids moyen de 3,600 livres. La grande attention pour cette grosse artillerie fit négliger les pièces de campagne, de sorte que souvent les gros calibres furent les seuls employés pour les batailles et même pour les détachements rapides. Mais généralement on n'avait pas adopté, comme en France, des dispositions particulières pour faciliter les mouvements de ces grosses pièces.

Chez toutes les puissances, l'artillerie dite de campagne était négligée et diminuait beaucoup. Sa plus forte proportion atteignit à peine le cinquième du parc total d'artillerie. Les faibles calibres servant surtout pour l'armement et l'attaque des lignes élevées autour des places assiégées, on augmenta de plus en plus la longueur des pièces sans tenir compte de la mobilité ; cette dernière était toujours assez

grande relativement à celle des gros calibres. En Espagne, dans les Pays-Bas et en Allemagne, le huitième de canon pesait moyennement 375 fois son calibre, le seizième de canon 400 fois, et ces poids allaient toujours en augmentant.

La France était, nous avons vu, beaucoup plus avancée pour l'artillerie de campagne. Loin de tomber dans ces erreurs de poids, elle allégeait de plus en plus ses pièces. Un progrès bien important, qui fut réalisé vers 1592, fut l'emploi d'une bâtarde, dont le poids se trouvait réduit à 1650 livres.

Pendant la guerre des Pays-Bas, les bombes et les projectiles creux de toute sorte commencèrent à être beaucoup employés pour les siéges. On les lançait à la main ou bien avec des mortiers de toute sorte. On faisait aussi des essais pour les tirer avec des canons courts; au siége d'Ostende, de 1601 à 1604, on employa le premier obusier, inventé par un Français. Les progrès de cette bouche à feu se trouvèrent longtemps arrêtés par l'obligation que l'on s'imposait de mettre le feu à la fusée du projectile. Henri IV s'était servi de projectiles creux sur les champs de bataille; mais ce n'était qu'accidentellement, en quelque sorte; l'usage en resta borné aux opérations de siége.

L'emploi de la mitraille de toute sorte prit un grand développement pendant cette guerre des Pays-Bas, pour l'attaque et la défense des brèches. Les projectiles, en métal, avaient une foule de formes. On faisait grand cas de ceux à angles prononcés; mais le plus généralement, on employait des grosses balles de mousquet. La puissance de ce tir fit penser à l'employer en campagne; et partout, en France, en Allemagne, mais surtout en Hollande, on le vit apparaître dans les combats.

Chez toutes les puissances, les troupes se partagèrent en éléments de plus en plus faibles et variables; en Espagne et dans les Pays-Bas, ces éléments furent assez réguliers; l'infanterie était partagée en bataillons de moyennement 600 hommes disposés sur dix rangs, et la cavalerie en escadrons de 200 hommes formant six lignes. En France, il y avait moins de régularité; la force des bataillons variait depuis 400 jusqu'à 1,000 hommes, et la profondeur depuis cinq jusqu'à dix rangs; les escadrons de cavalerie variaient aussi depuis 80 jusqu'à 200 hommes, et leur profondeur depuis deux jusqu'à six lignes. En Allemagne, la confusion était très grande, et les formations étaient remarquables par leur lourdeur : la profondeur de dix rangs était un minimum rarement atteint par l'infanterie; la cavalerie se disposait sur huit ou dix rangs.

Ces éléments de troupes étant devenus très nombreux, et occupant chacun peu d'étendue, on s'ingéniait à en combiner de toutes les manières les dispositions dans l'armée; placés à de grands intervalles les uns des autres, ils présentaient ordinairement dans la disposition générale la forme carrée, regardée comme la plus solide; les lignes de chariots, les épaulements en terre et l'artillerie, avaient pour mission d'augmenter cette solidité.

Dans les campements temporaires, l'armée, présentant une forme rectangulaire, était entourée de retranchements avec bastions et redans garnis d'artillerie, ou de lignes de chariots soutenues par quelques petits ouvrages en terre; les pièces de campagne étaient disposées sur les fronts menacés d'attaque; généralement les grosses pièces étaient réunies avec toutes les voitures du parc, dans l'intérieur de l'enceinte générale.

Dans les marches, en pays ennemis, l'armée était le plus

souvent entourée de chariots rapprochés; les pièces de campagne marchaient distribuées sur le front et les flancs, encadrées ordinairement par des éléments de troupes; la grosse artillerie marchait au centre de l'armée, ou dans la partie la plus éloignée de l'ennemi.

Les ordres de bataille variaient presqu'à l'infini, à cause du grand nombre des éléments de troupes, et du mélange facile de ces éléments d'infanterie ou de cavalerie. Généralement ces ces troupes formaient un grand nombre de lignes placées à une assez grande distance les unes des autres, composées de bataillons et d'escadrons entremêlés avec de grands intervalles entre eux; les pièces de campagne partagées en batteries de deux à trois pièces, étaient placées devant les grands intervalles et sur le flanc de la première ligne; quelquefois aussi des canons restaient dans les autres lignes. Les grosses pièces étaient, soit établies sur le flanc des lignes intermédiaires, de manière à bien flanquer les lignes précédentes, soit placées dans ces lignes intermédiaires, de manière à tirer à travers les intervalles des premières lignes, ou à concentrer leur feu contre un point, quand elles seraient démasquées. En général, rien de fixe et de systématique dans les dispositions d'armée à cette époque. L'artillerie était partagée en petits fragments que l'on combinait de toutes manières, avec les éléments de troupes; selon les circonstances, selon l'habileté et l'à-propos de cette disposition, cette arme pouvait encore exercer une grande influence; mais partout elle avait beaucoup perdu de son importance dans les combats.

Les armées étaient beaucoup moins denses, les éléments de troupes, placés chacun au milieu d'un grand vide, étaient difficilement saisissables.

D'un autre côté, l'artillerie était peu nombreuse, et son action se trouvait le plus souvent morcelée, éparpillée.

Du reste, à cette époque, l'opération principale des grandes armées était le siége des grandes villes. Depuis deux siècles la défense faisait des efforts continuels pour résister à la puissance de l'artillerie attaquante; ces efforts avaient été couronnés de succès; et la prise des villes était redevenue une opération difficile et très longue. L'attaque avait senti la nécessité d'augmenter la force de son artillerie, et de se retrancher pour se maintenir longtemps et fortement devant une ville assiégée. D'abord, elle s'établit dans un camp solide, qui lui servait de soutien contre les attaques extérieures et de point de départ contre la ville; ensuite, elle construisit des forts garnis d'artillerie, sur les digues et les routes, sur tous les points importants, de manière à opérer une espèce de blocus de la place; plus tard, Maurice de Nassau réunit ces forts par des lignes droites, et quelquefois même il les enclava dans de grands bastions, dont ils formaient alors les réduits. La nouveauté et la force dans beaucoup de circonstances de ces constructions, leur assurèrent une grande considération; toutes les armées s'efforcèrent de se procurer cette protection des retranchements. Alors, l'emploi des lignes devint général, l'artillerie chargée de les défendre et de les attaquer dut devenir plus nombreuse; mais elle dut aussi augmenter le calibre et la longueur de ses pièces.

§ 2.

Les Pays-Bas, assez tranquilles sous Charles-Quint, se soulevèrent sous la cruelle tyrannie de Philippe II; plusieurs villes chassèrent leurs garnisons; des masses armées, sous le

nom de Gueux-des-Bois et de Gueux-Maritimes, parcoururent toutes les provinces et osèrent lutter contre les solides armées espagnoles; ces gueux, dont la résistance fut peu longue, employaient les petites pièces d'artillerie en assez grand nombre : ainsi à leur défaite vers Lannoy, ils perdirent plus de 20 pièces de campagne.

Les princes de la maison d'Orange, génies hardis et persévérants, se mirent à la tête du soulèvement, et lui imprimèrent une forte unité. Louis de Nassau parut dans les provinces du nord, avec une armée assez nombreuse, pourvue d'une lourde artillerie tirée des villes; Guillaume de Nassau ayant ramassé, en Allemagne, des troupes et une artillerie assez nombreuse, mais confuse et mal organisée, tenait les provinces du sud. Le duc d'Albe commandait les forces espagnoles; sa sévérité impitoyable, sa haute prudence, faisaient de son armée un tout compact, homogène, vigoureux dans l'action, mais lourd dans les mouvements. calculateur froid et calme, le duc d'Albe sentit qu'avec son armée forte et parfaitement entretenue, il pouvait facilement attendre les occasions favorables pour agir, et lasser par sa temporisation les armées ennemies, confuses, indisciplinées, mal entretenues. Alors il adopta et développa le système de temporisation et de position, si employé dans les luttes européennes de la période précédente; alors, l'artillerie continua son action dans les canonnades et les défenses de position.

Le duc d'Albe marcha d'abord contre Louis de Nassau, le maintint et l'épuisa par le choix de fortes positions. Puis enfin, ayant trouvé une occasion favorable, il l'attaqua à Jemmingen; l'artillerie espagnole se trouva arrêtée par les chemins difficiles, mais le duc d'Albe s'étant emparé de 10 canons ennemis, s'en servit pour rompre les troupes.

Louis de Nassau rassemblant ses débris vient rejoindre les Allemands; le duc d'Albe, tenant toujours son armée concentrée et entourée de canons, de manière à la rendre inattaquable, poursuivit avec lenteur, arriva en présence de Guillaume, s'établit dans une très forte position, s'y maintint immobile et ruina ainsi l'armée ennemie. Guillaume se retira avec ses débris; le duc d'Albe le suivit prudemment, profitant de toutes les occasions de lui faire du mal sans rien compromettre : ayant surpris les ennemis au passage de la Gette, il se contenta de dire à son fils : « Sur « cette éminence là-bas, mettez six pièces d'artillerie de « campagne, aussi sur celle qui la regarde, et à coups de « canons chassez l'ennemi sur l'autre rive, mais surtout « n'engagez pas les troupes. »

Le duc d'Albe, ayant offensé l'orgueil de Philippe II, fut rappelé. Requesens lui succéda; d'un caractère timide, il ôta toute vigueur aux opérations militaires qui se réduisirent à quelques siéges; par sa faiblesse, la discipline des troupes fut perdue, et l'armée espagnole désorganisée. Alors vint, en 1577, don Juan d'Autriche, jeune héros, qui se laissa longtemps entraver par ses intentions pacifiques, mais qui redonna quelque vigueur aux forces et aux opérations militaires; à Gembloux, son armée, entourée de chariots et d'artillerie, repoussa celle des Etats, qui n'avait que quelques pièces. Mais les armées espagnoles étaient toujours entachées de lenteur, et sur les bords du Diemar, don Juan n'osa pas envoyer ses lourds canons, pour dégager la cavalerie écrasée par le feu des retranchements ennemis, sous lequel elle avait été attirée.

Alexandre Farnèse, grand politique, grand général, succéda à ces chefs espagnols; sa position dans les Pays-Bas était extrêmement difficile. La plupart des villes ayant

chassé les Espagnols, le principal but de Farnèse dut être de réduire ces villes, aussi les siéges devinrent presque les seules opérations de la guerre. La position instable pendant ces siéges, amena l'emploi des retranchements, des forts, des lignes, etc. Dès lors, la mobilité disparut des armées espagnoles; l'artillerie devint longue et lourde, ce ne fut guère que dans les détachements, tels que des sorties de garnison, que l'on vit l'emploi de quelques petites pièces.

Sous la direction habile et persévérante des princes d'Orange, l'indépendance des Pays-Bas s'établissait, leur puissance se développait. En 1579, Guillaume jeta les bases de ce nouvel Etat en réunissant sous son pouvoir souverain sept provinces du nord : appuyés sur cette base, Guillaume et son fils Maurice, qui lui succéda en 1584, résistèrent à tous les efforts espagnols, attirèrent peu à peu sous leur pouvoir les autres provinces, et constituèrent ainsi la Hollande indépendante. Maurice de Nassau assura ce grand événement par son habileté à profiter de toutes les erreurs de la politique espagnole, et par ses grands talents militaires. Capitaine sage, hardi, infatiguable, profondément instruit par l'étude et l'expérience dans toutes les parties de la guerre, il résuma, perfectionna ce que les généraux français et espagnols avaient fait avant lui; aussi son camp devint l'école des armées occidentales.

Les opérations de Maurice restèrent enfermées dans les Pays-Bas, et eurent pour objet principal l'expulsion des Espagnols enfermés dans les grandes places. Le génie de Maurice s'attacha à perfectionner beaucoup les grands siéges. Les lignes retranchées devinrent d'un usage continuel, soit pour assiéger les places, soit, comme à Bommers (1599), pour les défendre. Maurice fit d'abord des

lignes à intervalles, comme à Gertruidemberg (1592); plus tard, il employa celles continues, en réunissant, par de longues courtines, les forts séparés. L'action contre les villes, la défense et l'attaque des lignes étendues, amenèrent nécessairement une grande augmentation dans la quantité d'artillerie. A cette époque, les Pays-Bas, l'Allemagne et même l'Espagne avaient d'assez grandes ressources pour permettre cette augmentation. Ainsi, Maurice eut plus de 100 canons dans ses lignes contre Gertruidemberg. Mansfeld vint l'attaquer avec 22 canons seulement, il fut repoussé; alors Fuentès-de-Onoro lui envoya 40 canons de surplus. Les parcs d'artillerie destinés presque exclusivement aux siéges, à l'attaque et à la défense des lignes, n'avaient que très peu de faibles calibres. Ainsi, en (1592), contre Sterwick, Maurice avait 4 pièces de campagne seulement dans un parc de 50 bouches à feu.

L'armée de Maurice présentait une grande régularité d'organisation et de conduite; les troupes étaient partagées en bataillons et en escadrons réguliers disposés sur trois lignes. Cette armée marchait lentement et toujours réunie, campait en s'entourant de retranchements. Les parcs de grosse artillerie formaient une masse énorme; alimentés par les grandes ressources des Etats, ils étaient organisés avec beaucoup de soins, pourvus de toute espèce d'ouvriers et de munitions; au milieu d'un pays entrecoupé de canaux, cette artillerie était le plus souvent transportée par eau; aussi Maurice employa toujours un grand nombre de matelots, à cause de leur adresse dans les manœuvres de force, de leur habileté dans l'embarquement et le débarquement.

Les opérations rapides de campagne les grandes marches, les combats, les batailles étaient très rares dans cette

guerre des Pays-Bas, et il devait en être ainsi, car tout s'y opposait : l'état matériel et politique du théâtre de la guerre, le génie prudent des Espagnols et des Hollandais, la sagesse de Maurice qui refusait de risquer dans une bataille l'indépendance de son pays; aussi les armées n'étaient pas organisées pour ces opérations de campagne; l'artillerie convenable manquait. L'absence des faibles calibres et des chevaux faisaient que les pièces n'assistaient qu'en très petit nombre, dans les opérations de troupes, ou bien manquaient tout à fait. Ainsi, pour l'affaire de Turnhout (1597), Maurice avait en artillerie 2 canons de 24 et 2 pièces de campagne. En 1602, voulant livrer bataille aux Espagnols, sous Ostende, il marcha avec 3 pièces de campagne et 12 canons de 24. Enfin, à Nieuport (1600), qui fut presque la seule bataille de toute cette guerre, Maurice n'avait pas une seule pièce de campagne. (Planche 2, fig. 4.)

Maurice assiégeait Nieuport; averti de l'approche des Espagnols, il rassembla son armée pour marcher à leur rencontre, et détacha Ernest de Nassau avec une avant-garde, ayant 2 canons de 24, pour occuper le pont de Lessinghem. Ernest, retardé par ses lourdes pièces, arriva trop tard; les Espagnols, entourèrent son faible détachement et l'écrasèrent. Cependant, Maurice avançait toujours avec son armée, sa gauche appuyait à la mer, son centre était dans les dunes, et sa cavalerie à droite dans la plaine; 6 canons de 24 marchaient devant la gauche le long de la plage; ils saluèrent de leur décharge la cavalerie de l'avant-garde espagnole, dès qu'elle parut, et la forcèrent ainsi à se jeter dans les dunes. Ensuite, Maurice avança sa ligne, laissa 4 pièces devant sa gauche, et fit établir les deux autres devant la droite de son infanterie, sur une éminence. Toutes ces pièces furent très bien disposées par les matelots, sur des planches formant plates-formes.

Cependant les Espagnols ayant sept pièces de gros calibres et une pièce de campagne, avançaient le long du rivage. La flotte hollandaise approcha et leur lâcha plusieurs bordées. L'artillerie espagnole établit deux pièces de 24 contre cette flotte, et les six autres à la droite, entre les dunes et la mer. Mais toutes ces pièces s'enfonçant à chaque coup dans le sable, n'eurent qu'un tir incertain et lent. L'artillerie hollandaise, au contraire, à cause de ses plateformes, tirait rapidement et très juste; les 4 pièces de gauche, joignant leur feu à celui de la flotte, forcèrent la droite espagnole à se jeter dans les dunes; d'un autre côté, les deux canons de la droite firent de grands ravages dans la cavalerie espagnole qu'elles prenaient d'écharpe. Cette cavalerie fut culbutée par les escadrons hollandais.

Impatiente de profiter de ces succès, l'infanterie hollandaise se porta en avant. Mais elle masqua ses pièces, et fut repoussée avec vigueur par l'infanterie espagnole, qui poursuivit et marcha droit au canon presque abandonné. Maurice accourut avec sa troisième ligne auprès des batteries; toutes les pièces chargées à mitraille, avec des balles de mousquet, tirèrent presque à bout portant dans les masses espagnoles; les ravages furent terribles, et la cavalerie hollandaise acheva la déroute.

Les généraux espagnols louèrent beaucoup la manière dont le canon hollandais avait été placé et servi : le fait est que Maurice mit tous ses soins à bien employer ses grosses pièces; aussi, contribuèrent-elles beaucoup à la victoire. Les grands effets du tir à mitraille, qui apparaissait pour la première fois dans une bataille rangée en occident, produisirent une grande sensation dans toutes les armées européennes.

§ 3.

Les guerres civiles, excitées et entretenues par l'Espagne, ravageaient toujours la France. Après la victoire d'Ivry, Henri IV, rassemblant toutes ses ressources disponibles, vint avec 16,000 hommes et 13 pièces de grosse artillerie pour bloquer Paris. La ville dévorée par la famine allait bientôt se soumettre, quand les Espagnols, appelés par la ligue, pénétrèrent en France et marchèrent vers la capitale. Alexandre Farnèse conduisait l'armée de la ligue et d'Espagne forte de 22,000 hommes, et 20 pièces d'artillerie commandées par le grand maître Valentin de la Motte. Cette armée restait toujours compacte, s'avançait lentement, s'éclairant avec soin et s'entourant tous les soirs de retranchements à redans garnis de canons. Henri IV leva le blocus de Paris, marcha à la rencontre des Espagnols, et s'établit sur les hauteurs de Chelles. Sa ligne formait un croissant; les 13 canons étaient aux cornes, parfaitement appuyées. Farnèse marcha en bataille avec ses 20 pièces devant le front pour attaquer cette position; mais il la trouva trop forte, s'arrêta et se retrancha en face d'elle. Trompant Henri IV, par cette apparance d'inertie, et aussi par quelques menaces d'attaque de front, Farnèse jeta tout à coup un pont sur la Marne, y fit passer quelques troupes et 12 grosses pièces, fit brèche à Lagny et l'enleva d'assaut. Maître de cette ville, Farnèse envoya de grands secours à Paris, s'avança jusqu'à Charenton, mais se laissa arrêter par le siége de Corbeil, où il épuisa toutes ses poudres. Ensuite ayant reçu des ligueurs quelques munitions, il se mit en retraite à travers les plaines de la Champagne; son armée marchait lentement, formée en ordre massif, entourée de

chariots et d'artillerie. Henri IV, dont l'armée était dissoute, ne put que harceler cette retraite avec quelques escadrons.

Cependant le parti de la ligue, agité par des troubles intérieurs, avait beaucoup perdu de sa force. Les exaltés avaient été comprimés par Mayenne; il en était résulté plus de calme, mais aussi moins d'énergie. Les armées de la ligue se composaient principalement d'Espagnols; la principale force du parti était dans la possession de beaucoup de places. Pour soumettre ces places, Henri IV travaillait constamment à ramasser en France, en Allemagne, en Angleterre, en Hollande, le plus de forces possibles. Ayant réuni une forte armée, il vint mettre le siége devant Rouen, et y consomma en vain beaucoup de munitions : les vigoureuses sorties de Villars-Brancas, le gouverneur, détruisirent une grande partie de l'artillerie; enfin Farnèse et Mayenne eurent le temps de venir au secours de Rouen avec une forte armée d'Espagnols et de ligueurs.

Henri IV leva le siége et se retrancha fortement; l'armée de la ligue poursuivit, puis se dirigea vers Caudebec pour assiéger cette place; mais à mesure que les troupes descendaient des hauteurs sur la plage, elles étaient saluées par les bordées des navires hollandais. Farnèse arrêta son armée, disposa avec promptitude ses grosses pièces, et par un feu violent força les hollandais à la retraite. Pendant quelque temps, il s'efforça de réduire l'armée royale; mais les habiles manœuvres de Henri IV le bloquèrent dans une presqu'île de la Seine. Pour sortir de cette position critique, Farnèse se décida à passer la Seine; l'opération était difficile et bien chanceuse, car le fleuve était très large; la flotte hollandaise pouvait venir couper le passage, Henri IV pouvait poursuivre, et culbuter l'armée pendant l'opération.

Farnèse se tira d'une position si difficile par un habile em-

ploi de son artillerie. Il fit construire sur la rive droite une redoute entourée de dehors, et laissa, pour occuper ces ouvrages, beaucoup de mousquetaires et 4 pièces de campagne sous les ordres de Ranusse. Il fit de plus élever sur la rive gauche un fort à trois éperons. Un grand nombre de bateaux, pontons et radeaux étant descendus de Rouen, Farnèse passa pendant la nuit toute sa grosse artillerie, puis l'établit dans le fort, d'où elle flanquait les ouvrages de la rive gauche, et battait tout le cours de la rivière.

Pendant cette même nuit, Henri avait ordonné de tenir préparées les six pièces de son artillerie, et avait pris toutes les mesures pour attaquer la position de Farnèse. Averti du passage des Espagnols, il ordonna à cette artillerie de le suivre le plus rapidement possible, et se précipita en avant avec sa cavalerie; que pouvaient des cavaliers contre des retranchements bien défendus par la mousqueterie et l'artillerie? Henri IV, tenu à distance par les boulets, se voyait obligé d'assister impuissant au départ de son habile ennemi, il se désespérait du retard de l'artillerie (1), ordonnant de la conduire, dès son arrivée, sur une colline pour battre le passage. Lorsque les canons français arrivèrent, toute l'armée espagnole avait passé; Ranusse évacuait la redoute après avoir placé ses quatre pièces sur des pontons. Les canons français firent un feu violent contre ce passage; mais ils étaient placés trop haut, et les boulets s'enfonçaient dans l'eau. La flotte hollandaise, remontant la Seine, se présenta aussi pour enlever Ranusse; les grosses pièces

(1) Quelques auteurs accusent Biron; mais la lourdeur du matériel et la rapidité de la marche étaient des causes suffisantes pour produire ce retard.

du fort la forcèrent à la retraite. Au moyen de cet habile emploi de son artillerie, Farnèse put sortir de sa position très difficile, et faire une retraite assurée vers les Pays-Bas.

Les Espagnols partis, Henri IV travailla à soumettre les villes qui obéissaient à la ligue. En 1592, il assiégeait Laon; Mansfeld et Mayenne, avec 12,000 hommes et 12 canons, s'avancérent pour secourir la ville. Henri se porta à leur rencontre, et les canonna vivement avec 8 grosses pièces qu'il fit établir sur une hauteur; les Espagnols, arrêtés par cette artillerie, firent de vains efforts pour l'enlever, et se décidèrent à la retraite. Mayenne la couvrit avec ses 6 pièces de campagne; il traversa une vaste plaine, se retirant en échiquier, et son artillerie faisant feu dans les intervalles des troupes. Arrivé à un chemin étroit, et vivement pressé par la cavalerie royale, il disposa son artillerie de chaque côté du défilé, sur les bords, et repoussa ainsi les efforts de cette cavalerie. Averti assez tard de la retraite de l'ennemi, Henri s'était précipité en avant avec quelques escadrons, ordonnant à 4,000 fantassins et à 3 coulevrines de le suivre; mais ces pièces, trop lourdes pour agir dans une poursuite, n'arrivèrent pas à temps.

Ainsi, parce qu'une artillerie nombreuse et mobile manquait aux Français, tous leurs efforts se brisaient contre les prudentes et massives retraites des Espagnols. Ceux-ci de leur côté tiraient de grands avantages de leurs pièces de campagne, qu'ils employaient en plus grand nombre que dans les Pays-Bas.

Henri IV ayant embrassé la religion catholique, entra dans Paris, et réunit dans sa personne les trois partis: royal, protestant, catholique; il travailla à opérer la fusion de tous ces éléments divers, et vit dans une déclara-

tion de guerre à l'Espagne le plus sûr moyen d'y parvenir. Pour répondre à cette déclaration, Philippe II envoya deux armées en France : l'une envahit la Bourgogne, mais fut repoussée par l'énergique combat de Fontaine-Française, pendant que la grosse artillerie royale soumettait les citadelles de Beaune, de Dijon, etc., l'autre armée espagnole envahit la Picardie, et s'empara du Catelet, de Cambrai, et de Doullens.

Pendant le siége de Doullens, le duc de Bouillon voulut introduire un secours dans la ville. Fuentès-de-Onoro, qui commandait les Espagnols, détacha à sa rencontre une avant-garde de cavalerie suivie de deux brigades d'infanterie ayant chacune 4 pièces de campagne, et agissant séparément. Bouillon culbuta l'avant-garde, et poussa à gauche pour entrer dans la ville; mais il rencontra la brigade espagnole de droite dont l'artillerie le canonna vivement. De Rosne, qui commandait la brigade espagnole de gauche, entendit la canonnade, et appuya à droite. Il établit ses 4 pièces sur une hauteur d'où elles prenaient d'écharpe le petit corps français; ce dernier se trouvant alors battu par le feu concentré des 8 pièces, fut repoussé. Bouillon fit sa retraite. Les Espagnols le poursuivirent précédés des 8 pièces d'artillerie, qui canonnèrent vivement. L'amiral de Silly, qui, avec la cavalerie, couvrait la retraite, et s'arrêta souvent pour charger, fut presque écrasé.

En 1596, faute de ressource des deux côtés, la guerre languit; mais en 1597, les Espagnols ayant surpris Amiens, une grande terreur se répandit dans le nord de la France; Henri déploya de puissants efforts pour reprendre cette ville. Le siége fut le plus remarquable de tous ceux faits jusqu'alors par les troupes françaises. Biron le conduisait, il entoura la ville de lignes ayant 35,000 toises de développe-

ments, flanquées par de petits bastions garnis de petites pièces, et par sept grands forts pentagonaux armés de grosse artillerie. L'archiduc d'Autriche s'avança pour faire lever le siége, il avait 15,000 hommes et 18 canons; il marchait dans le plus grand ordre et toujours entouré de chariots. La cavalerie royale sortit pour arrêter cette marche, mais elle fut repoussée en désordre: l'archiduc poursuivit; il se trouva arrêté par le canon des lignes, et par des grosses pièces disposées sur des hauteurs reconnues à l'avance. Une batterie établie en face du village de Longpré, par lequel voulait forcer l'armée espagnole, fit des ravages terribles, chaque coup emportait des files entières. Les Espagnols furent arrêtés par ce feu; puis voyant la belle contenance de l'armée française, ils se mirent en retraite, marchant avec beaucoup d'ordre et de lenteur. L'infanterie était partagée en trois gros bataillons, ayant chacun 6 pièces d'artillerie. Henri poursuivit, mais ne put rompre cette armée. Après s'être rendu maître d'Amiens, il vint devant Arras, et salua la ville de plusieurs volées de canon pour défier l'archiduc au combat; les Espagnols refusèrent, et bientôt Philippe II signa la paix de Vervins, 1598. Henri IV parvint ainsi à pacifier l'extérieur et l'intérieur du royaume.

SECTION II.

§ 1.

Après ces longues guerres, quelques Etats profitèrent de la paix pour créer, organiser, ou renforcer leurs forces militaires.

L'Angleterre, devenue puissante sous Elisabeth, était tombée dans les mains du timide Jacques Ier, entravé à chaque instant par la résistance des communes : de là résulta

naturellement que les forces militaires du royaume tombèrent dans une négligence complète. L'Allemagne, sous l'inerte Rodolphe, était toujours agitée par les controverses religieuses. Les luttes étaient rares, et n'avaient le plus souvent pour but que la soumission de villes rebelles à l'autorité catholique. Les forces militaires étaient confuses, mal organisées, l'artillerie était peu nombreuse, et extrêmement lourde; celle dite de campagne était presque oubliée.

Après la paix avec la France et avec les Pays-Bas, l'Espagne s'épuisa de plus en plus sous le gouvernement des favoris de Philippe III. Malgré les grandes richesses territoriales, les ressources manquèrent souvent pour entretenir les armées devenues cependant peu nombreuses. Ces armées composées de troupes vieillies dans la guerre, conservèrent cependant une grande valeur; elles furent toujours remarquables par l'unité et par les soins qui présidaient à leur organisation, grâce aux institutions acquises et au talent des chefs; le plus remarquable parmi ces chefs fut Spinola, qui longtemps commanda les forces espagnoles dans les Pays-Bas. Formé à la guerre dans ces contrées, pendant les dernières années, alors que les opérations se bornaient à des siéges, ayant dirigé lui-même le fameux siége d'Ostende, Spinola dut recbercher pour son artillerie les qualités les plus précieuses pour ces opérations; il employait très peu de pièces de campagne, et sacrifiait complétement la mobilité à l'avantage de la longueur. Ainsi, en 1610, il demandait de renforcer les pièces de campagne, au point que chaque canon de 12 et de 6 pesa quatre cents fois son calibre.

La Hollande avait fait reconnaître sont indépendance en 1609; ses ressources étaient grandes, son armée était forte, bien organisée, et bien commandée par Maurice de Nassau. Tout dans cette armée était classé, organisé avec soin, l'ar-

tillerie était nombreuse, bien tenue, mais presque toute de gros calibres; les pièces de campagne de 12 et de 6 étaient peu nombreuses et très lourdes.

Telle était la situation moyenne de l'artillerie employée par les armées. Quant à la position générale de l'arme, elle présentait une confusion extrême qu'augmentait incessamment la manie naissante des classifications. En Espagne, en Hollande, en Allemagne, on pouvait compter plus de cent pièces diverses et déterminées, depuis les plus longues et les plus lourdes jusqu'à celles d'une longueur et d'un poids peu forts. Ainsi la masse des pièces se partageait en trois grandes espèces contenant chacune sept à huit calibres : chacune de ces espèces se subdivisait en trois autres, et chacune de ces dernières se partageait au moins en trois nouvelles espèces. De là résultaient une confusion extrême de pièces et de dénominations.

La France débarrassée enfin des ennemis extérieurs et de l'anarchie intérieure, s'éleva rapidement à une grande prospérité, reprit son rang à la tête des puissances européennes. Henri IV, maître du royaume, travailla constamment à rétablir l'ordre et l'unité; il fit prospérer l'agriculture, l'industrie, le commerce, l'administration, et s'efforça d'organiser une grande puissance militaire.

Les longues guerres civiles avaient épuisé l'artillerie de France. Henri, qui appréciait toute l'importance de cette arme pour la puissance défensive et offensive des Etats, pour la suprématie de la royauté dans les luttes intérieures, fit les plus grands efforts pour la recréer nombreuse et bonne. Il dépensa des sommes énormes pour cette artillerie, et en confia la direction à Sully, le plus grand homme de son temps.

Sully, avec son activité et sa persévérance admirables,

fit fabriquer de tous côtés de l'artillerie, et pourvut à l'approvisionnement, en pièces et en munitions, de toutes les places du royaume. Pour ces grandes et nouvelles constructions, Sully sentit vivement la nécessité de sortir de l'arbitraire et de la confusion qui avaient régné jusqu'alors; il s'efforça de soumettre tout le système d'artillerie à des principes d'unité, de simplicité et de discussion.

La nécessité et les avantages du monopole de l'artillerie entre les mains de la royauté, étaient vivement appréciés, surtout après les longues guerres civiles qui venaient de ravager la France. Aussi l'ordonnance de 1572, qui sanctionnait ce monopole fut rappelée et étendue. Sous le point de vue seul d'artillerie, ce monopole avait l'immense avantage d'assurer, par tout le royaume, la régularité des constructions suivant les principes établis comme les plus favorables.

Sully posant les bases de grands progrès dans l'avenir, soumit à la discussion la détermination de ces principes. Là se trouvèrent en présence deux influences contraires; l'une provenant des premières guerres civiles de France, demandait une artillerie de petit calibre et légère, l'autre provenant des dernières guerres en France et de la longue lutte des Pays-Bas, demandait des pièces de gros calibres, longues plutôt que légères. Une troisième influence, celle qui dirigeait la discussion, était l'opinion des chefs de l'artillerie, dont plusieurs avaient vieilli dans les principes de d'Estrées, et la pratique des guerres précédentes. Cette dernière influence, espèce de moyenne entre les deux premières, devait naturellement dominer dans une discussion libre et éclairée. Dirigée par ses études spéciales, les traditions de l'armée, l'expérience, cette influence dut chercher à mettre l'artillerie à hauteur de toutes les circonstances de la guerre; elle dut classer, établir, perfectionner beaucoup dans ce vaste ensemble.

La confusion des calibres était devenue très grande; l'ordonnance de 1572 n'avait pu être exécutée d'une manière générale, de plus cette ordonnance admettait des calibres trop irréguliers et trop faibles. Sully s'efforça de parer à ces inconvénients, en établissant les seuls calibres de 48, 32, 16, 8, 4, 2, et en ramenant le poids des projectiles à celui de leurs calibres titulaires.

Les calibres de 48 et de 2 étaient réservés pour des circonstances spéciales, presque accidentelles. Ceux de 32, 16, 8, 4, d'origine française, devaient, comme du temps de d'Estrées, être employés dans toutes les circonstances de la guerre.

De la distinction tranchée qui commençait à s'établir entre les opérations de siége et celles de campagne, résulta naturellement l'idée de rendre différentes les bouches à feu de même calibre destinées à ces opérations. Chacune des pièces de l'époque précédente, le canon, la coulevrine et la bâtarde, servit de type à un genre de bouches à feu, chaque genre pouvant comprendre toute espèce de calibres.

Le canon, et surtout le canon renforcé avait peu de longueur. En appliquant les règles de leurs constructions aux calibres inférieurs, on parvenait de suite à une artillerie fort légère; on proposa même de pousser cette légèreté à ses dernières limites, en demandant pour ce genre de pièces une longueur de quinze calibres et un poids de cent fois celui du projectile. Mais les idées militaires, influencées alors par la guerre des Pays-Bas, appréciaient les inconvénients plutôt que les avantages de cette artillerie légère. Les gros calibres de 48 et de 32 restèrent seuls soumis à ces règles de construction.

La coulevrine de 16, portée au poids de trois cent soixante fois le calibre et à une longueur de trente-deux diamètres, servit de type au second genre de bouches à feu.

Ces pièces, destinées surtout aux guerres de siége et de position, étaient regardées comme ayant besoin d'une grande longueur d'âme pour tirer derrière les retranchements et à de grandes distances. Les bouches à feu de ce genre s'appelaient pièces longues, et étaient les plus lourdes du système. Elles représentaient l'influence des traditions et de la guerre des Pays-Bas. Relativement à la mobilité, les calibres de 8 et de 4 offraient un progrès en les comparant aux pièces du temps de d'Estrées et à celles actuellement employées par les Espagnols, les Hollandais, les Allemands, etc.

La bâtarde de 8, modifiée comme nous avons vu dans les dernières opérations de Henri IV, servit de type pour le troisième genre de bouches à feu. Ces pièces, moyennes entre le canon et la coulevrine, eurent généralement un poids de 230 calibres et une longueur d'âme de 27 diamètres; ces pièces appelées courtes, et comprenant surtout les calibres de 8 et de 4, étaient réservées presque exclusivement pour les opérations de campagne. Ce genre de bouches à feu était dû à l'influence des guerres civiles de France, tempérée par les traditions en artillerie et par la guerre des Pays-Bas. Ce genre constituait un immense progrès exécuté, c'était une artillerie de campagne extrêmement légère relativement à l'artillerie employée par les autres puissances occidentales.

Ainsi, l'artillerie française était plus avancée et plus complète que les autres artilleries occidentales. Ce qu'elle offrait surtout de remarquable était : le classement, l'ordre, la régularité, la perfectibilité établie par les principes, la discussion et les ordonnances. Sully, pénétré de la haute importance de toutes ces qualités, les appliqua autant que pouvaient le permettre l'organisation politique et administrative de la France, la grossièreté des procédés de fabri-

cation et de vérification. Il fit les plus grands efforts pour amener l'unité dans toutes les parties de l'artillerie; et, dès 1605, il montrait avec orgueil 50 gros canons, tous pareillement fondus et équipés. Un grand progrès fut encore l'emploi d'une seule espèce de poudre pour toutes les bouches à feu. Auparavant, chaque calibre avait sa poudre particulière. *Par cette réduction*, dit Jacques Fumée, *on obtiendra de grands avantages, et on évitera de grands désordres.*

Sully s'occupa beaucoup du personnel de l'artillerie, l'épura en chassant beaucoup d'employés indignes qui s'étaient introduits pendant le bouleversement des guerres civiles, s'efforça de soumettre ce personnel à une organisation militaire, de telle sorte que le service de l'artillerie fut fixé régulièrement et assuré pour toujours dans tout le royaume. Le personnel agissant aux armées, était moins un corps militaire, qu'une réunion d'employés, dirigés par des chefs entièrement séparés des corps de troupes. Cependant la présence continuelle et indispensable de l'artillerie, dans toutes les opérations de la guerre, sa coopération avec les troupes, dans toutes les circonstances, amenaient des rapports fréquents entre ce personnel, les troupes et leurs chefs. De là résultait la nécessité d'un ordre hiérarchique, d'une certaine assimilation dans les grades.

Le grand maître, dont la charge se réduisait de plus en plus au fait immense de l'artillerie, fut établi grand dignitaire de la couronne et assimilé aux maréchaux de France(1). Les maîtres généraux et maîtres d'artillerie furent assimilés

(1) Henri IV dit même au comte de Soissons, prince du sang, qui se plaignait du rang que prenait Sully : « *Marchant en corps d'armée, le grand maître de l'artillerie tient le premier quartier après le roi.* »

aux officiers généraux de troupes, les commissaires provinciaux aux officiers supérieurs, les commissaires ordinaires et extraordinaires aux capitaines, les sous-commissaires, officiers, pointeurs, etc., aux lieutenants et sous lieutenants, etc. Cette assimilation des chefs de l'artillerie aux officiers des troupes était un premier pas. Un autre progrès très important aussi fut l'organisation, pour le temps de guerre seulement, de tous les hommes de l'artillerie en compagnies établis militairement.

Ainsi, le personnel de l'artillerie française se régularisait, se solidifiait de plus en plus, s'enracinait fortement dans l'armée; en raison même de cette force, ce personnel était entièrement distinct, il agissait et s'administrait à part des chefs de troupes. Il devait en être nécessairement ainsi, à une époque où l'ensemble des connaissances militaires était assez peu répandu. L'artillerie s'enfermait alors dans un mystère scientifique et artistique, que les généraux de troupes n'abordaient presque jamais.

Telle était la position générale des artilleries occidentales et surtout de celle de France, qui marchait de beaucoup à leur tête. La plupart de ces artilleries avaient rétrogradé, étaient dans une confusion que des classifications subdivisées s'efforçaient en vain d'éclairer. Généralement l'artillerie employée aux armées était négligée dans ses détails et entachée d'une grande lourdeur. Cependant, le temps avait apporté plus de simplicité et d'exactitude dans beaucoup de parties, plus de connaissances théoriques et pratiques.

La faculté de rapidité dans le service des pièces, avait été généralement augmentée par l'emploi, dans quelques circonstances, de la cartouche à boulet, par la simplification de la manœuvre de la pièce, par le partage de cette manœu-

vre entre plusieurs canonniers, enfin, par quelques améliorations apportées dans les armements, telles que l'écouvillon et le refouloir disposés sur la même hampe.

La justesse du tir avait fait de grands progrès; on commençait à discuter l'influence de beaucoup de circonstances, on s'efforçait de comprendre et de résoudre le problème de la trajectoire. Les pièces étaient plus régulières; elles avaient un très petit angle de mire naturel; d'où résultait une faible portée de but en blanc. On comprenait alors que, pour les distances plus éloignées, il fallait pointer au-dessus du but; à cet effet, on employait accidentellement une hausse mobile à la culasse; mais, le plus souvent, on se servait du quart de cercle appliqué sur la pièce, ou introduit par une branche dans l'âme.

Désormais, la puissance de l'artillerie était beaucoup augmentée par l'emploi de la mitraille et des projectiles creux. Partout la mitraille commençait à être utilisée dans les opérations de campagne; les Hollandais et les Espagnols l'avaient employée dans la guerre des Pays-Bas, les Allemands contre les Turcs. En France, on avait vu les escadrons de Montpensier repoussés à l'attaque d'un pont par la décharge à mitraille de deux pièces de campagne (1594 investissement de Harfleur). Cette mitraille était assez souvent des balles ou des angulaires en fer, pesant jusqu'à cinq onces; mais, le plus souvent, on employait des balles de plomb contenues dans des gargousses, en fer, en bois, en toile, ou groupées autour d'un point central. L'emploi des projectiles creux, qui avait pris une très grande extension pour les siéges, n'était pas encore répandu pour les opérations de campagne, on cherchait toujours à les tirer avec le canon, l'obusier se répandait peu. Quelquefois ces projectiles étaient remplis de matière incendiaire, de lingots de fer ou de balles de plomb.

Les affûts étaient à flasques, très lourds et de très longs, afin d'être moins fatigués et de moins reculer. Ils avaient toujours l'encastrement de route, et portaient avec eux des leviers et des coins pour exécuter le changement d'encastrement. Ces affûts étaient très peu mobiles, et avaient des roues fort basses; ceux pour les pièces de campagne avaient des crochets pour les prolonges, mais les armements étaient transportés à part. Presque partout les attelages étaient par couples avec un limonier.

§ 2.

A cette époque, les idées et les tendances militaires développées dans quelques ouvrages(1), présentaient, en France, un état remarquable et assez perfectionné. C'était un mélange de la rapidité et de la vigueur résultant des guerres civiles, avec la lourdeur et la solidité résultant des influences espagnoles et flamandes.

On demandait que les troupes fussent désormais partagées en éléments égaux, ayant même force, même organisation, même ordonnance. Ces éléments devaient être réunis en même nombre, de manière à former des brigades égales, soit d'infanterie, soit de cavalerie. Si l'armée était peu nombreuse, elle devait être partagée en trois brigades; si elle était très forte, elle devait être partagée en trois corps composés chacun de trois brigades. Dans le premier cas,

(1) Un des plus remarquables et des plus complets est celui de Jérémie Billon, énorme in-folio, imprimé à Lyon vers 1612, et traduit en Allemand en 1613. *C'est à ce livre qu'on doit une partie des règles essayées et pratiquées jusqu'au siècle suivant.* (Général Bardin.)

l'artillerie devait former un parc unique, et, dans le second cas, chaque corps devait avoir son artillerie.

On admettait, que la force et la nature des parcs d'artillerie devaient varier suivant les circonstances. Généralement, en France, ces parcs demandés, comprenaient plus d'une pièce par 1,000 hommes, et étaient ainsi composés : un tiers de gros canons, un tiers de coulevrines, et un tiers de pièces de campagne. Chez les Espagnols et les Hollandais on demandait pour une armée de 40,000 hommes un parc de 30 pièces dont 7 de campagne (*Diego-Ufano*). Dans la conduite de l'artillerie, on sentait vivement toute l'importance du personnel, et on s'occupait beaucoup de son organisation aux armées. On demandait pour général d'artillerie un homme d'un grand savoir, parfaitement au courant des opérations militaires, d'une grande activité d'esprit et de corps, pour tout diriger, visiter, corriger. Ce général devait avoir sous ses ordres beaucoup d'officiers pour diriger les munitions, les attelages, l'administration, le personnel, le matériel, la conduite de l'artillerie dans toutes les opérations. Il fallait pour cette artillerie un grand nombre d'hommes de toute espèce : des troupes pour la garder, des pionniers, des servants tirés le plus souvent des corps d'infanterie, des ouvriers de toutes sortes, des canonniers, *sorte de gens bien nécessaires qui doivent avoir une grande importance, être faits à toute sorte de peines et de travaux.*

Les marches devaient varier suivant les circonstances, avoir lieu sur une ou plusieurs colonnes. Dans les pays de montagnes, chaque colonne devait avoir quelques pièces pour forcer les petits postes. Le plus souvent on devait employer une espèce de marche de flanc sur trois colonnes. La cavalerie occupait celle extérieure, l'infanterie et le canon

celle du milieu, les bagages celle extérieure; ces derniers devaient toujours être séparés du canon afin de ne pas l'embarrasser. Quelquefois on pouvait, comme les Espagnols et les Hollandais, marcher sur une seule route; alors le canon venait après le premier tiers de la colonne. Le parc formait une longue file; les pièces de campagne allaient en tête suivies de quelques chariots à munitions, les grosses pièces venaient ensuite suivies des voitures de parc. Quand il y avait danger, on devait laisser à la queue quelques pièces de campagne. Les troupes chargées de la garde du canon, devaient marcher en file sur les flancs du convoi. Si ce dernier était trop long, elles devaient être massées en petits corps disposés de distance en distance. Les gentilshommes de l'artillerie et les canonniers devaient marcher au milieu de ces troupes.

Dans les logements, l'artillerie devait être en partie auprès du quartier général, et le reste disposé de manière à bien battre les avenues. Le plus souvent on devait s'entourer de lignes bien flanquées par des petits bastions ou redans, et soutenues de distance en distance, par de petits forts bastionnés garnis de canons. En plaine, contre une nombreuse cavalerie, celle des Turcs, par exemple, on devait se disposer en carrés couverts par des lignes de chariots, et des canons. *Mais cet ordre massif est trop dangereux quand la cavalerie peut mener avec elle dix à douze canons.* (Billon.)

Pour combattre, il fallait tâcher d'avoir une artillerie supérieure à celle des ennemis. Les grosses pièces devaient être réunies en batteries sur des hauteurs latérales bien défendues; celles de campagne devaient être disposées avec les troupes. Ces dernières se prêtaient à une foule de combinaisons, dont on s'ingéniait tous les jours à augmenter le nombre. Dans l'ordre de la brigade, les bataillons et esca-

drons étaient très espacés entre eux et disposés sur plusieurs lignes; les brigades d'un même corps étaient établies, tantôt en ligne droite, tantôt en échiquier, tantôt en échelons; la position de l'artillerie de campagne devait alors être très variable; généralement, elle était placée dans les intervalles de troupes, partagée en batteries de deux à trois pièces. Billon recommandait de placer des faucons à chaque coin de cavalerie, pour agir contre les masses de cavalerie ennemie : on proposa même d'employer les fusées de guerre à cet usage.

Quand on s'avançait pour attaquer l'ennemi en plaine découverte, la cavalerie devait aller en avant-garde avec une couple de faucons. L'armée devait suivre avec l'artillerie de campagne traînée à force de bras et de chevaux, les pièces devaient approcher le plus possible de l'ennemi et tirer jusqu'au dernier moment, *car, quelques pièces prises ne font rien à l'affaire*. Si on se trouvait séparé de l'ennemi par des obstacles infranchissables, on devait le tourmenter à coups de canons; dans le cas où il était retranché, on ne devait pas l'attaquer, si on était inférieur en artillerie; mais, si on avait une artillerie supérieure, on devait avancer contre la position, peu à peu et par retranchements aussi larges que possible et garnis d'artillerie; on devait écraser par des batteries de six à douze pièces, les ouvrages avancés de l'ennemi.

Dans les passages de rivière, tout dépendait de l'emplacement de l'artillerie, qui devait être dominante et couverte par des épaulements. La défense devait rester assez loin pour éviter cette artillerie; mais elle devait maintenir les troupes passées, par le feu de grandes coulevrines.

Dans les poursuites, le canon ne devait marcher qu'avec l'infanterie; dans les retraites au contraire, on devait

conserver à l'arrière-garde des coulevrines avec double attelage; mais ce ne devait être qu'autant que la lourdeur des pièces ne compromettrait pas la retraite; car autrement, il vaudrait mieux les enterrer ou les détruire. En plaine, la cavalerie devait former l'extrême arrière-garde, et laisser dans la ligne de grands intervalles, à travers lesquels devait tirer le canon marchant au centre ou sur les ailes de la ligne d'infanterie. On pouvait encore placer quelques pièces légères sur les flancs de la cavalerie; mais il fallait alors une grande diligence pour atteler et dételer sans repos. Dans ces retraites, en présence de l'ennemi, les pièces devaient marcher sur leurs affûts et sans avant-trains; mais hors la présence de l'ennemi, elles devaient être sur quatre roues pour marcher plus vite.

Dans les passages de défilés, les grosses pièces devaient passer d'abord, quelques pièces de campagne devaient toujours rester à l'extrême arrière-garde, et passer les dernières. Si l'on était forcé au combat, les grosses pièces devaient s'établir dans la deuxième ligne, de manière à bien flanquer tous les points de la première.

Dans toutes les opérations, l'artillerie jouait, on le voit, un rôle varié, pénible et fort important. Aussi Billon, qui généralement s'occupe peu de cette arme, est-il forcé d'assurer que « *la science de bien conduire l'artillerie est une des plus nécessaires que puisse avoir un grand homme de guerre; et que de cette partie il peut tirer de grands avantages.*

Grâce aux soins et à la persévérance de Henri IV et de Sully, la France se développait dans une grande prospérité, sa force militaire devenait la plus puissante de l'Europe. Sully avait réuni la plus belle artillerie que l'on eût jamais vu; il la montrait avec orgueil, et disait qu'avec elle il n'y avait pas

de place capable de résister. Le duc de Bouillon, mais surtout le duc de Savoie, sentirent cette puissance de l'artillerie; leurs places tombèrent rapidement sous les boulets.

Henri IV voulut profiter de la forte position de la France pour établir l'équilibre européen, en abaissant la trop puissante maison d'Autriche; il voulait assurer pour longtemps la paix générale, en établissant un congrès européen pour traiter les affaires de toutes les nations.

La France devait fournir une armée régulière de 32,000 hommes d'infanterie, 8,600 de cavalerie et 50 pièces d'artillerie, pour marcher à la tête des troupes confédérées. Dans cette gigantesque entreprise, l'état militaire de la France allait servir de modèle à l'Europe, et Henri IV, ce beau génie, qui avait dû gaspiller ses talents militaires dans une foule de petites actions soutenues avec des ressources misérables, mais qui, devenu plus tempéré et plus puissant, était à hauteur de toutes les parties de l'art de la guerre, Henri IV allait devenir pour toute l'Europe le restaurateur et le directeur de l'art militaire. Mais, le poignard de Ravailhac anéantit ce bel avenir, replongea la France dans l'anarchie et livra à Gustave-Adolphe le grand rôle à remplir en Europe.

LIVRE TROISIÈME.

1494 à 1610.

CHAPITRE PREMIER.

Artilleries orientales, Turquie, Autriche, Hongrie, Transylvanie, etc., Pologne, Russie, Danemark, Suède.

Section I. — § 1. Etat politique des peuples d'Orient, grandes invasions, recours à l'artillerie. — Armées orientales, état des troupes et de l'artillerie, nature, organisation et service de cette arme. — Son action dans les diverses opérations de la guerre.

Section II. — § 1. Artillerie chez les Turcs, grandes invasions dans l sud-est de l'Europe. — Expéditions et conquêtes de Mahomet II. — Guerres de Sélim; en Perse, bataille de Tchaldiran; en Syrie et en Egypte, destruction de l'empire des mameluks. — § 2. Règne de Soliman II. — Grandes guerres en Europe et en Asie. — Bataille de Mohacz, conquête de la Hongrie. — Siége de Vienne. — Dernières guerres de Soliman. — § 3. Etat et permanence de l'artillerie turque. — Successeurs de Soliman, guerres malheureuses. — Guerres contre les Allemands, expéditions de Mahomet III, positions retranchées. — Guerres contre la Pologne, bataille de Choczim.—Amurath IV, réorganisation des forces turques, guerre de Perse.

Section III. — § 1. Etats chrétiens attaqués par les Turcs, position politique et militaire, état de l'artillerie. — Luttes de la Hongrie; Huniade. — Luttes de l'Albanie, Scanderberg. — Hongrie sous Mathias Corvin, conquête de Soliman. — Hongrie après le désastre de Mohacz, influence des Allemands, domination de l'Autriche. — § 2. Pologne état politique et militaire, position incertaine de l'artillerie. — Guerres

et marche de la Pologne sous les Jagellons. — Trône électif; Henri de Valois, Etienne Bathori; Sigismond Wasa, guerres contre les Suédois, les Russes et les Turcs. — Prospérité de la Russie. — § 3. Russie, développement rapide de l'empire. — Ivan IV, grandes armées et grandes masses d'artillerie. — Feodor Godownoff, bataille sous Moscou contre les Tatars; immenses armées russes, guerres civiles.

Section IV. — § 1. Etats du nord, position de leur artillerie. — Domination du Danemark, misère de la Suède, grande bataille sous Stokholm. — § 2. Gustave Wasa, indépendance et organisation de la Suède. — Etat militaire, artillerie. — Successeurs de Gustave; Erick; guerres de Charles IX; progrès de l'artillerie. — Etat du Danemarck. — § 3. Suède sous Gustave Adolphe, organisation intérieure; état militaire; artillerie. — Guerres entre la Russie et la Pologne.

SECTION I.

§ 1.

Pendant que l'Europe occidentale parvenait, après plusieurs siècles d'efforts, à secouer la barbarie et l'anarchie amenées par les conquérants du nord; pendant que les connaissances humaines, fortes des traditions anciennes et des impulsions nouvelles, faisaient de grands progrès; pendant que, grâce aux armées permanentes et au développement de l'artillerie, les grands pouvoirs s'établissaient sur des bases solides; pendant que, par des guerres longues et générales, tout se développait, s'éclairait, s'équilibrait en Occident, les nations orientales, plongées encore dans une assez grande ignorance, veillaient sur la frontière d'Europe. Là, toujours à cheval et les armes à la main, elles arrêtaient les peuplades envahissantes, qui se précipitaient des glaces du Nord ou des plateaux de l'Asie.

Trois grandes invasions menaçaient sans cesse la frontière orientale de l'Europe; les Turcs en masses nombreuses et

fortement organisées attaquaient par le sud; les Tatars, tourbillons de peuples sauvages, attaquaient par le centre; les Scandinaves tourmentaient le nord de la frontière. Pour résister à ces invasions, les rôles furent partagés entre les Etats de l'Europe orientale : les Etats de Grèce, Bulgarie, Bosnie, Servie, Albanie, Valachie, Transylvanie, etc., soutenus par la Hongrie, qu'appuyèrent souvent l'Autriche et l'Allemagne méridionale, eurent pour mission d'arrêter les Turcs. La Russie engagea une lutte à mort contre les masses de Tatars; la Prusse, possédée alors par l'ordre teutonique, arrêta les hommes du Nord; enfin, la Pologne placée au centre de ce vaste cercle de défense, grandit, puis s'épuisa dans des luttes contre tous ses ennemis.

Les peuples qui faisaient ces invasions, étaient presque sauvages, et alors tendaient à étouffer la civilisation des Etats envahis. D'un autre côté, ces Etats, peu avancés, sans traditions, occupés par des guerres continuelles, soit contre les envahissants, soit contre l'anarchie intérieure, ne pouvaient développer par eux-mêmes leur civilisation et leurs institutions militaires. Alors, comme ils se sacrifiaient pour le salut de l'Europe occidentale, cette dernière, qui sous la protection de ce sacrifice avait développé ses forces, dut à son tour venir en aide aux Etats orientaux, en leur apportant les connaissances qu'elle avait acquises. Ces Etats adoptèrent avec empressement les nouveaux moyens et rattrapèrent, sous le rapport matériel, le temps perdu. Ils employèrent de nouvelles forces et en retirèrent de grands avantages pour chasser les barbares, pour s'organiser comme puissances, et pour s'introduire dans l'équilibre européen. L'artillerie fut la plus importante de ces forces apportées par l'Occident aux Etats orientaux.

Tous les peuples qui luttaient à l'est de l'Europe firent

les plus grands efforts pour s'assurer l'artillerie, cette puissante massue contre la barbarie, cet emblème de la puissance chez les Etats modernes.

Les Tatars seuls, trop éloignés du centre de l'Europe, connurent à peine cette nouvelle arme; les Russes, encore barbares, restèrent longtemps avant de l'employer, et passèrent des siècles dans des luttes sanglantes et indécises contre leurs conquérants. Enfin, ils appelèrent chez eux des étrangers de toutes les nations, déployèrent les plus grands efforts pour avoir une puissante artillerie. Alors, ils purent arrêter, chasser les Tatars, les attaquer chez eux.

Les hommes du Nord étaient peu nombreux et trop rapprochés de la masse européenne pour que leurs invasions pussent conserver une grande influence. Les riches villes anséatiques et l'ordre teutonique les arrêtèrent en employant contre eux toutes les ressources militaires. Refoulés dans leurs montagnes, les Scandinaves appelèrent à eux la civilisation, et les institutions militaires de l'Occident; ces institutions prospérèrent, et bientôt le petit Etat de Suède put jouer un grand rôle.

Les Turcs formaient l'invasion la plus formidable; ils frappaient l'Europe au point le plus faible, près du centre de la civilisation; ils disposaient de très grandes ressources, agissaient avec force et prudence. Ils s'établirent solidement en Europe, dans la position la plus avantageuse, s'emparèrent des villes les plus grandes, étendirent leurs expéditions dans les trois parties du monde, exercèrent longtemps une grande influence et une grande terreur. Déjà avancés en organisation pour l'époque, inaccessibles par caractère aux innovations, les Turcs devaient n'adopter que très peu des institutions militaires de l'Occident : quelquefois même ils servirent de modèles. Mais un fait remarquable, c'est qu'ils

s'empressèrent de se procurer une forte artillerie, en appelant à eux toutes les ressources étrangères; ils sentaient que cette arme était le moyen d'action le plus fort, la démonstration la plus évidente d'une grande puissance. Presque toute l'Europe occidentale concourut à la formation de cette artillerie turque : les Grecs, les Italiens et surtout les Vénitiens, les Espagnols, les Français, les Allemands, etc.

Les connaissances de l'Occident arrivèrent naturellement aux petits Etats et à la Hongrie, qui dans leur lutte contre les Turcs, furent soutenus quelquefois par des secours venus de toutes les parties de l'Europe. Du reste, la transmission se faisait naturellement par l'Autriche, qui, profitant de sa position et du génie de ses chefs, sut trouver dans les luttes contre les Turcs, la base de sa domination sur l'Allemagne. La Pologne, enclavée entre l'Europe civilisée et les Etats barbares, entre les Scandinaves et les Turcs, resta dans un état moyen en civilisation et en connaissances militaires; momentanément, elle fut la puissance dominante dans l'est de l'Europe; mais son état moyen, sa vicieuse constitution, la rendirent stagnante au milieu du mouvement général qui se faisait autour d'elle.

Pendant toute cette époque, les peuples orientaux à peine sortis eux-mêmes de l'état de barbarie, furent occupés à repousser les invasions barbares, à se débattre contre l'anarchie intérieure, à se livrer entre eux de grandes guerres. Dans toutes ces luttes, l'artillerie recherchée, développée le plus possible, exerça une grande influence, constitua l'arme la plus importante pour les Etats les plus ambitieux et les plus forts. Vers la fin de cette époque, ces derniers commençaient à s'organiser, s'efforçaient d'appeler et d'imiter la civilisation de l'Occident.

L'ignorance et le manque d'organisation chez les divers peuples, l'appel aux artistes de toutes les nations, durent amener dans la nature et la quantité de l'artillerie orientale, une incertitude et une confusion extrêmes: il en avait été de même à l'origine de l'artillerie chez les puissances naissantes d'occident. Cependant, cette différence existait en faveur des puissances orientales, que la confusion de leur artillerie avait lieu entre des éléments plus perfectionnés, car ils résultaient des expériences occidentales.

Cependant, au milieu de leur confusion, ces artilleries orientales ayant à lutter entre elles seulement, devaient avoir des rapports communs, devaient présenter un cachet spécial tenant à la nature du pays, aux constitutions matérielles et politiques des Etats, à la nature des armées, au système de guerre.

Dans toute cette partie de l'Europe, habitée par des peuples presque barbares, la population était peu dense; les villes étaient peu nombreuses et placées à de grandes distances; les routes frayées étaient rares, les terrains étaient entrecoupés par des forêts, des montagnes, des ravins, de vastes marais; la plupart des villes et des bourgs étaient en bois, peu d'entre eux étaient fortifiés, et le plus souvent les retranchements étaient aussi en bois. De tous ces faits, résulta que l'emploi de la grosse artillerie dans ces Etats d'Orient, était plus difficile et moins nécessaire que dans l'Occident; aussi la plupart de ces peuples n'employèrent presque jamais les calibres supérieurs à 24. Du reste, la pénurie des ressources et les progrès faits en Occident rendaient cet emploi presque impossible. Les Turcs seuls, qui possédaient de grandes ressources, qui, se rapprochant dans leurs conquêtes du centre de l'Europe, eurent à agir

contre les fortes places du Danube, qui voulaient frapper vivement les imaginations par un déploiement gigantesque de puissance, employèrent beaucoup de grosse artillerie, et souvent des pièces de calibres monstrueux. Mais cet emploi tenait surtout à la possession du Danube, qui servait de voie de transport.

Les calibres moyens furent alors les plus avantageux pour ces Etats orientaux; l'Allemagne, surtout au moment où Charles-Quint y introduisit l'influence espagnole, fut la puissance d'occident qui travailla le plus à cette artillerie d'Orient; il en résulta que les calibres employés dans cette dernière contrée furent ceux de **20**, **10**, **5**, et de **24**, **12**, **6**, **3**; ceux de cette dernière série furent les plus employés, et se répandirent de plus en plus.

Les mêmes causes qui proscrivaient l'emploi de la trop grosse artillerie, et principalement la nécessité de longues et rapides marches dans des terrains difficiles, empêchèrent de donner aux pièces employées de trop grandes longueurs et de trop grands poids. De là résulta pour les Etats d'Orient une artillerie plus légère que celle des puissances occidentales.

Cette légèreté de l'artillerie était encore rendue indispensable par le système d'opérations des armées. Ces dernières agissaient plus par invasions que par occupations; leurs buts étaient les expéditions rapides, les ravages et les combats, plutôt que les siéges. Le plus souvent, elles n'attaquaient que des postes faibles qu'il fallait enlever rapidement. L'artillerie, devant se ployer à ce but général, devait alors rechercher la mobilité. Cette qualité était encore rendue plus nécessaire par ce fait, que la masse des troupes était com-

posée de cavalerie, de sorte que l'artillerie devait pouvoir agir contre elle et avec elle.

La nécessité de cette mobilité fit employer en grande quantité les petits calibres ou faucons, espèce d'artillerie recherchée toujours par les puissances naissantes et disposant de peu de ressources. Cependant, on ne limitait pas cette mobilité à la faiblesse extrême des calibres; la petite artillerie et les fauconneaux inférieurs à 3 étaient généralement peu employés; on profitait ainsi de l'expérience acquise en Occident. Alors, on rechercha la légèreté dans le moindre poids résultant de la moindre longueur; on obtint ainsi un système de pièces courtes, qui constituaient une différence profonde entre les artilleries d'Occident et d'Orient.

Les puissances orientales devaient rechercher surtout les qualités de l'artillerie de campagne: la mobilité était regardée comme une des plus importantes; outre la légèreté des pièces, que quelques puissances poussèrent aux dernières limites, des dispositions particulières pour les affûts et les voitures de transport, de bons attelages augmentèrent cette mobilité. La rapidité de tir était regardée aussi comme une qualité très essentielle, on s'efforçait de l'obtenir la plus grande possible: l'usage des cartouches commençait à être connu.

Appelée à exercer son action dans les combats, surtout contre la cavalerie, qui le plus souvent se présentait en essaim, l'artillerie orientale connut de bonne heure et étendit beaucoup l'emploi de la mitraille. Cette mitraille était le plus souvent composée de balles en plomb, quelquefois on employait de petites grenades enfermées dans des boîtes en bois.

Les projectiles creux offraient de très grands avantages

contre les masses de cavalerie, contre les villes et les retranchements en bois, pour l'action dans les pays accidentés et boisés. Aussi l'emploi de ces projectiles prit une grande et rapide extension, leur nombre et leurs variétés étaient très grands, on les tirait avec des mortiers, ou des obusiers portant deux canaux d'amorce, l'un pour la charge, l'autre pour la fusée du projectile. On faisait des expériences répétées pour les tirer avec le canon.

La nouveauté de l'artillerie dans ces Etats orientaux, la grande prévention en sa faveur, l'emploi des petits calibres, firent que le nombre des pièces fut très grand, et alla toujours augmentant, surtout dans les Etats qui gagnèrent en ressources et en puissance. Cette nombreuse artillerie était très rarement réunie, soit dans les marches, soit dans les batailles.

L'armée, à cause de sa nombreuse cavalerie et de la difficulté des terrains, ne marchait presque jamais en masse, et occupait dans sa marche une grande étendue de pays. Dans une telle position, au milieu d'une nombreuse cavalerie qui sans cesse menaçait de tous côtés, il fallait partout quelques pièces d'artillerie pour tenir l'ennemi éloigné, et agir contre quelques petits postes. De cette nécessité vint l'usage de distribuer l'artillerie dans les différentes parties de l'armée, au lieu de la tenir réunie en une masse séparée, comme en Occident. D'ailleurs, la réunion de l'artillerie eût offert de grands inconvénients en Orient, à cause du grand nombre, de la difficulté du terrain, et de la rapidité des marches.

Dans les armées d'Orient, les dispositions de troupes étaient moins profondes que dans l'Occident, les armées étaient plus nombreuses, la cavalerie était en beaucoup plus grande quantité; de là résultèrent des fronts de bataille

très étendus. Les tourbillons de cavalerie ennemie menaçaient de tous côtés ces lignes de bataille, en front, sur les flancs, et sur les derrières; il devint donc nécessaire de mettre de l'artillerie dans toute la ligne; alors cette arme se trouva partagée en petites portions mobiles et susceptibles d'agir sur tous les points. De cette distribution des pièces pour toutes les opérations, résulta naturellement leur attachement permanent à certaines parties de l'armée, et alors une tendance chez les peuples orientaux, à n'avoir en campagne que de l'artillerie de troupes à la place de l'artillerie de parc, employée seule en Occident.

Dans les combats, toute cette artillerie de front faisait le feu le plus vif possible, dans l'intention surtout de tenir éloignées les attaques de cavalerie opposée. On arrivait ainsi à faire subir des pertes à l'ennemi, à mettre le désordre et la crainte dans ses rangs. Cependant, la conséquence naturelle d'un tel mode d'action était un grand gaspillement de feu, les moyens matériels plutôt que la combinaison et la science d'action.

SECTION II.

§ 1.

Les conquêtes de Tamerlan avaient ramené dans la Turquie d'Asie la domination tatare avec l'anarchie; mais cette domination fut éphémère. Tout l'empire ottoman réuni dans les mains de Mahomet Ier, reprit son unité et sa force. Les Turcs se préparèrent pour de grandes conquêtes en Europe; alors, ils commencèrent à donner à l'artillerie un développement extrême, appelèrent de tous les coins de l'Occident les ouvriers, les artistes, les canonniers, pour

la construire et la conduire. Il fallait que les Turcs sentissent bien vivement cette importance de l'artillerie, et se regardassent comme bien incapables, pour employer ainsi les chrétiens; car un préjugé religieux, rigoureusement observé, s'opposait à l'introduction des étrangers dans les armées musulmanes.

Amurath II, esprit vaste, éclairé, caractère énergique, travailla beaucoup à perfectionner l'organisation militaire des forces turques. Il parut en Asie et en Europe avec de fortes armées et une nombreuse artillerie; il maintint dans la soumission les Etats conquis, puis il voulut s'emparer de Constantinople et de Belgrade; mais ses forces en artillerie étaient trop faibles, il échoua. Un grand nombre de ses armées furent défaites par Huniade et Scanderberg, les deux héros de la chrétienté. Les ressources d'Amurath se trouvèrent ainsi paralysées en partie; la quantité d'artillerie employée se trouva restreinte, et les Turcs échouèrent souvent contre les places d'Albanie. Cependant, cette artillerie assistait toujours à toutes les opérations de la guerre; elle contribua aux victoires de Warna, 1444, et de Kossova, 1448, où furent presque anéanties les armées chrétiennes, après une lutte acharnée.

(1451). Après Amurath, parut Mahomet II, le Grand, le conquérant, celui qui devait étendre au loin et assurer la puissance ottomanne. Dès le commencement de son règne, l'ambitieux sultan, profitant des grandes ressources amassées pendant la paix, travailla à réunir des masses énormes d'artillerie. Enfin, après d'immenses préparatifs, il vint assiéger Constantinople, la bloqua du côté de la mer par l'artillerie de sa flotte, la bombarda du côté de terre par

14 batteries, et enfin l'enleva d'assaut (1). Constantinople prise devint la capitale de la Turquie; l'empire romano-grec fut détruit, et la puissance turque se trouva fortement assise en Europe (1453).

Mahomet trouva dans Constantinople de grandes ressources de toute espèce pour faire de l'artillerie, et y établit de vastes arsenaux. Désormais, l'orgueilleux sultan ne parut plus qu'à la tête d'une formidable artillerie, qu'il regardait comme une démonstration de sa grande puissance, comme un gage assuré du succès. Plusieurs fois même il sut contenir son impatience et retarder ses expéditions, afin de donner le temps de préparer les masses de cette arme. Mahomet conquit deux empires, douze royaumes, deux cents villes... Il écrasait ses ennemis sous le poids de ses forces de toute sorte, et surtout de son artillerie.

Mahomet fit de Constantinople le point d'appui de sa puissance; il la rendit inattaquable en l'entourant d'une formidable artillerie. Ensuite, il promena ses puissantes armées dans la Servie, la Grèce, l'Archipel; partout il soumit facilement les villes; mais Huniade arrêta devant Belgrade les conquêtes du terrible sultan. Mahomet assiégeait la ville avec 150,000 hommes et 300 bouches à feu. Pendant quarante jours cette artillerie battit les murs, les renversa; mais toujours les assauts furent repoussés par l'héroïque Huniade, qui avait sous ses ordres une très forte garni-

(1) Mahomet employa dans ce siége, une bombarde monstrueuse. Elle lançait un boulet de pierre de 1200 livres; demandait cent bœufs pour être mise en mouvement, et 700 hommes pour sa manœuvre et son service. Elle mit deux mois pour faire trente-six lieues; ses détonations remplissaient les musulmans d'enthousiasme... Elle finit par éclater, et tua le Hongrois qui l'avait fondue. Le jour de l'assaut l'artillerie turque fit un feu terrible pendant quatre heures.

son (1456). Mahomet, forcé à la retraite, abandonna ses 800 pièces avec des masses de munitions.

Après avoir conquis la Servie et le Péloponèse, Mahomet fit des préparatifs immenses pour s'emparer de l'empire de Trébisonde. Il se mit en marche avec 400 bombardes et 2,000 bombardelles, soumit Amasia et Synope, s'empara de Trébisonde, qui fut saisi d'effroi à la vue de cette artillerie (1461).

Après cette conquête, Mahomet conquit l'île de Lesbos, et fut occupé par des guerres continuelles, contre la foule de petites principautés de Valachie, Moldavie, Esclavonie, Croatie, Bosnie, Transylvanie, Hongrie, etc.; enfin, par une violente guerre contre les Vénitiens. Toujours l'artillerie ottomane fut considérable : les villes étaient rapidement enlevées. En 1472, Mahomet partit de Scutari, avec une forte armée, munie d'une artillerie nombreuse et grandement approvisionnée. Il marcha contre le Tatar Ussum-Cassan, qui, maître de la Perse, avait envahi l'Arménie. Partout où Ussum-Cassan voulut tenir, l'artillerie turque brisa ses efforts. Ainsi le feu coupait court à ces terribles invasions de Tatars, qui menaçaient l'Europe. Ussum-Cassan était convaincu que ses troupes avaient autant de valeur que celles des Turcs : *ce n'est que leur terrible artillerie*, disait-il, *qui leur donne la victoire;* aussi, il fit de grands efforts pour se procurer l'appui de cette arme.

Maître de la Caramanie, Mahomet guerroya sans cesse contre tous les petits États européens qui bordaient son empire, les ravageant, les soumettant facilement. Cependant, les grandes villes résistèrent souvent à tous ses efforts; ainsi il ne put jamais enlever Scutari, quoique son artillerie eût fait des brèches énormes. Dans cette artillerie figuraient 11 canons monstrueux, qui, dans l'espace d'un mois, lan-

il ne voulut agir qu'à la tête de fortes armées, et mit son principal espoir de succès dans l'emploi d'une formidable artillerie.

Appelé à combattre de nombreuses armées de Persans et de mameluks, dont la puissance consistait surtout dans des masses de cavalerie supérieure à celle des Turcs, Sélim sentit que l'artillerie devait être son plus puissant moyen d'action; il mena avec lui jusqu'à 600 bouches à feu, dont plus de 400 de calibres faibles, étaient destinées à agir dans les grandes batailles. Là, ces bouches à feu reliées par de fortes chaînes en fer, présentaient à la cavalerie une barrière infranchissable. La légèreté de cette artillerie était un grand avantage pour les longues marches que l'armée devait faire dans des terrains extrêmement difficiles.

La nécessité de prendre les villes pour les conquêtes projetées, força de conduire de la grosse artillerie. Mais les difficiles marches par terre, les progrès faits dans les constructions, firent disparaître les pièces monstrueuses à boulets de pierre, que Mahomet employait avec tant d'ostentation. Sélim n'avait que des pièces à boulets de fonte, et de calibres considérablement réduits. Presque toutes les munitions étaient transportées à dos de chameaux.

En 1514, Sélim partit de Scutari avec 140,000 hommes, une artillerie de près de 600 bouches à feu, et 60,000 chameaux. Les Persans, cédant toujours à l'approche de cette formidable armée, la forcèrent à des marches affreuses dans des terrains difficiles; mais l'énergique Sélim poussa toujours. Enfin, parvenu sur les montagnes qui dominent la vallée de Tshaldiran, il aperçut, disposée dans la plaine, la magnifique armée des Persans, qui comptait plus de 100,000 cavaliers. L'armée turque était épuisée par la fa-

tigue et la disette, les troupes étaient harassées. Sélim mit alors tout son espoir dans sa nombreuse artillerie ; il la disposa de manière à surprendre les Persans, qui n'avaient pas un seul canon, et à briser par un feu violent les attaques des masses de cavaliers.

A cet effet, Sélim établit toute son artillerie en deux immenses batteries sur les flancs des janissaires, qui formaient toujours le centre de l'armée, et réunit toutes les pièces par des chaînes pour offrir un obstacle infranchissable. Ces grandes batteries furent masquées par une première ligne d'infanterie, qui devait, lors de l'attaque de la cavalerie persanne, se retirer par les flancs et démasquer tout à coup les canons chargés d'avance.

La bataille s'engagea ; les masses de cavalerie persanne se précipitèrent à l'attaque. Le Chah-Ismaïl, qui conduisait lui-même la charge contre la gauche turque, attaqua avec tant d'impétuosité que l'infanterie turque n'eut pas le temps d'exécuter son mouvement processionnel pour démasquer la batterie. Aussi cette artillerie fut en partie paralysée au milieu de la confusion, et l'aile gauche des Turcs fut enfoncée. A l'aile droite, l'infanterie turque, mieux avisée, se retira directement derrière les intervalles des pièces ; alors l'artillerie, subitement démasquée, donna à bout portant dans la profonde cavalerie des Persans. Des décharges, répétées et habilement dirigées, balayèrent toutes les attaques et assurèrent la victoire aux Ottomans.

Après cette grande bataille, Sélim poursuivit ses marches pénibles jusqu'à Tebriz ; en peu de temps, il poussa ses conquêtes dans l'Arménie, en Géorgie, en Mésopotamie. Partout, dans les combats, dans les prises de villes, son artillerie lui assura de grands avantages.

En 1516, Sélim, à la tête d'une armée formidable,

s'avança en Syrie pour aller conquérir l'Egypte. Le sultan des mameluks sortit du Caire avec des masses de cavalerie, et vint attaquer les Turcs dans la plaine de Dabiek. Sélim avait répandu sur tout son front 500 pièces d'artillerie protégées par des lignes de chariots enchaînés. Les mameluks n'avaient pas un seul canon; ils furent promptement dispersés par le feu de l'artillerie ottomane. Alors Sélim fit la conquête de la Syrie; Alep et toutes les places fortes tombèrent en son pouvoir.

Après s'être affermi dans sa nouvelle conquête, Sélim marcha contre l'Egypte. Près de Gazah, son avant-garde, sous les ordres du grand vizir, fut attaquée par 10,000 mameluks. Mais ils furent écrasés ou dispersés par le feu de l'artillerie attachée à cette avant-garde. « *Nous sommes* « *plus braves que ces Turcs, disaient les mameluks, c'est* « *leur artillerie qui nous tue.* » Après ce combat, l'avant-garde s'empara de Gazah. Sélim vint la rejoindre, et alors toute l'armée, avec sa nombreuse artillerie, s'engagea dans les sables du désert et mit dix jours à le traverser. Toman-Bey, soudan d'Egypte, voulut arrêter cette marche, et disposa perpendiculairement à la route une longue ligne d'artillerie, cachée dans les sables de la plaine; mais Sélim prit à revers cette ligne immobile, et la paralysa. Enfin, près du Caire, dans la plaine de Redania, Toman-Bey, avec ses dernières troupes et toute l'artillerie qu'il put ramasser, tenta un effort désespéré, engagea une lutte des plus acharnées; mais tous ses efforts se brisèrent contre la terrible artillerie ottomane, garantie par les lignes de chariots enchaînés. 25,000 mameluks restèrent sur le champ de bataille. Toman-Bey, avec ses débris, se retira sur le Caire, et pendant trois jours lutta avec fureur. L'artillerie seule put briser cette héroïque résistance. Toman-Bey se

réfugia dans le Delta, et y rassembla une nombreuse armée de mameluks et d'Arabes. Sélim marcha contre lui, et dispersa ces derniers débris par un feu nombreux et violent. Alors, toute l'Egypte se trouva conquise par la puissance de l'artillerie turque (1).

Sélim ramena en Europe les restes délabrés de son armée victorieuse; puis il fit d'immenses préparatifs en artillerie pour conquérir l'île de Rhodes; mais la mort le surprit en 1520. Guerrier d'un génie vaste et entreprenant, esprit éclairé, d'une activité dévorante, caractère despotique, il imprima une vigoureuse impulsion à toutes les forces de l'empire, et développa considérablement la valeur et l'emploi de l'artillerie; ce fut principalement par la puissance de cette arme, qu'il put, pendant la courte durée de son règne, vaincre les Persans, détruire les mameluks, conquérir l'Egypte, la Syrie, la Mésopotamie, l'Arménie.

§ 2.

Soliman II succéda à son père en 1520. A cette époque, l'empire turc, considérablement étendu par les conquêtes, rendu prospère par de sages constitutions, offrait une force immense, concentrée dans les mains du sultan. A la même époque, l'Europe occidentale était épuisée par les guerres entre François Ier et Charles-Quint; l'Allemagne était bou-

(1) Kourt-Bey, un des plus vaillants généraux mameluks, ayant été fait prisonnier, disait à Sélim; « Il y a longtemps qu'un Mauritanien porta l'ar« tillerie aux mamelucks; mais, ils la repoussèrent comme une arme lâche « et bonne pour des assassins; alors le Mauritanien partit en disant aux « mamelucks : Votre empire périra par la force des boulets. » Et il a dit vrai, ajouta tristement Kourt-Bey. »

leversée par la révolution religieuse de Luther; les Etats orientaux étaient faibles, occupés par des guerres continuelles entre eux et contre les Tatars; le moment était donc venu pour la Turquie de jouer un grand rôle en Europe, et Soliman avait assez de génie pour conduire les destinées de cet empire.

A peine monté sur le trône, Soliman assura dans sa puissante main toutes les conquêtes de ses prédécesseurs, puis tourna ses regards vers l'Allemagne. Après de grands préparatifs, ayant rassemblé une armée formidable, il envahit la Hongrie, enleva plusieurs villes, les fortifia et les garnit de canons; ensuite il arriva devant Belgrade, la battit avec fureur de toute son artillerie et enfin l'enleva après douze assauts meurtriers. Maître ainsi d'une entrée en Europe, Soliman fortifia sa conquête, y laissa deux cents pièces d'artillerie pour la défendre, et tranquille désormais sur la possession de cette ville, il rentra à Constantinople.

En 1522, Soliman profitant de ce que toute l'Europe était occupée à des guerres particulières, vint assiéger l'île de Rhodes avec 400 voiles, 20,000 hommes et un matériel immense d'artillerie. L'île fut enlevée après cinq mois de siége; l'artillerie turque avait réduit en poudre les remparts; les chevaliers de l'île n'avaient pu tirer que 4416 coups de canons, tant leurs ressources étaient faibles. Cette conquête répandit partout l'influence et la terreur du nom turc.

En 1526, Soliman après de grands soins donnés au gouvernement et à l'armée, envahit la Hongrie; lui-même, commandant le corps principal, partit de Belgrade avec 100,000 hommes et 300 bouches à feu de campagne; cependant le grand vizir enlevait, avec l'avant-garde et la grosse artillerie transportée par eau, Peterwaradein après quarante heures de siége; d'un autre côté, les beys Bosniaques soumettaient les

châteaux et forts de Smyrnie. Les forces turques s'étant réunies longèrent le Danube, soumirent les places le long de ce fleuve, et arrivèrent dans la plaine de Mohacz. Là, le jeune Louis II, avec 30,000 Hongrois, osa attaquer les masses turques, au lieu d'attendre les puissants renforts de Transylvanie, de Croatie, de Bohême, qui étaient en route pour le rejoindre. Soliman disposa son armée sur plusieurs lignes, partagea son artillerie en deux immenses batteries de 150 pièces chacune, et la cacha le plus possible derrière les lignes de troupes. Les Hongrois avaient dans leur armée 200 pièces d'artillerie dont le feu soutenu mit un grand désordre dans les troupes turques; les profonds escadrons en profitèrent, chargèrent avec fureur, enfoncèrent les lignes de troupes et parvinrent jusqu'au sultan. A ce moment critique l'artillerie turque, tout à coup démasquée, fit une décharge générale presqu'à bout portant : ses effets furent effroyables. L'armée hongroise massée pour l'attaque, fut mise dans un désordre affreux. Deux corps turcs, qui s'élancèrent des flancs des lignes d'artillerie sur les débris ennemis, achevèrent la déroute; presque toute l'armée hongroise fut détruite. Cette bataille, qui dura deux heures à peine, décida du sort de la Hongrie : toutes les villes se soumirent, et les Turcs firent de grands ravages, emportèrent un butin immense.

Soliman, après quelques efforts pour maintenir dans la soumission les provinces rebelles, envahit de nouveau la Hongrie pour attaquer l'empereur Ferdinand qui réunissait sur sa tête les trois couronnes d'Autriche, de Bohême et de Hongrie. Après des marches pénibles, il mit le siége devant Bude, qui se rendit au bout de six jours, puis il poussa jusqu'à Vienne et s'efforça d'enlever la ville. Vienne avait alors de faibles remparts, mais 30,000 hommes de garnison composée de troupes valeureuses, et 400 pièces d'artillerie

parmi lesquelles 100 de gros calibres. Soliman possédait 150,000 hommes, 400 pièces d'artillerie, et de plus, sur le Danube, une nombreuse flottille armée de canons. Deux immenses batteries furent établies contre la ville; l'artillerie tonna pendant longtemps et renversa les murs; on employa les mines pour faire sauter les brèches; mais tous ces efforts furent vains, toujours les assauts furent repoussés par les défenseurs soutenus de leur artillerie bien disposée et bien servie. Vienne, grâce à sa formidable artillerie, devint la barrière qui arrêta les invasions turques. Soliman furieux de ce premier échec, fit une dernière fois tirer tous ses canons contre la ville, et se retira.

Ces efforts des Turcs contre Vienne effrayèrent l'Allemagne et l'Europe. Comme Soliman faisait d'immenses préparatifs pour recommencer ses attaques, presque toute la chrétienté réunit ses meilleures troupes sous les ordres de Charles-Quint pour arrêter les infidèles. Par une haute et habile politique, la France toujours isolée dans sa lutte contre toute l'Europe occidentale, s'était fait l'alliée des Turcs et les excitait à prendre à revers ses ennemis. Les Turcs se trouvèrent ainsi engagés dans les grandes luttes européennes et pouvaient y jouer un grand rôle, y acquérir une influence dominante; mais l'artillerie, cette arme qui avait été une des principales causes de leur immense puissance, manqua dans cette grande circonstance; ils furent repoussés et leur grand essor se trouva arrêté.

Les guerres de Sélim, en Perse et en Egypte, avaient amené dans les armées ottomanes, une grande faveur pour l'artillerie de petits calibres. La règle était venue pour Soliman de n'avoir dans son armée que de petites pièces au nombre de trois cents généralement. Cette artillerie était

précieuse pour les marches dans les terrains difficiles, et pour les combats; mais elle ne suffisait pas pour faire les conquêtes de pays possédant de grandes places. Aussi Soliman employait-il, outre cette nombreuse artillerie de campagne, beaucoup de grosses pièces; et lorsqu'il voulait débarrasser l'armée des immenses convois, il avait la bonne habitude de faire marcher cette grosse artillerie, à part des troupes, et de la transporter au moyen des cours d'eau. En même temps que ce moyen de transport était assuré et que la ligne d'opérations de l'armée permettait de disposer à volonté de ces puissantes masses, la séparation était un immense avantage; cependant quand les opérations étaient conduites de manière que l'armée ne pût employer cette grosse artillerie au moment du besoin, cette séparation devenait un malheur funeste : ce fut précisément ce qui arriva à Soliman, dans sa grande expédition de 1531 contre Charles-Quint.

Brûlant de venger sa défaite devant Vienne, et excité par la France, Soliman fit partir de Belgrade une flottille de 3,000 barques, portant la grosse artillerie. Cet immense convoi devait remonter le Danube jusqu'à Vienne. Ensuite Soliman partit avec 200,000 hommes et une artillerie de plus de quatre cents pièces de petits calibres, dont les plus forts étaient de *la grosseur d'une orange*, c'est-à-dire du poids de six livres à peu près. Avec cette armée, Soliman, au lieu de côtoyer le Danube, passa la Save; remontant le cours de la Drave, il devait se diriger sur Vienne par la Styrie, et là, rejoindre sa grosse artillerie. Un tel projet ne pouvait réussir qu'autant que, pendant toute la marche, l'armée n'aurait aucun besoin de son gros calibre, et ce dernier aucun besoin de l'armée; car, ces deux forces, parties à peu près du même point, allaient toujours s'éloignant l'une de l'autre jusqu'au milieu de leur route; là, elles se

trouvaient séparées par une distance de plus de cent lieues; elles devaient ensuite continuer leur marche en se rapprochant, de manière à se réunir sous Vienne. Ainsi les deux forces ne pouvaient, pendant toute leur marche, se prêter le moindre appui. Or, chacune d'elles était impuissante à se suffire isolément.

Soliman, avec ses troupes et son artillerie légère, s'avança rapidement jusqu'en Styrie, soumettant dans sa marche un grand nombre de châteaux et de forts qui étaient effrayés à la vue des masses turques et au bruit de leur nombreuse artillerie, arme presque nouvelle pour la plupart de ces postes. Soliman arriva ainsi devant la petite ville de Gunz, sur les frontières de la Styrie. Cette ville n'avait que des murailles peu épaisses et presque délabrées; une garnison de 800 hommes seulement; mais, elle était résolue à se défendre et résista jusqu'à la dernière extrémité à toutes les menaces. Soliman s'acharnant à vouloir la prendre, il fallait ouvrir les murs. Toute l'artillerie de l'armée fut mise en batterie, et disposée sur des cavaliers construits aussi haut que les remparts, pour plonger dans la ville. Il fallut vingt-huit jours à cette artillerie faible pour abattre les créneaux et faire quelques brèches. Ce retard eut une influence immense; Charles-Quint eut le temps de réunir les forces qui lui arrivaient de tous côtés; avec une armée de près de 150,000 hommes, une artillerie nombreuse et forte en calibre, il vint s'établir dans un camp sous le canon de Vienne et le fit border de batteries. La flottille turque qui portait la grosse artillerie, fut arrêtée vers Presbourg, et ne put continuer sa route. Soliman, privé de cette grosse artillerie, resta impuissant devant la forte position de Charles-Quint, n'osa l'attaquer, et s'efforça en vain d'attirer son ennemi à une bataille en plaine. Le prudent Charles-Quint resta impassible. Soliman se retira, traver-

sant de nouveau les montagnes de Styrie. Sa retraite fut assez malheureuse, il essaya en vain de s'emparer des places de Grætz et Marbourg; son artillerie légère, si précieuse pour les marches et les combats, lui fut, là, complètement inutile.

Soliman, toujours lancé dans de grandes entreprises et de grandes luttes, conclut une trêve avec Charles-Quint, et se mit à la tête d'une expédition considérable contre la Perse. Dans cette guerre, les Turcs durent avoir une nombreuse artillerie légère pour agir dans les batailles contre la cavalerie persane, puis beaucoup de grosse artillerie pour soumettre les villes et surtout Bagdad, grande place entourée de remparts très épais, flanquée de 150 tours et bordée de canons. Les Portugais avaient porté l'artillerie en Perse, et là elle s'était rapidement répandue. Malheureusement, la nature du théâtre de la guerre était peu favorable pour la réunion des masses d'artillerie turque. Les marches de Scutari à Tebriz, et de Tebriz à Bagdad, comprenaient plus de 300 lieues à travers des terrains entrecoupés de rivières et de montagnes; des pluies continuelles vinrent encore augmenter les difficultés de la marche, aussi presque toute la grosse artillerie resta dans les chemins. Heureusement le commandant de Bagdad s'enfuit à l'approche des Turcs, et abandonna la ville.

Après cette expédition de Perse, les armées du sultan furent occupées : à réprimer les tentatives de révoltes dans les petits États tributaires de Dalmatie, Bosnie, Moldavie, etc., à des expéditions en Hongrie, à des guerres sur terre et sur mer contre les Vénitiens. Toutes ces luttes nécessitèrent beaucoup de prises de villes et par suite l'emploi continuel de grosse artillerie. Elles amenèrent la suppression des ca-

libres trop monstrueux. En 1537, au siége de Corfou, les plus forts boulets lancés par les Turcs étaient de cinquante livres.

En 1543, excité par la France, Soliman parut de nouveau en Hongrie; rendu plus incertain et plus craintif par ses échecs précédents, il fit le plus grand amas d'artillerie que sultan eût jamais mené à sa suite, et envahit la Hongrie avec plus de 800 pièces. Les opérations se bornèrent à la prise de quelques places et d'un grand nombre de châteaux. Elles amenèrent un traité entre le sultan, Charles-Quint et Ferdinand. L'Autriche se reconnut tributaire des Turcs (1547). Enfin de longues guerres contre la Perse, de nouvelles hostilités en Hongrie, marquées seulement par des pertes et des prises de villes, occupèrent les dernières années de Soliman. Le grand sultan vint mourir au siége de Szigeth, en 1566.

§ 3.

Soliman, guerrier, organisateur, législateur, avait porté au plus haut point la puissance et l'influence de la Turquie; mais, il jeta aussi les bases de sa décadence en donnant de funestes exemples à ses successeurs. Souvent il se tint éloigné du divan et de la conduite de la guerre; il éleva ses favoris aux premiers postes; il céda souvent aux intrigues de sérail, qui acquirent une influence de plus en plus grande. Cependant, la haute vénération des Turcs pour Soliman, fit que les bonnes institutions du grand sultan restèrent longtemps; jointes aux immenses ressources, et à l'esprit belliqueux du peuple, elles conservèrent une position forte et brillante à l'empire turc. Mais, cette vénération pour les institutions de Soliman, l'état d'indifférence et d'incertitude

dans lequel étaient laissées toutes les choses du gouvernement, firent que toutes les forces, surtout celles militaires, restèrent stationnaires, ne firent aucun progrès, et devinrent alors inférieures à celles des puissances environnantes qui étaient en travail continuel.

Cet état général des choses dans l'empire turc affecta surtout l'artillerie; cette arme si compliquée qui, nécessitant le concours de toutes les connaissances humaines, doit continuellement progresser avec elles. Pendant un siècle, l'artillerie turque resta presque dans l'état où l'avait laissée la mort de Soliman.

Mahomet II avait traîné à sa suite un nombre immense de bouches à feu, depuis les plus petits calibres jusqu'aux pièces les plus monstrueuses à boulets de pierre. L'expérience et les progrès faits en Occident, simplifièrent, perfectionnèrent ces masses d'artillerie. Sélim, pour ses expéditions en Perse et en Egypte, où il avait à exécuter des marches longues et rapides, à agir contre des masses de cavalerie, employa une artillerie très nombreuse et de petits calibres, qui fut souvent séparée de la grosse artillerie destinée exclusivement aux siéges. Les services rendus par ces pièces légères, les mirent en grande considération dans les armées turques. Soliman, qui, dans sa longue carrière, eut à soutenir des guerres de toute sorte en Europe et en Asie, adopta ces petites pièces pour agir dans les batailles, les sépara entièrement de la grosse artillerie et marcha souvent avec des pièces de petits calibres seulement, tandis que celles de gros calibres allaient séparément, accompagnaient ou suivaient de loin. Cette séparation était sage et devait conduire à de grands progrès; cependant, la confiance de Soliman dans les pièces légères devint trop grande. Plusieurs fois, elles se trouvèrent impuissantes, et alors on sentit la nécessité de mettre tou-

jours à la suite de l'armée, outre l'artillerie légère, quelques pièces de calibres plus forts, pour agir avec solidité contre les postes, quand besoin serait.

Ainsi, à la mort de Soliman, l'artillerie turque comprenait : 1° des pièces de petits calibres, tirant des boulets de fonte de 2 à 6 livres. Ces pièces étaient employées en grand nombre dans les armées; elles accompagnaient partout les troupes, étaient données aux détachements même de cavalerie, étaient répandues tout le long des lignes de bataille, avaient généralement leurs munitions transportées à dos de chameaux : 2°, une artillerie des calibres de 6 à 30 à peu près, qui commençait à accompagner les armées en campagne, restait toujours au quartier général, et dans les batailles était disposée auprès des janissaires, au centre de la ligne; cette artillerie devenait de plus en plus appréciée par les Turcs, qui commençaient à employer la guerre de position; 3°, la grosse artillerie, qui généralement marchait séparée de l'armée, et comprenait encore des pièces monstrueuses, dont quelques-unes lançaient des boulets de fonte de plus de 200 livres. Toute cette artillerie était ordinairement parfaitement pourvue de tout; elle avait pour son service, des chefs particuliers et le corps des topdjis ou canonniers, qui se recrutait au moyen des étrangers d'Occident.

Telles furent les bases de composition de l'artillerie qui, à part l'acquisition de la mitraille et des pièces à projectils creux, resta à peu près stationnaire sous les successeurs de Soliman.

Les armées turques, abandonnées à la direction des grands vizirs, eurent encore à soutenir des guerres longues et variées en Europe et en Asie, augmentèrent encore l'empire. Sous Sélim II, qui vécut toujours au fond du sérail,

l'île de Chypre fut conquise, et ses deux villes principales enlevées. Au siége de Fagamouste, les Ottomans entourèrent la place de tranchées profondes, flanquées par dix forts garnis d'artillerie, et foudroyèrent les remparts avec d'énormes batteries. Les ressources de l'empire en artillerie, étaient devenues immenses. A la bataille de Lépante, les Turcs perdirent plus de 500 pièces; quelques mois après, le désastre était réparé.

Sous Amurath III, prince faible, cruel, toujours enfermé dans le sérail, la force militaire se trouva fortement attaquée par les prétentions et les révoltes des janissaires. Cependant, la Turquie avait à soutenir de longues et continuelles guerres contre la Perse, contre les provinces d'Europe qui se soulevaient sans cesse, contre l'Autriche qui refusait le tribut pour la Hongrie. La direction de ces guerres étant abandonnée aux intrigues du sérail, à la discrétion des vizirs, elles se firent sans suite et sans vigueur, se bornèrent le plus souvent à la perte et à la prise de quelques villes. Généralement, les Turcs éprouvèrent des revers.

En 1595, Mansfeld assiégeait Gran avec une armée d'impériaux. Les Turcs sortirent de Bude pour faire lever le siége, établirent leur camp à demi-lieue de la ville, et s'avancèrent pour attaquer les lignes ennemies; un corps de cavalerie suivi de pièces légères, formait l'avant-garde. Les reîtres et les cavaliers hongrois, vinrent en masses profondes pour charger cette cavalerie; mais, tout à coup elle s'ent'rouvrit et donna passage aux décharges de l'artillerie, qui mirent en déroute la cavalerie allemande. Ensuite, la ligne turque poussa jusqu'aux retranchements, avec quarante pièces de campagne, dont vingt-quatre étaient devant le front; mais, cette artillerie fut mal établie, mal servie; elle était trop rapprochée, et ses coups portaient trop haut.

Cependant, l'artillerie allemande dirigée par le prince Jean de Médicis écrasa les Turcs, avec des projectiles qui *s'élargissaient en sortant de la bouche à feu*, et qui, tirant d'écharpe, faisaient des ravages terribles.

Ces projectiles allemands étaient probablement des boîtes à mitraille. L'emploi de ce tir commençait à prendre un grand développement dans les armées orientales, où l'artillerie était souvent appelée à agir contre les masses de cavalerie. En 1595, dans la guerre contre la Valachie, le grand vizir avec une forte artillerie, s'empara des villes de Buckarest et de Tirgowist, puis en augmenta la force en les entourant de retranchements en bois garnis de terre. En 1596, Michel, vaivode de Valachie, reprit Tirgowitz, et marcha contre Buckarest. Le grand vizir évacua la ville, Michel le poursuivit vivement, l'accula à un pont sur le Danube, et battit le passage de toute son artillerie. Le pont, chargé des grosses pièces turques, fut rompu par les boulets, et tout fut englouti dans le fleuve. Ensuite, les troupes restées en tête du pont, furent écrasées par des décharges répétées de mitraille; là furent anéantis les ickendijs, une des plus fortes infanteries ottomanes.

Les armées turques devenaient faibles, négligées, et de tous côtés arrivaient des revers; le peuple fit entendre de hautes plaintes; le sultan Mahomet III dut sortir de son sérail, et se mettre à la tête d'une grande expédition contre la Hongrie. Mahomet vint assiéger Erlau; grâce à son artillerie, il s'empara de la ville, au bout de sept jours, avant l'arrivée de l'archiduc Maximilien, qui s'avançait en toute hâte à la tête d'une armée allemande et hongroise. Le grand vizir, avec une avant-garde de 20,000 hommes et quarante pièces de campagne, rencontra cette armée; après trois combats acharnés, il fut culbuté et perdit toute son artillerie. Les chrétiens poussèrent

alors jusqu'à la rivière, derrière laquelle étaient disposées les forces turques; pendant trois jours les deux armées se canonnèrent. Les Turcs avaient conservé sur la rive ennemie une église qui commandait le passage d'un gué, et avaient établis sur la rive, de leur côté, de fortes batteries pour flanquer ce poste. Comptant sur la protection de cette artillerie, ils firent passer contre les chrétiens un corps considérable accompagné de pièces légères; mais il fut culbuté, ses pièces furent prises, et ses débris masquèrent les batteries de l'autre rive. Alors les chrétiens poursuivirent, passèrent le gué, s'emparèrent de 109 pièces d'artillerie laissées sur les deux rives, et poussèrent droit aux tentes du sultan. Là, étaient les solides janissaires, ayant autour d'eux les gros canons enchaînés et cachés par des lignes de troupes légères. La décharge de ces canons démasqués tout à coup, arrêta les chrétiens, et les mit dans un grand désordre; une habile charge du vizir Djighala acheva la déroute. Les Turcs reprirent toutes leurs pièces, et aussi 95 canons allemands.

Les Turcs avaient, on le voit, une très nombreuse artillerie; l'emploi en était assez développé et rendait toujours de très grands services. Dans les premiers temps, les Turcs n'avaient que deux systèmes de guerre : celui des siéges et celui des grandes batailles. Ces deux systèmes résultaient du but de conquête, et des luttes contre des masses de peuples encore barbares et impétueux. Les luttes contre les Occidentaux, et surtout celles dans la Hongrie contre les Allemands, amenèrent la guerre de position; l'état défensif qui devenait de plus en plus celui des Turcs fit, que ce système prit chez eux un grand développement. Ils employèrent beaucoup les retranchements en bois et en terre, ils commencèrent à entourer les places fortes par des retranchements, ou à les protéger en s'établissant auprès, dans

des camps retranchés, garnis d'une forte artillerie. Un des plus remarquables, fut celui établi près de Bude contre les impériaux (1603); il était bordé par plusieurs batteries, et flanqué par une nombreuse escadrille portant beaucoup de canons. Les impériaux voulant attaquer cette position, disposèrent leur artillerie sur les bords du Danube, et, par un feu violent, mirent en fuite l'escadrille turque; ensuite, ils établirent quarante canons pour prendre le camp d'écharpe. Mais, les Turcs dressèrent une batterie de vingt pièces, contre la ligne ennemie. Les attaques n'eurent pas lieu et le siége de Bude fut levé.

Les succès des Turcs étaient rares, leurs forces disséminées, mal dirigées dans des guerres continuelles en Asie et en Europe, reçurent de nombreux échecs. A ces revers venaient se réunir l'insubordination des troupes, la violation des institutions, l'anarchie administrative. Le règne de Mahomet III fut un commencement de grande décadence. Sous son successeur Achmet Ier, faible de caractère, et qui épuisa les forces de l'empire dans de grands projets mal exécutés, la Turquie déchut encore. Les guerres contre la Hongrie, la Pologne et la Perse, furent conduites sans vigueur.

Le jeune sultan Othman II, plein d'ambition et de courage, voulut relever la gloire des armées turques, prétextant les invasions des Cosaques il déclara la guerre à la Pologne. En 1620, les Polonais furent poursuivis et défaits dans deux combats, par les Turcs sous Iskender Pacha. En 1621, le jeune sultan se mit à la tête d'une armée formidable pour conquérir la Pologne, en faire une barrière entre l'empire et la Russie, dont il prévoyait l'envahissante ambition. Les marches de l'armée encombrée de bagages et d'artillerie furent extrêmement pénibles; on mit dix-huit jours pour

passer le Danube. Enfin, les Turcs arrivèrent devant l'armée polonaise, qui, pour résister aux masses envahissantes, s'étaient retranchée dans une forte position sur les bords du Dniester, près du château de Choczym. Les Turcs entourèrent ce camp de leur artillerie. Dans un premier assaut, ils enlevèrent une partie des retranchements et beaucoup de canons. Mais, dans les assauts suivants, ils furent toujours repoussés par un feu violent. La Pologne fut sauvée, et Osman périt en 1622, victime de ses efforts pour maintenir les janissaires révoltés.

La Turquie était dans un état d'anarchie déplorable. Le jeune Amurath IV travailla constamment à imposer l'ordre dans le gouvernement, à redonner de la vigueur aux armées : pendant son règne, les guerres n'eurent lieu que contre les Asiatiques. L'artillerie devait assurer aux Turcs de grands avantages. Mais, d'un côté, les ressources de l'empire étaient devenues trop faibles, et de l'autre, les peuples d'Asie avaient fini par appeler à leur aide une forte artillerie. Aussi, les expéditions de Perse furent souvent paralysées par la résistance des places que les Persans avaient reprises à l'aide d'une nombreuse artillerie, et qu'ils avaient garnies de canons.

En 1623, l'importante ville de Bagdad était tombée au pouvoir des Persans; les Turcs s'acharnèrent à vouloir la reprendre, et pendant quinze ans, les deux peuples luttèrent autour de cette place. Dans cette guerre, les Turcs, trop éloignés de leur centre de puissance, avaient de grands désavantages, à cause surtout de la conduite et des approvisionnements de l'artillerie qui était considérable en nombre et en calibre. Presque toutes les tentatives turques échouèrent. En 1616, Hafiz Pacha parti de Diarbekir, vint mettre le siége devant Bagdad, et s'entoura de retranchements. Mais,

après un an d'efforts, il dut se retirer; une partie de l'artillerie fut traînée dans un château voisin, on enterra des canons qui lançaient des boulets de 110 livres; enfin, l'armée se mit en retraite avec des pièces de campagne, et souffrit beaucoup. En 1620, Khosreu-Pacha, après une longue expédition, revint devant Bagdad. Au bout d'un mois, l'artillerie eut ouvert de larges brèches; mais les assauts furent toujours repoussés par le feu terrible des assiégés. Khosreu-Pacha se retira à Mouçoul, où il parvint avec son artillerie au bout d'un mois de marche. Enfin en 1637, le sultan se mit à la tête d'une immense expédition, partit de Scutari, et après 197 jours de marche, arriva devant Bagdad. Le sultan, doué d'une volonté de fer, d'une activité infatigable, excitait sans cesse ses troupes par sa présence et son exemple. L'artillerie fit un feu terrible, et renversa jusqu'au niveau du sol une grande portion des murs; enfin, la ville fut enlevée par un assaut général. Alors cette importante conquête fut définitivement incorporée à l'empire ottoman.

Mais Amurath IV mourut en 1660, à l'âge de 29 ans; génie sombre et cruel, il avait amené, par la terreur, la régénération de l'empire. Il avait supprimé les abus, arrêté les exactions, étouffé l'esprit de révolte, régénéré l'armée · l'empire avait repris sa force et son éclat.

SECTION III.

§ 1.

Arrêter les invasions des Turcs devint un but d'efforts communs pour l'Europe. Les puissances occidentales trop éloignées du théâtre d'invasion et plongées dans de sanglantes guerres, les puissances du Nord sortant à peine de la

barbarie et ravagées par les Tatars, contribuèrent fort peu dans ces croisades. L'Italie et l'Allemagne plus rapprochées des lieux menacés, agirent plus fortement, quoique d'une manière peu suivie. Alors les fermes, et souvent seuls soutiens de la guerre sainte contre les Turcs, furent les peuples du sud-est dont le territoire envahi, servait de théâtre à la guerre. Les petits Etats placés entre l'empire grec et la Hongrie furent longtemps les seuls pays envahis; disposant de peu de ressources, ils furent rapidement soumis par les masses turques. Mais, frémissant sous le joug ottoman, ils profitèrent de toutes les occasions pour le secouer; soit qu'ils se soulevassent isolément sous la conduite de quelque chef intrépide, soit qu'ils fussent confédérés entre eux ou soutenus par la Hongrie. Cette dernière contrée longtemps indépendante, se trouva bientôt menacée par les progrès des Turcs. Alors elle resta toujours en armes pour défendre les petits Etats, et son territoire souvent envahi; dans ces luttes la Hongrie agissait tantôt seule, tantôt confédérée à quelques-uns des peuples de Servie, Valachie, Transylvanie, etc. Dans les premiers temps, l'Allemagne et l'Europe occidentale ne purent soutenir par leurs armées ces petits Etats. Cependant ces contrées fournissaient de grandes ressources en argent, en hommes, en matériel d'artillerie, en connaissances militaires de toute sorte. Mais, les efforts continuels de tous ces petits Etats, se brisaient contre les masses ottomanes; ce ne fut que lorsque les archiducs d'Autriche, devenus empereurs d'Allemagne et possesseurs de la Hongrie, dirigèrent contre les Turcs tout le sud-est de l'Allemagne, que ces infidèles furent arrêtés dans leurs marches terribles vers le centre de l'Europe.

Les masses turques toujours, grandement pourvues de canons, amenèrent pour tous les Etats chrétiens l'emploi

d'une nombreuse artillerie. L'aperçu général que nous venons de donner sur la lutte contre les Turcs, indique assez quelle dut être la marche générale de cette artillerie chez les divers Etats. Les Turcs étaient très ignorants en artillerie, mais ils possédaient d'immenses ressources; ils attiraient à eux les artilleurs de tous les pays européens, et se faisaient fabriquer des quantités immenses d'artillerie, ayant des caractères spéciaux, amenés en grande partie par la nature des guerres en Asie et en Afrique. Les Etats chrétiens et même la Hongrie, quoique supérieurs aux Turcs en fait d'arts industriels et de connaissances, étaient cependant assez peu avancés en organisation pour pouvoir obtenir par eux-mêmes une artillerie perfectionnée. Riches des avantages et des ressources que l'Europe occidentale leur procura, ils eurent une artillerie meilleure que celle des Turcs, et offrant naturellement beaucoup des caractères distinctifs de cette dernière; mais le plus souvent l'incertitude de l'organisation, la pénurie des ressources, rendirent cette artillerie chrétienne très inférieure en nombre. Enfin, l'Allemagne entra dans la lutte avec de fortes ressources et une artillerie plus avancée, qui put lutter contre celle des Turcs et même repousser les invasions de ces infidèles. Cette artillerie allemande, placée entre celles peu nombreuses mais perfectionnées de l'Occident, et les masses de l'artillerie turque, se trouva ainsi occuper une position moyenne dans les artilleries européennes.

La Hongrie, soumise à l'anarchie nobiliaire, manquait d'une autorité centrale assez forte pour réunir, organiser, diriger les forces de la nation. Ses armées n'étaient guères que des levées confuses, mal armées, consistant principalement en cavalerie. Les efforts étaient morcelés; aussi

malgré leur courage héroïque, les Hongrois éprouvèrent d'abord de grands revers. Huniade vint vers 1440, et fut mis à la tête des armées et du royaume. Il sentit la nécessité de l'artillerie pour défendre ses villes et permettre à ses faibles armées de lutter contre les masses turques. Sous lui, les troupes hongroises n'agirent qu'accompagnées d'une nombreuse artillerie; et les effets de cette arme contribuèrent beaucoup aux victoires qui, vers cette époque, illustrèrent la Hongrie. C'était surtout par les mouvements rapides et imprévus, les combats énergiques qu'Huniade agissait contre les armées turques. De là résulta l'emploi d'une nombreuse artillerie de petits calibres, et l'habitude de disséminer cette artillerie dans toutes les parties de l'armée, pour retarder les marches le moins possible, pour border le front, les flancs et les derrières dans les diverses opérations.

La Hongrie usurpée par Ladislas, roi de Pologne, était plongée dans l'anarchie lorsque Amurath II vint mettre le siége devant Belgrade. Huniade, waivode de Transylvanie, accourut avec quelques troupes hongroises, fit lever le siége, surprit et défit quelques corps ennemis, s'empara de leurs canons; ensuite il osa lutter contre 80,000 Turcs dans les plaines de Wasag, et les battit complétement. Dès lors, disposant d'une forte armée, pourvue d'une nombreuse artillerie, il put, en 1443, gagner cinq batailles, reprendre cinq villes et dicter la paix.

En 1444, Huniade réuni à Ladislas, roi de Pologne, envahit la Bulgarie avec 15,000 hommes et beaucoup de pièces légères. Négligeant les places fortes, il marchait rapidement contre Gallipoli, quand Amurath II, accouru d'Asie, se présenta avec 40,000 Turcs et une très nombreuse artillerie dans les plaines de Warna. Huniade ac-

cepta la bataille, sortit de son camp et disposa son armée. Les canons étaient partagés en petites batteries, placées entre les corps de troupes et dans les grands carrés de chariots qui couvraient les derrières de l'armée. Cette artillerie contribua puissamment à l'énergique résistance des Hongrois, qui cependant furent mis en déroute et perdirent leur roi.

Huniade, nommé régent du royaume sous Ladislas le Posthume, rétablit l'ordre, organisa les ressources, fortifia les places et rapporta des progrès militaires de sa guerre contre l'Autriche. Appelé de nouveau à lutter contre les Turcs, il passa le Danube avec 22,000 hommes et une très nombreuse artillerie, vint dans les plaines de Kossova affronter les masses d'Amurath II. Pendant trois jours les armées luttèrent, et des deux côtés l'artillerie fit des ravages terribles. Enfin, les Hongrois furent presque écrasés; Huniade rassembla les débris de son artillerie, et ne pouvant espérer de les sauver, il résolut de les sacrifier au salut des troupes. Pendant la nuit, il envoya ses pièces sur une hauteur favorable, et leur ordonna de tenir dans cette position jusqu'à la dernière extrémité. Au jour, le feu de cette artillerie, dont les boulets allaient jusqu'aux tentes du sultan, arrêta la marche des Turcs et permit de sauver les débris de l'armée hongroise. Huniade continua la guerre avec quelques troupes, surprit des corps turcs, utilisa l'artillerie prise sur eux, battit ensuite des corps considérables, et enfin découragea Amurath II. Mais bientôt l'ambitieux et opiniâtre Mahomet II vint assiéger Belgrade. Huniade, avec quelques levées nombreuses, mais sans organisation, sans armes, arriva près de la ville, surprit le camp du pacha d'Asie, s'empara de l'artillerie, et s'en servit pour repousser tous les efforts des ottomans. Huniade sauva encore une fois Belgrade, le boulevard de la

Hongrie. Mais cet exploit fut le tombeau du héros chrétien. (1456.)

Les Etats placés entre la Hongrie et la Turquie, furent presque toujours le théâtre et la cause de la guerre. Ces petits Etats, impatients du joug ottoman, s'efforçaient sans cesse de le secouer, et dans ces luttes désespérées, pour leur indépendance, quelques-uns brillèrent d'un vif éclat. L'Albanie, sous Scanderberg, parvint, après une guerre longue et terrible, à secouer le joug. Scanderberg avait guerroyé longtemps avec les armées turques; il avait étudié les causes de leur force et de leur faiblesse, avait appris l'usage et l'importance de l'artillerie, savait combien était grande la puissance de cette arme sur les masses de cavalerie. Scanderberg arriva en fugitif dans l'Albanie, et leva l'étendard de l'indépendance; beaucoup de villes se rendirent à lui, d'autres furent enlevées par surprise. Avec les ressources matérielles trouvées dans ces villes, il organisa une petite armée, surprit et défit quelques corps turcs, enleva leurs canons, et eut désormais dans son armée, une nombreuse artillerie, dont il sut toujours retirer les plus grands avantages. En 1443, dans la Basse Debra, il détruisit avec cette artillerie une armée de 40,000 Turcs, commandée par Ali-Pacha. Scanderberg avait disposé toute ses pièces à mi-côte d'une chaîne de hauteurs formant un demi-cercle, autour d'une étroite vallée. Les troupes légères attirèrent l'armée turque dans ce bas-fond, où elle fut presque entièrement écrasée par le feu concentré des batteries albanaises. Le système de guerre adopté par Scanderberg exigeait que cette artillerie fût la plus légère possible : les surprises et les combats étaient les principales actions. Toujours retiré dans les montagnes, ou dans des terrains extrêmement difficiles, il harcelait, attaquait par

des mouvements habiles et rapides, et tombait tout à coup sur les pesantes armées turques pendant leur marche ou pendant le siége de quelques places. Plus de vingt armées, commandées quelques-unes par Amurath II et Mahomet II, furent ainsi détruites. Les Turcs furent chassés des campagnes d'Albanie; mais quelques places restèrent en leur pouvoir, et Scanderberg ne trouva pas, dans l'Epire et l'Albanie, assez de ressources pour les enlever : Daïna, Belgrade, Croïa, repoussèrent ses efforts. Scanderberg, à force de génie, avait conquis l'indépendance de l'Albanie; mais, à sa mort (1467), tout le pays retomba au pouvoir des Turcs.

A la mort de Ladislas le Posthume (1457), la Hongrie, la Bohême et l'Autriche furent séparées, et Mathias Corvin fut élu roi de Hongrie. Ce grand homme était instruit et éclairé; il avait étudié l'art de la guerre et les affaires d'Occident; il travailla à détruire la rusticité des Hongrois, à les doter de sages institutions, de fortes organisations qui rendirent la Hongrie puissante et glorieuse. Cependant, il n'avait que de très faibles ressources à sa disposition, et il fut en guerres continuelles contre la Bohême, la Pologne, l'Autriche et les Turcs.

Jusqu'alors les troupes hongroises n'avaient été que des rassemblements faits à la hâte et en désordre, mal armés, et consistant surtout en contingents de cavalerie. Mathias sentit les grands avantages des armées régulières et permanentes, organisa des corps solides d'infanterie et de cavalerie, qui formèrent toujours la base de son armée. L'artillerie retira les plus grands avantages de cet esprit général d'ordre, d'organisation et de prévision. Mathias développa beaucoup les sciences et les arts en Hongrie, attira dans ses

Etats les savants, les artistes, les ingénieurs, fuyant Constantinople conquis par les Turcs; fit construire une grande quantité d'artillerie pour armer ses places et renforcer ses armées. Alors la Hongrie, soutenue par les subsides que fournissaient le Pape et les Italiens pour la guerre sacrée, eut une grande puissance militaire. Bientôt Mathias put donner à Ivan III de Russie, en guerre contre la Pologne, des extracteurs de mine, des fondeurs, des constructeurs et des canonniers pour développer l'artillerie russe. Fort de son artillerie, Mathias put non-seulement augmenter la défense de ses places, et repousser les armées attaquantes, mais encore envahir les autres Etats, prendre des villes et dominer l'Autriche jusque dans Vienne. La Transylvanie, presque toujours unie à la Hongrie, participait à sa prospérité.

Mathias mourut en 1490 : les Turcs occupés par des dissensions intérieures et par des guerres en Asie, cessèrent leurs invasions. La Hongrie pouvait acquérir une grande force pendant la paix; mais réunie de nouveau à la Bohême, sous le règne de l'inerte Ladislas, et sous la minorité de Louis II, ce royaume vit presque toutes les institutions de Mathias tomber dans l'indifférence. Tout à coup le grand Soliman parut avec ses immenses armées de Turcs, enleva Belgrade et le fortifia de manière à le conserver toujours. En 1526, le conquérant revint avec une armée de 300,000 hommes, et envahit la Hongrie. Le jeune Louis II fit un appel aux levées en masse, et fit préparer une nombreuse artillerie pour la grande armée. Louis n'avait encore que 15,000 Hongrois, mais 200 pièces d'artillerie, lorsque, sans attendre les secours de Transylvanie, Croatie, Bohême, etc., qui arrivaient pour le rejoindre, il vint attaquer l'immense armée turque dans la plaine de Mohacs. Sa forte artillerie fit de grands ravages; les escadrons hongrois voulant en

profiter poussèrent dans les trouées qu'ils avait faites; mais ils masquèrent leurs batteries, et tombèrent avec leur jeune roi écrasés par l'artillerie ottomane.

Après le grand désastre de Mohacs, la Hongrie, ravagée d'une manière affreuse par les Turcs, ayant perdu son roi et la plus grande partie de sa noblesse, resta plongée dans un grand épuisement. Bientôt, Ferdinand Iᵉʳ réunissant sur sa tête les couronnes d'Autriche, de Bohême, de Hongrie et l'empire d'Allemagne, put opposer de grandes armées aux conquêtes des Turcs. Alors les forces de la Hongrie et des petits Etats environnants, ne formèrent plus, dans les grandes armées chrétiennes, que des contingents de troupes accompagnées le plus souvent de pièces légères. Les troupes et l'artillerie d'Autriche et d'Allemagne formèrent la principale force de ces armées chrétiennes. A cette époque, les luttes contre les Turcs occupaient l'attention générale; l'Europe craignait l'invasion de ces infidèles, dont la puissance était grossie par la renommée. On travaillait à se donner de la solidité contre eux; l'emploi d'une nombreuse artillerie et des retranchements fut regardé comme le plus puissant moyen ; ce furent, en effet, les 400 pièces réunies sur les remparts et sur les édifices de Vienne, qui arrêtèrent la grande invasion de Soliman, en 1529. Enfin, ce fut la formidable artillerie, réunie par Charles-Quint, qui paralysa complétement la seconde invasion en 1532, et débarrassa pour longtemps l'Europe occidentale de toute crainte.

Après ces grandes invasions, la Hongrie fut continuellement ravagée par les guerres entre Ferdinand, Zapoli et les Turcs. Dans ces luttes assez secondaires entre de petites armées, les troupes allemandes, pour résister aux masses

de cavalerie, commencèrent à adopter des dispositions assez massives, et à les enclore de lignes de chariots garnies de canons. Ces dispositions, très avantageuses contre la cavalerie, devenaient très dangereuses en présence d'une nombreuse artillerie : aussi à Mahacs, le feu de l'artillerie turque écrasa les Hongrois retranchés derrière des remparts de chariots, où ils résistaient à tous les efforts. En 1537, on vit Ferdinand faire une longue retraite à travers un pays montagneux, avec ses troupes enfermées entre deux lignes de chariots liés entre eux, et entrelacés de canons.

Jusqu'à la fin du règne de Ferdinand, la Hongrie fut le théâtre et la cause de guerres continuelles entre les Autrichiens et les Allemands, les Hongrois, les Transylvains, les Turcs, etc. Alors l'influence occidentale amenée par les Allemands, se fit sentir dans ces contrées; l'artillerie devint moins nombreuse et plus lourde. Les combats furent de plus en plus rares, les prises de villes constituèrent presque les seules actions.

La mort de Soliman fit cesser la guerre contre les Turcs. Les Etats chrétiens n'eurent à lutter que contre les Allemands, et alors l'influence occidentale se répandit de plus en plus dans ces contrées. L'artillerie gagna en connaissances et en solidité d'action. Quelques Etats, comme la Transylvanie, la Valachie, prospérèrent, et eurent une bonne artillerie; la Hongrie en proie à l'anarchie civile et militaire, sous les ministres de l'inerte Rodolphe, faisait peu de progrès. Cependant l'influence allemande se répandait de plus en plus dans tous ces Etats. En 1591, quand les Turcs, sous Amurath III, recommencèrent la guerre, tous les Etats chrétiens, réunis sous la direction des Autrichiens, eurent de grands succès; ces armées chrétiennes devaient

alors présenter une grande confusion; leur artillerie, fournie par des peuples divers, assujettie à la direction supérieure des Allemands, et contrainte aux exigences de la guerre contre les Turcs, présentait un mélange confus de pièces légères et d'autres très lourdes.

Une longue trêve fut conclue avec les Turcs. Alors des guerres continuelles éclatèrent entre l'Autriche, la Hongrie et la Transylvanie, soulevée contre l'orgueil et le mépris des Allemands. Par ces guerres, des relations continuelles furent établies entre les Allemands et les petits Etats chrétiens. L'Autriche, puissance supérieure en forces, en vint naturellement à exercer une influence dominante dans toutes ces contrées.

§ 2.

La Pologne était devenue sous Jagellon Ier la puissance dominante dans le Nord; favorisée par les circonstances, elle devait s'accroître encore, pour s'arrêter bientôt et tomber victime de sa mauvaise organisation politique. Les villes peuplées d'Allemands ou de juifs étaient en quelque sorte séquestrées de la nation: le peuple était attaché à la terre; les nobles en très grand nombre possédaient seuls le territoire, formaient la nation, élisaient et maîtrisaient les rois, décrétaient les impôts et la guerre. Une telle position empêchait d'asseoir les forces militaires, de leur donner de la permanence et de la régularité. Les armées étaient formées par les convocations du ban; les nobles seuls y paraissaient avec leurs serviteurs, et naturellement ils étaient à cheval. Alors les armées polonaises ne furent composées que de cavalerie. Boleslas le Grand eut jusqu'à 200,000 cavaliers. Jagellon (1410), pour ses guerres contre les chevaliers teu-

toniques, en eut jusqu'à 150,000, et Jean Albert (1495), pour ses expéditions en Valachie, en eut 80,000. De telles armées devaient être trop faibles en présence de celles permanentes des autres puissances européennes. Aussi les deux Sigismonds s'efforcèrent d'établir une organisation régulière et assurée; mais les nobles étaient trop puissants pour accorder une grande force à la royauté; ils lui permirent seulement de consacrer le quart des revenus royaux à solder quelques troupes, composées d'étrangers. Ces troupes qui formaient l'infanterie et la cavalerie légère des Polonais, ne s'élevèrent jamais à plus de 4,000 hommes; le reste des armées polonaises, appelé force nationale, n'était que de la cavalerie composée de cuirassiers, hussards, etc.: avec une telle composition d'armée et de pareilles institutions militaires, l'artillerie, qui se meut difficilement, qui demande pour son organisation des établissements préparatoires, beaucoup de temps et de ressources, ne put recevoir de grands développements. Les armées polonaises, quoique composées presque exclusivement de cavalerie, menèrent toujours de l'artillerie avec elles. Naturellement, cette artillerie devait chercher à se rendre légère; l'irrégularité des organisations militaires en faisait beaucoup varier la quantité; cependant généralement l'artillerie polonaise fut peu nombreuse, elle ne parut jamais en masse considérable comme chez les puissances d'Occident, et comme chez les Turcs et les Hongrois. Souvent même cette artillerie se trouva impuissante dans des circonstances graves.

Après la mort de Jagellon, son fils, Ladislas se trouva réunir sous sa puissance la Pologne, la Lithuanie et la Hongrie. Cette réunion d'États devait exercer la plus grande influence en Europe; mais la Pologne était incapable de

profiter des circonstances avantageuses : les chefs, d'un esprit et d'un caractère assez forts, lui manquèrent toujours. Ladislas se laissa entraîner par le pape et par Huniade dans la guerre contre les Turcs. Cette guerre devait amener pour les Polonais l'emploi d'une nombreuse artillerie, mais Ladislas, jeune homme téméraire, entra dans la lutte avec peu de troupes polonaises et peu de canons. Il fut défait et tué à la bataille de Warna 1444.

Après ce jeune chevalier, la Pologne fut de plus en plus entravée par l'anarchie nobiliaire. Le faible Casimir IV fut impuissant dans les luttes contre la Prusse et la Russie naissante. Son successeur, Jean Albert (1492), compromit les forces de la Pologne dans des entreprises mal dirigées. Les Turcs, les Tatars, les Russes, envahirent et ravagèrent plusieurs contrées du royaume. Enfin, une armée de 80,000 hommes fut défaite en Valachie, et ses débris ne purent être sauvés qu'en les enfermant, pendant leur longue retraite, dans un vaste carré formé par des lignes de chariots enchaînés, et dont les angles étaient armés de canons. Après ce roi, vif, intrépide, mais qui laissa les affaires de l'Etat dans une grande négligence, vint Alexandre, qui s'efforça d'implanter en Pologne les connaissances occidentales, de rétablir l'ordre et les ressources.

En 1506, Sigismond Iᵉʳ monta sur le trône. Grand roi, prince éclairé et peu ambitieux, il développa beaucoup les forces intérieures de la Pologne ; mais il fut souvent paralysé par la puissance exorbitante des nobles. Les principales guerres eurent lieu contre les Russes, dont les masses étaient fortifiées toujours par l'artillerie. Les armées polonaises étaient moins nombreuses, mais leur artillerie était beaucoup plus habile, et leur procurait de grands avantages dans les batailles. Aussi dans les plaines d'Orscha (1514)

80,000 Russes, attirés sous le feu de l'artillerie polonaise, furent mis dans une déroute complète, et les vainqueurs ne perdirent que 300 hommes. Les Polonais poussèrent jusqu'à Smolensk, et voulurent l'enlever d'assaut; mais leur artillerie se trouva trop faible. Sigismond était presque toujours arrêté dans ses efforts pour développer les forces militaires de la Pologne. En 1537, voulant reprendre la Valachie et la Moldavie tombées sous la puissance des Turcs, il ne put obtenir des nobles les impôts nécessaires; alors il convoqua l'arrière-ban, mais il n'eut qu'une masse confuse qui fut bientôt dispersée par la misère, l'esprit de discussion et l'anarchie. Sigismond-Auguste, nommé roi en 1548, voulut aussi convoquer cet arrière-ban pour la guerre contre les Russes; mais personne ne répondit à l'appel. Les vices de l'organisation militaire devenaient manifestes: Sigismond-Auguste ne put employer que des troupes soldées; peu importantes à cause des faibles ressources disponibles; aussi Sigismond rechercha une longue paix pendant laquelle l'intérieur du royaume fut florissant.

Après les Jagellons, le trône de Pologne devint électif. Le premier roi fut Henri de Valois : bon capitaine, formé dans les armées de France, il eût pu assurer de grands avantages à son royaume; mais Henri, distrait par ses vices, ne fit que passer dans la Pologne avec indifférence et mépris. Alors la couronne fut donnée à Etienne Bathori, prince de Transylvanie. Etienne, profondément instruit, grand capitaine, formé dans les luttes contre l'anarchie et contre les Turcs, travailla à développer les forces militaires de la Pologne, mit toujours une nombreuse et forte artillerie à la suite de ses armées. Aussi dans les diverses campagnes contre les Russes, les villes tombèrent rapidement au pouvoir des

Polonais. La Moscovie eût pu être conquise sans l'opposition terrible des nobles qui refusaient les impôts pour solder les armées. Bathori mourut en 1586 laissant le royaume dans un état de grande force.

Pendant ce développement de la puissance politique de la Pologne, le commerce, l'industrie, les arts, les sciences firent de grands progrès, grâce surtout aux étrangers allemands. L'artillerie participa à cet état prospère, se répandit beaucoup dans toutes les villes du royaume, et parut à la suite de toutes les armées, de tous les corps de troupes, infanterie et cavalerie. Cette artillerie comprenait les canons assez légers des calibres de **3**, **6**, **12**, mais surtout du calibre de **6**. Pour les batailles, les Polonais disposaient leur cavalerie sur des lignes étendues, et l'artillerie était distribuée de distances en distances dans les intervalles. La nombreuse cavalerie, les pays difficiles, le grand nombre de constructions en bois, même pour les retranchements, répandirent de bonne heure l'usage des projectils creux. En 1584, dans la Russie blanche, les Polonais ravagèrent le camp des Russes à force de grenades. Les pauvres Moscovites eurent beau se couvrir de retranchements en terre, se renfermer dans des cavernes, les grenades allaient toujours les chercher. La variété de ces projectils creux était très grande. Il est impossible, dit Simiennowitz, de tous les déchiffrer et décrire. On lançait ces grenades soit avec des mortiers, soit avec des obusiers portant deux canaux de lumière; on essayait aussi de les tirer avec le canon. L'emploi de la mitraille commençait à prendre une grande extension.

En 1587, commença, en Pologne, le long règne de Sigismond Wasa, prince qui eût pu, avec de l'énergie, réunir sous sa puissance les trois royaumes de Pologne, de Russie

et de Suède. Soumis à l'influence autrichienne, Sigismond étendit les connaissances de toutes sortes en Pologne, et par des guerres continuelles fit progresser les institutions militaires; mais une bonne direction générale manquait à tous ces efforts, et la puissance exorbitante des nobles était un trop grand empêchement aux entreprises.

Héritier du trône de Suède, Sigismond n'employa ses droits qu'à entretenir contre cette nation une guerre longue et sans vigueur, dans laquelle il finit par succomber. Dans ces luttes, les forces polonaises agirent en petit nombre, et eurent toujours une artillerie légère peu nombreuse. Au milieu d'actions multipliées, variées et peu importantes, la bataille de Nicoping, où 5,000 Polonais, débarqués en Suède avec quelques pièces légères, furent battus : celle de Kircholm (1605), où 4,000 Polonais, avec une dizaine de pièces d'artillerie, battirent 15,000 Suédois et leur prirent seize canons, furent les faits les plus remarquables. Mais bientôt le jeune Gustave-Adolphe, roi de Suède, envahit la Livonie avec des armées bien munies d'artillerie; alors les troupes polonaises, peu nombreuses, mal pourvues, se trouvèrent impuissantes à Riga, au camp de Dirschen, aux combats sur la Prinzin, en face de l'artillerie du jeune conquérant. Alors la Pologne perdit la Livonie.

Après ces guerres de Suède, vinrent celles contre les Russes. Sigismond voulant profiter des troubles de la Russie pour conquérir cet empire, obtint des nobles polonais des ressources assez grandes. Il rassembla une armée nombreuse; mais pendant dix-huit mois les murailles de Smolensk l'arrêtèrent, faute d'une artillerie assez forte. Cependant Sigismond détacha sur Moscou Solkiewski avec quelques troupes et des petites pièces. Solkiewski battit une grande armée russe à Klazyn, et lui enleva toute son artillerie; puis,

réuni aux troupes du faux Dmitri, il s'empara de Moscou. Sigismond, maître de Smolensk, ne sut pas prendre la couronne de Russie, et rentra en Pologne. Alors les Russes ayant réorganisé leurs forces, vinrent assiéger Smolensk. Une armée polonaise fit lever le siége, poussa jusqu'à Moscou. Mais Sigismond fut encore incapable de profiter des succès, et une longue trève fut conclue.

La lutte contre la Turquie vint ensuite. Osman, avec des masses turques, avait envahi la Moldavie et s'avançait à la conquête de la Pologne. La diète s'émut, décréta les ressources nécessaires, et bientôt le connétable Chodkiewicz put réunir près de Choczym une armée de 30,000 Polonais, soutenue par une levée de Cosaques et par une nombreuse artillerie. Cette armée s'entoura de retranchements bordés de canons; tous les efforts ottomans furent repoussés par un feu terrible; la Pologne fut sauvée et conclut la paix avec la Turquie. (1621.)

La Pologne se trouva ainsi en paix avec tous ses ennemis extérieurs; mais les traités lui avaient été peu avantageux, elle avait perdu plusieurs possessions; les troubles intérieurs la ravageaient sans cesse. Cependant sa richesse intérieure se développait toujours, au moyen des étrangers favorisés par Sigismond.

§ 3.

Les forces de la Russie se réunissaient peu à peu sous l'autorité des ducs de Moscou, devenus grands princes héréditaires de l'empire. Ivan III, Washiliewitch, imprima une grande impulsion à ces forces de la Russie; il appela auprès de lui les hommes et les connaissances d'Occident. Comme tous les fondateurs de monarchie, il apprécia l'im-

portance de l'artillerie pour défendre et attaquer. Il fit les plus grands efforts pour assurer à la Russie la possession de cette arme. En 1482 il acheta de Mathias Corvin, par un traité, des extracteurs de mine, fondeurs, ouvriers, artilleurs de toute sorte, et il établit à Moscou une nouvelle fonderie de canons. Ivan fit de Moscou le point d'appui et de départ pour la puissance russe; il en augmenta beaucoup les fortifications, fit construire la fameuse citadelle du Kremlin, et borda tous les remparts d'artillerie. Fort de ces institutions, Ivan put soumettre de puissants États russes restés indépendants, tels que la république de Nowogorod; soutenir de longues luttes contre la Lithuanie et la Suède; arrêter les Tatars, se soustraire à leur domination, attaquer leur puissance morcelée, soumettre la grande horde de Casan. Ivan mourut en 1505. Par ses conquêtes, ses organisations, son administration, il avait assuré la puissance de la Russie, avait soumis l'empire à l'autorité despotique des czars.

Wasili succéda à Ivan, et se trouva à la tête de forces puissantes. Despote par instinct, il augmenta ces forces; mais sut rarement les employer avec avantages. Il travailla beaucoup à augmenter son artillerie, appela les Polonais, les Bohêmes et les Allemands pour la créer et la diriger. Désormais les armées russes eurent toujours de l'artillerie. Mais cette arme, nécessairement confuse et ignorante, fut incapable dans beaucoup d'opérations. Cependant elle rendit encore beaucoup de services. Réunie en grande masse et préparée avec soin, elle foudroya Smolensk, et assura pour longtemps à la Russie, la possession de cette importante ville; elle maintint dans la soumission les hordes de Casan révoltées; enfin, celle de Moscou, quoique mal pourvue, repoussa les invasions des Tatars.

Ivan IV, le Terrible, monta sur le trône à l'âge de quatre ans. (1533.) Sa jeunesse se passa dans des luttes continuelles contre l'anarchie intérieure. A force d'énergie, Ivan parvint à étouffer cette anarchie. Tyran féroce, il assujettit la Russie à un esclavage abrutissant; mais actif et ambitieux, il put employer des armées plus fortes que celles connues jusqu'alors, et pénétrer plus avant dans les luttes contre les Polonais et les Suédois. Pour agir fortement dans ces luttes, pour maintenir son peuple dans l'esclavage, Ivan chercha à concentrer dans sa main de grands moyens militaires, créa l'armée permanente, et s'efforça d'augmenter considérablement l'artillerie : de tous côtés, il appela les hommes d'Occident pour établir et consolider ces institutions militaires. Il demanda à Charles-Quint des Espagnols et des Allemands, ouvrit toute la Russie au commerce et aux importations des Anglais. L'artillerie devint de plus en plus partie intégrante des armées russes : les troupes lui montraient un dévouement fanatique; dans les défaites, les canonniers russes se pendaient à leurs pièces plutôt que de les abandonner. L'artillerie fut toujours employée en grand nombre; mais ignorante et de calibres peu forts, elle se montra impuissante contre les villes, dans les guerres contre les Polonais et les Suédois.

(1584) Après Ivan le Terrible vint Féodor Ivanowitch, faible de corps et d'esprit, mais qui abandonna le gouvernement à Godownoff, génie vaste, éclairé, actif, ambitieux. Godownoff établit partout l'ordre et l'organisation, augmenta les ressources par des conquêtes pacifiques, renforça la puissance militaire de la Russie augmenta beaucoup l'armée permanente et l'artillerie. Pour pousser vigoureusement la guerre contre les Suédois, Godownoff mit le czar à

la tête d'une armée de 300,000 hommes, la plus forte et la mieux pourvue que la Russie eût encore mise sur pied. Aussi cette armée défit les Suédois à Narva, et put prendre plusieurs villes. Mais pendant que les forces de la Russie étaient occupées dans le nord, 150,000 cavaliers tatars envahirent l'empire, et se présentèrent devant Moscou. Godownoff veillait à la défense; de grosses pièces d'artillerie furent disposées sur les remparts; les faubourgs et les couvents situés hors de la ville furent fortifiés comme postes avancés, et garnis de canons; enfin les troupes, munies d'un grand nombre de pièces légères, furent placées en arrière de ces ouvrages. Quand la cavalerie des Tatars déploya ses immenses lignes dans la plaine, toute l'artillerie des remparts, des postes avancés et des troupes fit de vives décharges; les Tatars furent mis dans un grand désordre, et ne purent combattre qu'en ordre dispersé. Les troupes russes firent plusieurs sorties; mais, masquant leur artillerie, et réduites au combat à l'arme blanche, elles étaient repoussées et poursuivies jusqu'aux retranchements. Alors l'artillerie entrait en jeu et dispersait ces poursuites. Les Tatars furent ainsi repoussés par l'artillerie pendant toute la journée; le lendemain ils battirent en retraite. Les Russes les poursuivirent avec leurs pièces légères, les culbutèrent à Toula. Cette grande invasion fut ainsi presque entièrement détruite. Godownoff, pour arrêter celles à venir, construisit sur les frontières des places bien armées, devant lesquelles les Tatars, sans artillerie, devaient se trouver impuissants.

En 1588, Féodor mourut, et Godownoff Boris fut élevé au trône. Maître absolu, grand organisateur, grand administrateur, il développa considérablement les forces de la Russie, au milieu de la longue paix, que son habile politique sut maintenir. Il attira auprès de lui les sciences, les

étrangers, les officiers habiles de divers pays; il perfectionna et augmenta beaucoup les institutions militaires de toute sorte, surtout l'artillerie. Boris maintint cette longue paix en tenant en respect les ennemis de la Russie par le déploiement de grandes forces toujours prêtes. A la nouvelle d'une invasion de Tatars, il put marcher à la tête de 500,000 hommes rapidement réunis.

Godownoff était parvenu au trône en assassinant Dmitri, l'héritier présomptif de la couronne. Ce crime donna naissance aux faux Dmitri. Ils abusèrent facilement un peuple encore grossier, et plongèrent l'empire russe dans des désordres affreux. Le premier imposteur, le moine Otrepief, rassembla de nombreuses forces, battit les troupes envoyées à sa rencontre, s'empara de Moscou, et monta sur le trône. Esprit éclairé, il déploya la plus grande activité pour introduire en Russie les connaissance d'Occident; il fit surtout les plus grands efforts pour développer l'artillerie; il assistait à la fabrication des canons; il les éprouvait lui-même, et il s'exerçait à les tirer, à les pointer. Otrepief eût pu faire beaucoup pour les progrès de la Russie; mais, caractère léger, il afficha trop de mépris pour la grossièreté de ses sujets; on se révolta contre lui, il fut déposé, et Wasili Schwiscki fut élu czar.

Général élevé dans les guerres, Wasili perfectionna l'organisation militaire, rendit des règlements imités des peuples d'Occident, et relatifs à l'organisation et à la conduite des choses militaires. Les communications avec les troupes suédoises et polonaises pouvaient développer les institutions militaires de la Russie; mais le règne de Wasili fut trop bouleversé. Les faux Dmitri amenèrent des troubles affreux; les étrangers cherchèrent à en profiter, et l'empire fut près de sa ruine. Alors les Russes sentirent la nécessité de se rallier

autour d'un pouvoir unique, et Michel Romanoff fut élevé sur le trône. (1613.) Ce prince pacifique traita avec les ennemis extérieurs, et travailla à renforcer l'intérieur, à réorganiser les forces administratives et militaires de la Russie.

SECTION IV.

§ 1.

L'union de Calmar, qui devait réunir dans une seule main les trois royaumes scandinaves, et en faire une forte puissance au nord de l'Europe, fut rompue en 1448, et devint un prétexte de longues guerres entre la Suède et le Danemark réuni presque toujours à la Norwége. Dans ces luttes, les Danois, disposant de grandes ressources, plus avancés en organisation et en connaissances, à cause de leur contact avec l'Allemagne, soutenus par les nobles et le clergé de Suède, employaient des armées nombreuses et bien pourvues d'infanterie, de cavalerie, de mercenaires étrangers et d'artillerie. Les Suédois n'étaient que des paysans remplis de courage, mais grossiers. Ils accouraient tout à coup se réunir sous le roi ou administrateur de la Suède, et leur armée n'était alors qu'une infanterie assez confuse, armée de haches et de piques. Dès l'origine, les chefs suédois sentirent la nécessité de donner de l'artillerie à cette infanterie pour lutter contre les puissantes armées danoises; aussi toutes les fois que les ressources le permirent, des pièces légères, susceptibles de parcourir les montagnes et les terrains difficiles de la Suède, accompagnèrent les troupes. Mais souvent cette artillerie manqua, jamais elle ne fut

assez forte pour agir contre les villes; aussi la Suède fut conquise par les Danois.

En 1448 Christian, élu roi de Danemark et de Norwége, réclama la Suède. Charles VIII, roi de ce dernier pays, n'était soutenu que par les paysans, et dut défendre sa couronne contre les nobles, le clergé et les Danois. Beaucoup d'expéditions dans des pays difficiles, beaucoup de combats eurent lieu; les petites pièces d'artillerie furent employées en grand nombre. En 1452, pour ses expéditions rapides à travers les montagnes, Charles avait vingt pièces légères, placées sur des traîneaux; avec les paysans et cette artillerie, Charles fut vainqueur dans plusieurs combats, mais resta impuissant contre les villes. Bientôt il dut quitter la Suède, chassé par une puissante armée danoise, qui s'était réunie à celle suédoise commandée par l'archevêque d'Upsal.

Christian réunit alors les trois royaumes sous son pouvoir; mais il ravagea la Suède. Les paysans se soulevèrent, rappelèrent Charles, soutinrent une longue lutte contre les Danois et les nobles, puis, à la mort de Charles, ils mirent à leur tête Stenon Sture, avec le titre d'administrateur de la Suède.

Christian débarqua en 1471 avec une puissante armée pour soumettre de nouveau ce royaume. Stenon alla chercher les paysans dans les forêts et les montagnes, puis il vint attaquer l'armée danoise, fortement établie devant Stokholm. Christian avait partagé ses forces en trois corps : le premier, placé sur la montagne de Brunke, était entouré d'un rempart en bois, garni d'artillerie; le second corps occupait, au pied de la montagne, le couvent de Sainte-Claire armé de quelques canons; enfin, le troisième s'appuyait à la mer, et était flanqué par l'artillerie de la flotte. Sténon, arrivé avec ses masses de paysans et quelques petites pièces,

se partagea aussi en trois corps, qui chacun attaquèrent un corps ennemi. Les assauts les plus acharnés contre la montagne de Brunke, furent repoussés quatre fois par l'artillerie. Trop confiants dans la force de cette position, les Danois la dégarnirent pour secourir le couvent Ste-Claire fortement menacé; alors les Suédois tentèrent un cinquième assaut, enlevèrent la montagne, prirent l'artillerie et s'en servirent pour faire évacuer le couvent. Les Danois, frappés ainsi par leurs propres batteries, furent complétement battus. La Suède jouit alors d'une longue paix, pendant laquelle Stenon rétablit l'ordre, les ressources, chercha à développer les forces militaires. De son côté, le Danemarck, multipliant ses relations avec l'Allemagne et la France, augmentait beaucoup ses ressources et ses connaissances.

A la fin du quinzième siècle, la position de la Suède était précaire. Son chef, sous le titre d'administrateur, avait peu de pouvoir. Les nobles et le clergé, possesseurs de grandes richesses, étaient ennemis du gouvernement, partisans des Danois. Les villes étaient rares et peuplées d'étrangers. La seule force de la Suède était dans ses paysans pleins de courage, mais offrant peu de ressources, manquant d'industrie. Dans une telle position, la Suède ne pouvait développer par elle-même son artillerie. Sa principale ressource pour cette arme fut l'appui des villes anséatiques opposées naturellement à l'union de Calmar. En Danemark, le roi avait une autorité plus grande sur toutes les classes de la nation; les ressources étaient plus fortes, et les connaissances, développées par l'influence allemande, étaient plus étendues. Le royaume était mieux pourvu d'artillerie. De cette différence de position arriva que le roi de Danemark ayant réclamé la Suède, cette dernière ne put se maintenir

quelque temps qu'à force d'habileté et de courage contre des petits corps danois. Mais quand le roi Jean II débarqua avec une forte armée bien pourvue d'artillerie, la Suède fut rapidement soumise.

Bientôt des discordes intérieures énervèrent les forces du Danemark. Les paysans suédois se soulevèrent, chassèrent les Danois du territoire; mais ne purent, faute d'artillerie, les chasser entièrement des postes fortifiés. Il fallut six ans pour réduire le château de Calmar.

En 1513, Christian II, prince ambitieux et actif, monta sur le trône de Danemark. Il s'allia avec les grandes puissances occidentales pour obtenir leur appui, profiter de leurs lumières, et travailla à se procurer les ressources nécessaires pour solder de grandes forces militaires. Il réunit une nombreuse armée qui contenait des Français venus avec 6 pièces de bronze, des Allemands, Anglais, Prussiens, Polonais, etc., et qui, après de grands préparatifs, se trouva pourvue d'une nombreuse artillerie. Cette armée débarqua en Suède. Stokholm et le château de Calmar furent enlevés: toute la Suède fut rapidement soumise. Christian la dépouilla, la ravagea cruellement, puis avec ses Danois il occupa fortement toutes les villes et tous les châteaux.

§ 2.

L'héroïque Gustave Wasa, échappé des prisons du Danemark, arriva seul dans les forêts de la Suède. Avec quelques paysans, armés de leur hache, il battit quelques petits corps danois, surprit quelques postes et étendit peu à peu ses ressources et ses succès. Mais il fut longtemps impuissant contre les villes, faute d'artillerie assez forte. Les villes anséatiques, et surtout Lubeck, qui encourageaient ces

efforts de la Suède, fournirent quelques pièces; mais ces secours étaient faibles et chèrement achetés. Pour obtenir deux canons, Gustave fut obligé d'engager deux châteaux. Enfin, après de grands efforts, les Danois furent chassés des places de la Suède, et Gustave, sauveur de son pays, en fut déclaré roi. (1523.)

La Suède était dans une position critique: les paysans voulaient imposer des lois; les nobles, et surtout le clergé, possesseurs de grandes richesses, étaient partisans des Danois; la misère était grande, et cependant il fallait lutter contre les ennemis extérieurs. Or, les guerres modernes, disait Gustave aux Etats de Westeras, nécessitent de grandes ressources pour solder les troupes, pour créer, entretenir et employer l'artillerie. Dans cette position critique, Gustave sut maîtriser les trois classes de l'État, et en tirer les ressources nécessaires à la puissance de la Suède. Armé du luthéranisme, il détruisit la puissance temporelle des prêtres catholiques, s'empara de leurs troupes, de leurs forts, de leurs châteaux, prit les couvents, les églises, les dépouilla, réunit tout à la couronne. D'un autre côté, les nobles furent obligés d'abandonner leurs fiefs ou d'en payer la redevance. Enfin, sous prétexte des besoins de l'État, Gustave imposa les paysans, enleva une grande partie des cloches dans toutes les villes, bourgs et villages. Tout en s'efforçant d'accaparer les forces de la Suède, Gustave développa beaucoup l'agriculture, le commerce, l'industrie, la marine; alors il fut possesseur de très grandes ressources, et il put organiser fortement l'état militaire; il créa une armée permanente composée de beaucoup d'étrangers, et qui, à la fin de son règne, comprenait 15,000 hommes. Il fit construire une grande quantité d'artillerie de toute espèce; et comme les Suédois étaient très peu avancés dans

les arts, il attira auprès de lui des Français et des Allemands, officiers, artistes, ouvriers de toute sorte, qui utilisèrent les richesses minérales de la Suède, et lui procurèrent, outre les pièces de bronze, des pièces économiques et légères en fonte de fer, qui commencèrent à être exportées dans divers États de l'Europe.

L'artillerie de Suède, créée presque entièrement sous un même souverain, par des artistes habiles et dans une époque assez avancée où de grands progrès étaient déjà faits, dut être débarrassée de cette multitude de pièces plus ou moins grossières qui encombraient l'artillerie de tous les autres États. Cette artillerie de Suède dut aussi présenter plus de légèreté que celles des puissances occidentales. Les raisons en étaient : l'économie, la nécessité pour cette artillerie d'être embarquée et débarquée pour les moindres actions à l'extérieur; la grande difficulté des terrains de la Suède et de la Norwège, dans les expéditions à l'intérieur; enfin la nécessité d'agir contre des ennemis dont la principale force consistait en cavalerie.

Tous les efforts de Gustave Wasa prospérèrent pendant une longue paix. Les opérations de guerre se réduisirent à quelques expéditions intérieures contre les paysans révoltés, ou contre Christian II, à une faible lutte contre la riche Lubeck, à une guerre insignifiante contre les Russes au sujet de la Livonie.

Erick succéda à Gustave. Prince actif et des plus éclairés, il assura de grands avantages à la Suède, en appelant dans son sein les colonistes français, qui apportèrent le génie et les lumières de leur nation, organisèrent beaucoup d'établissements pour l'artillerie.

Érick entraîna constamment la Suède dans de grandes

guerres contre les Polonais et les Danois; il réunissait de grandes armées; mais l'anarchie intérieure paralysait tous ces efforts, faisait avorter toutes les grandes entreprises. Ainsi, en 1563, une armée suédoise fut dispersée, en Livonie, par les Polonais, et perdit beaucoup de grosse et de légère artillerie. La même année, près de Markau, une grande armée fut obligée d'accepter la bataille; s'établit, la cavalerie au centre, l'infanterie sur les ailes, l'artillerie sur les hauteurs, et fut battue par les Danois. En 1564, une nombreuse artillerie, commandée par Claude Flemming, ne put venir à temps pour prendre la forteresse de Bohus. En 1565, une puissante artillerie, commandée par le prince Charles, ayant pour adjudants les comtes de Sture et de Rolamb, soumit plusieurs places dans la Westrogothie. Mais l'armée suédoise, minée par l'indiscipline, fut battue, à Schwarto, par les Danois, entourés de chariots hérissés d'artillerie, perdit 30,000 hommes et 30 pièces de campagne.

Érick déployait de grands efforts pour réparer ces désastres, organiser de nouvelles armées; mais les ressources de la Suède étaient épuisées, et les Etats le déposèrent en 1569.

Jean II lui succéda. Effrayé de l'épuisement des ressources, surtout en artillerie, il voulut terminer les guerres par des traités désavantageux; mais les Etats lui demandèrent de combattre avec vigueur, lui offrirent la poudre, les boulets et les canons nécessaires. Heureusement, pour utiliser ce généreux élan des Etats, les forces suédoises, formées seulement par quelques débris de troupes désorganisées par l'indiscipline et les brigandages, furent mises sous le commandement de Lagardie, gentilhomme français. Lagardie réorganisa les armées, les pourvut d'artillerie, rétablit partout l'ordre et la force, ramena les succès contre les Russes, s'empara de Narva, et redonna un beau caractère

aux opérations de la guerre. Jean augmenta les ressources militaires en remplaçant le service assez mauvais des nobles, par des impôts qui permirent d'augmenter l'armée régulière.

Jean mourut en 1592. Son fils, Sigismond, était roi de Pologne. Pendant son absence, Charles IX, digne fils de Wasa, fut nommé administrateur. Esprit vaste, éclairé, actif, Charles IX s'efforça, au milieu de troubles et de guerres continuelles, d'établir l'unité de la Suède et d'en développer les ressources. En Suède il battit, à Linkoping, Sigismond débarqué avec un corps de Polonais; puis il conquit peu à peu la toute-puissance et la couronne. En Livonie, il soutint une guerre longue et acharnée contre les Polonais et les Russes; enfin, à la fin de sa carrière, il dut arrêter les invasions des Danois. Au milieu de ces agitations continuelles, Charles fit les plus grands efforts pour assurer ses forces militaires; il augmenta l'armée permanente en recrutant dans tous les pays d'Europe; il étendit et assura le produit des mines et des fonderies; il augmenta beaucoup l'artillerie en fonte de fer, et fit couler beaucoup de pièces pour Henri IV, qui réorganisait alors l'artillerie de France. Les guerres contre la cavalerie des Polonais, amenèrent Charles à employer sur les champs de bataille des pièces courtes et de faibles calibres, en fonte de fer. Le nombre de ces pièces augmenta de plus en plus; à la bataille de Kircholm, les Suédois en laissèrent 16 entre les mains des Polonais. Charles mourut en 1611, ayant tracé la route des succès à son fils Gustave-Adolphe.

Pendant que la Suède assurait son indépendance et travaillait à devenir forte, le Danemark perdait son influence dominante dans le nord. Les efforts de Christian II avaient

réuni au Danemark la Suède et la Norwége, imprimé une grande impulsion à toutes les branches de richesses et de lumières, développé beaucoup les forces militaires et l'artillerie. Mais bientôt la Suède fut arrachée aux Danois par Gustave Wasa. Christian, devenu odieux par son atroce tyrannie, fut déposé, passa en Norwége, s'y fit nommer roi, et s'efforça de s'y maintenir indépendant. D'un autre côté, les nobles suspendirent la royauté en Danemark. Alors cet Etat fut en proie à un désordre affreux. La puissante ville de Lubeck voulut en profiter; pour le soumettre elle y envoya des armées qui marchèrent de conquête en conquête, et ravagèrent horriblement le pays. Le Danemark était presque perdu quand les Etats se décidèrent enfin à nommer un roi. Christian III rassembla les dernières ressources du pays, se fit soutenir par les Suédois de Gustave Wasa, battit et chassa les Lubekois.

(1536) Pendant une longue paix, Christian III et son successeur, Frédéric II, s'efforcèrent de ramener en Danemark l'ordre, la richesse, les lumières et la force militaire. Tous ces efforts furent couronnés par ceux de Christian IV, prince actif, éclairé, qui assura la prospérité intérieure, augmenta beaucoup les ressources et l'artillerie, visita et organisa fortement toute la force militaire.

§ 3.

En 1611, Gustave-Adolphe, âgé de dix-sept ans, monta sur le trône de Suède. Le royaume était toujours agité par les discordes entre les nobles, le clergé, les paysans. Ces trois états ne savaient s'accorder que pour restreindre la puissance royale, arrêter la prospérité de la Suède. A l'extérieur, les Danois, les Russes et les Polonais, comptant

sur ces troubles intérieurs et sur la faiblesse d'un jeune roi, attaquaient la Suède de tous côtés.

Gustave, par son habileté, sa sagesse et sa fermeté, maintint les partis intérieurs, établit la tranquillité et la prospérité, augmenta ses ressources par le commerce et l'industrie; cela fait, il travailla à se débarrasser des ennemis extérieurs. Le Danemark, sous Christian IV, était devenu fort; ses armées, bien pourvues d'artillerie, menaçaient plus directement la Suède, avaient déjà conquis quelques parties du royaume. Gustave, trop faible alors pour soutenir la lutte, acheta la paix par des traités. La Russie, plongée dans une grande anarchie, ne pouvait déployer de grandes forces; aussi Lagardie, avec une petite armée suédoise, avait eu de grands succès, s'était emparé de plusieurs places. Gustave-Adolphe, sous la direction de ce vaillant capitaine français, poursuivit les conquêtes; avec une bonne artillerie il s'empara de plusieurs places importantes, accula une armée russe dans une île de la Msta, et enfin imposa un traité onéreux à la Russie.

Débarrassé du Danemark et de la Russie, Gustave concentra tous ses efforts contre la Pologne, le plus puissant et le plus acharné de ses ennemis. Dans ces guerres, Gustave, formé par l'étude et par l'expérience de chaque jour, déploya les plus grands efforts. Son génie pénétrant sentait toute l'importance de l'artillerie dans ces luttes grossières du Nord. Il travailla avec une grande persévérance à augmenter et à perfectionner cette arme, suivant que ses ressources le permirent, suivant que l'étude et l'expérience lui firent sentir la nécessité des modifications.

Pour agir dans les combats multipliés contre la valeureuse cavalerie des Polonais, Gustave employa un grand grand nombre de pièces légères, qui restaient le plus souvent

avec l'infanterie, laquelle entrait en grande majorité dans la composition des armées suédoises. Quelquefois aussi ces pièces marchaient avec la cavalerie, comme chez les Polonais; mais alors elles étaient accompagnées d'un petit corps de mousquetaires.

L'artillerie employée par Gustave-Adolphe comprenait un petit nombre de gros calibres pour agir contre les villes; des canons de 12 et de 6, courts et assez légers, pour servir dans toutes les opérations de la guerre; enfin des pièces très légères, du calibre de 4, destinées à accompagner les troupes. Dès 1623, Gustave fit fondre un canon de 4 pesant 625 livres, et réservé pour le tir à mitraille; ensuite, poussant à sa dernière limite le principe de la légèreté joint à la force du calibre, il adopta, en 1625, les *canons de cuir* du colonel Wurmbrand. Ces pièces, du calibre de 4, étaient extrêmement légères et courtes. Elles étaient formées par un cylindre peu épais en bronze, fretté de fer et enveloppé de couches successives de mortier, de cordes, de plâtre, et enfin de cuir. Ces canons courts, et ne pouvant tirer qu'à faible charge, avaient peu de portée et de justesse; composés de couches peu conductrices de la chaleur, ils s'échauffaient très rapidement.

Dès les premières actions de sa lutte contre la Pologne, Gustave-Adolphe tira un grand avantage de sa bonne artillerie. En 1621, par un mouvement hardi, il envahit la Livonie, inonda Riga de bombes et de boulets, et entoura la place de lignes garnies d'une artillerie si forte, que les Polonais n'osèrent les attaquer. Au camp de Dirschen l'artillerie suédoise effraya les Polonais qui, arrivés devant elle, se retirèrent sans attaquer. Gustave poursuivit cette retraite avec sa cavalerie et quelques pièces légères; ces dernières furent très utiles pour débusquer et pousser l'arrière-garde des Polonais.

La guerre entre la Suède et la Pologne traîna en longueur. Beaucoup de petits combats eurent lieu. Dans ces luttes, au milieu des plaines, contre des armées ayant beaucoup de cavalerie soutenue par du canon, l'usage vint pour ces armées de Suède d'adopter des ordres de bataille profonds dans lesquels les éléments de troupes étaient fort espacés. Ces dispositions, du reste, étaient celles recommandées par les militaires d'Occident, et surtout par les Français qui avaient présidé aux institutions militaires de la Suède. Dans ces ordres de bataille, l'artillerie était partagée en petites fractions, ayant des places déterminées auprès des éléments de troupe. De là devait résulter l'attachement permanent de ces petites fractions aux troupes.

L'opération suivante donnera une idée de la disposition et de l'action de l'artillerie dans les combats du Nord.

En 1629, le feld-maréchal suédois *** allant secourir Strasbourg près Eylau, et pouvant être attaqué d'un moment à l'autre par la cavalerie polonaise, marchait dans l'ordre suivant : en tête, deux escadrons de cavalerie, ensuite 2 pièces de 12 et 400 mousquetaires, 1 régiment d'infanterie, 2 pièces de 12 et 400 mousquetaires, enfin la cavalerie, 400 mousquetaires et 2 pièces de 6 qui fermaient la marche. Cette artillerie suédoise était d'assez forts calibres afin de pouvoir agir contre des retranchements. Ce corps d'armée arrivé sur une rivière couverte de glace, dut la passer en présence d'un corps de cavalerie polonaise soutenu par 4 pièces de 6. La glace n'étant pas assez solide pour supporter les canons de 12, on prit les dispositions suivantes : la tête de colonne se dirigea à droite vers un pont étroit, les 2 pièces de 12 de la tête passèrent le pont et s'établirent sur la rive ennemie. Les 2 autres canons de 12 furent disposés sur la rive suédoise ; réunissant leur feu à celui des pièces

passées, ils protégèrent le passage sur la glace, de l'infanterie et de la cavalerie avec ses deux pièces de 6, balayèrent la plaine et forcèrent la cavalerie polonaise à reculer. Alors tout le corps suédois s'avança dans la plaine. La cavalerie avec ses 2 canons de 6 formait la gauche, l'infanterie avec les 2 pièces de 12 établies en tête du pont était au centre; enfin, la droite fut formée par les escadrons de Wrangel et Steuffel qui, avec les 2 pièces de 12 laissées sur l'autre rive, passèrent le pont avec une grande rapidité. Les Polonais s'étendaient sur une seule ligne de 50 compagnies partagées en trois parties. Les quatre canons étaient disposés dans les deux intervalles de cette ligne; leur canonnade produisit peu d'effet. L'artillerie suédoise, au contraire, surtout les pièces de 12 placées vers la droite, firent de grands ravages dans la ligne de cavalerie ennemie. Après une demi-heure de feu, les Polonais furent dispersés et leurs 4 canons pris.

Cette guerre contre la Pologne, interrompue souvent par des armistices, fut terminée en 1629 par des traités avantageux. Alors Gustave-Adolphe débarrassé de ses ennemis intérieurs et extérieurs, se trouva à la tête de la Suède plus puissante que jamais: pendant la paix il augmenta considérablement les ressources et travailla à s'organiser une armée, qui devait procurer à la Suède une grande influence et une grande gloire.

CHAPITRE II.

1494 à 1610.

Influence politique et militaire de l'artillerie dans toute l'Europe.

Section I. — Occident. — § 1. Influence de l'artillerie sur l'état de l'infanterie et de la cavalerie. — Action mutuelle des trois armes. — Influence de l'artillerie dans l'organisation et dans les marches d'armée. — Batailles leur rareté de plus en plus grande. — Guerre de positions et de siége. — Influence de l'artillerie sur le but général des guerres. — § 2. Influence politique de l'artillerie, conquêtes extérieures, lutte générale, travaux et progrès continuels de l'Occident. — Suprématie de la France et de l'Espagne. — Charles-Quint, équilibre européen. — Indépendance des Pays-Bas, guerres civiles de France, Henri IV.

Section II. — Orient. — § 1. Nature étrangère de l'artillerie. — Son influence sur la position des troupes. — Progrès de l'infanterie. — Pertes de la cavalerie. — Influence des troupes sur l'artillerie. — Influence de l'artillerie sur la position générale de l'armée. — Organisation, marches, batailles, positions, postes fortifiés. — Influence sur le système général de guerre, invasions. — § 2. Importation en Orient des progrès occidentaux, importance de l'artillerie. — Domination de la Turquie appuyée sur des masses d'artillerie, et arrêtée par le développement des autres artilleries orientales. — Influence politique de l'artillerie en Pologne, en Russie, en Danemarck, en Suède.

SECTION I.

§ 1.

Au commencement de cette époque, les masses d'artillerie étaient employées par les grandes puissances d'Occident et constituaient l'action principale de leurs armées. Ces masses d'artillerie rendirent faciles les conquêtes extérieures et amenèrent ainsi les grandes luttes dans lesquelles se forma

l'état militaire de l'Europe occidentale. L'artillerie, l'infanterie, la cavalerie, la nature du théâtre de la guerre, les ressources financières, les circonstances politiques, le génie des peuples, l'état de leurs sciences et de leur industrie, etc...; toutes ces conditions réagirent les unes sur les autres, se combinèrent ensemble de manière à produire le système de guerre adopté.

De grands changements eurent lieu dans l'état de l'artillerie, de l'infanterie et de la cavalerie. Plusieurs d'entre eux furent dus à des influences de localité, de politique, de spécialité constitutive de chaque arme; mais beaucoup de ces changements résultèrent aussi de l'influence mutuelle des trois armes, de leur action simultanée dans toutes les opérations de la guerre.

L'infanterie à peine sortie du mépris et de l'impuissance, dans lesquels elle était restée plongée pendant dix siècles, n'avait qu'un but, agir de loin contre les terribles cavaliers. Aussi pendant le XVe siècle presque toute l'infanterie occidentale n'agit que par le trait, en ordre étendu ou dispersé. Cette position de l'infanterie était des plus favorables pour éviter l'action de l'artillerie et agir contre cette nouvelle arme, qui prenait un développement extrême. Mais précisément à ce moment les brillantes victoires remportées par l'infanterie suisse contre de puissantes armées, fixèrent vivement l'attention de l'Europe occidentale. Les Suisses agissaient en masses profondes hérissées de piques; les autres nations cherchèrent à imiter ces dispositions, et bientôt l'infanterie se présenta sur tous les champs de bataille, disposée en un petit nombre de masses énormes contre lesquelles se brisèrent les attaques isolées de la cavalerie.

Mais à ce moment, l'artillerie était extrêmement nom-

breuse et variée; elle concentra son feu contre les masses d'infanterie, les força de diminuer leur profondeur sous peine d'être écrasées; les brisa en petites masses, les força d'étendre leur disposition, de multiplier l'emploi des armes à feu et l'action en ordre dispersé. Ces tendances imprimées par l'artillerie allèrent se développant de plus en plus et servirent de bases aux progrès que la spécialité d'infanterie développa peu à peu. Enfin l'infanterie en vint à l'organisation par bataillons presque réguliers, peu massifs, peu profonds, très espacés entre eux dans l'ordre de bataille et plaçant les deux tiers de leur puissance dans l'action par le feu.

La cavalerie, longtemps souveraine sur les champs de bataille, conservait devant une nombreuse artillerie son action presque individuelle, dans des lignes étendues et sans sans profondeur. Cette cavalerie, agissant isolément, se trouvait désormais presque impuissante contre les massifs carrés d'infanterie; l'artillerie prit alors sous sa protection cette cavalerie et sa disposition en haie. Elle brisa les massifs carrés, et en livra les débris aux charges des cavaliers. La faiblesse de la cavalerie, isolée contre les carrés d'infanterie, fit penser à augmenter sa puissance de choc. On crut y parvenir en organisant de lourds et profonds escadrons; mais on exposait la cavalerie d'une manière terrible aux coups de l'artillerie. Heureusement, cette dernière arme était alors devenue très peu nombreuse, très peu mobile, était obligée d'éparpiller son feu sur des fronts plus étendus; de plus le système de guerre amenait rarement les grandes luttes ouvertes entre les différentes armes. De ces causes résulta que cette disposition de la cavalerie en escadrons profonds, persista plus longtemps que ne devait le permettre la présence de l'artillerie. Cependant cette dernière avait na-

turellement une si grande puissance contre les blocs de cavalerie, que malgré son état d'infériorité, elle les força à se tenir fort éloignés dans l'ordre général de bataille. Elle les fit si fortement souffrir toutes les fois qu'ils affrontèrent ses coups, que cette cavalerie dut diminuer de plus en plus la profondeur de ses escadrons, multiplier l'action par le feu, étendre l'emploi des tirailleurs.

Les masses énormes d'artillerie de toute sorte, employées au commencement de l'époque, et qui exercèrent une si grande influence, ne pouvaient se maintenir. L'expérience, la pénurie des ressources, la prudence du système de guerre, la rapidité croissante du tir, amenèrent de grandes réductions dans le nombre; les pièces les moins importantes, les moins en rapport avec le système de guerre établi, durent disparaître. Dans les premières années, l'artillerie avait pour but d'agir contre les postes fortifiés, dans la guerre de positions, dans les combats contre les masses profondes d'infanterie. De ces buts résultait pour l'artillerie les conditions de force en calibre, de longue portée, et d'économie d'action. Alors la multitude des petites pièces, qui garnissaient l'armée, dépensaient de grandes ressources, donnaient beaucoup d'embarras, et ne pouvaient produire un puissant effet que dans les combats, disparurent peu à peu. On supprima aussi ces calibres monstrueux que les grandes puissances traînaient quelquefois à leur suite. L'artillerie ne se composa que d'un certain nombre de calibres moyens, et concentra de plus en plus ses ressources dans un parc unique, dirigé seulement par les chefs de l'arme. Dans cette réunion, l'artillerie se perfectionna, se simplifia, s'organisa, mais s'habitua à sacrifier de plus en plus la mobilité, devint très faible pour les combats. La cavalerie profita de cette faiblesse pour produire sur les champs de bataille ses pro-

fonds escadrons; du reste, cette arme fut une des principales causes qui retinrent dans beaucoup d'armées les pièces légères de très petit calibre. En France, le retour au système de guerre par combats, contre des troupes moins profondes, ramena aussi l'emploi assez étendu de ces petites pièces. Ces retours ne furent que des exceptions en quelque sorte. La guerre de siége et de position dominait la nature de l'artillerie; tout l'Occident, sacrifiant à cette influence, n'avait plus en dernier lieu, que des parcs peu nombreux, composés de gros calibres, et de pièces énormement lourde.

Ainsi, vers la fin de cette époque, les troupes ont renoncé à des dispositions trop massives; se sont perfectionneés en se partageant en éléments de plus en plus mobiles, étendus et espacés, en développant considérablement l'emploi des armes à feu. Ces changements ont soustrait ces troupes aux coups de l'artillerie, et leur ont donné beaucoup de puissance contre elle. L'artillerie, surtout celle dite de campagne, est devenue trop peu nombreuse, trop peu mobile, a beaucoup perdu de sa prépondérance. Cependant cette artillerie a fait de très grands progrès dans toutes ses parties, est devenue plus simple, mieux organisée, mieux discutée; il lui manque surtout les ressources qui permettent de l'employer en grande quantité; elle a acquis de nouveaux modes d'action, la mitraille et les projectiles creux, qui doivent augmenter beaucoup sa puissance.

Dans les diverses opérations de l'armée, l'artillerie exerça une grande influence. Simplifiée et mieux établie dans l'intérieur des états, elle put être préparée avec plus de facilité et de rapidité; la mise en action des armées put être avancée d'autant, et ce fut un grand avantage, surtout pour la France

appelée souvent à créer presque instantanément de grandes forces. Cependant cette organisation demandait encore beaucoup de temps et de ressources. Quelquefois, faute de ces deux puissantes conditions, l'artillerie manqua aux armées. De funestes revers furent toujours la suite de cette absence.

L'accroissement dans la force des calibres, dans le poids des pièces, dans l'approvisionnement en munitions, avaient fait de l'artillerie une masse plus inerte et plus embarrassante à conduire ; on en vint peu à peu à ne plus détacher de pièces auprès des troupes, à ne pas en donner aux corps d'avant-garde et d'arrière-garde. Toute l'artillerie de l'armée forma un parc unique, confié à la spécialité des officiers de l'arme, et séparé des troupes. Alors les corps de troupes n'osèrent plus s'aventurer loin de la protection de l'artillerie, l'armée s'habitua à marcher réunie en masse. De là résulta une grande solidité, mais aussi une lenteur extrême dans les mouvements. Quelquefois, en face de l'ennemi, surtout pour les retraites, on marchait en bataille avec l'artillerie, traînée sur les fronts entre les troupes. Mais le plus souvent on s'avançait sur une seule colonne ; l'artillerie, formant une masse assez régulièrement disposée, marchait au centre. L'armée se trouvait ainsi enchaînée à la lourdeur de son matériel, et ne pouvait étendre le cercle de son action ; elle n'opérait qu'en ligne droite pour ainsi dire.

Au commencement de cette époque, les armées étaient pleines d'audace, et les batailles avaient lieu fréquemment. Les troupes étaient alors disposées en un petit nombre de très gros corps d'infanterie, et en longues lignes de cavalerie. Les forts calibres de l'artillerie formaient de grandes batteries encadrées par ces corps de troupes. Les pièces légères et celles de petite artillerie étaient distribuées dans

toute l'armée. Ainsi les fronts de bataille peu étendus étaient garnis d'un très grand nombre de pièces de tous calibres. Cette artillerie, pouvant concentrer son feu sur un petit nombre de grosses masses d'infanterie, exerçait une action terrible, était l'arme dominante dans les batailles ; mais alors la difficulté de sa mise en action donnait de grands avantages à la défensive, qui fut presque toujours victorieuse.

Les batailles étant devenues plus rares, et les ressources financières étant faibles, l'artillerie supprima ses pièces légères et celles de tirailleries, laissa souvent en arrière ses gros calibres, et ne parut dans les batailles qu'avec un très petit nombre de pièces moyennes en calibre, et pesantes. Au même moment les lignes de bataille s'amincissaient, devenaient plus étendues; les troupes devenaient moins saisissables et plus agissantes. Dans cet état de choses, l'artillerie dut naturellement perdre beaucoup de sa puissance dominante. Ses dispositions varièrent beaucoup; souvent à cause de négligence à son égard et des habitudes prises, on laissa ce peu d'artillerie morceler son action le long de la ligne; d'autres fois, surtout en France pendant les guerres de religion, cette artillerie fut réunie en une ou deux batteries au plus, que l'on établissait dans un but tactique. Ces dispositions, jointes à une plus grande mobilité et à une plus grande rapidité de tir, étaient susceptibles de donner une plus grande importance à l'action de l'artillerie dans les combats, et les capitaines français le prouvèrent malgré les faibles ressources dont ils disposaient; de plus ces dispositions diminuaient un peu la grande infériorité de l'attaque sur la défense. Ainsi l'artillerie sur le champ de bataille n'était plus l'arme dominante; mais c'était un élément essentiel des armées, elle entrait dans les

combinaisons tactiques, et concourait puissamment par la spécialité de son effet aux résultats généraux.

Le manque de ressources, la rareté des batailles, les actions multipliées contre les villes et les postes, amenèrent la disparition presque complète des petits calibres; et les armées n'eurent plus pour agir dans les combats qu'un petit nombre de grosses et lourdes pièces. Cette artillerie ne pouvait être utilisée fortement qu'en l'établissant d'avance dans le but tactique de la bataille. Ainsi firent Henri IV et Maurice de Nassau; et ils retirèrent de très grands avantages de l'emploi de ces grosses pièces, surtout dans la défensive; mais la moindre négligence envers cette grosse artillerie en paralysait l'action. Ainsi généralement l'influence de l'artillerie dans les combats était devenue très faible.

A cause du manque d'une artillerie mobile, les détachements devinrent extrêmement rares. Le peu qui eut lieu, n'employa que des pièces trop lourdes et de gros calibres, qui gênaient les marches et faisaient souvent manquer les opérations.

Le manque de capacité manœuvrière des différentes armes et surtout de l'artillerie, rendait dans les batailles la position de la défense bien supérieure à celle de l'attaque. Les armées assez concentrées trouvaient facilement une hauteur de difficile accès sur laquelle elles disposaient leur défensive. Elles bordaient cette hauteur d'une forte ligne de pièces prêtes à tirer, et attendaient, impassibles, les efforts de l'attaque. Cette dernière se traînant et s'établissant avec de grandes peines, sous le feu de cette artillerie défensive, souffrait considérablement, et était le plus souvent repoussée. Alors les armées devinrent extrêmement timides, n'osèrent plus attaquer et n'agirent que de loin à coups de canon.

L'artillerie entraîna alors l'emploi des retranchements, et la guerre de position. Ces conséquences agirent à leur tour sur l'artillerie pour augmenter les calibres, allonger les pièces. Alors l'artillerie devenue trop lourde rendit très difficile la rapidité et la vigueur d'action. Alors fut généralisé le système lourd et timide de guerre de position; l'attaque elle-même en vint à s'établir dans une forte défensive garnie d'artillerie, d'où elle dirigeait quelques efforts partiels contre la défense. Dans ces positions le principe admis pour l'établissement des batteries était de placer les gros calibres dans des postes reculés et sûrs, d'envoyer les petites pièces dans les positions avancées ou dans les détachements. Le même principe d'établissement régnait dans toutes les opérations où le parc agissait réuni : dans les marches, dans les camps, dans les batailles et les passages de rivière.

L'artillerie exerça une grande influence comme action principale et presque unique des armées contre les postes fortifiés. Au commencement de cette époque, les villes et châteaux entourés de remparts, couvraient le sol de l'Europe, et constituaient la résistance la plus solide des Etats contre les invasions étrangères. Mais l'artillerie se présenta en masses nombreuses devant ces postes; elle renversa les murailles peu épaisses, ravagea l'intérieur de ceux qui voulurent résister, répandit une si grande terreur que beaucoup se soumirent à la vue de quelques pièces, même de faible calibre. Alors, dès les premières années de la guerre, un un très grand nombre de postes disparurent, il ne resta que ceux qui eurent assez de soins et de ressources pour augmenter considérablement leur artillerie et construire des fortifications nouvelles. Ces derniers postes devinrent difficiles à réduire, d'autant plus qu'au moment où leur défense se renforçait, les ressources de l'attaque en artillerie dimi-

nuaient considérablement. Cependant un grand nombre d'entre eux fut encore détruit pendant les longues guerres, et il ne resta plus que les villes importantes, qui trouvèrent dans leur étendue et leurs ressources les moyens d'organiser une forte défense. L'attaque fut obligée à de grands efforts pour agir contre ces villes, elle ne put employer que des gros calibres, et dut en augmenter de plus en plus le nombre. Malgré cet accroissement de forces, la prise des villes devint une opération très longue, et comme les armées étaient très exposées pendant ces opérations, elles cherchèrent à se renforcer en s'entourant de lignes, dont l'armement ramena les grandes quantités d'artillerie de toute sorte. L'attaque et la défense de ces lignes commencèrent à devenir le seul point de contact que les opérations contre les villes conservèrent avec les opérations de campagne. Les armées spéciales de siége furent établies.

Les changements arrivés dans l'artillerie influèrent considérablement sur la nature et l'importance du système de guerre. Au commencement de cette époque, une armée étant garnie, dans toute son étendue, d'artillerie de toute espèce, pouvait suffire immédiatement à toutes les opérations de la guerre, détachements, combats, grandes batailles, positions retranchées, prises de villes, etc.; de plus, cette armée pouvant être partagée en corps agissant séparément, était capable d'embrasser un vaste théâtre d'opérations. Mais la masse énorme d'une artillerie encore grossière entraînait de grandes difficultés et de grandes lenteurs. De plus, le manque de mobilité de cette masse donnait de grands avantages à la défensive. De là résulta l'extension du système de guerre de positions. Ce système, joint à la pénurie des ressources et à l'action de plus en plus difficile contre les

villes, fit que l'artillerie ne conserva qu'un petit nombre de grosses et lourdes pièces qui marchèrent réunies et avec lenteur. Les troupes n'osèrent s'exposer loin d'elle. Alors l'armée ne forma plus qu'une masse compacte bien disposée pour la défensive, mais qui n'avançait que dans une direction, avec beaucoup de lenteur et de prudence. Le but de ces armées devint alors moins de combattre que d'occuper une position, ou de tourmenter celle de l'ennemi à coups de canon : moins de chercher à agir directement contre l'ennemi que d'assister à sa ruine en s'établissant devant lui comme une masse inerte, inébranlable contre les attaques. D'autrefois le but principal et même unique d'une armée mise en campagne, fut la prise des villes. La possession de ces grands postes devint de plus en plus recherchée, à mesure que leur force défensive augmenta et que la guerre approcha de sa fin. Alors les armées commencèrent à être organisées dans un but d'opérations spéciales : ces buts commencèrent à devenir très restreints, ainsi que le théâtre embrassé par les opérations de l'armée.

§ 2.

Au commencement de cette époque, les grands Etats s'étaient établis dans l'Europe occidentale, les masses d'artillerie avaient été un des plus forts moyens d'action et d'influence pour renverser les puissances partielles et les maintenir dans la soumission. Tous ces grands Etats consacrèrent beaucoup de soins et de ressources à s'assurer une forte artillerie nationale, et cela au moment où la masse de leurs troupes était composée d'étrangers mercenaires. Ainsi les plus puissants de l'époque, l'Espagne, mais surtout la France, s'appuyèrent principalement sur leur artillerie.

Ayant assuré leur domination intérieure, et organisé leurs forces militaires, les grands Etats recherchèrent les conquêtes extérieures. Depuis de longs siècles, ces conquêtes étaient d'une difficulté extrême à cause des obstacles fortifiés qui couvraient le sol. Une artillerie capable de renverser rapidement ces obstacles pouvait seule permettre ces conquêtes. La France, puissance politique et militaire, la plus fortement constituée, envahit l'Italie. Une formidable artillerie marchait avec l'armée; elle détruisit tous les obstacles qui voulaient tenir, jeta les populations dans l'admiration et la stupeur. Cette conquête de l'Italie fut faite avec une rapidité étonnante, et l'artillerie française ouvrit ainsi un vaste champ aux luttes européennes. Ces luttes développèrent considérablement les connaissances européennes par les relations qu'elles établirent entre tous les peuples: elles amenèrent de nombreuses institutions, de grands bouleversements militaires et politiques pour l'Europe occidentale.

Eveillés par les coups de l'artillerie française, les Etats d'Occident sentirent la puissance de cette nouvelle arme. De tous côtés on acheta, on créa, on organisa de l'artillerie; et bientôt tous les Etats, même les plus petits, traînant avec eux un grand nombre de canons, se précipitèrent dans les guerres occidentales. Ces premières luttes furent une espèce de chaos. Les grands royaumes, les confédérations, les républiques, les petits Etats, les petits princes, se combattirent avec un acharnement et un désordre extrême. Les masses de troupes furent brisées par l'artillerie, de tous côtés les villes et les châteaux tombèrent sous les boulets, ou même à la vue seule des pièces. Alors un désordre extrême, une grande instabilité régnèrent dans les opérations militaires et dans les conquêtes.

Cependant la France et l'Espagne, comme deux géants au milieu de cette foule de combattants divers, frappaient de leur forte artillerie, écrasaient les petits Etats, ou bien les entraînaient à leur suite.

Le duc de Milan, les Napolitains, les Génois, les puissants Vénitiens, les Suisses, nation d'une intrépidité admirable, tombèrent sous les coups de l'artillerie française.

L'Espagne profita admirablement de son artillerie pour étendre, en Amérique et en Afrique, les vastes conquêtes qui donnèrent un si grand développement à ses ressources financières. Dans les luttes européennes, l'Espagne, toujours prudente, employa son artillerie, moins comme moyen offensif que comme point d'appui pour résister à l'impétuosité française, que comme moyen de protection pour les petites puissances que son habile politique sut maintenir soulevées contre la France.

Charles-Quint travailla toute sa vie à maintenir, défendre ou développer ses immenses Etats. Appréciant toute la puissance de l'artillerie pour réussir dans ces entreprises, il fit toujours les plus grands efforts pour développer et perfectionner cette arme; il ne parut jamais qu'à la tête de parcs formidables, leur accorda toujours la plus grande importance, en fit son principal moyen d'action. Avec cette artillerie, Charles-Quint comprima les troubles intérieurs de l'Espagne, écrasa les efforts militaires des luthériens; il paralysa pour longtemps les rébellions de l'Allemagne contre l'unité de pouvoir, en enlevant aux protestants toute l'artillerie dont ils disposaient. Ce fut encore à la tête d'une formidable artillerie que Charles-Quint fit sa fameuse expédition de Tunis et ses invasions en France; ce fut par les bonnes dispositions défensives de cette arme, qu'il brisa souvent les attaques les plus impétueuses, qu'il

parvint à se maintenir dans ses puissants efforts contre la France, à paralyser le grand Soliman et à sauver ainsi l'Allemagne de la plus terrible invasion des Turcs.

La France déploya les plus grands efforts pour résister aux invasions continuelles qui menaçaient toutes ses frontières. Dans cette terrible lutte l'artillerie rendit d'immenses services. Disposée sur les remparts des grandes villes, elle repoussa, épuisa constamment les formidables attaques de Charles-Quint. Etablie en face des armées ennemies, elle les maintint, les intimida ou les arrêta en protégeant les faibles troupes. Bien des fois enfin, elle sauva la France. L'impuissance des attaques de Charles-Quint fit que les positions défensives, garnies d'artillerie, furent adoptées par toutes les armées comme les plus favorables. Il en résulta une espèce d'équilibre, à coups de canon, entre les armées françaises et celles de toute l'Europe. Les opérations devinrent longues, sans résultat, signe presque certain d'un équilibre politique qui fut enfin sanctionné par les traités. Désormais l'artillerie était assez fortement constituée pour défendre les royaumes contre les invasions étrangères.

Après les guerres contre la France, un temps d'arrêt se manifesta dans les luttes européennes. Chaque grande puissance eut à travailler pour étouffer les réactions intérieures.

Les Pays-Bas se soulevèrent contre la domination espagnole. S'ils n'avaient eu que des troupes pour lutter, elles se seraient brisées contre les solides armées espagnoles bien fournies d'artillerie ; mais les insurgés possédaient de grandes villes, bien fortifiées et armées de canons dont l'action brisa souvent les efforts ennemis. Plus tard, les Pays-Bas, mieux organisés, mirent sur pied des armées munies d'une artillerie de plus en plus formidable. Cette artil-

lerie contribua puissamment aux défaites des étrangers et à la reprise des villes qu'ils possédaient encore; elle fonda ainsi l'indépendance des Pays-Bas, qui porta un si grand coup à la puissance espagnole.

Cependant l'anarchie, excitée par les passions religieuses, ravageait la France. La royauté, tombée entre des mains faibles et incapables, ne sut pas user de vigueur, accaparer l'artillerie, et avec elle couper court à toutes les résistances. Aussi la lutte fut longue et indécise. Le parti royal catholique, disposait de la plus grande partie des ressources organisées en artillerie, et il en retira de grands avantages: il put reprendre les places aux protestants, et combattre fortement leurs armées mal pourvues. Cette supériorité en artillerie fut une des principales causes des succès catholiques dans la première moitié des guerres civiles.

Henri IV sentit l'importance de l'artillerie pour s'assurer la position dominante, au milieu du bouleversement général. Profitant du moment où cette arme était tombée dans une grande négligence, il s'efforça constamment d'en perfectionner le peu qu'il put réunir. L'habileté et la vigueur avec laquelle il sut l'employer, furent les principales causes qui écrasèrent les ligueurs à Courtras, Arques et Ivry. L'état de misère de son artillerie paralysa longtemps les efforts de Henri IV pour réunir tout le royaume sous son pouvoir. Enfin, il parvint à posséder une artillerie assez nombreuse, pour reduire les dernières places où s'était réfugiée l'anarchie, et pour chasser les ennemis étrangers. Alors, maître de la France, Henri IV travailla de tous ses efforts à augmenter et organiser l'artillerie, de telle manière que le royaume devint inattaquable, et put reprendre sa haute position offensive à la tête de l'Europe occidentale.

SECTION II.

§ 1.

En Orient, les Etats peu avancés en civilisation travaillaient, au milieu de luttes continuelles et désordonnées, soit dans leur intérieur, soit contre les Etats voisins, soit contre les grandes invasions venues d'Asie, à s'établir solidement. L'artillerie pouvait exercer une influence des plus grandes au milieu de ces luttes dans des pays peu solides, contre des masses de troupes presque barbares. C'est ce que sentirent les chefs de ces divers Etats; aussi déployèrent-ils toutes leurs ressources pour se procurer cette nouvelle puissance. Trop grossiers pour développer par eux-mêmes l'artillerie, ils attirèrent chez eux les hommes de l'Occident. En Orient, les troupes étaient nationales, composées de la population des Etats; l'artillerie était au contraire soumise à la direction des étrangers qui, excités par les gouvernants, faisaient les plus grands efforts pour établir cettearmedans les empires. En Occident l'artillerie fut, nous avons vu, une force essentiellement nationale, pendant que la grande masse des troupes était composée d'étrangers.

La population, en Orient, n'était guère composée que de nobles et de serfs. Dans les armées, la cavalerie apparaissait en nombre immense, et souvent formait, à elle seule, toute la force militaire. L'infanterie était dans une position tout à fait inférieure; si ce n'est en Suède, où les paysans avaient une assez grande influence comme puissance nationale. Dans plusieurs armées orientales, cette infanterie ne paraissait même pas. Celle qui se présentait était peu nombreuse, mal armée, restait comme perdue au milieu des masses tour-

billonnantes de la cavalerie. L'artillerie employée dans les armées orientales servit de soutien à l'infanterie, fut la base sur laquelle s'appuya cette dernière pour prendre son essor. Elle encadra les troupes d'infanterie, se disposa sur leur front, sur leurs flancs et leur derrière, de manière à former des lignes presque infranchissables, à tenir éloignées les masses de cavalerie. Sous cette protection de l'artillerie, l'infanterie acquit de l'assurance, de la solidité, se développa peu à peu, devint de plus en plus influente sur les champs de bataille, gagna de plus en plus contre la cavalerie, et tendit à se disposer en masses profondes. Mais la nombreuse artillerie des ennemis arrêta cette dernière tendance; aussi l'infanterie orientale n'employa jamais ces formations lourdes et massives qui avaient paru dans l'Occident, au commencement de cette époque. Les gouvernements d'Orient, cherchant à détruire la domination des nobles et de leur cavalerie, s'efforçaient de développer l'action par le feu. L'infanterie, mais surtout l'artillerie étaient les moyens les plus puissants pour parvenir à ce but. Ces deux armes organisées, et dirigées le plus souvent par les étrangers, devaient se développer ensemble.

La cavalerie dominait depuis longtemps dans les vastes plaines de l'Orient. Elle agissait aux allures les plus rapides, en lignes immenses, ou en masses dispersées. Une artillerie nombreuse et rapide, dont le feu et le bruit effrayaient les chevaux, dont les boulets, la mitraille et les projectiles creux pouvaient faire de grands ravages, dont les voitures enchaînées formaient des barricades infranchissables, une telle artillerie devait avoir une puissante action contre la cavalerie. Aussi cette dernière arme perdit de plus en plus de son influence dominante; quoique toujours nombreuse et puissante, elle fut considérablement reduite

et maintenue; victime du feu, elle comprit les avantages qu'elle pouvait, à son tour, en retirer, et désormais elle employa l'artillerie pour attaquer et pour se défendre.

Les États d'Orient avaient peu de postes fortifiés et agissaient par les masses de troupes, composées surtout de cavalerie. L'artillerie ayant pour but principal l'action contre cette cavalerie, peu profonde et rapide, dut être nombreuse, légère et de faible calibre. Telle fut en effet l'artillerie la plus employée dans les premiers temps par les armées orientales, artillerie qui offrait d'ailleurs l'avantage de pouvoir être créée et entretenue à peu de frais. Souvent les pièces légères furent les seules à la suite des armées en campagne, leur quantité devint considérable, surtout dans les armées turques. Mais l'expérience montra bientôt l'insuffisance de cette artillerie, et fit sentir la nécessité de calibres plus forts. L'influence occidentale qui se répandit de plus en plus en Orient, les luttes auxquelles les Allemands prirent part avec leur grosse et solide artillerie, la profondeur croissante dans les dispositions des troupes, l'augmentation en nombre et en force des postes fortifiés, amenèrent une réduction dans l'artillerie légère et au contraire une augmentation dans l'emploi des gros calibres. Alors les armées orientales menèrent à leur suite des masses d'artillerie composées de pièces de toute sorte, comme faisaient les armées occidentales au commencement de cette époque; mais cette différence importante existait, que les masses d'artillerie orientales, créées par des hommes d'Occident à la suite de tous les progrès faits pendant l'époque, offraient plus de simplicité, de solidité et de perfection que les masses primitives d'artillerie occidentale.

Ainsi, sous le rapport de l'influence mutuelle des trois armes, l'artillerie détruisait par ses ravages la domination

trop exclusive de la cavalerie, et cette dernière forçait, à son tour, l'artillerie d'être nombreuse et légère. L'infanterie, grâce au soutien de l'artillerie, paraissait dans les plaines contre la cavalerie, augmentait de plus en plus en nombre et en puissance; mais les pièces employées par la cavalerie mettaient une limite à cet accroissement. Ainsi, en Orient aussi, l'artillerie apparut surtout comme une force de protection, d'équilibre entre les différentes troupes; elle empêcha leurs dispositions de tomber dans une trop grande profondeur.

Le manque d'institutions fixes et nationales, pour les artilleries orientales, mit une grande irrégularité dans la quantité et l'espèce du matériel employé. La réunion de l'artillerie nécessaire à une entrée en campagne, devait être plus longue et plus pénible qu'en Occident. Aussi le plus souvent, surtout pour les Turcs, l'entrée en campagne se faisait tard, et les guerres ne pouvaient être que courtes. Ainsi l'artillerie était souvent un empêchement; mais on s'y soumettait, car de grands revers suivirent le manque d'artillerie suffisante, quand on voulut commencer sans elle.

Les marches, en Orient, étaient longues, avaient lieu à travers des pays difficiles. Les différentes parties de l'armée devaient donc chercher la mobilité dans leur nature et leur distribution; alors la nombreuse artillerie légère, au lieu de marcher réunie en une seule masse, fut partagée entre les troupes. Ce partage avait encore le grand avantage de fortifier toutes les parties de l'armée, de les mettre rapidement en état d'agir, avantage bien précieux dans des mouvements, au milieu de la cavalerie, qui menaçait de tous côtés.

Les batailles étaient le principal et souvent l'unique but des grandes armées orientales. Les lignes étaient très éten-

dues, leur action était rapide, vigoureuse; mais la solidité manquait dans les dispositions et dans l'action. L'artillerie donna cette solidité; elle servit comme principal point d'appui et de ralliement pour la cavalerie, comme soutien pour l'infanterie. Les batteries devant surtout tirer contre la cavalerie durent rechercher un feu nombreux, rapide et général. Dans le principe, l'artillerie, ne pouvant guère agir que dans la défensive, se réunit en masses autour de la peu nombreuse infanterie, et autour des barricades ou retranchements placés sur les derrières et sur le flanc des armées. Comme l'infanterie était en trop petit nombre pour couvrir les lignes étendues des batteries, on enchaîna les pièces de manière à former avec elles des barricades infranchissables. Souvent cette artillerie, considérable en nombre et faisant des décharges générales et rapides, au milieu des masses profondes de cavalerie, exerça une très grande influence, procura la victoire. Plus tard, l'infanterie augmenta de plus en plus en nombre et en solidité; la cavalerie commença d'employer beaucoup de pièces avec ses escadrons. Alors l'artillerie se répandit sur toute la surface de l'armée, partagée en petites masses encadrées par les troupes. Les armées, par suite de l'influence occidentale, employèrent sur les champs de batailles quelques pièces de calibres plus forts, qui à cause de la lourdeur et de la supériorité de puissance dans le tir, servirent de point d'appui, et restèrent près de l'infanterie dans l'ordre de bataille. Les pièces légères de petits calibres, destinées surtout à agir pour ou contre la cavalerie, restèrent le plus souvent auprès de cette dernière. Enfin, vers la fin de cette époque, l'infanterie devenue nombreuse avait une disposition qui présentait une apparence de profondeur, et était hérissée de canons. Les lignes de cavalerie étaient aussi entremêlées de batteries; le

feu de toute cette artillerie exerçait de plus en plus une action dominante sur les champs de bataille.

Les armées orientales n'étant que des masses qui se recherchaient pour se combattre, la guerre de position leur était presque inconnue. L'artillerie amena plus de solidité dans les dispositions, plus de prudence dans l'action, brisa souvent l'impétuosité de l'attaque, donna à la défensive une supériorité qui fut développée de plus en plus par l'influence occidentale, et qui amena vers la fin de l'époque la guerre de position. Cependant, cette espèce de guerre resta secondaire en Orient. Dans cette contrée l'attaque n'était pas aussi inférieure à la défensive qu'en Occident. La cause en était aux masses de cavalerie, et au grand nombre de pièces légères qui pouvaient suivre les mouvements et l'action des cavaliers.

Dans les vastes contrées orientales, les postes fortifiés étaient rares, et la plupart des fortifications n'étaient que des chemises en maçonnerie, ou des remparts en bois. Pour réduire ces postes, l'artillerie n'avait pas besoin d'être forte et d'agir longtemps; aussi dans les premiers temps, beaucoup de ces postes furent rapidement soumis. Mais les villes augmentèrent leur artillerie et leurs fortifications; alors les gros calibres devinrent indispensables. Les Turcs seuls employèrent dès l'origine des pièces monstrueuses; chez les autres peuples le manque de ressources et les progrès en artillerie proscrivirent ces excès. Généralement la grosse artillerie, chez les puissances orientales, ne comprit pas de calibres supérieur à 24. Du reste tous ces peuples d'Orient, à part les Turcs formés par une longue expérience, montraient une assez grande ignorance dans les opérations contre les villes.

Au commencement de cette époque, les grandes armées

orientales n'agissaient guères que par invasion. Des masses de troupes inondaient les contrées, les parcouraient rapidement, enlevaient facilement les postes peu fortifiés, ravageaient dans tous les sens, cherchaient les armées pour les combattre, puis disparaissaient comme un ouragan. Mais bientôt l'artillerie, en renforçant les armées de la défensive, en augmentant la force des postes, arrêta souvent ces invasions. Alors les armées envahissantes furent forcées de se munir d'une artillerie nombreuse et de plus en plus forte. Cette artillerie redonna de la puissance aux armées, leur permit d'étendre le cercle de leurs opérations; mais d'un autre côté elle rendit les guerres d'invasion plus difficiles et plus rares, à cause des longs et coûteux préparatifs qu'elle nécessitait, à cause des grands embarras qu'elle entraînait. Ainsi la rapidité de marche et d'action des armées orientales se trouva restreinte; mais le cercle de leurs opérations resta encore très étendu. La même armée pouvait agir dans les détachements, dans les batailles, dans les guerres de position et dans les prises de postes autres que les grandes villes. Cette variété d'opérations était possible aux armées orientales, à cause de leur artillerie qui était nombreuse et complète en pièces grosses, moyennes et légères.

§ 2.

L'artillerie exerça une influence immense sur l'état politique de l'Orient. Il devait en être ainsi dans ces vastes contrées où les Etats étaient faiblement établis, mal organisés, peu avancés en civilisation. Une forte artillerie devait balayer toutes les résistances à la conquête, rendre

solides les armées et les postes, arrêter les grandes invasions de troupes qui ravageaient les pays. Ces deux influences dominantes furent rapidement senties par tous les Etats d'Orient. Aussi tous s'efforcèrent de s'assurer une nombreuse artillerie; et comme ils étaient incapables de créér et de diriger par eux-mêmes cette arme compliquée, tous, quels que fussent leurs préjugés politiques ou religieux, leur antipathie et leur orgueil nationaux, firent appel aux étrangers de l'Occident. Ainsi l'artillerie liée intimement à tant de sciences, d'arts et d'industrie, fut le premier et le plus vaste des emprunts faits par l'Orient à l'Occident. Elle commença cette civilisation imposée aux Etats orientaux, laquelle, comme un vernis brillant, ne recouvre que leur surface.

Les Turcs qui disposaient d'immenses ressources, qui voulaient conquérir la partie la plus forte de l'Europe orientale, furent des premiers à apprécier et à employer l'artillerie. Leurs armées se précipitèrent comme des masses énormes, terrassèrent avec leurs pièces légères les troupes qui voulurent résister, écrasèrent avec leurs gros calibres tous les postes et grandes villes qui voulurent tenir. Ces armées soumirent ainsi l'Asie-Mineure, l'Empire grec et tous les Etats chrétiens du Danube. Les masses d'artillerie, après avoir puissamment contribué à ces conquêtes, maintinrent les populations conquises, en écrasèrent les rébellions, puis fortifièrent les grandes villes de manière à les rendre inattaquables. Appuyée sur ces solides possessions, la Turquie déborda de tous côtés, employant toujours les masses d'artillerie comme principal moyen d'action et d'influence; les flottes turques, hérissées de canons, dominèrent dans la Méditerranée; les armées, pourvues d'une immense artillerie, balayèrent les flots de cavalerie persane et les impé-

tueux mameluks, soumirent la Perse; la Syrie et l'Égypte, envahirent la Hongrie, en écrasèrent les armées, en conquirent les places, poussèrent jusqu'à Vienne. Mais là les armées turques furent arrêtées par les masses de la solide artillerie d'Occident; tous leurs efforts se brisèrent contre elle. Depuis ce moment la puissance offensive de la Turquie diminua de plus en plus, ses attaques multipliées se brisèrent contre les armées ennemies, qui toutes se renforçaient continuellement en artillerie. Ainsi refoulée, la Turquie s'épuisa dans l'occupation et la défense de ses immenses Etats. Les artilleries vénitiennes, persanes, russes, polonaises, celles d'Allemagne dirigées par l'Autriche, l'entouraient de tous côtés; elles allaient bientôt l'attaquer après avoir formé une barrière infranchissable contre ses attaques.

La Pologne était au commencement de cette époque la première puissance du Nord. Ses armées étaient nombreuses, pleines de courage; ses ressources étaient assez grandes, sa civilisation était des plus avancées dans l'Europe orientale. Ce royaume était donc dans une belle position pour employer les masses d'artillerie, soit pour se maintenir, soit pour conquérir. Mais les nobles dominaient trop en Pologne; ils ôtaient la force et l'esprit de suite au gouvernement, chassaient des armées l'infanterie et le plus souvent l'artillerie. De là résulta une très grande incertitude dans la position de l'artillerie polonaise. Quand elle agit, elle exerça la plus salutaire influence, soit pour repousser les Turcs, les Russes, les Prussiens, les Suédois; mais souvent cette arme manqua, aussi la Pologne se débattit dans des luttes incertaines et continuelles, ne put rien établir de solide, et resta presque stationnaire en face des masses croissantes des artilleries ennemies : la Pologne devait tomber. Un redoutable ennemi grandissait vers l'Orient. Les Russes, malgré

leur grossièreté, avaient senti la puissance de l'artillerie, travaillaient constamment à la développer. Pendant cette époque, ils l'employèrent pour briser les invasions des masses de cavalerie tatare, pour armer les postes destinés à arrêter les entreprises de ces barbares. Ensuite les armées russes, pourvues toujours d'une artillerie dont le nombre était la principale force, se portèrent vers l'Occident, et commencèrent à entrer dans les luttes contre les Turcs, les Polonais, les Suédois. La Russie profita de toutes ses relations avec ces peuples pour augmenter et perfectionner ses institutions; dirigé par un pouvoir absolu et prévoyant, ce royaume développa de plus en plus son artillerie et sa puissance militaire.

Dans le nord, le Danemark, en relations fréquentes avec l'Europe occidentale, disposant de ressources assez grandes, soumis à une organisation politique assez forte, put employer de bonne heure une nombreuse artillerie, dominer tous les Etats du Nord et conquérir la Suède. Mais ensuite, victime de son anarchie politique, le Danemark vit sa force militaire tomber dans la faiblesse. La Suède, réduite au bras de ses paysans, resta longtemps impuissante. Mais, bientôt ayant appelé à son aide les hommes de l'Occident, elle s'étudia à créer, à développer et à perfectionner l'artillerie. Alors ce royaume repoussa toutes les invasions étrangères, put à son tour guerroyer au dehors; bientôt ses armées, plaçant leur principale force dans le feu des troupes et de l'artillerie, dominèrent dans le Nord et préparèrent au petit Etat de Suède un grand rôle politique en Europe.

FIN DU TOME PREMIER.

TABLE DES MATIÈRES.

PRÉFACE. Page v

AVERTISSEMENT. vij

APERÇU GÉNÉRAL SUR L'ARTILLERIE.— § 1. Position générale.— Création et organisation du matériel, établissements divers, direction générale. — Service, nature, organisation du personnel de l'artillerie, écoles, régiments.— § 2. Service général de l'artillerie en temps de paix. — Dans les guerres défensives.—Service dans les guerres offensives; organisation.—Guerres de siége.—Grandes guerres d'invasion.—Marches, batailles, passages de rivières; positions retranchées; opérations secondaires.— § 3. Influences de l'artillerie.— Influence civilisatrice et industrielle du personnel et du matériel.—Influence militaire, sur le système général de guerre et sur les diverses opérations.— Influence politique. — § 4. Classement de l'histoire générale de l'artillerie.— Nature de l'ouvrage. 1

GRANDES DIVISIONS PAR ÉPOQUES. 23

PREMIÈRE ÉPOQUE.

Depuis les premiers temps historiques jusqu'à l'emploi général des bouches à feu.

LIVRE Ier.— PREMIER TEMPS A 400.

Artillerie en Asie, en Afrique, en Grèce et chez les Romains.

SECTION Ire. — § 1. Armes de choc. — Armes de jet. — § 2. Machines de choc. — Cavalerie. — Chars de guerre. — Éléphants. page 35

SECTION II. — § 1. Machines de jet, ou artillerie névro-balistique. — Balistes. — Catapultes. — Service et puissance de ces machines. 41

SECTION III. — § 1. Artillerie en Asie, en Afrique, en Grèce. — § 2. Artillerie et système de guerre des Romains jusqu'à César. — § 3. Empereurs romains. — Artillerie légionnaire; son développement et son emploi. — § 4. État, organisation et conduite de l'artillerie à partir de Vespasien. — Abus de cette arme.— Chute de l'empire romain d'occident. 45

LIVRE II. — 400 à 1400.

Artillerie européenne.— Empire grec; Italie; France; Espagne; Angleterre; Flandres; Allemagne.

Section Ire. — § 1. Des barbares qui envahirent l'empire romain, leur état militaire; ressources des Romains contre l'invasion; développement extrême de l'artillerie. — § 2. Grande invasion des barbares; défense de l'empire, par Stilicon; ravages des vainqueurs; Attila. — § 3. Etablissements des barbares; état de l'Europe et de l'artillerie jusqu'à Charlemagne; feux grégeois. 58

Section II. — § 1. Féodalité; état militaire de l'Europe; artillerie. — Croisades en Asie et en Afrique; machines à feu des Sarrazins. — Puissance des villes, de leur milices et de leur artillerie. — § 2. Formation des grandes armées nationales, à partir du onzième siècle; infanterie; cavalerie. — Artillerie, ses progrès; Ribauldequins. — Conduite générale des armées; marches; batailles. — § 3. Etat de l'artillerie en Europe, depuis Charlemagne jusqu'au quinzième siècle; Empire grec; Italie; Allemagne. Flandre. — Angleterre; Espagne. — France. 74

Section III. — § 1. Influence politique et militaire de l'artillerie dans l'antiquité, et principalement chez les Romains. — § 2. Influence de l'artillerie après l'invasion des barbares; sa puissance contre la féodalité. 103

DEUXIÈME ÉPOQUE.

Depuis la connaissance de la poudre en Occident, jusqu'à l'emploi des masses énormes d'artillerie à feu par toutes les grandes puissances. (1250 à 1494.)

LIVRE Ier. — 1250 à 1440.

Connaissance, emploi et développement de l'Artillerie à poudre dans toute l'Europe.

Section Ire. — § 1. De la poudre. — Sa connaissance et son emploi en Orient et chez les Grecs. — Connaissance de la poudre en Occident. — Premier emploi des bouches à feu. — § 2. Diverses espèces de bouches à feu. — Serpentines. — Bombardes; progrès successifs. — Coulevrines, leur importance. — § 3. Formation des masses d'artillerie employée par les grandes armées. 111

Section II. — § 1. Connaissance, progrès et influence de l'artillerie dans l'Europe occidentale. — § 2. Italie, Venise, Gênes. — Espagne. — Allemagne, Berthold-Schwarz; Guerre des Hussites. — § 3. Villes de Flan-

dre, bataille de Rosebecque.—Angleterre, bataille de Crécy, expéditions en France. — § 4. France. Etat militaire sous Philippe de Valois, Charles V et Charles VI; ducs de Bourgogne. — Charles VII, combats près d'Orléans, victoires sur les Anglais. 126

SECTION III. — § 1. Position générale de l'artillerie dans l'Europe orientale. — § 2. Turquie. Amurath I[er], bataille de Kossova. Bajazet I[er]. — Etats chrétiens de Transylvanie, Valachie, Servie, Bulgarie, etc... Hongrie.— § 3. Nord.—Chevaliers Teutoniques en Prusse.—Pologne, Casimir le Grand, Jagellon.—Russie, Dmitri-Ivanowitsch.—Scandinavie, Danemarck, Suède, Norwége. 149

LIVRE II[e] — 1440 à 1494.

Artillerie de France et de Bourgogne, d'Espagne, d'Angleterre et de Suisse.

SECTION I. — § 1. Artillerie permanente de France.— Organisation des grands parcs par Jean Bureau. — Bouches à feu; affûts et voitures. — Espèces d'artillerie.—Organisation de l'artillerie dans l'armée.—Conduite dans les opérations.—§ 2. Guerres contre les Anglais et contre les Flamands.—Action de l'artillerie dans la prise des villes.—Action dans les combats. 462

SECTION II. — § 1. Etat général de l'artillerie occidentale dans la seconde moitié du XV[e] siècle. — Suisse; guerres intestines; guerre contre l'Autriche, et contre la Bourgogne. — Allemagne, sous Frédéric III. — Angleterre. — Espagne. — § 2. France sous Louis XI; grands progrès de l'artillerie. — Guerre du bien public; Montlhéry.— Guerres suivantes.— Anne de Beaujeu; bataille de Saint-Aubin. — § 3. Etats de Bourgogne sous Charles le Téméraire; puissance de l'artillerie; guerres contre la France, la Flandre, l'Allemagne.—Guerre contre les Suisses et la Lorraine; batailles de Granson, de Morat et de Nancy.

SECTION III. — § 1. Influence de l'artillerie sur l'état militaire pendant le XV[e] siècle. — Conduite générale des opérations, batailles, positions, attaques et défenses des villes. — § 2. Influence de l'artillerie sur l'état plitique de l'Europe; destruction de la féodalité. 193

TROISIÈME ÉPOQUE.

Depuis l'expédition de Charles VIII en Italie, jusqu'à la mort de Henri IV.

LIVRE Ier. — 1494 à 1559.

CHAPITRE PREMIER. — 1494 à 1519.

Artillerie de France, d'Espagne, d'Italie, d'Allemagne, de Suisse et d'Angleterre.

SECTION I. — § 1. Expédition de Charles VIII en Italie. Etat militaire de cette contrée.—Armée française d'invasion.—Composition et organisation de son artillerie. — § 2. Invasion de l'Italie. — Conquête de Naples. — Retour en France; passage des Apennins; bataille de Fornoue. — Influence de l'artillerie. 209

SECTION II. — § 1. Position politique et militaire de l'Enrope. Etat général de l'artillerie. — Italie. — Suisse. — Angleterre. — Allemagne. — Espagne; expéditions en Afrique et en Amérique. — France. — § 2. Bases d'organisation des artilleries européennes. — Espèces diverses; leur mode d'action. — § 3. Etat des troupes; positions réciproques des trois armes; influence de l'artillerie.—Organisation de l'artillerie dans l'armée. — Actions diverses de cette arme dans les opérations, marches, batailles, dispositions de l'artillerie.—Guerres de positions. —Action de l'artillerie contre les postes fortifiés. 224

SECTION III. — § 1. Guerres en Italie, dans le Milanez et dans le royaume de Naples. — Actions secondaires; bataille de Cérignoles; Garigliano. — Ligue de Cambrai; bataille d'Agnadel; artillerie impériale devant Padoue.—§ 2. Ligues générales contre la France; opérations de Gaston de Nemours; bataille de Ravennes.—Attaques générales contre la France: triste position des armées; bataille de Novarre. — § 3. François Ier; bataille de Marignan. — § 4. Etat des opinions militaires; Écrits de Machiavel. 247

CHAPITRE II. — 1519 à 1559.

Artilleries de France, d'Espagne, d'Allemagne, d'Italie et d'Angleterre.

SECTION I. — § 1. État de l'Europe. — Charles-Quint; son influence sur l'artillerie, ses guerres en Espagne et en Allemagne.—États secondaires. —France.— § 2. État général de l'artillerie, simplifications, réductions, progrès, organisation des parcs.—Monopole royal de l'artillerie.—Détails

d'action et de service; mitraille; projectiles creux; fusées.—Affûts et voitures; mouvements des pièces.—Personnel de l'artillerie; organisation dans l'intérieur du royaume et aux armées.—Position générale du parc. — § 3. État des troupes d'infanterie et de cavalerie; position générale des trois armes.—Système de guerre; emploi de l'artillerie, son influence dans les batailles et dans les positions.—Action de l'artillerie contre les villes; progrès de la défense. 268

Section II. — § 1. Grandes guerres occidentales; lutte de la France contre l'Europe, en Espagne et en France.—Opérations de Lautrec en Italie; bataille de la Bicoque.—§ 2. Attaque générale contre la France.—Opérations de Bonnivet en Italie. — Invasion de la Provence. — Entrée de François Ier en Italie; bataille de Pavie.—Opérations de Lautrec en Italie, après le traité de Madrid.—§ 3. Guerres après le traité de Cambrai; invasion du nord et du sud de la France.—Opérations en Italie; bataille de Cérisoles.—Opérations dans le Nord. 296

Section III. — § 1. Règne de Henri II. — Opérations du maréchal de Brissac en Italie.—Belle conduite de l'artillerie.—Attaques de Busque, Quiers, Verceil, Lems, etc.—Opérations de Strozzi; bataille de Lucignano.—§ 2. Opérations des grandes armées dans le nord de la France. —Campagnes de 1550 à 1559.—Batailles de Renti, de Saint-Quentin.— Prise de Calais; fin des grandes guerres occidentales. 313

LIVRE IIe — 1559 à 1610.

CHAPITRE PREMIER. — 1559 à 1590.

Artillerie de France.

Section I. — § 1. Partis religieux et politiques en France; de leurs forces militaires.—Système de guerres; état de l'artillerie; progrès de celle de campagne.—Etat des troupes; position de l'artillerie dans l'armée, pour toutes les opérations; progrès tactiques de l'artillerie; son influence.— § 2. Guerres civiles dans le midi de la France, en Guienne, en Languedoc, en Provence, etc...; pénurie d'artillerie.—Luttes principales dans le nord et dans l'ouest; importance d'Orléans; batailles de Dreux et de Saint-Denis.—Guerres après le traité de Lonjumeau; campagnes du duc d'Anjou; actions de Janséneuil, Loudun, Jarnac, Laroche-Abeille, Poitiers, Montcontour.—Opérations de Coligny sur le Rhône et la Loire, Arnay-le-Duc.—§ 3. Réorganisation de l'artillerie après la paix de Saint-Germain; ordonnances de Charles IX (1572).—Discussion; opérations militaires. : 327

Section II. — § 1. État des partis politiques après la mort du duc d'Alençon (1584); opérations contre les villes; importance de la grosse artillerie.— Grands soins de Henri IV, pour perfectionner l'action de cette

arme. — § 2. Opérations militaires; bataille de Coutras. — Réunion des royalistes et des protestants; défense de Tours; marche sur Paris. — § 3. Lutte de Henri IV contre la ligue; combat d'Arques; défense de Dieppe.—Opérations contre les villes; bataillo d'Ivry. 355

CHAPITRE II. — 1559 à 1610.

Artilleries de France, d'Espagne, de Hollande, d'Allemagne.

SECTION I.—§ 1. Aperçu général sur l'état des puissances occidentales. —Guerre de siége et de position, importance de la grosse artillerie, négligence de l'artillerie de campagne, projectiles creux, mitraille.—État de l'infanterie et de la cavalerie; emploi de l'artillerie dans les diverses opérations; lignes autour des places.— § 2. Guerre des Pays-Bas.— Opérations du duc d'Albe, du duc de Parme.—Armées hollandaises; Maurice de Nassau; opérations contre les villes; bataille de Nieuport.—§ 3. Guerre en France; lutte de Henri IV contre la ligue et les Espagnols.— Déblocus de Paris; siége de Rouen; passage de la Seine, près Caudebec; attaque et retraite des Espagnols sous Laon.—Henri IV, seul maître de la France; guerre contre les Espagnols; opérations sous Doulens et Amiens. 369

SECTION II.—§ 1. Etat militaire des puissances occidentales après la paix de Vervins. — Réorganisation de l'artillerie française par Sully; monopole; discussion; classement pour le matériel; organisation du personnel.—Aperçu général sur l'état et le service de l'artillerie en Occident.— § 2. Etat des idées militaires en France.—Écrits sur l'importance et la conduite de l'artillerie dans les diverses opérations de la guerre.—Puissance militaire de la France; opérations et projets de Henri IV, sa mort. 388

LIVRE III. — 1494 à 1610.

CHAPITRE PREMIER. — 1494 A 1610.

Artilleries orientales, Turquie, Autriche, Hongrie, Transylvanie, etc., Pologne, Russie, Danemark, Suède.

SECTION I. — § 1. Etat politique des peuples d'Orient, grandes invasions, recours à l'artillerie. — Armées orientales, état des troupes et de l'artillerie, nature, organisation et service de cette arme. — Son action dans les diverses opérations de la guerre. 404

SECTION II. — § 1. Artillerie chez les Turcs, grandes invasions dans le sud-est de l'Europe. — Expéditions et conquêtes de Mahomet II. — Guerres de Sélim; en Perse, bataille de Tchaldiran; en Syrie et en Egypte, destruction de l'empire des mameluks. — § 2. Règne de Soli-

man II. — Grandes guerres en Europe et en Asie. — Bataille de Mohacz, conquête de la Hongrie. — Siége de Vienne. — Dernières guerres de Soliman. — § 3. Etat et permanence de l'artillerie turque. — Successeurs de Soliman, guerres malheureuses. — Guerres contre les Allemands, expéditions de Mahomet III, positions retranchées. — Guerres contre la Pologne, bataille de Choczim. — Amurath IV, réorganisation des forces turques, guerre de Perse. 412

SECTION III. — § 1. Etats chrétiens attaqués par les Turcs, position politique et militaire, état de l'artillerie. — Luttes de la Hongrie, Huniade. — Luttes de l'Albanie, Scanderbeg. — Hongrie sous Mathias Corvin, conquête de Soliman. — Hongrie après le désastre de Mohacz, influence des Allemands, domination de l'Autriche. — § 2. Pologne, état politique et militaire, position incertaine de l'artillerie. — Guerres et marche de la Pologne sous les Jagellons. — Trône électif; Henri de Valois, Etienne Bathori; Sigismond Wasa, guerres contre les Suédois, les Russes et les Turcs. — Prospérité de la Pologne. — § 3. Russie, développement rapide de l'empire. — Ivan IV, grandes armées et grandes masses d'artillerie. — Feodor Godownoff, bataille sous Moscou contre les Tatars; immenses armées russes, guerres civiles. 435

SECTION IV. — § 1. Etats du nord, position de leur artillerie. — Domination du Danemark, misère de la Suède, grande bataille sous Stockolm. — § 2. Gustave Wasa, indépendance et organisation de la Suède. — Etat militaire, artillerie. — Successeurs de Gustave; Erick; guerres de Charles IX; progrès de l'artillerie. — Etat du Danemark. — § 3. Suède sous Gustave Adolphe, organisation intérieure; état militaire; artillerie. — Guerres entre la Russie et la Pologne. 456

CHAPITRE II. — 1494 à 1610.

Influence politique et militaire de l'Artillerie dans toute l'Europe.

SECTION I. — Occident. — § 1. Influence de l'artillerie sur l'état de l'infanterie et de la cavalerie. — Action mutuelle des trois armes. — Influence de l'artillerie dans l'organisation et dans les marches d'armée. — Batailles leur rareté de plus en plus grande. — Guerre de positions et de siége. — Influence de l'artillerie sur le but général des guerres. — § 2. Influence politique de l'artillerie, conquêtes extérieures, lutte générale, travaux et progrès continuels de l'Occident. — Suprématie de la France et de l'Espagne. — Charles-Quint, équilibre européen. — Indépendance des Pays-Bas, guerres civiles de France, Henri IV. 469

SECTION II. — Orient. — § 1. Nature étrangère de l'artillerie. — Son influence sur la position des troupes. — Progrès de l'infanterie. — Pertes de la cavalerie. — Influence des troupes sur l'artillerie. — Influence de

l'artillerie sur la position générale de l'armée. — Organisation, marches, batailles, positions, postes fortifiés. — Influence sur le système général de guerre, invasions. — § 2. Importation en Orient des progrès occidentaux, importance de l'artillerie. — Domination de la Turquie appuyée sur des masses d'artillerie, et arrêtée par le développement des autres artilleries orientales. — Influence politique de l'artillerie en Pologne, en Russie, en Danemarck, en Suède. 484

FIN DE LA TABLE DU TOME PREEMIR.





